

STARHAWK

FEMMES, MAGIE & POLITIQUE



LES EMPÊCHEURS
DE PENSER
EN ROND

FEMMES, MAGIE
ET POLITIQUE

STARHAWK

FEMMES, MAGIE ET POLITIQUE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Morbic*

Postface d'Isabelle Stengers

Les Empêcheurs de penser en rond

PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Si vous souhaitez être informé de nos publications,
contactez-nous à cette adresse e-mail :
empecheurs@seuil.com

ISBN 2-84671-010-4

Titre original : *Dreaming the Dark. Magic, Sex and Politics*

© 1982, 1988, 1997 par Miriam Simos

Les Empêcheurs de penser en rond / Le Seuil's edition published
by arrangement with Beacon Press, Boston (USA).

© Les Empêcheurs de penser en rond / Le Seuil, mars 2003 pour l'édition française
5, rue d'Enghien – Paris X^e

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.empecheurs.com

Avril 2001 : « So, so, solidarité... » Ce chant retentit à travers les rues de Québec. « Avec les femmes du monde entier ! » Nous montons la colline derrière une poupée géante figurant la Déesse, jusqu'au périmètre autour duquel les autorités ont érigé des barrières de trois mètres de haut, à quatre kilomètres du centre de la ville. Dans le palais des congrès, trente-quatre chefs d'État de toutes les Amériques vont se rassembler pour donner leur accord à la zone de libre-échange des Amériques, un traité de commerce qui étendrait le contrôle des grandes entreprises sur les ressources, les services, et sur tout ce dont nous avons besoin pour vivre.

Nous portons des messages envoyés par des femmes du monde entier, qui reflètent l'impact de la globalisation sur leurs vies. Ces messages rendent visible le réseau positif d'interconnexion et d'entraide que nous pourrions tisser ensemble.

Le jour suivant quelques barrières sont tombées, mais très vite les phalanges de policiers anti-émeute sont venues les défendre et réparer la brèche. Maintenant une bataille rangée fait rage près de l'entrée. La police avance, envoie des grenades de gaz lacrymogène dans la foule et tire des balles en plastique. Les manifestants masqués se ruent en avant, renvoient les grenades de gaz dans les lignes de la police. La foule avance, puis recule à cause des gaz. Notre groupe monte doucement la colline, en battant du tambour et en chantant, derrière nos drapeaux aux couleurs des quatre éléments : la terre, l'air, le feu et l'eau. Les gens qui sont en train de s'enfuir font demi-tour et avancent avec nous. Nous montons jusqu'au champ de bataille,

et commençons une danse spirale tandis que les gaz flottent autour de nous. Notre énergie fait exister une forme de pouvoir différent au milieu de la violence dirigée contre nous.

Ce livre pose la question : « Comment nous débarrasser non pas de ceux qui sont actuellement au pouvoir, mais du principe du pouvoir-sur ? » Comment reconstruire non pas simplement l'ordre politique et économique actuel, mais la conscience sous-jacente sur laquelle il se fonde ? Le livre relate quelques-unes des premières étapes du voyage qui a conduit à Seattle, Québec, Gênes et au-delà.

J'ai écrit ce livre il y a plus de vingt ans. Cela a commencé par une conférence faite par un ami, David Kubrin, sur « Le marxisme et la sorcellerie », en 1978 à San Francisco. J'y suis allée, intriguée par la mise en relation des deux sujets. Cela faisait des années que je me considérais comme une sorcière. Bien que le mot de sorcière puisse vouloir dire n'importe quoi, de « pauvre méchante femme » à « sectatrice du diable », deux nouveaux mouvements en ont proposé une redéfinition au milieu du ^{xx}^e siècle. Le premier est le mouvement païen ou néopaïen, qui a redonné vie et réinventé les traditions spirituelles et thérapeutiques de l'Europe préchrétienne, des traditions basées sur le rapport à la Terre. Le second est la recherche de spiritualité associée au mouvement féministe, qui a trouvé sa force dans les déesses et les images du pouvoir des femmes de ces anciennes traditions.

Nous nommer nous-mêmes « sorcières », c'était nous identifier aux victimes qu'ont faites, de tout temps, la misogynie et la persécution religieuse. C'était aussi rendre aux femmes le droit d'être fortes, puissantes et même dangereuses, en faire les héritières des guérisseuses et des sages-femmes, et de toutes celles qui pratiquaient des formes de savoir non approuvées par les autorités. Être une sorcière signifiait cultiver une spiritualité enracinée dans la nature, l'érotisme et la terre, et voir dans les images féminines du sacré une source de pouvoir pour les femmes et de lumière pour les hommes.

Bien avant de devenir sorcière, j'avais été une militante politique, en fait dès le lycée, pendant la guerre du Vietnam. Pour moi, la sorcellerie était fortement liée au féminisme, mais je n'avais jamais pensé à ses connexions avec le marxisme. La conférence de Kubrin a suscité mon intérêt pour la période historique de la persécution contre les sorcières, qui est aussi un moment de grand changement dans la pensée et dans la technologie à travers toute l'Europe. J'ai fait alors des recherches sur le contexte économique et social de cette période.

Au même moment je faisais une thèse de psychologie, dans un programme d'études féministes au sein d'une université alternative. Mon thème de recherche s'est élargi pour s'ouvrir à la question de l'intériorisation des structures de pouvoir. Et plus encore, à la question de ce que l'on peut faire à ce propos – comment transformer notre impuissance intériorisée en un pouvoir et une créativité capables de changer un système social injuste ?

Les réponses proposées dans ce livre sont issues de la convergence entre mouvements politiques et spirituels qui s'est dessinée aux États-Unis. En Europe, la spiritualité a été généralement perçue au mieux comme apolitique, au pire comme apportant un soutien actif aux structures de pouvoir réactionnaires. Les nazis ont fabriqué à leur propre usage une image dévoyée et pervertie des premières croyances européennes. Leur héritage s'est maintenu tant à travers la crainte de tout mysticisme, de tout irrationalisme chez les progressistes européens, que dans la prolifération contemporaine de groupes aux idéologies racistes, misogynes et fascistes.

Certes aux États-Unis nous savons bien comment les religions fondamentalistes peuvent servir la droite. Mais la spiritualité proposée dans ce livre est différente. Il ne s'agit pas d'un dogme, d'un système de croyances, de la soumission à un leader charismatique, ni d'une religion instituant une divinité omnipotente en dehors du monde. La spiritualité fondée dans le rapport à la Terre consiste à placer nos valeurs les plus fortes

dans le monde vivant lui-même, dans les systèmes interconnectés qui rendent nos vies vivables.

Les États-Unis souffrent d'une sorte de déculturation qui est en train de se répandre rapidement dans le monde avec la globalisation : un affadissement des goûts, des odeurs, des couleurs, des sens, de la vie publique, un manque de lieux de rencontre communautaire et de traditions susceptibles d'enrichir le sens des relations collectives. L'abêtissante non-culture mondiale des fast-foods, des logos et des publicités a complètement dévitalisé nos villes et nos banlieues, et nous donne faim de nourritures psychiquement plus riches.

Il y a d'autres facteurs qui, aux États-Unis, conduisent à cette convergence entre politique et spiritualité. Le premier est la relative faiblesse de la gauche traditionnelle. La relégation des communistes et des socialistes aux marges du système politique et la tour d'ivoire où vivent les universitaires ont laissé un vide que quelque chose d'autre pouvait venir remplir, et que l'opposition marxiste à la religion comme opium du peuple était incapable de remplir.

Par ailleurs, les États-Unis ont une longue tradition de mouvements de libération fortement enracinés dans la spiritualité. Les abolitionnistes du XIX^e siècle et les leaders des suffragettes étaient souvent quakers ou unitariens. Le mouvement des droits civiques a été fortement ancré dans l'Église noire, et le mouvement noir nationaliste a adopté ses propres formes d'islam. Pour les Natifs-Américains, les traditions spirituelles indigènes sont une part vitale de leur identité, leur cohésion et leur résistance, elles sont perçues comme les premières sources du pouvoir collectif et de l'estime de soi-même. Les mouvements culturels alternatifs aux États-Unis, liés aux mouvements politiques progressistes, ont souvent eu également un côté spirituel – des poètes du Beat des années 50, fascinés par les religions asiatiques, jusqu'aux hippies des décennies suivantes.

Tout cela s'est conjugué au début des années 70, lorsque les féministes ont mis en question le rôle de la religion. Nous

partageons largement la critique marxiste des religions patriarcales. Mais certaines d'entre nous ont préféré chercher d'autres modèles, à la fois historiques et pratiques. À l'intérieur des principales religions, les femmes se sont mises à contester le langage liturgique et la restriction de la prêtrise aux hommes. Elles ont développé des lectures féministes des écritures, et écrit de nouveaux textes.

Beaucoup d'entre nous ont tout simplement quitté les traditions religieuses dans lesquelles elles avaient été élevées. Nous nous sommes identifiées aux sorcières, ces femmes (et ces hommes) que l'Église a persécuté(e)s, et condamné(e)s au bûcher au XVI^e et au XVII^e siècle. Nous avons créé nos propres rituels pour notre guérison personnelle, pour développer notre pouvoir politique, pour construire les liens communautaires dont manque la culture d'aujourd'hui.

L'histoire de la persécution des sorcières est racontée dans l'annexe A. Beaucoup de recherches ont été faites sur le sujet depuis vingt ans, et si je devais écrire ce chapitre aujourd'hui je reverrais certains détails. En particulier le nombre de neuf millions de victimes est certainement beaucoup trop élevé. Mais je crois que l'essentiel de mon argumentation est toujours juste quant au contexte social et économique dans lequel sont survenues les persécutions. Je les relie au mouvement des « *enclosures* » (de privatisation des prés communaux) et à la mise sous contrôle politique de la connaissance, avec l'apparition de la « science ». De fait, cette histoire est maintenant plus que jamais à l'ordre du jour, alors que nous faisons face à un mouvement mondial de privatisation sous les auspices de l'OMC, du FMI, de la Banque mondiale, et des autres institutions de la mondialisation financière.

Une des critiques les plus courantes de la spiritualité féministe dénonce son essentialisme : nous postulerions qu'il y a une nature féminine, faite de quelques traits essentiels. Ceux et celles qui liront ce livre verront que ce n'est pas du tout ce dont je parle. La controverse vient en fait de la question de la rela-

tion au corps. Un certain féminisme radical semble penser que la référence au corps est en elle-même une source d'oppression. De fait, en tant qu'êtres humains, notre relation au corps est toujours ambivalente. Le corps a des limites inhérentes. Les traits propres au corps féminin, et qui différencient les femmes des hommes, l'utérus, les seins, la sexualité, le fait de donner la vie, sans compter toutes les substances biochimiques subtiles dont on pourra prouver un jour l'existence, ont été utilisés pour nous rejeter, nous exploiter, nous dévaloriser. La sexualité a été, tout particulièrement, l'arène de l'exploitation et de l'oppression des femmes.

La spiritualité féministe refuse d'abandonner le corps. Nier le corps, c'est créer une nouvelle forme d'oppression et renforcer la coupure patriarcale entre esprit et matière, la coupure qui est au cœur de l'oppression des femmes. Il faut au contraire resacraliser le corps, la terre, la nature, la vie même – restaurer leur contenu, leur richesse inhérente, leur valeur, bien différents de la mesure abstraite qu'en donnent l'exploitation et le profit.

Quand le corps est sacré, nous pouvons honorer l'érotisme comme une grande vie affirmant sa force de relation, sans nous sentir rabaissées au rang d'objets sexuels. Nous pouvons reconnaître que donner la vie est un événement miraculeux, terrifiant, étonnant et inaugural, sans avoir besoin de dire pour autant que c'est le premier, ou le seul, rôle des femmes, le fondement de leur valeur en tant que personne. Une femme a une richesse intérieure; elle n'a besoin de la gagner ni en élevant des enfants ni en écrivant une thèse absconse sur l'économie marxiste. Nous pouvons célébrer et aimer notre sexualité – non pas pour nous y enchaîner, mais pour affirmer notre propre autorité sexuelle.

Une grande partie de ce livre concerne la thérapie, émotionnelle, spirituelle et psychologique. Pour les femmes, et pour tout groupe contestant une oppression, se soigner est un acte politique. Car nous intériorisons les structures de l'oppression. Si nous n'y faisons pas attention, elles peuvent nous rendre

moins efficaces et nous conduire à reproduire les schémas de la domination dans nos propres organisations et dans nos relations.

Ce livre a été écrit au début des années 80, après l'élection de Reagan. Il a été fortement influencé par la menace de guerre nucléaire, une peur qui est de nouveau à l'ordre du jour après les événements du 11 septembre 2001. Il relate les débuts du mouvement non violent d'action directe contre le pouvoir et les armes nucléaires, un mouvement qui tout à la fois contient et dépasse de beaucoup les idées présentées ici, et qui a été annonciateur des mouvements pour la justice mondiale d'aujourd'hui. Sur la côte Ouest, le mouvement s'est développé pendant les années 80, à partir du blocus de la centrale nucléaire du Diablo Canyon, qui est raconté ici, jusqu'à des actions contre les armes nucléaires et contre les interventions militaires américaines. Nous nous sommes retrouvées à chaque fois face à la tâche qui s'impose à tout mouvement américain progressiste : tenter de restreindre la violence de notre pays et contester son hégémonie mondiale croissante. Nous avons connu des succès et des échecs, des moments de force et d'autres moments où tout ce que nous pouvions faire, en l'absence d'un mouvement d'ensemble suffisamment fort, était de maintenir en vie notre culture politique.

Le blocus de 1999 contre l'OMC à Seattle provient de cette culture politique. L'action directe fut organisée pour une part par des gens qui venaient des mouvements nés dans la baie de San Francisco dans les années 80 et 90, mais aussi par d'autres qui partageaient certaines valeurs et idées politiques : un idéal d'organisation horizontale, non hiérarchique, basée sur les groupes d'affinités et le consensus ; un engagement dans la non-violence mais aussi dans l'action forte et oppositionnelle ; et une vision de la protestation politique qui inclut l'action artistique, les marionnettes, le chant, le rituel et la célébration, et qui manifeste en acte quelque chose du monde que nous voulons créer.

Seattle a changé le paysage politique. Les deux dernières

années ont vu une croissance formidable du mouvement mondial contre le capitalisme financier. Le modèle de Seattle a influencé de nombreuses cultures politiques, a été influencé par elles, et continue de croître et d'évoluer. Les progressistes partout dans le monde peuvent rester en contact par Internet, débattre idéologie et stratégie, et à certains moments se rencontrer pour agir ensemble. En même temps, la violence contre le mouvement est devenue plus forte. Dans le tiers-monde, on tire souvent sur les protestataires et on en tue. En Europe, des balles réelles ont été utilisées contre les manifestants en Suède. À Gênes, un jeune homme a été tué, beaucoup d'autres ont été brutalement battus, et ceux qui ont été arrêtés ont été torturés.

Continuer à se battre face à une opposition aussi violente exige un espoir profondément enraciné. Pour moi, c'est la raison la plus importante de lier une pratique spirituelle à mon activité militante. Les institutions de domination nous submergent et nous terrifient par leur brutalité et leur ubiquité. Mais le pouvoir-du-dedans échappe à leur contrôle et est sans limites, il est créateur et se renouvelle de lui-même. Je peux être blessée et même vaincue, mais je ne suis jamais sans pouvoir. Je suis toujours en relation directe avec ce même pouvoir de création qui transforme la lumière du soleil en nourriture et fait pousser un chêne à partir d'un petit gland.

Certes, ce que nous devons combattre aujourd'hui est énorme. Aux États-Unis, nous avons subi un revers politique à la dernière élection, qui a mis à la Maison-Blanche un homme capable d'utiliser les attentats du 11 septembre pour faire passer son programme de droite. Nous nous trouvons de nouveau confrontés à la nécessité de limiter la violence de notre pays, et ce contre l'écrasante majorité de l'opinion publique. Pendant ce temps, les institutions du capitalisme financier mondial continuent leur expansion et tentent de consolider leur contrôle sur les économies et les ressources du globe. Le fossé entre les riches et les pauvres s'élargit encore, et toutes les cultures traditionnelles et les modes de vie de la planète sont attaqués.

Dans de telles circonstances, c'est un grand réconfort pour nous, aux États-Unis, que de nous rappeler qu'il y a un mouvement mondial plus grand dont nous sommes seulement une partie, et qu'il y a d'autres riches traditions politiques de lutte qui ne sont pas enfermées dans nos définitions. Aussi je suis touchée de voir ce livre publié en France, comme une petite contribution à une fertilisation croisée des idées politiques et philosophiques susceptibles de stimuler notre créativité collective et de renforcer la solidarité dont nous avons besoin pour durer.

À Gênes, la nuit précédant la principale journée d'action contre le G8, le sommet des huit nations les plus puissantes, mon amie Lisa Fithian et moi-même avons fait un cours d'action directe non violente à un groupe d'étudiants français. Ils étaient jeunes, exubérants, indisciplinés et beaux, comme une meute de lévriers efflanqués. Dans les simulations d'action, ils avaient bondi sur les murs et avaient percé des barrages compacts. « Les Français sont forts », pensions-nous tous.

Le jour suivant, nous étions ensemble au milieu des gaz lacrymogènes, face à des policiers enragés qui chargeaient une foule pacifique en cognant les gens sans merci. Le lendemain matin, j'ai vu un de ces beaux jeunes gens élégants avec la tête enflée comme celle d'un monstre dans un film de science-fiction. Il était allé à l'hôpital après avoir reçu un coup de matraque sur la tête ; là il avait été arrêté, emmené au poste de police, les bras attachés derrière le dos, et sa tête avait été cognée sur la table à plusieurs reprises. Il était très ennuyé parce que la police avait pris ses papiers et que sans eux il ne voulait pas courir le risque de retourner à la manifestation.

D'autres ont eu des bras ou des poignets cassés. Certains de ceux qui ont été emmenés au poste de police ont été torturés dans des salles avec le portrait de Mussolini et des images pornographiques sur les murs. « Les Français sont forts », leur avons-nous dit. Ils étaient choqués, blessés, enragés et horrifiés. Mais ils n'étaient pas découragés. Comme la plupart des jeunes que

j'ai rencontrés dans ce mouvement, ils avaient des réserves de courage et de résistance qui témoignaient du pouvoir-du-dedans. Les jeunes sont forts : ils doivent l'être !

Après les vingt années de luttes qui ont suivi l'écriture de ce livre, après les siècles de lutte qui ont précédé, j'aurais souhaité que les jeunes n'aient pas autant besoin d'être forts, que la phase de luttes soit derrière nous et que nous soyons entrés dans une période de renaissance et de guérison. J'espère très fortement que nous gagnerons ce combat d'une manière telle que nous en sortions avec une créativité et une compassion intactes, sur une terre encore assez vivante et résistante pour guérir. Et que la compréhension entre cultures respectives, qui croît à travers la lutte, deviendra le fondement d'un monde où la diversité sera honorée et le pouvoir-du-dedans développé.

Starhawk

Prologue RÊVER L'OBSCUR

Ce livre tente de relier le spirituel et le politique, ou plutôt d'accéder à un espace au sein duquel cette séparation n'existe pas, où les histoires de dualité que nous raconte notre culture ne nous vouent plus à répéter les mêmes vieux scénarios.

Cet espace est obscur et à moitié oublié, mais en lui réside un pouvoir qui s'oppose au principe de domination sur lequel est basée notre société. Ce livre a pour premier sujet le pouvoir. Il parle des différences entre le pouvoir-sur et le pouvoir-du-dedans, des histoires et des formes de pensée qui véhiculent le pouvoir, de l'éthique fondée sur le pouvoir-du-dedans. Bien que ce parcours se fasse dans l'obscurité, il s'agit aussi de vision et d'action – c'est-à-dire de magie, de l'art de faire appel au pouvoir-du-dedans et de l'utiliser pour nous transformer, pour transformer notre communauté et notre culture. De l'utiliser pour résister à la destruction à laquelle ceux qui détiennent le pouvoir-sur sont en train de vouer le monde.

Ce livre commence par une conversation qui s'enroule comme le ruban noir d'une route tandis que nous longeons des vergers d'amandiers et des champs de moutardiers sauvages. Nous rentrons en voiture après une réunion de femmes, – mes amies Lauren, Kerry et moi. Pendant tout le week-end nous avons entendu des histoires horribles de viols, de tortures, de pieds bandés, de clitoridectomies, d'internements forcés dans des hôpitaux psychiatriques, de sorcières brûlées, de mutilations.

Nous nous demandons si cela vaut la peine de ressasser toujours les mêmes histoires. Nous les connaissons. Nous connais-

sons en particulier les histoires de sorcières, car Lauren et moi sommes sorcières. Ce qui signifie que nous pratiquons la vieille religion de la Déesse, quoique nous la pratiquions de manière toujours renouvelée, changeant avec chaque rituel, à chaque lune. Notre sorcellerie est inséparable de notre lutte politique.

La vieille religion – sorcellerie, *wicca*, art sorcier (*craft*), ou, avec une définition légèrement plus étendue, paganisme ou néopaganisme – est à la fois ancienne et d'invention récente. Ses racines remontent aux religions tribales d'avant la période judéochrétienne en Occident ; dans son esprit, sa forme et sa pratique, elle est apparentée aux religions amérindiennes et africaines. Ses mythes et ses symboles s'enracinent dans des cultures qui sont à la base de la naissance des civilisations : ces cultures honoraient la femme, elles étaient matricielles¹, centrées sur la déesse. Il ne s'agit pas d'une religion² avec un dogme, une doctrine ou un livre sacré ; c'est une religion faite d'expériences, de rituels, de pratiques qui changent la conscience et réveillent le pouvoir-du-dedans. Surtout, c'est une religion liée à la Déesse qui est immanente dans la nature, dans les êtres humains, dans les relations. Car la Déesse est présente, elle est éternellement inspiratrice. Et donc la sorcellerie est toujours réinventée, changeante, croissante, vivante.

Longtemps après la conversion des habitants des villes au christianisme, les sorcières et les sorciers furent les femmes sages et les hommes sagaces des villages ruraux³. Ils étaient herboristes, guérisseurs, conseillers dans les périodes de troubles. Leurs fêtes saisonnières établissaient des liens entre les individus, dans la communauté tout entière, avec la terre et ses ressources. Ce lien, cette connexion profonde, était la source de vie – humaine, végétale, animale et spirituelle. Sans lui, rien ne pouvait pousser. De son pouvoir venait la capacité de guérir, de prédire le futur, de fabriquer, de créer, de chanter, de faire naître des enfants, de construire la culture. Ce lien était érotique, sensuel, charnel, car les activités de la chair n'étaient pas séparées de l'esprit immanent à la vie.

L'histoire de la civilisation patriarcale pourrait être lue comme un effort cumulatif pour briser ce lien, pour séparer l'esprit et la chair, la nature et la culture, l'homme et la femme. Une des plus grandes batailles de cette longue guerre de conquête se déroula au XVI^e et au XVII^e siècle, lorsque la persécution des sorcières détruisit le lien des paysans avec la terre, interdit aux femmes la fonction de guérisseuse, et imposa la vision mécaniste du monde comme machine inerte. Cette rupture fonde les oppressions inséparables de race, de sexe, de classe, et la destruction écologique.

L'art sorcier survécut cependant, de manière secrète, silencieuse, souterraine, dans de petits groupes appelés *convents*, dont les membres étaient liés par le sang ou par une grande confiance. Sa résurgence actuelle vient de ce que de plus en plus de gens de tous les milieux réalisent que le monde mort du machinisme, le monde de la domination, ne peut nourrir ni notre vie intérieure, ni notre vie collective, ni la vie de la planète. La renaissance de la religion de la terre fait partie du large mouvement qui conteste la domination – qui cherche à se connecter avec la racine, le cœur, la source de la vie par la transformation ici et maintenant de nos relations.

Je ne parle pas cependant au nom de la sorcellerie dans ce livre, ni au nom d'aucun autre groupe politique ou spirituel. La vision de l'art sorcier que je présente est ma propre vision, et elle se veut provocatrice, ne présentant pas seulement ce qui est, mais faisant exister ce qui pourrait être. Toutes les sorcières ne partagent certainement pas ma perspective politique, et inversement peu de celles qui ont des idées politiques proches des miennes sont des sorcières. Elles peuvent être aussi bien quakers, bouddhistes, catholiques radicales ou athées. Bien que j'appartienne à beaucoup de groupes, peut-être à trop de groupes – un *convent*, plusieurs collectifs différents et un groupe d'affinité –, et que tous aient été importants pour m'aider à formuler mes idées, je ne parle pour aucun d'entre eux. Je suis sûre que les membres de chacun de mes cercles se trouveront en désaccord avec quelque chose dans ce livre.

Lauren et moi sommes dans le même *convent*. Nous nous sommes rencontrées il y a environ quatre ans, nous avons accompli des rites, tracé le cercle, chanté, fait monter le pouvoir, honoré la Déesse immanente en nous et entre nous, partagé des visions et de la souffrance, combattu et imaginé, pleuré et ri. Et maintenant nous roulons ensemble sur une route obscure ; je lui dis que quand j'écris sur l'art sorcier et la Déesse j'aime parler de l'attachement, de la force et de la connexion, et pas de l'horreur – de ce que nous faisons, et pas de ce qu'on nous a fait. Mais je me demande : n'est-ce pas seulement ma manière de chercher à éviter de souffrir ?

« Tout cela, dit Lauren, qui est poète et pas seulement sorcière, les histoires de torture et la rage, vient de l'obscur. Mais si tu racontes l'horreur sans recréer l'obscur, tu l'alimentes. Tu ne supprimes pas son terreau. Nous devons rêver l'obscur comme processus, rêver l'obscur comme changement, afin de créer une nouvelle image de l'obscur. Car l'obscur nous crée. »

Plus tard, elle écrit à une amie : « Quand nous disons que les choses deviennent obscures, que le velours est obscur, que l'enfantement d'Hécate est obscur, l'ombre l'entend aussi. Et ce que nous nommons alimente les imaginations ouvertes de ceux qui écoutent. Ainsi peut changer leur conception de ce que l'on réduit à ce qu'on nomme la mort. »

L'obscur : tout ce dont nous avons peur, tout ce que nous ne voulons pas voir – la peur, la colère, le sexe, la douleur, la mort, l'inconnu.

Le devenir obscur : le changement.

L'obscur velours : une peau douce dans la nuit, le mouvement de la chair sur la chair, le toucher, la joie, l'éphémère.

L'obscur enfantement d'Hécate : des graines sont plantées dans la terre, la matrice est obscure et la vie prend une forme nouvelle dans des lieux cachés.

La question de l'obscur est devenue un voyage, comme notre conversation qui se déroulait pendant un voyage. Comment affrontons-nous l'obscur, nous qui sommes au bord de l'anéan-

tissement ? Comment trouvons-nous l'obscur en nous, comment le transformons-nous, comment le possédons-nous comme notre propre pouvoir ? Comment le rêver en une nouvelle image ? Comment le rêver en actions qui changeront le monde et mettront fin aux contes d'horreur, et à la série longue de leurs victimes ? Actions qui feront exister un monde où l'obscur est bienveillant et chargé d'un pouvoir favorable : le pouvoir de l'invisible, le pouvoir qui vient du dedans, le pouvoir de la Déesse immanente qui se tient lovée dans le cœur de chaque cellule de chaque être vivant, qui est l'étincelle de chaque fibre nerveuse, et la vie de chaque souffle.

Pour moi le voyage a commencé dans la désolation. Lorsque j'ai écrit les premières versions du premier chapitre de ce livre, j'étais hantée par des visions d'anéantissement. Des images de villes détruites, de corps recroquevillés, d'un éclair brutal dans le ciel – et puis rien. Je ne pouvais pas penser à un ami, à ma famille, à des enfants sans les imaginer morts. Ou pire, sans imaginer la longue et lente détérioration de tout ce que nous aimons. L'intérêt des contes d'horreur tient peut-être au fait qu'ils font monter le désespoir à la surface, qu'ils nous forcent à l'affronter au lieu de le laisser nous miner souterrainement, de manière insidieuse.

Cette désolation m'a poussée vers l'obsession de l'histoire, en particulier l'histoire cruciale du XVI^e et du XVII^e siècle. Je devais savoir comment cela nous était arrivé. Travailler sur cette période m'a aidée à mieux comprendre les relations entre la conscience et le pouvoir, à mieux saisir la réalité, c'est-à-dire les structures et les institutions, à laquelle ils donnent sa forme. J'ai réuni la documentation et j'ai rédigé ce qui est maintenant l'appendice A. Ce n'est que plus tard, en reconstituant la trame du livre, que j'ai commencé à percevoir que la relation de l'histoire avec la question de l'obscur était oblique plutôt que centrale. (Cependant si vous êtes de ceux qui préfèrent partir du passé pour remonter vers le présent, vous pouvez lire en premier l'appendice A « Le temps des bûchers. Notes sur une période cru-

cial de l'histoire ».) Pour moi, la question a cessé d'être : comment en sommes-nous arrivés là ? Elle est devenue : que pouvons-nous faire et comment ?

Ainsi le voyage est devenu action. Penser à ces questions, parler et écrire à leur propos ne me suffisaient plus. J'avais besoin d'agir d'une manière plus directe que le travail culturel de tissage des cercles de la Déesse ou de construction de la communauté, plus directe même que l'organisation de marches et la préparation de rituels pour les manifestations, tout ce que les membres de mon *convent* et moi avions fait pendant des années.

L'été 1981, plusieurs d'entre nous, venant de différents groupes de la communauté païenne, décidèrent de prendre part au blocus de la centrale nucléaire du Diablo Canyon, qui était en cours de construction près d'une faille géologique dans une zone écologiquement sensible de la côte californienne. Quinze ans de contestation, y compris deux occupations de terrain de l'usine par des membres de l'Alliance Abalone, n'avaient pas empêché la compagnie Pacific Gas and Electricity de poursuivre la construction. Les tests de mise en service et les permis de mise en route avaient été retardés d'un an après l'accident nucléaire de Three Mile Island, mais cet été-là Reagan pesait de tout son poids en faveur de l'énergie nucléaire, et l'autorisation de mise en marche était imminente.

L'Alliance Abalone est organisée en petits groupes autonomes, appelés groupes d'affinité. Les membres de chaque groupe d'affinité décident ensemble de la manière dont ils veulent participer à chaque action, bien qu'ils soient tous unis par leur engagement à des pratiques non violentes. Notre groupe, appelé Matrix, voulait en particulier faire bénéficier le blocus de notre connaissance des rituels et de l'énergie de groupe.

Le blocus fut convoqué au début du mois de septembre, après l'inspection finale de sécurité, dernière étape avant l'autorisation de mise en service. J'ai passé au total près de trois semaines dans ce blocus, j'ai été arrêtée deux fois et à chaque fois j'ai passé quatre jours en prison avec d'autres femmes.

Le blocus est devenu une expérience cruciale dans ma compréhension non pas seulement de la théorie, mais aussi de la pratique réelle du travail spirituel et politique basé sur le principe du pouvoir-du-dedans. Cette expérience s'est située entre l'écriture de la première et de la seconde version de ce livre, et je lui dois nombre de récits et d'exemples.

Depuis, mon engagement dans l'action s'est approfondi pour devenir travail constant d'organisation, de formation, de prise de parole et de participation à la désobéissance civile. Il y a eu d'autres actions et je suis retournée en prison dans d'autres circonstances. Chaque expérience m'apprend quelque chose de neuf, et certaines de ces idées ont fait leur chemin jusqu'aux dernières révisions de ce livre. Si celui-ci prend fin, le voyage continue.

Le blocus du Diablo a été une initiation : un voyage à travers la peur, une descente dans l'obscur et un retour avec une expérience et une pleine capacité d'agir (*empowerment*) qui viennent du dedans. Une mort et une renaissance qui ont commencé par un travail de dépouillement et qui, à la fin, esquissent une promesse.

Pour moi, ce voyage qui a commencé dans la désolation conduit maintenant à l'espoir et au sens de notre pouvoir. Telle a été mon expérience alors que j'écrivais ce livre. J'espère que la vôtre, lorsque vous le lirez, vous révélera votre propre pouvoir.

Car personne n'est capable, seul, de transformer l'obscur en amour. Nous avons besoin les uns des autres pour cela. Nous avons besoin de tout le pouvoir que nous sommes à même, ensemble, de faire monter.

L'époque n'est pas au réconfort et aux promesses, les enjeux sont trop élevés ; nous sommes en train de jouer avec des formes de mort peut-être irréversibles, et nul ne peut encore savoir comment les choses tourneront.

Donnons-nous les mains, car nous sommes le cercle de la renaissance. S'il doit y avoir un renouveau, il commence avec nous. Nous pouvons nous toucher – à travers ces mots, à tra-

vers ces pages. Nous pouvons connaître l'obscur et en rêver une nouvelle image.

L'image de la vie, amies, l'image d'une source.

1 POUVOIR-SUR ET POUVOIR-DU-DEDANS

Il dit qu'il n'est pas de ce monde, qu'il y a été mis en tant qu'étranger¹.

Premier cercle : sur deux kilomètres à la ronde, vents de 800 kilomètres à l'heure, destruction de tous les bâtiments y compris les immeubles de bureaux renforcés d'acier ; la plupart des gens dans la zone ont été tués sur le coup².

Cercle de mains... cercle de bras autour des corps de chacun...
cercle de voix... cercle du pouvoir.

Eh bien, ma propre fille, Sherry, onze ans, a une détérioration des os de l'oreille interne. Elle vient juste d'avoir un appareil et elle en a déjà besoin d'un plus fort³.

Dans le cercle, nous chantons les noms de chacun, nous mettons les mains sur le corps de chacun pour le réconforter, le guérir. Nous partageons notre peine. « Quand vous sentez-vous sans pouvoir ? Quand avez-vous le sentiment de votre propre pouvoir ? » demandons-nous les unes aux autres.

Deuxième cercle – quatre kilomètres à la ronde : vents de cinq cents kilomètres à l'heure, bâtiments en pierre et en béton détruits, les personnes exposées, si elles n'ont pas été tuées, sont dangereusement brûlées.

« En donnant naissance à mon bébé, j'ai senti un pouvoir à ce moment-là... », « En plantant mon jardin, ou en tissant... », « Quand je peux m'exprimer vraiment, et dire ce que je sens réellement », « En organisant une manifestation, en distribuant les tracts et en voyant tant de monde y venir », « Quand je me joins à d'autres personnes pour travailler ensemble, c'est là

que je sens du pouvoir », « Quand je fais ce que j'ai peur de faire »...

Et elle a une double rangée de dents en bas et un palais insuffisamment ouvert. Elle est née avec un trou dans le cœur et un foie trop grand. Elle est aussi légèrement retardée.

Sœurs et frères, le soleil décline sur notre monde,
Oserons-nous l'affirmer nôtre, oserons-nous le perdre à nouveau ?
Diane Di Prima, *Revolutionary Letter*, 70⁴.

Pendant que j'écris, les chats jouent sur mon bureau, se lèchent l'un l'autre, jettent mes papiers par terre, ou se roulent pour dormir, en sécurité dans leur univers familial. Leurs esprits n'imaginent pas des vents de huit cents kilomètres à l'heure, ou la possibilité que cet environnement soit transformé en chair et os carbonisés en un éclair.

Nous ne pouvons pas nous sentir en sécurité comme eux. Les journaux décrivent ce qui arriverait si la ville était frappée par une bombe atomique, ils parlent de pesticides dans l'eau potable, d'une alerte nucléaire causée par une erreur informatique, d'enfants rendus anormaux par des déchets chimiques.

Il semble que le soleil décline sur le monde de chacun et chacune, que nous sommes proches de perdre ce qui ne pourra jamais redevenir nôtre, définitivement altéré. Nos actes de pouvoir semblent frêles comparés à ceux des pouvoirs de destruction. Il y a trop d'ennemis, trop de sites d'enfouissement de déchets chimiques, trop d'armes déjà en stock. Il y a trop de gens sans emploi, trop de gens sans espoir, trop de violeurs en liberté. Trop de ceux qui exercent de grands pouvoirs sont indifférents. Ils ne se sentent pas faire partie de ce monde.

Troisième cercle – soixante kilomètres à la ronde ; vent de deux cent cinquante kilomètres à l'heure, destruction des maisons en brique à structure de bois ; les gens exposés sont gravement brûlés.

Même les petits actes qui nous apportent du plaisir et du réconfort peuvent parfois se teinter d'horreur. Il arrive que je descende la rue et sourie à l'homme assis dans sa véranda en train d'écouter la radio, aux enfants qui s'amuse sur la chausmée et à la femme dont les chiens jouent avec les miens et puis, en un clin d'œil, ils ont disparu. Je vois un éclair, et il ne reste rien – de ces maisons victoriennes peintes avec charme, de ces gens ordinaires, de la texture du sol sous ces rues. Rien – sauf des cendres et un trou brûlant et noir.

Je sais que je ne suis pas la seule à me laisser envahir parfois par le désespoir. J'entends les mêmes craintes de mes amies, de ma famille, des clientes qui viennent me consulter. Cette incertitude grandissante affecte chacune d'une souffrance personnelle : nous n'avons plus l'assurance de laisser à nos enfants un monde meilleur, ni même un monde *vivant*.

Et pourtant les enfants doivent toujours être nourris, les chiens être promenés, il faut travailler, nous élevons donc des défenses contre cette souffrance insupportable, et nous continuons dans la torpeur et le déni. Le travail peut sembler vide, mais nous évitons soigneusement de nous questionner sur son sens et son utilité, même si nous sentons que quelque chose de profond et de doux manque à nos vies, à nos familles et à nos amitiés ; un certain sens du but, du pouvoir, est parti. Mais les enfants continuent à grandir autour de nous, aussi beaux que toutes les générations d'enfants, et quand nous enfouons une graine dans la terre, elle continue d'y faire pousser des racines et de déployer tige, feuilles, fleurs et fruits. Il y a encore des moments où nous voyons les processus de la vie continuer à se déployer, où nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que la vie est mue par un pouvoir plus profond que celui de la bombe et du fusil. Un pouvoir qui pourrait prévaloir si nous savions comment faire appel à lui.

Le sujet de ce livre est cet appel au pouvoir, un pouvoir basé sur un principe très différent du pouvoir-sur, de la domination. Car le pouvoir-sur est finalement le pouvoir du fusil et de la

bombe, le pouvoir d'anéantissement qui soutient toutes les institutions de domination.

Or le pouvoir que nous devinons dans une graine, dans la croissance d'un enfant, que nous éprouvons en écrivant, en tissant, en travaillant, en créant, en choisissant, n'a rien à voir avec les menaces d'anéantissement. Il est à entendre au sens premier du mot pouvoir, qui vient du latin populaire *podere*, être capable. C'est le pouvoir qui vient du dedans, le pouvoir-du-dedans.

Il y a beaucoup de noms pour le pouvoir-du-dedans dont aucun n'est entièrement satisfaisant. Il peut être appelé *esprit*, mais alors cela le sépare de la matière et cette fausse coupure fonde les institutions de domination. Il pourrait être appelé *Dieu*, mais le Dieu des religions patriarcales a été la source ultime et le dépositaire du pouvoir-sur. Je l'ai appelé *immanence*, un terme à dire vrai froid et intellectuel. Et je l'ai appelé la Déesse, car les anciens mythes, symboles et images de la Déesse comme l'enfantement, le tissage, la terre, la croissance des plantes, le vent, l'océan, la flamme, le tissu, la lune et le lait, me parlent tous des pouvoirs de ce qui connecte, nourrit, guérit et crée.

Le mot Déesse gêne beaucoup de personnes qui se définiraient comme des « politiques ». Il implique une religion et peut être pris à tort pour un culte à un être extérieur. La Déesse embarrasse aussi ceux qui se définissent comme spiritualistes ou religieux ; il évoque le paganisme, le sang, l'obscurité, la sexualité, les pouvoirs du bas.

Oui, le pouvoir-du-dedans est le pouvoir du bas, de l'obscur, de la terre ; le pouvoir qui vient de notre sang, de nos vies et de notre désir passionné pour le corps vivant de l'autre. Et les enjeux politiques de notre temps sont aussi des enjeux spirituels, des conflits entre des paradigmes ou des principes fondamentaux. Si nous voulons survivre, la question devient : comment renversons-nous non pas ceux qui sont actuellement au pouvoir, mais le principe du pouvoir-sur ? Comment donnons-

nous forme à une société fondée sur le principe du pouvoir-du-dedans ?

Un changement de paradigme, de conscience, est toujours incommodant. Chaque fois que nous éprouvons la sensation légèrement effrayante, légèrement embarrassante, que produisent des mots comme Déesse, nous pouvons être sûrs que nous sommes sur le chemin d'un profond changement dans la structure et le contenu de notre pensée. Pour conférer une forme nouvelle au principe même du pouvoir sur lequel est basée toute notre culture, nous devons ébranler toutes les vieilles divisions. Les séparations confortables ne sont plus opérantes. Les problèmes sont plus vastes que ne l'impliquent les termes de *religieux* et *politique* : ce sont des problèmes de connexions complexes. Car même si l'on nous a appris que les problèmes sont distincts, que le viol est distinct de la guerre nucléaire, que la lutte d'une femme pour l'égalité de salaire n'est reliée ni à celle de l'adolescent noir pour trouver un travail ni à celle contre l'exportation d'un réacteur nucléaire vers un site de failles sismiques près de volcans en activité aux Philippines, toutes ces réalités sont formées par la même conscience qui modèle nos relations de pouvoir. Ces relations à leur tour engendrent notre système économique et social, notre science, nos religions, nos idées à propos des hommes et des femmes, notre approche des races et des cultures qui diffèrent de la nôtre, notre sexualité, nos dieux et nos guerres. Actuellement, elles préparent la destruction du monde.

J'appelle cette conscience *mise à distance*⁵ car son essence est de nous faire nous voir nous-mêmes à l'écart du monde. Nous sommes à distance de la nature, des autres êtres humains, et même de certaines parties de nous-mêmes. Nous voyons le monde comme constitué de parties divisées, isolées, sans vie, qui n'ont pas de valeur par elles-mêmes. Elles ne sont même pas mortes car la mort implique la vie. Parmi les choses divisées et sans vie, les seules relations de pouvoir possibles sont celles de la manipulation et de la domination.

La mise à distance est l'aboutissement d'un long processus historique. Il s'enracine dans la transformation, à l'âge du bronze, de cultures fondées sur la mère et la terre, dont les religions s'adressaient à une Déesse et à des dieux faisant corps avec la nature, vers des cultures urbaines patriarcales conquérantes dont les dieux inspiraient et soutenaient les guerres. Yahvé de l'Ancien Testament en est le premier exemple, lui qui promet à son Peuple élu la maîtrise sur le règne animal et végétal, et sur les autres peuples qu'il encourage à envahir et à dominer. Le christianisme a approfondi cette séparation en établissant une dualité entre l'esprit et la matière, qui identifie la chair, la nature, la femme et la sexualité avec le diable et les forces de l'enfer. Dieu a été représenté comme un homme mâle, non contaminé par les processus de la naissance, des soins nourriciers, de la croissance, de la menstruation et de la corruption. Il a été enlevé de ce monde vers un royaume spirituel transcendant, quelque part ailleurs. Les valeurs de bonté et de vérité ont été retirées à la nature et au monde. Comme le dit Engels : « La religion vide fondamentalement l'homme et le monde de tout contenu, elle transfère ce contenu à un fantôme de Dieu distant qui lui-même alloue un peu de son abondance aux êtres humains et à la nature ⁶. »

Le retrait du contenu, de la valeur, sert de fondement à l'exploitation de la nature. L'historien Lynn White a affirmé que, « quand les esprits contenus dans les objets, qui avaient auparavant protégé la nature de l'homme, se sont évaporés » sous l'influence du christianisme, « le monopole effectif de l'homme sur l'esprit dans ce monde a été confirmé, et les vieilles inhibitions concernant l'exploitation de la nature se sont effondrées ⁷ ». Les forêts et les bois n'ont plus été sacrés. Le concept de bois sacré, d'un esprit faisant corps avec la nature, a été considéré comme idolâtre. Mais quand la nature est vide d'esprit, la forêt et les arbres ne sont plus que des troncs ⁸, des choses à mesurer en stères, valables seulement pour leur rentabilité et non pour leur existence ou leur beauté, ou même comme parties d'un écosystème plus vaste.

La dévalorisation des êtres humains autorise la formation de relations de pouvoir dans lesquelles les êtres humains sont exploités. La valeur intrinsèque, l'humanité, est réservée à certaines classes, à certaines races, au sexe masculin ; leur pouvoir sur les autres est ainsi légitimé. La représentation masculine de Dieu fait des hommes les véritables porteurs de l'humanité et légitime la loi masculine. La blancheur de Dieu, l'identification du bien avec la clarté et du mal avec l'obscurité, rend la blancheur porteuse d'humanité et légitime la suprématie des Blancs sur ceux qui ont une peau noire. Même quand nous ne croyons plus, au sens littéral, en un Dieu blanc et mâle, les institutions de la société intègrent son image à leurs structures. Les femmes et les personnes de couleur ne sont pas présentes aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie qui détient le pouvoir-sur. Notre histoire, notre expérience, notre présence peuvent être effacées, ignorées, banalisées. Le contenu de la culture est assimilé à l'histoire des mâles blancs de la classe supérieure. La souffrance de tous ceux d'entre nous qui sont jugés *autres* – les pauvres et les classes ouvrières, les lesbiennes et les homosexuels, les handicapés, ceux qui ont été étiquetés malades mentaux, l'arc-en-ciel des différentes races, religions et héritages ethniques, toutes les femmes, mais surtout celles qui ne rentrent pas dans les rôles culturellement définis – n'est pas la souffrance d'une simple discrimination, mais celle d'une négation répétée sans cesse. C'est la souffrance de savoir que nos intérêts ne seront pas pris en compte, à moins que nous ne les défendions nous-mêmes, et que dans ce cas encore ils seront considérés comme périphériques pour la culture, l'art et la politique.

En devenant séparés et en étant manipulés comme des objets, nous perdons le sens de notre propre valeur, notre confiance dans notre existence et acquiesçons à notre propre exploitation. En tant que femmes, par exemple, nous voyons les hommes comme physiquement porteurs de la culture, et dans une dévalorisation constante de nous-mêmes, nous nous soumettons à la loi des hommes et vouons nos énergies et nos talents à servir

leurs désirs au lieu des nôtres. Historiquement, le christianisme a fait accepter aux travailleurs, aux femmes, aux esclaves et aux gens de couleur des positions d'inférieurs, en déniaient toute valeur à la vie réelle au profit d'une existence future au paradis, où l'humble et le soumis seront récompensés.

Parce que nous doutons de notre existence, nous doutons de nos propres sensations et des leçons de notre expérience. Nous voyons nos pulsions et nos désirs comme intrinsèquement chaotiques et destructeurs, nécessitant répression et contrôle, de même que nous voyons la nature comme une force chaotique et sauvage, nécessitant un ordre imposé par les êtres humains.

Dans *The Death of Nature*, Carolyn Merchant montre comment la naissance de la science moderne et les besoins du protocapitalisme aux XVI^e et XVII^e siècles ont déplacé l'« image normative » du monde de celle d'un organisme vivant vers celle d'une machine morte⁹. Ce déplacement, accompagné et aidé par les persécutions des sorcières, a permis l'exploitation de la nature à une échelle jusque-là inconnue. (Voir l'appendice A, « Le temps des bûchers », pour plus d'informations.) L'image de la machine, la vision d'un monde composé de parties isolées, non vivantes, aux mouvements autonomes et aveugles, est issue d'un contexte chrétien qui avait depuis longtemps privé la nature de toute divinité et de tout esprit. La science moderne a sapé la croyance en un ultime séjour de l'esprit quand elle a clamé la mort de Dieu après que celui-ci a aspiré la vie hors du monde. Il ne reste rien aujourd'hui que les corps déchus, les formes hiérarchiques de nos institutions – l'Église, l'armée, le gouvernement, l'entreprise –, incarnant toutes le principe d'autorité, toutes formées à l'image du Dieu patriarche entouré de ses troupes de subordonnés angéliques, engagé dans une guerre perpétuelle avec l'autre patriarche, le Diable, escorté de ses troupes de subordonnés démoniaques.

Nous ne nous voyons même plus nous-mêmes dotés de la dignité discutable d'images déformées de Dieu. Au contraire,

nous nous imaginons comme des machines, comme des ordinateurs défectueux à la programmation puérilement défaillante. Nous sommes abandonnés dans le monde vide mis en scène encore et encore par l'art, la littérature et la musique du XX^e siècle – de Sartre aux Sex Pistols.

Dans ce monde vide, nous ne croyons qu'à ce qui peut être mesuré, compté, acquis. Le principe d'organisation de la société devient ce que Marcuse a appelé *le principe de performance*¹⁰, la stratification de la société d'après la performance économique de ses membres. Le contenu est retiré du travail lui-même qui est organisé non pas en fonction de son utilité réelle, mais d'après sa capacité à engendrer des profits. Ceux qui produisent réellement des biens ou des services sont moins bien rémunérés que ceux qui se consacrent à les diriger, à comptabiliser les recettes, ou à stimuler de faux besoins. Nous apprenons à la page « Affaires » du journal du matin que la compagnie pétrolière X estime que ses établissements ne sont pas tant destinés à fournir les Américains en essence et en énergie qu'à procurer des profits à leurs investisseurs.

La science et la technologie, basées sur les principes de la séparation et de la domination de la nature, favorisent une surproduction des cultures en utilisant des pesticides et des herbicides qui causent des dommages aux oiseaux, attaquent le système nerveux et sont à l'origine de cancers quand ils polluent notre nourriture et nos réserves d'eau. Tout en se réclamant d'une rationalité supérieure, les technologues construisent des réacteurs nucléaires produisant des déchets qui restent dangereux pendant un quart de million d'années, et entreposent ces déchets dans des enceintes de stockage conçues pour durer très peu de temps.

La mise à distance imprègne notre système éducatif avec ses disciplines séparées et isolées. La mise à distance détermine notre compréhension de l'esprit humain et de nos capacités de conscience, notre psychologie. Freud a représenté les pulsions humaines et la libido comme essentiellement dangereuses, des

forces chaotiques rebelles au « principe de réalité » du moi. Les comportementalistes assurent que nous ne sommes que ce qui peut être mesuré, nous réduisant à une conduite observable et à des réponses aux stimuli. Jung a remplacé le Dieu transcendant par un ensemble d'archétypes également transcendants, ce qui est un petit peu mieux mais nous laisse encore pris dans des stéréotypes de rôles sexuels rigides¹¹.

La sexualité, sous la loi de Dieu le Père, est menacée par la nature, la femme, la vie, la mort, la corruption, forces qui menacent l'abstraction parfaite de Dieu et sont donc considérées comme le mal¹². Dans le monde vide de la machine, quand les restrictions religieuses tombent, le sexe devient un nouveau champ de performance, une autre marchandise à acheter et vendre. L'érotisme se transforme en pornographie, les femmes sont considérées comme des objets sans valeur, excepté quand elles peuvent être utilisées. Le champ sexuel devient celui de la domination, plein de rage, de peur et de violence.

Et nous vivons en nous sentant impuissantes et inauthentiques, en pensant que la scène réelle est quelque part ailleurs, que les personnages des *soap-operas* ou du débat de minuit ont plus de réalité que les gens et les conversations qui animent notre quotidien. Nous croyons que les stars du cinéma et de la musique et autres célébrités, ceux dont parlent les magazines people, vivent les vraies vies, les vrais drames de notre époque, tandis que nous n'exis-tons, nous, que comme des ombres et que nos vies singulières, nos pertes, nos passions, qui ne peuvent être ni comptées ni mesurées, qui n'ont été ni brevetées, ni notées, ni soldées, n'ont pas de valeur en ce monde.

La mise à distance imprègne notre société si fortement qu'elle nous semble être la conscience elle-même. Même le langage qui permettrait une autre approche a disparu ou a été délibérément déformé. Pourtant, une autre forme de conscience est possible. En fait, elle a existé dès les premiers temps, fut à la base d'autres cultures, et a survécu, y compris en Occident, de

manière clandestine. C'est la conscience que j'appelle *immanence* – l'attention au monde, et à ce qui le compose, un monde vivant, dynamique, interdépendant et interactif, animé par des énergies en mouvement : un être vivant, une danse serpentine.

La Déesse peut être considérée comme le symbole, l'image normative de l'immanence. Elle représente le divin faisant corps avec la nature, avec les êtres humains, avec la chair. La Déesse n'est pas une image, mais une multiplicité – une constellation de formes et d'associations –, la terre, l'air, le feu, l'eau, la lune et l'étoile, le soleil, la fleur et la graine, le saule et la pomme, le noir, le rouge, le blanc, la jeune fille, la mère et la vieille. Elle inclut l'homme en ses propres aspects : il devient enfant et époux, cerf et taureau, grain et moissonneur, lumière et obscurité. Oui, la féminité de la Déesse est fondamentale non pour dénigrer l'homme, mais parce qu'elle représente ce qui apporte la vie au monde, et sa valeur. La Déesse, la Mère comme symbole de cette valeur, nous dit que le monde lui-même est le contenu du monde, sa vraie valeur, son cœur et son âme.

Historiquement, les cultures fondées sur la Déesse et les Dieux faisant corps avec la nature ont précédé les cultures patriarcales. Les représentations de la Déesse mises au jour sur les sites paléolithiques sont les premières images connues associées à la vénération. Les premiers temps de l'agriculture, du tissage, de la poterie, de l'écriture, de la construction et de l'urbanisation – tous les arts et les sciences que les civilisations ultérieures ont développés – ont commencé dans les cultures de la Déesse.

Quand le patriarcat a eu force de loi en Occident, les vestiges des religions et de la culture fondées dans l'immanence ont été conservés par les païens (du mot latin *paganus*, qui signifie habitant de la campagne), dans des coutumes populaires, dans des traditions ésotériques ou dans les *convents* de sorcières¹³. Les cultures des Amérindiens et des peuples tribaux de l'Afrique, de l'Asie et de la Polynésie étaient aussi basées sur une vision du

monde comme immanence, dans laquelle l'esprit et le pouvoir de transformation appartenaient au monde naturel.

Paradoxalement, bien que progressent la science et la technologie issues de la mise à distance, elles commencent à nous ramener à la conscience de l'immanence. La physique moderne ne parle plus des atomes séparés et isolés d'une matière morte, mais de vagues de flux d'énergies, de probabilités, de phénomènes qui changent quand on les observe ; elle reconnaît ce que les chamans et les sorcières ont toujours su : que la matière et l'énergie ne sont pas des forces séparées mais des formes différentes de la même chose.

L'image de la Déesse combat la mise à distance à la racine. La vraie valeur n'est pas à trouver dans quelque paradis, dans quelque autre monde abstrait, mais dans les corps féminins et dans leur progéniture, mâle et femelle, dans la nature et dans le monde. La nature est considérée comme ayant son ordre propre, dont les êtres humains font partie. La nature humaine, les besoins, les instincts et les désirs ne sont pas de dangereuses impulsions nécessitant répression et contrôle, mais sont eux-mêmes l'expression de cet ordre inhérent à ce qui est. L'enseignement de nos sens et de notre expérience est enseignement du divin – l'énergie mobile qui unit tout l'être.

Pour les femmes, le symbole de la Déesse est profondément libérateur, car il redonne le sens de l'autorité et du pouvoir au corps féminin et à tous les processus de vie : naissance, croissance, amour, vieillissement, et mort. Dans la culture occidentale, l'association des femmes et de la nature a été utilisée pour les dévaloriser toutes les deux. La représentation de la Déesse immanente confère à la fois aux femmes et à la nature la valeur la plus haute. En même temps, la culture n'est plus appréhendée comme séparée et opposée à la nature. Elle est une excroissance de la nature – un produit des êtres humains qui sont partie prenante du monde naturel. La Déesse de la nature est aussi la muse et l'inspiratrice de la culture, et les femmes sont pleinement participantes à la création et au développement de

la culture, de l'art, de la littérature et de la science. La Déesse comme mère fait corps avec la créativité autant qu'avec la maternité biologique. Elle représente l'autorité des femmes sur nos propres processus de vie, notre droit à choisir consciemment quand et comment nous allons créer, et quoi.

L'image féminine de la divinité ne procure pas pour autant une justification à l'oppression des hommes. La femelle, qui donne naissance au mâle, inclut le mâle alors que les divinités mâles ne peuvent pas inclure les femelles sur ce mode. La Déesse donne naissance à un panthéon qui est inclusif plutôt qu'exclusif. Elle n'est pas un Dieu jaloux. Elle est souvent perçue sous un aspect mâle – d'enfant ou d'époux. Dans la sorcellerie, l'aspect mâle apparaît comme un Dieu cornu de la vie animale, de la sensualité et de l'énergie vitale. En se manifestant à travers les êtres humains et la nature, la Déesse et le Dieu restaurent un contenu et une valeur à la nature humaine, aux instincts, aux désirs et aux émotions.

Nombreux sont ceux qui préfèrent le concept d'immanence sans le symbole qui lui est attaché. J'espère qu'ils se sentiront libres de traduire ce livre dans des mots ou des images qui leur conviennent. Je préfère le symbole à l'abstraction parce qu'il évoque la sensualité et l'émotion, et non les seules réponses intellectuelles. Cependant, je reconnais qu'il y a un danger dans l'usage de tout symbole : l'oubli des principes qu'il représente. La Déesse pourrait être perçue comme un objet d'adoration externe, dans un contexte aussi hiérarchique et oppressif que celui de n'importe quelle religion patriarcale. Il est clair que quand je dis Déesse je ne parle pas d'un être se tenant quelque part en dehors de ce monde, et je ne suis pas en train de proposer un nouveau système de croyance. J'entends opter pour une attitude : je propose d'appréhender le monde, les gens et les créatures qui l'habitent comme sens principal et but de la vie, de voir le monde, la terre et nos vies comme sacrés.

Dire que quelque chose est sacré signifie que nous le respectons, le chérissons, le valorisons pour son existence propre.

Quand le monde est perçu comme étant composé d'êtres vivants, dynamiques, interconnectés, valables intrinsèquement, le pouvoir ne peut plus être « vu comme quelque chose que les gens ont – les rois, les tsars, les généraux tiennent le pouvoir comme on tient un couteau¹⁴ ». Le pouvoir immanent, le pouvoir-du-dedans, n'est pas quelque chose que nous avons, mais quelque chose que nous pouvons faire. Nous pouvons choisir de coopérer ou de refuser toute coopération avec tout système, quel qu'il soit. Les relations de pouvoir et les institutions de l'immanence peuvent soutenir et développer la capacité des individus à former les choix et les décisions qui les affectent. Et ces choix doivent aussi reconnaître la mise en relation des individus dans une communauté d'êtres et de ressources qui ont tous une valeur intrinsèque.

C'est un défi d'essayer d'envisager une société basée sur ce principe. Les implications sont radicales et nous mènent loin, car toutes les institutions de notre société actuelle, depuis la plus oppressive jusqu'à la plus inoffensive, sont basées sur l'autorité que détiennent certains individus et qui leur permet de contrôler les autres.

Un changement de cette importance peut apparaître d'abord menaçant, utopique ou impossible. Une société basée sur le principe de l'immanence ne serait certainement pas utopique. Elle serait dynamique, vivante, connaîtrait le drame de besoins et de choix conflictuels, et une exigence constante de solutions nouvelles et créatives. Le conflit, quand il n'est pas résolu par la violence, aiguillonne la croissance et rend la vie intéressante. La création d'une telle société ne serait pas impossible, bien qu'elle soit sans doute difficile. Elle impliquerait de choisir des priorités différentes, d'envisager de nouvelles formes et de nouvelles structures, et de se confronter à de nouveaux problèmes.

Nous avons toutes des droits acquis dans la société actuelle. La manière dont nous vivons nous procure confort et plaisir, en même temps que blessures, et même ces blessures sont des blessures familières qui peuvent nous sembler préférables à l'in-

connu. Le changement dans la société peut signifier que certaines d'entre nous aient à abandonner les privilèges dont elles bénéficient dans la structure hiérarchique. Mais une société basée sur l'immanence serait une société qui valoriserait le confort et le plaisir. Peut-être apprendrions-nous des plaisirs plus intenses, des joies plus riches. Peut-être l'assurance que la vie n'est plus menacée nous encouragerait-elle à abandonner beaucoup de choses.

Une grande partie de ce livre est consacrée à mettre en évidence l'immanence dans les structures de nos propres individualités et dans nos communautés. Pour une large part, il traite aussi de la question : comment effectuer ce changement pour l'immanence ?

La réponse que je propose s'appuie sur la magie que je définis comme *l'art de changer la conscience à volonté*. D'après cette conception, la magie inclut la politique, qui a pour but le changement de la conscience et par conséquent la conduite du changement.

La magie est un autre mot qui met les gens mal à l'aise, aussi je l'utilise délibérément car les mots avec lesquels on se sent bien, les mots qui paraissent acceptables, rationnels, scientifiques et intellectuellement fiables, le sont précisément parce qu'ils font partie de la langue de la mise à distance.

La magie peut être très prosaïque. Un tract, un procès, une manifestation ou une grève peuvent changer la conscience. La magie peut aussi être très ésotérique, mobiliser toutes les anciennes techniques qui visent à élargir la conscience, développer l'expérience psychique, aiguïser l'intuition.

Ces techniques, comme toutes les techniques, peuvent être enseignées dans les structures hiérarchiques, ou utilisées à mauvais escient dans des tentatives de gagner en pouvoir-sur. Mais leur essence est intrinsèquement antihiérarchique. Comme moyen de gain en pouvoir-sur, la magie n'est pas très efficace – c'est pourquoi elle est assimilée dans notre société à l'automystification, l'illusion ou la charlatanerie. Les techniques

magiques sont efficaces si elles servent à faire appel au pouvoir-du-dedans sur lequel elles sont fondées, car la magie est la psychologie et la technologie de l'immanence, la compréhension que chaque chose est connectée.

Quand nous pratiquons la magie, nous sommes toujours en train de faire des connexions, de déplacer des énergies, de nous identifier à d'autres formes d'être. La magie pourrait être considérée comme une science appliquée, basée sur la compréhension de la création de formes par l'énergie et de la direction de l'énergie par les formes. Pour le dire autrement, elle a pour cœur un paradoxe : *la conscience donne forme à la réalité ; la réalité donne forme à la conscience.*

En ce moment, ma conscience est formée par de nombreuses réalités, depuis mon appartenance de classe jusqu'au degré de caféine dans mon sang. J'écrirais différemment si je ne pouvais pas payer mon loyer ou si je buvais du thé à la menthe au lieu d'un café noir français en grains.

Votre conscience est en train d'être modifiée par la réalité de ces mots qui ont l'autorité de la chose imprimée. Vous les entendriez différemment si nous étions en train de courir ensemble dans le parc – avec moi dans un pull en loques en train de héler mes chiens.

Oui, la manière dont nos consciences, la vôtre – et la mienne aussi pendant que j'écris –, sont modifiées par ces mots peut nous amener à agir différemment, à faire d'autres choix, à utiliser notre pouvoir-du-dedans sur des modes qui diffèrent de ceux que nous utiliserions si nous pensions autrement. Et nos actions, nos choix, peuvent changer le monde autour de nous de différentes manières.

La magie est un art – cela veut dire qu'elle concerne des formes, des structures, des images qui peuvent nous entraîner hors des limites imposées par notre culture avec une efficacité que les mots seuls n'ont pas ; elle concerne des visions suggérant des possibilités d'accomplissement que n'offre pas un monde vide.

Et la magie est *volonté* – action, énergie dirigée, choix faits non pas une mais de nombreuses fois, comme ce texte est un acte de volonté autant que d'art, fait de centaines de milliers de petites décisions, celle de s'asseoir sans relâche devant la machine à écrire et de faire cela et non l'infinité des autres choses offertes par la vie. Ces choix m'ont conduite à d'autres choix et m'ont tirée de la tristesse vers l'action, le risque et l'espoir.

Et nous avons raison d'espérer. Les forces de destruction semblent grandes mais contre elles nous avons le pouvoir de choisir, notre volonté humaine et notre imagination, notre courage, notre passion, notre impatience d'agir et d'aimer. Et nous ne sommes pas, en vérité, à distance de ce monde. Nous faisons partie du cercle.

Quand nous plantons, quand nous tissons, quand nous écrivons, quand nous enfantons, quand nous organisons, quand nous soignons, quand nous courons à travers le parc, dans la brume exhalée par les séquoias, quand nous faisons ce que nous avons peur de faire, nous ne sommes pas seules. Nous sommes du monde et les uns avec les autres, et notre pouvoir-du-dedans est grand, même s'il n'est pas invincible. Si nous pouvons être blessés, nous pouvons soigner ; si chacun de nous peut être détruit, en nous il y a le pouvoir du renouveau. Et il est encore temps de choisir ce pouvoir-là.

LES FORMES DE PENSÉE : LA MAGIE COMME LANGAGE

Je tente de ne pas séparer une idée de son contexte. Très tôt le matin, je descends courir avec les chiens sur la plage dans la brume d'été. L'océan murmure : tout est doux, gris et bleu argent. Une ligne d'oiseaux suit l'écume des vagues et disparaît de la vue quand la crête la cache. La marée descend. Il y a des oursins près de mes pieds et des coquilles d'oursins fossiles enchâssées dans les rochers noirs.

Les formes de pensée de l'immanence sont enchâssées dans le *contexte* ; elles sont contexte et contenu, comme ce fossile est maintenant aussi un rocher.

Imaginons que nous vivons dans une culture où le temps est cyclique, où l'oursin existe à côté de son fossile (comme il le fait). Où tout est vu comme un éternel retour, de la même manière que les oiseaux vont revenir à la vue avec le mouvement des vagues. Comme je retourne à la plage, toujours et toujours.

Imaginons que rien ne reste en dehors de ce retour, l'oiseau n'est pas séparé de la vague mais tous deux participent au même rythme. Imaginons que je sache – non pas intellectuellement mais dans mon corps et mon cœur – que je ne me tiens pas séparée de l'oursin ou du fossile ; que les forces lentes qui forment la vie de l'un et qui ont préservé l'autre sous la pression forte des boues en train de sédimenter, cycle par cycle, sont les mêmes forces qui ont formé ma vie ; alors en tenant le fossile dans ma main je regarde dans un miroir.

Ou mieux, imaginons que vous êtes avec moi sur la plage ;

que nous sommes ensemble (et nous le sommes), et que nous regardons chacune le visage de l'autre ; nous nous voyons à la fois (comme la lumière est à la fois particule et flux) reflétées l'une dans l'autre et transformées chacune par la manière d'être unique et indépendante de l'autre ; que chacune d'entre nous sente la valeur du mystère de l'autre, qui ne peut jamais être totalement connue, que nous honorions l'une et l'autre la richesse de notre différence, honorions ce que nous ne pouvons prévoir l'une de l'autre, ce qui fait de nous des êtres libres.

Et imaginons que nous ne sommes pas seuls, que nous sommes ensemble avec nos amis, nos enfants et les gens que nous aimons. Et comme nous sommes attentifs au monde comme éternel retour, les formes de nos pensées fluent en spirales, en cercles, en voiles ; elles tissent et dansent, honorant les liens, les connexions, les formes, les changements, de sorte que rien ne peut être séparé de son contexte.

Même Dieu.

Imaginons que ces enfants au moins n'aient jamais connu un Dieu qui se tient hors du monde, et que rien dans leur esprit ne soit réceptif au principe du pouvoir-sur. Que, dès leur plus jeune âge, ils aient appris que les demandes, les plaisirs et les êtres les plus intimes de leur corps sont sacrés parce que ces enfants ont été honorés par leurs parents ; ils ont été nourris quand ils avaient faim, allaités, tenus contre le corps aussi bien de femmes que d'hommes.

Imaginons que leurs mères n'aient pas été séparées, du fait de leur maternité, de l'entreprise et de l'activité du monde ; que leurs pères se soient aussi occupés du corps de leurs enfants avec la même tendresse que nous attendons des femmes ; qu'ils n'aient jamais été incités à séparer leur corps de leur esprit, qu'ils n'aient pas appris à se voir eux-mêmes, ou à voir leur corps et leurs excréments, avec honte ; que pour leurs parents même la merde ait été quelque chose de sacré, quelque chose qui devait retourner au cycle de l'éternel retour.

Quand ces enfants apprennent, ils s'assoient en cercle ; ils bougent, dansent, explorent, posent des questions, apprennent à d'autres enfants ce qu'ils savent eux-mêmes. Quand ils grandissent et commencent à travailler, leur travail n'est pas séparé de leur vie. Parce qu'ils ne peuvent avoir à l'esprit la valeur absolue d'une abstraction, ils ne travaillent pas pour de l'argent, comme si l'argent était Dieu. Parce qu'eux-mêmes ne sont pas étrangers au monde, ils ne peuvent pas avoir l'illusion que le gain de l'un se fait aux dépens de l'autre. Ils savent dans leur corps et dans leur cœur que ce qui va revenir, que ce qui a été pris à la terre doit lui être retourné. Bien qu'ils sachent que chacun mourra, ils ne pensent pas que la vie aura une fin. Dans leur esprit, il n'y a pas d'arbitre cosmique pour siffler : « Le jeu est fini. » Ils ne peuvent pas se tenir hors du monde pour le posséder et en tirer profit. Ils ne peuvent pas se séparer de la souffrance des autres ; ils sont le monde les uns des autres.

La vision n'est pas difficile à construire. Elle est claire sur la plage, peut-être parce que cette plage où je retourne sans cesse est celle où mes amis et moi – les gens que j'aime – nous nous rassemblons la veille de chaque solstice d'hiver. Nous nous réunissons pour apprendre à nos corps, à nos cœurs, ce que nous avons reconnu avec nos esprits, que nous ne sommes pas séparés des cycles et des saisons. Aussi nous chantons, nous nous tenons les uns les autres, et nous faisons un grand feu. Et tandis que le soleil descend vers l'horizon sur la mer pour commencer sa plus grande nuit, nous enlevons nos vêtements et plongeons dans les vagues froides. L'eau brûle notre peau jusqu'à nous engourdir ; nous crions, nous hurlons et nous mugissons, en faisant des sons profonds, profonds, chaque fois qu'une vague nous frappe et nous impose le sens de notre caractère mortel, de la vulnérabilité de notre corps. Et tandis que nous nous laissons aller, que nous cessons d'essayer de résister au froid et aux forces de l'océan, comme nous nous abandonnons à nos sensations, de plus en plus profondément, une grande jubilation monte d'en dessous le choc et le froid.

Nous sommes vivants : nous le chantons, le vociférons, le hurlons. Les gémissements se transforment en clameurs de pouvoir, le pouvoir-du-dedans, le pouvoir qui surgit de l'intérieur, des sources de nos vies que nous saluons comme sacrées.

La vision vient avec ce pouvoir, se forme dans l'obscurité et apparaît au moment où les blessures sont guéries. Oui, disent nos corps, nos cœurs, c'est ce qui pourrait être. Nous pourrions fabriquer une culture basée sur ce pouvoir, sur cette union. Nous nous sentons si forts dans l'océan, avec nos bras levés bien haut pour sentir le vent sur notre peau, avec la clarté de la lune sur nos nuques. Nous nous sentons si proches quand nous émergeons nous tenant l'un l'autre, nous essuyant l'un l'autre.

De cette force et de cette proximité, nous pouvons tisser quelque chose qui guérisse.

Quelquefois cette vision est presque insupportable. Elle ressemble à un sarcasme, un mirage projeté en l'air pour nous tourmenter tandis que nous descendons aux enfers. Et même si nous trouvions en nous l'espoir et le courage pour travailler en direction de cette vision, comment pouvons-nous la concentrer alors que notre conscience, nos croyances et nos projets, et la manière même dont nous travaillons sont eux-mêmes modelés par des institutions d'autorité, tellement parties intégrantes de nous-mêmes que nous ne pouvons même pas les voir ?

Pourtant, nous pouvons voir. C'est un principe de base de la magie que la conscience elle-même a une structure et qu'une structure se manifeste dans les formes du monde physique. Ce ne sont pas les contenus de nos pensées, mais leur mode de connexion qui se manifeste partout autour de nous.

La pièce dans laquelle je suis assise par exemple, avec ses murs solides et ses fondations en béton, est un produit de toutes les hypothèses implicites de notre culture sur notre mode de vie. C'est stable, solide, rempli de mobilier lourd ; résultat d'une vision du monde dans laquelle les choses sont ainsi faites. C'est différent d'une habitation dogon en Afrique, où tout espace a un sens rituel, symbolique en tant que part

d'un corps humain mythique, et différent d'un tipi des Indiens des plaines, bâti pour être transporté comme élément des cycles de migration. Cette pièce est un objet dans un monde d'objets séparés et isolés. L'habitat dogon et le tipi sont des ensembles de relations dans un monde de processus entre-tissés.

Rien n'est plus facile à voir que la conscience dès lors que nous reconnaissons qu'elle est incorporée dans les formes et les structures que nous créons. Ce point semble si évident qu'il est presque gênant de le présenter. Et pourtant, je soupçonne que la plupart d'entre nous n'ont quasiment jamais regardé le monde de cette façon. Nous nous arrêtons facilement au *contenu*, si bien que le parti communiste et l'Église catholique nous semblent très, très différents. Or la structure sous-jacente, une pyramide où les occupants de l'étage supérieur exercent leur pouvoir sur ceux beaucoup plus nombreux de l'étage du dessous, est très semblable ; semblable aussi aux structures du gouvernement des États-Unis, des entreprises et des grandes sociétés, des armées et des universités, et de nombreux groupes qui prétendent travailler à la formation d'une nouvelle conscience, à la révolution ou à une nouvelle ère.

La structure et non le contenu détermine comment l'énergie va circuler, sera dirigée, quelles nouvelles formes et structures elle pourra créer. Les structures hiérarchiques, quels que soient les principes qu'elles épousent, nourriront de nouvelles structures hiérarchiques qui font corps avec le pouvoir-sur et non le pouvoir-du-dedans. Une organisation spirituelle avec une structure hiérarchique peut transmettre seulement la conscience de la distance, quels que soient les enseignements ou les inspirations inhérents à son principe. La structure elle-même renforce l'idée que quelques personnes sont intrinsèquement plus valables que d'autres. Le gourou qu'on suit n'a aucune importance. Le fait que nous suivions qui que ce soit d'autre nous empêchera de connaître l'esprit, le pouvoir, de l'intérieur.

De même les groupes politiques fondés sur la hiérarchie et les niveaux d'autorité alimentent inévitablement de nouvelles

structures de pouvoir-sur. Une révolution qui lutte contre la distanciation, qui combat la violence inhérente à un petit nombre qui a du pouvoir sur beaucoup (ou inversement), ne peut venir d'une structure qui elle aussi donne du pouvoir à certains sur d'autres.

Nous pourrions dire que la culture est un ensemble de récits que nous nous racontons sans relâche. Ces récits ont des formes. Les formes de ces récits – non les personnages, l'environnement et les détails – engendrent nos attentes et nos actions. Il peut être utile de regarder quelques récits à la base de la culture moderne occidentale, car ce n'est qu'en les comprenant et en voyant leurs implications, les structures qu'ils créent en nous, que nous pouvons être libres de les changer.

L'Apocalypse. C'est un récit qui nous parle du temps. Il nous dit que le temps est une chose et non un ensemble de relations, quelque chose comme une avenue à sens unique, et que l'histoire est un récit avec un commencement, un milieu et une fin, et que la fin sera un big bang, une grande catastrophe.

Le personnage principal de ce récit est un Dieu qui se tient en dehors du monde. L'hypothèse est qu'après l'explosion nous aussi nous sortions du monde pour quelque chose de meilleur. Cette histoire enseigne la mise à distance. Ce monde-ci est seulement un hors-d'œuvre ; cette vie est seulement un prélude.

Une autre version de ce récit pourrait être appelée *Révolution*.

Ce récit définit la forme de la plupart de nos récits, de nos pièces de théâtre, de nos musiques et même de nos orgasmes. Il donne forme à la manière dont nous voyons la mort. Et il crée une structure mentale qui permet à certains absolus de se tenir en dehors du monde, et d'y surdéterminer les valeurs du monde, de telle manière que l'État par exemple, qui a une loi contre le meurtre, puisse fabriquer des armes et faire la guerre. C'est ainsi qu'une valeur supérieure peut être accordée au profit qui devient alors une valeur transcendante, absolue, ultime.

L'apocalypse donne sa forme à la manière même dont nous travaillons, mobilisant toutes nos forces pour satisfaire un délai ou répondre à une crise, et nous effondrant ensuite, épuisés, jusqu'à nous sentir morts. Il est difficile, dans l'attente d'une destruction imminente, de régler notre allure. La mentalité de crise nous empêche de penser, de prévoir, de travailler et de construire un changement à long terme. Elle nous empêche d'être capables de dire, comme aime à le faire mon ami Alan Acacia : « Cela fait vingt ans que je milite dans le mouvement – je peux donc prendre un peu de repos. »

Cela nous fait aussi attendre un changement rapide, absolu et clairement défini. Nous nous sentons aujourd'hui au bord du précipice ; et nous sommes certainement en danger de faire de l'Apocalypse une prophétie autoréalisatrice. Mais si nous « gagnons », si nous arrivons à changer la conscience, la culture et à prévenir la destruction, le changement ne sera ni immédiat ni soudain. Ce sera peut-être un déplacement subtil, un équilibre différent, un changement à long terme dans les relations plutôt qu'un moment précis où nous pourrions dire : « Ça y est, le changement est arrivé. »

Les bons garçons/filles contre les mauvais garçons/filles. Ce récit concerne les valeurs et c'est aussi un thème qui donne forme à notre culture. Les bons garçons combattent les mauvais garçons : qui gagnera ? Ce récit représente la forme de pensée que nous appelons dualisme : toutes les qualités peuvent être divisées en deux paires opposées – l'une est bonne, idéalisée, et l'autre est mauvaise, privée de valeur. Les psychologues appellent ce processus de pensée *splitting*, l'incapacité à voir les choses ou les gens comme des totalités, contenant des éléments à la fois désirés et non désirés.

Dans le monde divisé, l'esprit guerroie avec le corps, la nature avec la culture, le sacré avec le profane, le clair avec l'obscur. Les hommes sont identifiés à l'esprit, à la culture, au sacré et sont idéalisés ; les femmes sont identifiées au corps, à la nature,

au profane et sont exclues de la culture. Mais la femme est elle-même vue en termes divisés : vierge et putain, madone et salope – et non comme une personne entière dans laquelle la vertu et la sexualité peuvent cohabiter. Le corps des femmes et la sexualité humaine peuvent être rachetés seulement s'ils sont contrôlés par les hommes ou à travers la valeur transcendante du profit. Les femmes deviennent donc des marchandises, et la sexualité devient une affaire de marché.

Le clair est idéalisé et l'obscur disqualifié dans ce récit qui imprègne notre culture. La guerre du sombre et du clair est la métaphore qui perpétue le racisme. Cette métaphore vient de la mythologie indo-européenne, et Merlin Stone explique qu'elle a son origine dans la propagande religieuse qui a justifié la domination des peuples à peau sombre par les Aryens à peau claire¹. Les Indo-Européens l'ont apportée à l'Est quand ils ont conquis le peuple dravidien à peau plus foncée en Inde. À l'Ouest, elle s'est infiltrée par la pensée grecque et perse, et a laissé des traces dans l'Ancien Testament. Finalement, elle a modelé l'imaginaire et le symbolique de la chrétienté. Elle a justifié le meurtre des femmes. (Les sorcières, après tout, se réunissaient la nuit, et étaient accusées d'adorer le Prince des ténèbres.) Elle a légitimé des pogroms contre les Juifs à cheveux foncés, et a donné une justification religieuse à la conquête et à l'esclavage des Africains, des Natifs-Américains, et des autres peuples à peau sombre, dont la couleur était vraisemblablement la preuve qu'ils étaient maudits par le Dieu du clair. La métaphore clair/sombre fut le thème sous-jacent de la propagande nazie qui exaltait les vertus de la race aryenne pure et blonde et s'alarmait de la menace de pollution par les juifs ténébreux. On nous enseigne ce système symbolique très tôt : dans combien de contes de fées y a-t-il une sœur blonde, pure et bonne, et une sœur brune, jalouse et mauvaise ?

La même division entre lumière et obscurité renforce la division entre esprit (lumière) et corps (obscurité), entre mâle et femelle, entre culture et nature. La division devient la méta-

phore de la hiérarchie entre le haut (en haut, hors, loin de ce monde, loin de cette terre, hors du corps, spirituel, bon) et le bas (vil, brutal, physique, terreux, animal, mauvais). Elle donne son soutien au pouvoir-sur.

Faites attention aux organisations qui proclament se dévouer à la lumière sans étreindre l'obscur, sans l'honorer ; car quand ils idéalisent la moitié du monde c'est qu'ils dévaluent le reste.

Le Grand Homme reçoit la vérité et la transmet à quelques élus. Ce récit concerne la connaissance. La connaissance est donnée à un Grand Homme et transmise par lui à un groupe sélectionné, par exemple un peuple élu, une société de psychanalyse, ou tout autre cadre. Souvent le Grand Homme doit payer cette connaissance d'une terrible souffrance. Quelquefois, il doit simplement la défendre contre ceux qui voudraient changer la doctrine ou la polluer d'une manière ou d'une autre.

Le Grand Homme, appelez-le Moïse, Jésus, Freud, Bouddha ou Marx, écrit un livre ou bien ses mots sont transcrits par d'autres. Ses mots deviennent la source de l'autorité, de la vérité. Toute autre connaissance est invalide, à moins qu'elle ne soit basée sur les travaux du Grand Homme ou qu'elle leur rende hommage.

Ce récit légitime l'autorité des quelques élus qui ont reçu la vérité unique. Il conforte l'idée que la vérité est trouvée au-dehors et non au milieu, et nie l'autorité de l'expérience, la vérité du corps et des sens, la vérité qui appartient à chacun et qui diffère pour chacun.

Il alimente aussi le mensonge selon lequel il n'y a qu'une seule vérité, un mensonge qui a détruit plus de mouvements que la police secrète. À partir de ce mensonge fleurissent les débats brutaux, sans fin et stériles sur ce qui est un vrai... (complétez par chrétien, marxiste, féministe ou tout autre groupe de votre choix). Le mouvement des femmes a très vite percé à jour ce récit du Grand Homme trouvant la vérité – peut-être parce que les grands hommes ne sont jamais des

femmes. Ce n'est pas par hasard, ni parce que les femmes sont moins soucieuses de vérité que les hommes. C'est parce que le mythe du Grand Homme cohabite toujours avec le dualisme : les femmes doivent être dévaluées pour que le Grand Homme puisse être élevé. Mais cela a pris plusieurs années de lutte douloureuse, de débats amers et ineptes, pour percer le deuxième niveau de mensonge, pour accepter qu'il puisse y avoir plusieurs féminismes, plusieurs vérités, et que toutes pouvaient avoir un rôle important à jouer.

L'Élection/La Chute. Un autre nom de ce récit peut être *sauvélamné*. Il s'agit de succès et d'échec. La vieille version religieuse de ce récit a donné lieu à une version américaine séculière. À première vue, *l'élection* et *la chute* semblent deux récits très différents. Dans le premier, une personne de basse extraction est découverte (pour quelque vertu ou talent) et accueillie dans les cercles des élus. Dans le second, une personne qui est membre de l'élite, un habitant du château, par suite d'une faiblesse, de quelque mal interne ou d'un défaut personnel, déchoit et se retrouve dans les rangs de l'ordinaire.

Mais si l'on y regarde de plus près, les deux récits sont identiques mais inversés. Une personne dénuée de valeur la gagne, une qui en a la perd. Ces récits renforcent une conscience et une structure de pouvoir pour lesquelles certains ont une valeur et d'autres non.

Souvent les deux histoires se combinent. Une personne réussit puis tombe. Ou une personne tombe puis est rachetée. Ou une personne réussit tandis que son amant ou son amante tombe ; comme dans le film *Une étoile est née* où Judy Garland atteint la célébrité alors que son mari alcoolique glisse de la gloire vers le désespoir suicidaire.

Ce récit vise à nous maintenir occupés afin d'y arriver, il nous suggère d'essayer de tailler notre chemin vers les cercles de l'élite, de chercher notre salut personnel au lieu de nous tourner contre la conscience qui dévalue ce que nous sommes

déjà. Dans ce récit, le gain individuel est le but, et cet objectif détermine nos valeurs dans le domaine économique.

Ceux d'entre nous qui n'y arrivent pas restent avec un sentiment d'échec personnel. Ce récit pourrait s'intituler *Le Paradis* ou encore *Le Rêve américain*. Il relate qu'il y a ou qu'il y avait un lieu parfait, duquel nous avons été chassés à cause de nos propres péchés, ou dont on nous refuse l'entrée à cause de nos imperfections et de nos défauts. Ce récit conforte « l'éthique individualiste de la société américaine, qui attribue à une inadéquation individuelle tout échec quant à la réalisation du rêve américain. Cette même éthique... alimente un sentiment de solitude dans la vie quotidienne qui est commun à toutes les classes de la société américaine, mais est ressenti plus profondément dans la classe ouvrière, en partie parce qu'elle a des ressources extérieures plus faibles² ».

Voici quelques récits de mise à distance. Vous pouvez penser à d'autres, mais ces quatre-là me semblent les principaux. Ce sont les structures qui donnent forme à nos pensées, à nos images, à nos actions. Nous les avons nommés maintenant, et c'est un principe magique que le fait de nommer une chose donne du pouvoir, pour agir non sur la chose mais avec elle. Ce que nous nommons doit nous répondre ; nous pouvons lui donner forme sinon le contrôler. En nommant ces récits, nous pouvons voir comment ils nous contraignent, et cette expérience est la première étape vers le changement.

Quand nous parlons de récits, nous parlons de langage. Le langage donne forme à la conscience, et utiliser le langage pour donner forme à la conscience est une branche importante de la magie.

Le langage donne corps et donne forme à nos modes de pensée culturels. « Je suis en train d'écrire un roman sans substantif », a dit la poète Meridel LeSeur lors d'une conférence privée. « Les substantifs viennent du patriarcat, ils nous séparent des choses en nommant la chose et en faisant d'elle un objet. Les langages indiens américains n'ont pas de substantifs, mais seule-

ment des relations. Nous mettrons peut-être un millier d'années pour y parvenir, mais nous pouvons commencer. » Le langage que nous utilisons crée le contexte de tout ce que nous disons. Une rose ne sentirait pas aussi bon sous un autre nom. Si je l'appelle une *Rosa rosaceae*, je l'enlève du contexte des jardins et du clair de lune, et la place dans une atmosphère de fiches, de graphiques, de tubes à essai et de classifications botaniques. Si vous me dites que j'ai l'air triste, vous le faites dans un contexte différent que si vous me dites que j'ai une dépression anacritique provenant de manques de gratification au cours de la sous-phase symbiotique du développement !

Le langage distribue le pouvoir. Le mot *triste* est un mot que je peux utiliser pour moi-même, il me donne le pouvoir de nommer et donc de m'approprier mes propres sentiments. Notez qu'il s'agit d'un adjectif. Il décrit quelque chose que je suis en train de faire (de sentir). Il est relationnel. L'expression *dépression anacritique* est un terme utilisé par les professionnels quand ils parlent de personnes autres qu'eux-mêmes. Elle peut être utile. Elle est peut-être associée à une catégorie de diagnostic plus précise, à histoire implicite plus complète, que *triste*. Mais elle est utile aux professionnels, pas à moi. Elle ne me donne pas le pouvoir d'entrer en contact avec ma sensation, car elle transforme ma sensation en objet, en condition, quelque chose que j'ai et dont je suis donc mise à distance, à laquelle je suis étrangère, de la même manière que je suis distincte des personnes qui utilisent le terme à mon propos.

Il y a un corollaire au principe que la connaissance du nom de la chose nous donne le pouvoir d'agir avec cette chose. C'est ceci : les noms que nous choisissons, le langage que nous utilisons, ont aussi du pouvoir avec nous et nous donnent forme. Les noms font corps avec des manières de penser. Ils charrient à la fois l'idée et le contexte. Quand nous choisissons un nom faux, nous mettons une idée dans un faux contexte, et elle change de forme, devient peut-être quelque chose que nous ne voulions pas. Et parce que notre langage a été lui-même formé

par la culture de la mise à distance, dès que nous choisissons des noms qui font que les choses ont l'air agréables, acceptables, respectables, académiquement solides, scientifiques, nous sommes presque toujours en train de replacer la chose que nous nommons dans le contexte de la mise à distance – et de lui enlever son pouvoir en diminuant le nôtre, en nous aliénant à nouveau. Les noms des formes de pensée de l'immanence, les noms porteurs de pouvoir sonnent souvent simples, enfantins ou menaçants, quelquefois amusants. Ce sont des mots dérangeants, *magie* par exemple. Ou *sorcière*.

Le terme *sorcière*, on me l'a dit et redit, a des connotations négatives. C'est un mot qui fait peur aux gens, un mot qui choque ou provoque un rire nerveux et stupide. « Si vous êtes une sorcière, hi, hi, transformez-moi en crapaud. » Je réponds parfois : « Pourquoi faire dans la redondance ? »

Oui, je préfère le mot *sorcière* à de plus jolis mots, car le concept d'une sorcière va à contre-courant de la culture de la mise à distance. Il *devrait* nous prendre à rebrousse-poil. S'il soulève la peur ou les jugements négatifs, alors ces formes de pensée peuvent être ouvertement contestées et transformées, au lieu de nous façonner à notre insu de l'intérieur même de nos esprits.

Le langage véhicule aussi des métaphores ; ces métaphores, les images que nous utilisons, donnent forme à nos pensées et nos actions. Les formes de pensée de la mise à distance peuvent se manifester dans notre langage par des métaphores, et ces métaphores renforcent les formes de pensée et les modèles qui rétrécissent nos esprits.

Ainsi, la contre-culture des années 60 – qui était, en dépit de ses imperfections, un mouvement basé sur la restauration de la valeur de la sexualité, de la sensualité, du corps, de la sensation, de la nature, de la joie dans la vie sensuelle – a été subsumée sous l'étiquette « quête d'illumination spirituelle » (entre autres choses). Or le substantif *illumination* est une métaphore qui nous renvoie et nous cloue bien solidement au récit de la

dualité : elle nie l'obscur, la terre, le corps, la vulve sombre, le ventre obscur, la nuit. Et les mêmes voix qui dans les années 60 réclamaient autonomie, spontanéité, liberté, une nouvelle culture basée sur la nature, se sont retrouvées dans les années 70 à exalter les vertus de la méditation silencieuse, du célibat, de la soumission à un nouvel ensemble de figures d'autorité masculines d'un genre plus exotique. D'autres, qui ne s'étaient pas laissé prendre à cette succession de cultes, se sont trouvés opprimés par un sentiment morne de répétition, se demandant sans cesse : « N'ai-je pas déjà entendu cela quelque part ? » C'était comme entendre les mêmes comédiens raconter les mêmes plaisanteries. Et ils commençaient à sentir, avec un désespoir cynique grandissant, que rien ne change jamais réellement.

Rien ne change en effet si la forme, la structure, le langage ne changent pas aussi. Pour travailler la magie, nous commençons par fabriquer de nouvelles métaphores. Sans nier la lumière, nous réhabilitons l'obscur : la terre fertile où la graine cachée se tient prête à germer, le pouvoir invisible qui se lève en nous, l'obscurité du corps humain sacré, les profondeurs de l'océan, la nuit – quand nos sens s'avivent ; nous nous réapproprions toutes les parties de nous-mêmes que nous avons poussées dans le noir. Au lieu d'*illumination* nous commençons à parler d'*approfondissement*, de *descendre* aussi bien que de *monter*. Nous nous souvenons que dans les vieux mythes l'entrée du royaume de l'esprit se faisait à travers la montagne des fées, la grotte, la fente, la fissure dans la terre, la porte, le passage vaginal. Nous l'appelons le *monde du dessous*, et nous y entrons pour chercher nos visions.

La magie au travail est elle-même un langage, un langage d'actions et d'images, de *choses* plutôt que d'abstractions. Ces choses ne sont pas vues comme des objets mais comme des manifestations de conscience. La magie parle aux parts profondes de nous-mêmes qui ont été formées avant que nous ne connaissions les abstractions.

Tandis que le langage des mots, des abstractions, des concepts

est déterminé par la culture et tend à se mouvoir parmi les formes de pensée de la culture, le langage des choses et des images peut nous emmener plus profond si nous nous ouvrons à lui.

Les contextes des images et des récits ont été *tordus* pour raconter les récits du patriarcat, mais si nous laissons les *choses* elles-mêmes nous parler, dans la complexité et la richesse de leurs existences, nous dé faisons ces torsions³ – ou plutôt nous plongeons sous les canaux aux berges bétonnées de la conscience et atteignons la rivière souterraine qui est à sa source.

Prenez par exemple cet ensemble de *choses* : une femme nue, un serpent, un arbre, une pomme. Oublions que ce sont les icônes de la Chute, et pensons d'abord à un vrai serpent, peut-être celle qui vit avec moi. Je regarde ses mouvements lents, je sens la force de son corps long, je vois sa peau devenir terne, et ses yeux s'obscurcir jusqu'à sembler sans vie – et au réveil, un matin, je trouve sa vieille peau fripée, jetée comme un vieux bas de nylon. Elle a glissé dehors, les écailles chatoyantes, les yeux brillants ; elle a faim et rôde maintenant, toute neuve. Et je pourrais dire que, pour moi, en tant que symbole, le serpent ne signifie pas la Chute, mais le renouveau, la résurrection. Mais ce serait faux car dans le langage de la magie le symbole n'a pas de signification intellectuellement assignée, c'est un indicateur qui dit : « Regardez, faites attention à cette *chose*. » Et en faisant attention à l'être vivant qu'est mon serpent j'apprends – non seulement avec mon esprit mais avec mes sens et mon expérience – quelque chose à propos du renouveau. Mais vous pourriez apprendre quelque chose d'autre.

Peut-être que le serpent, avec ses cycles lents, son repas mensuel, sa digestion, sa mue, vous raconterait une nouvelle histoire du temps – que le temps coule différemment pour lui et pour nous, que le temps n'est pas une chose mais une relation. Peut-être vous racontera-t-il une histoire que je ne peux même pas imaginer, car la richesse et le mystère de son être ne sont pas épuisés par une ou deux histoires, ni même par un millier

d'intuitions. La révélation est quelque chose qui ne cesse pas d'arriver.

Ou bien je m'intéresse à l'arbre. Je vois les branches nues de l'hiver faire pousser bourgeons verts, feuilles et floraisons; je les vois gonfler en ce fruit qui est dans ma main, ce fruit qui est lui-même une graine. Et ainsi pour moi la constellation des choses apparaît comme une expérience du renouveau, et je le sens dans mon propre corps de femme, qui semble si vulnérable et si mortel; je peux savoir, plus profondément qu'avec des mots, comment il se renouvelle lui-même. Mais pour vous l'expérience peut être quelque chose d'autre. Peut-être la femme, l'arbre et le fruit vous offrent-ils ombre, nourriture et réconfort. Peut-être un autre jour est-ce ce qu'ils m'offriront.

La magie qui marche est un langage très concret. Pour changer la conscience, pour quitter les formes de pensée de la mise à distance, nous commençons par ce que nous pouvons voir, toucher et tenir dans les mains, et nous y revenons toujours, sachant que ce qui est concret révèle l'intangible: l'énergie, le processus qui donne forme à ce qui peut être vu, que ce soit un serpent, une femme ou un arbre. Les choses révèlent dans leurs formes, dans leurs mouvements, le processus qui leur donne forme, comme les rochers révèlent par leurs rondeurs et leurs crevasses le mouvement de l'eau. C'est ce que nous signifions par *immanence*.

Apprendre la magie consiste surtout à apprendre à penser selon les choses, à expérimenter concrètement aussi bien qu'à penser abstraitement. Nous commençons tous notre vie, en tant qu'enfants, en pensant concrètement, mais cette capacité au lieu de se développer et de se raffiner quand nous grandissons est dévaluée dans notre culture au profit du raisonnement abstrait. Bien que les abstractions aient leur utilité, elles nous séparent des niveaux plus profonds de nos sensations. Réapprendre le langage des choses exige que nous reprenions contact avec nos émotions. Bien que cela semble ridiculement simple, cela peut être un processus long et difficile.

« Demandez au groupe quelque chose dont vous avez besoin, quelque chose de tangible, quelque chose que nous pouvons vous donner », disons-nous à un cercle de femmes.

« La force intérieure », dit une femme.

« Ce n'est pas assez tangible », répondons-nous. Nous ne pouvons pas voir la force intérieure, nous ne pouvons pas vous la tendre avec nos mains. Nous pourrions frotter votre dos, pour que votre corps se relaxe, pour que vos muscles sentent nos soins; nous pourrions vous apporter une tasse de thé ou vous offrir des vitamines. Mais si vous insistez sur la force intérieure, produisez-en la formule, faites vous-même un sac *mojo*. Mais alors, vous devez donner réponse à ces questions: de quelle couleur est-ce? Qu'est-ce que cela sent? Est-ce un fragment de granit de la *sierra* ou une pierre de jade de Californie? Quand vous récoltez les choses qui pour vous font corps avec la force, quand vous les mettez ensemble, quand vous vous ouvrez pour laisser parler chacune d'elles, alors vous connaîtrez quelque chose des sources de votre force.

Le concret révèle l'invisible: le microcosme prend forme par les mêmes forces qui donnent forme au macrocosme. Tel que c'est au-dessus, ainsi est-ce au-dessous. Ce qui est personnel est politique; les forces qui donnent forme à nos vies individuelles sont les mêmes forces qui donnent forme à la vie collective en tant que culture. La prise de conscience féministe est un processus basé sur de robustes principes magiques. Si nous nous parlons l'une l'autre comme des égales non pas de choses abstraites mais de choses concrètes qui nous sont arrivées, nous verrons les forces communes qui ont modelé nos vies.

Si nous parlons sincèrement. La magie qui marche n'est pas faite de mensonges et d'illusions. Les mensonges que nous nous faisons à nous-mêmes sont particulièrement dangereux, car ils nous maintiennent séparés, coupés du pouvoir de ce qui est.

Ce qui est (les choses, les sensations, les images) fait corps avec l'énergie, dont les physiciens nous disent maintenant qu'elle n'est pas séparée de la matière. La magie qui marche est

un mouvement conscient d'énergie provoquant un changement en accord avec une volonté. De même que les choses tangibles révèlent les énergies invisibles qui leur donnent forme, les formes et les schèmes (*patterns*) que crée l'énergie dans son mouvement se manifestent comme choses.

C'est à ce point que notre langage commence à s'effondrer – ou que peut-être tous les langages s'effondrent. Même si nous parlions de *ch'i* ou de *ki* ou de *mana*, ou de la *force* adorée par la génération de *La Guerre des étoiles*, chaque nom, chaque substantif, serait peut-être un mensonge car l'énergie ne peut être isolée. Si nous disons que l'énergie court dans les choses, nous disons implicitement qu'elle est séparée des choses dans lesquelles elle court. C'est peut-être là que la pensée elle-même s'abîme. Si nous disons que l'énergie est mouvement, et suivons les physiciens dans leur poursuite de ce qui est mouvement – nous ne trouvons pas de choses mais seulement des distributions de probabilités. La magie inverse le processus de pensée mécaniste, dans lequel nous pensons par abstraction pour contrôler et manipuler des objets. Dans la magie, nous pensons aux choses car elles révèlent des schèmes sous-jacents, elles nous disent comment l'énergie se meut. Nous utilisons des choses, des images, des métaphores pour donner forme aux mouvements de l'énergie, pour changer les probabilités. Aussi j'utiliserai maintenant ces métaphores, comme si l'énergie était une chose plutôt que des relations mouvantes, en attendant que nous élaborions le langage sans substantif qui nous permettrait de parler plus vrai.

Modeler l'énergie est étonnamment facile, presque instinctif. Nous faisons mouvoir de l'énergie par notre respiration, par nos voix, par les mouvements de notre corps et en formant des images dans nos esprits. Il y a cependant quelques principes de base.

Le premier est de commencer toujours où vous êtes, et non où vous pensez que vous devriez être. Même les états et les lieux que nous ressentons comme négatifs, comme pénibles,

font corps avec de l'énergie. La colère, la rage, la dépression, le cynisme, la peur qui est résistance sont tous des sources de pouvoir si nous les utilisons comme indicateurs plutôt que comme blocs.

Un autre principe pourrait être formulé ainsi : commencer à la terre et finir à la terre. Nous mettre à la terre veut dire nous connecter avec la terre, avec ce qui est, commencer où nous sommes, nous enraciner. La terre est de l'énergie congelée ; nous pourrions en parler comme d'un grand réservoir d'énergie. Quand nous faisons mouvoir l'énergie, quand nous faisons monter le pouvoir, nous le tirons de la terre et nous le laissons retomber vers la terre. Nous n'essayons jamais de le garder car l'énergie circule et revient toujours ; elle se meut par cycles, par vagues qui montent et descendent. Elle ne peut aller indéfiniment dans une seule direction.

Comme l'eau, l'énergie reste claire aussi longtemps qu'elle reste en mouvement. Quand elle s'arrête, elle stagne et se dessèche, nous laissant son écume comme résidu. Et, comme l'eau, quand l'énergie s'enfonce dans la terre, elle est filtrée et purifiée. Et quand nous la tirons de nouveau, elle vient dans son état le plus clair.

L'énergie lie les groupes ensemble. Nous nous connectons quand nous partageons de l'énergie à travers une vision commune, une tâche commune, en partageant sous des formes tangibles, comme la nourriture, le toucher, le chant, et le travail.

Mais tout cela reste abstrait. Pensons donc plutôt en choses, et imaginons-nous en train de nous réunir sur la plage (ou dans votre chambre) pour faire le travail magique du changement des formes de pensée.

Nous nous prenons les mains, et respirons ensemble, en faisant un cercle⁴. Nous faisons bouger nos corps, nous nous penchons, nous nous étirons et nous balançons jusqu'à ce que ce qui est crispé se relâche et que nous puissions rester debout avec les genoux détendus et les pieds fermement plantés en terre.

Nous respirons profondément depuis le ventre. *Inspirer et*

expir. Nos ventres se remplissent d'air à chaque respiration, se gonflent comme de petits ballons tandis que nous inspirons, et tombent doucement quand nous expirons. Nous attirons l'air profondément à l'intérieur jusqu'à ce qu'il remplisse chaque cellule, jusqu'à ce qu'il souffle à travers nos os et pénètre dans nos pieds.

Nous nous enracinons. Nous imaginons que nos pieds ont des racines qui s'enfoncent profondément vers le centre de la terre elle-même, et que nous pouvons tirer le pouvoir par ces racines, comme un arbre tire l'eau de la terre. Et doucement, doucement nous pouvons sentir l'énergie monter à travers nos pieds, à travers nos jambes, à travers nos cuisses et nos hanches. Tandis qu'elle monte, elle nous réchauffe, nous relaxe de telle manière que nous nous sentons détendus et rayonnants grâce à elle. Et l'énergie monte à travers nos parties génitales et nous les sentons s'échauffer, nous les sentons avec plaisir. Elle monte dans nos ventres ; elle rayonne dans nos ventres comme la lune, comme le soleil. Et nos épines dorsales s'allongent comme le tronc d'un arbre tandis que l'énergie monte. Elle remplit nos poumons et nos cœurs, et s'étend de nos cœurs vers nos épaules, puis descend dans nos bras et à travers nos mains. De nos mains, l'énergie passe de chacun de nous aux autres. Et elle s'élève à travers nos gorges, avec notre respiration, à travers nos têtes et le centre de nos fronts, et elle sort brutalement du sommet de nos têtes comme des branches qui s'élancent vers le ciel puis retourne vivement vers le bas toucher la terre de nouveau, créant un circuit, faisant un cercle. Nous pouvons sentir comment les branches nous entourent et nous protègent.

Et nous sentons le vent dans nos feuilles, nous sentons le soleil, la lune briller sur nos feuilles ; et à travers nos feuilles nous prenons la lumière et l'attirons à travers nos rameaux et nos branches vers le tronc, et en descendant toujours plus bas vers nos racines, plus bas dans la terre. Et nous sentons la lumière pousser nos racines plus profond, et nous les sentons aller plus profond dans la terre.

Et nous sentons comment à l'intérieur de la terre toutes nos racines s'enlacent, comment elles tirent l'énergie de la même source.

Et nous sentons au-dessus de nos têtes comment les branches s'enlacent, comment le même vent les bouge toutes, et la même lumière brille sur toutes.

Et nous sentons l'énergie passer de main en main et nous relier dans le cercle. Et nous sentons nos respirations se mélanger au centre du cercle, et ne faire plus qu'une ; ainsi en respirant ensemble, *inspir expir*, nous devenons un – un organisme vivant, respirant.

Nous commençons où nous sommes. Nous chantons chacune notre propre nom, et le cercle le chante en retour. Les sons, les harmonies sont des dons. Ils mettent en éveil notre propre pouvoir.

Nous chantons les noms de ceux qui ont fait ce travail de changement de conscience avant nous, et alors que nous les disons, nous les nommons, quelque chose de leurs êtres entre dans le cercle. « Harriet Tubman – femme d'un indomptable courage. » « John Muir – un homme qui n'avait pas peur d'aimer la nature. » « Isadora Duncan – qui aimait son corps. » « Emma Goldman – un esprit ardent. » Les noms continuent.

Quand les noms s'éteignent, nous regardons au centre de notre cercle. Nous voyons toutes nos images, toutes nos énergies courant ensemble, tourbillonnant et coulant, bouillonnant comme de la soupe dans un chaudron, jusqu'à ce qu'une nouvelle vision prenne forme ; jusqu'à ce que nous voyions la *chose* qui fait corps avec le changement que nous voulons faire.

Quand la vision devient claire, quand nous pouvons chacune voir la chose devant nos yeux, nous respirons à nouveau profondément ; nous tirons encore du pouvoir ; nous le laissons fluer avec nos respirations, dans nos voix – en tant que son –, un son profond, inarticulé, qui fait briller la vision, qui la remplit d'énergie. Le pouvoir se construit toujours plus. Il se meut clairement à travers nous ; nous sentons nos bras se lever

avec lui, et nous sommes alors dans la vision. En extase. C'est fort.

Ensuite cela retombe. En silence, nous nous laissons tomber, pressons nos mains, nos corps contre la terre, et laissons le pouvoir se retirer de nous, retourner à sa source, nous laissant vides, relaxées, en paix.

Nous l'intégrons à nos vies, à ce qui est, lorsque chacune d'entre nous participe à la vision et dit une chose réelle, concrète, que nous ferons pour la réaliser. Petite ou grande, seule ou en groupe, ce sera un pas, un petit changement. Cela peut être écrire une lettre, jardiner, faire du compost à partir d'ordures, écrire un livre, organiser une coopérative alimentaire ou un syndicat, avoir une vraie conversation avec ses parents. Nous chantons les noms les uns des autres encore. Nous disons : « Tu es la Déesse. Tu es Dieu. » Et nous le pensons.

Et alors nous ouvrons le cercle, et chacune part et fait ce que nous avons dit que nous ferions.

Et déjà le changement commence.

Il y a environ dix ans, mon amie Mary et moi avions l'habitude d'emmener son petit garçon Bill à la campagne au nord de Los Angeles, dans un endroit où nous pouvions faire du vélo le long d'un torrent et marcher sous des chênes verts. Le même endroit était fréquenté par des adolescents du pays qui salissaient le torrent en y jetant des canettes vides et des détritiques. Mary apportait toujours de grands sacs-poubelles. Quand nous partions, nous les remplissions de canettes. Nos efforts ne changeaient pas grand-chose, et un jour j'ai demandé à Mary pourquoi s'en faire.

« Je sais que nous ne pouvons pas tout nettoyer, répondit-elle, mais je crois que c'est important d'enlever les ordures sur son passage. »

Le principe de la canette de bière, comme je l'ai appelé, m'a servi de boussole éthique pour ne pas sombrer dans cette société pleine d'exploitation, de pollution et de destruction. C'est un bon point de départ pour discuter de l'éthique de la magie. Contre les religions et les cultures fondées sur l'immanence, un préjugé commun dit qu'elles n'ont pas d'éthique ou de conception de la justice. Car la culture occidentale fonde son éthique et sa justice sur des histoires de mise à distance. Si nous discréditons ces histoires, si nous laissons sans bride le règne de la nature, ne risquons-nous pas une catastrophe sociale ?

Il est difficile d'imaginer catastrophes plus grandes que celles que l'éthique de la mise à distance pourrait bien être sur le

point de provoquer. Par ailleurs, la vision du monde de l'immanence comporte bel et bien un ensemble d'impératifs éthiques, mais basés sur des principes très différents de ceux de la culture patriarcale.

La conception de la justice, dans les traditions patriarcales occidentales, désigne un ensemble de lois absolues qui transcendent le monde et lui sont imposées de l'extérieur. Ces lois comme le Dieu qui se tient hors du monde ont une valeur indépendante du contexte, au-dessus et au-delà des valeurs du monde, des sentiments humains, des besoins, des désirs. Ce sont les lois du Ciel, et elles doivent être respectées, quelles que soient leurs conséquences ici sur terre – car le Ciel et non la terre est ce qui a de la valeur. Aussi, bien qu'aucun catholique fervent ne prétende qu'il soit éthique de causer de la souffrance aux pauvres, le pape continue d'interdire la contraception, même si cela a pour effet de condamner de nombreux pauvres à une faim et une souffrance inévitables.

La conception populaire de la justice, qui modèle jusqu'aux institutions humanistes occidentales, est construite à partir des récits de la mise à distance. Après l'Apocalypse vient le jour du Jugement dernier quand la guerre du Dieu des bons contre le Dieu des méchants est finie et chacun est sauvé ou damné, est élu ou tombe, selon la manière dont il a vécu par rapport à la vérité et aux règles confiées au Grand Homme. Une telle histoire est un soutien énorme pour n'importe quelle autorité. Elle renforce l'éthique du pouvoir-sur qui nous apprend que les bonnes personnes obéissent aux règles. Elle place les règles et l'autorité dans un royaume hors de question, dont la valeur est supérieure à celle de la raison ou de l'évidence des sens. Elle nous autorise à créer de la souffrance ou de la douleur en toute bonne conscience pour défendre les lois. Il est peut-être heureux que la culture occidentale n'ait jamais réussi à se tenir à la hauteur de sa propre conception de la justice. Les hérétiques, les rebelles et les pécheurs ont toujours tempéré le règne des absolus.

La conception immanente de la justice n'est pas basée sur des règles d'autorité, mais sur l'intégrité, l'intégrité du soi et des relations¹.

La vision du monde de l'immanence affirme la valeur de chaque soi, en tant que manifestation de la Déesse, en tant que voie pour le pouvoir-du-dedans. Les personnes intègres sont celles dont le soi intègre le positif et le négatif, l'obscurité et la lumière, les émotions douloureuses et celles qui font plaisir. Ce sont des personnes qui sont prêtes à regarder leurs propres ombres plutôt que reculer devant elles. Elles honorent l'ombre parce qu'elles savent que ses déformations mêmes révèlent la forme de la terre en dessous.

L'intégrité signifie la cohérence ; nous agissons en accord avec nos pensées, nos images, nos discours ; nous maintenons nos engagements. Le pouvoir-sur peut être détenu sans intégrité, mais le pouvoir-du-dedans ne le peut pas. Car le pouvoir-du-dedans est le pouvoir de diriger l'énergie – et l'énergie est dirigée par les images dans nos esprits et nos paroles, aussi bien que par nos actions. Si l'ensemble est cohérent, l'énergie flue librement dans la direction que nous choisissons et nous avons du pouvoir. Si ce que nous faisons est aux antipodes de ce que nous disons ou pensons, alors l'énergie se bloque ou dérive. Si je pense et je dis que je déteste la pollution, et que je passe à côté des canettes de bière à mes pieds en les laissant, l'énergie de mes sensations se dissipe. Au lieu de sentir mon propre pouvoir de faire quelque chose à propos des ordures, aussi petite que soit cette chose, je me sens impuissante et le deviens davantage.

L'énergie dirigée entraîne le changement. Pour être intègre, nous devons reconnaître que nos choix ont des conséquences et que nous ne pouvons échapper à la responsabilité de leurs conséquences, non du fait de quelque autorité extérieure mais parce que ces conséquences sont inhérentes à ces choix eux-mêmes. Si je laisse les canettes de bière par terre et m'en vais avec un sentiment d'impuissance et de dépression, mon impuissance

n'est pas un jugement imposé par une Déesse courroucée, c'est un aspect inhérent à la décision que j'ai prise.

L'éthique de l'intégrité est un ensemble de choix basé sur la cohérence interne et les conséquences inhérentes. Ces choix ne sont pas fondés sur des absolus imposés à une nature chaotique, mais sur les principes d'ordonnement inhérents à la nature. Ils ne sont pas fondés non plus sur des règles qui peuvent être définies hors du contexte. Ils reconnaissent qu'il n'y a pas de *choses* séparées de leur contexte. Le pape, s'il était le représentant d'une religion immanente, ne pourrait interdire la contraception sans reconnaître qu'il accepte aussi les conséquences en termes de pauvreté, de faim, de souffrance qu'une telle interdiction apportera. Mais bien sûr une religion immanente n'aurait pas de pape pour prendre des décisions qui lient des millions de personnes. Dans une religion de l'immanence, chaque individu est sacré. Chacune d'entre nous a sa ligne directe vers la vérité, chacune d'entre nous est sa ou son propre pape, et personne ne peut être investi d'une autorité sur les autres. Il n'y a que celles qui doivent supporter les conséquences d'une décision qui ont le droit de la prendre. Et celles qui prennent les décisions doivent en supporter les conséquences.

Il est intéressant d'essayer d'imaginer une vaste société fondée sur ce principe. À première vue, ce qui frappe est le nombre de choses qui ne pourraient plus être faites. Nous ne pourrions plus bâtir des autoroutes traversant des quartiers si les habitantes dont les maisons seront détruites pouvaient s'opposer à la décision. Nous ne pourrions plus construire des centrales nucléaires ou des bombes nucléaires, nous ne pourrions plus mener à bien aucun projet à grande échelle impliquant de contraindre des gens à accepter des conditions dont ils ne veulent pas. Nous ne serions plus à même de mener à bien des projets nécessitant de vastes changements balayant paysages ou quartiers.

Au lieu de tels projets, nous nous tournerions vers des change-

ments petits, organiques, progressifs, coopératifs. Nous aurions à transformer notre technologie, notre économie, tout notre mode de vie. Au lieu de construire un barrage sur une rivière sauvage pour produire de l'électricité, nous pourrions devoir construire une éolienne pour chaque maison.

Mais il nous serait impossible de commettre d'énormes erreurs – par exemple, raser des quartiers entiers pour laisser ensuite le terrain entièrement vide de nombreuses années, ou placer des régions entières en danger d'être irradiées, ou encore mener la guerre. Un tel principe éthique apporterait des *feedbacks* autocorrecteurs à la culture, en nous incitant à évoluer plus doucement et plus précautionneusement. De fait, les cultures basées sur l'immanence ont évolué très lentement et n'ont pas développé les prouesses technologiques de la culture occidentale. Elles s'adaptent au paysage et au climat plus qu'elles ne changent radicalement la face de la terre.

Quiconque s'inquiéterait à la perspective de voir s'arrêter la grande locomotive de la production et/ou du progrès peut bien sûr se rassurer. Nous ne sommes pas, en tant que culture, proches de basculer d'un seul coup vers une éthique de l'immanence. Nous pouvons cependant commencer à appliquer ces principes à nos propres vies, groupes et organisations.

Ce que beaucoup d'entre nous découvrent cependant, quand nous commençons à prendre des décisions en accord avec notre intégrité interne au lieu d'une autorité imposée de l'extérieur, c'est que ce que nous avons toujours appelé notre conscience est en fait une version intériorisée de l'autorité extérieure, une haine de soi intérieure qui nous fait faire ce qu'elle croit bon par les moyens de la domination, de la menace, de la peur et de la culpabilité, en nous racontant des histoires de mise à distance. « Une bonne personne ramasse les canettes de bière », murmure la haine de soi. « Si tu ne les ramasses pas, tu es mauvaise. Tu brises les règles. Tu tomberas hors du cercle des élus. Un terrible jugement t'attend. »

Le chapitre suivant traitera longuement de la haine de soi,

mais pour le moment il est important de souligner que l'éthique de l'immanence n'a rien à voir avec la culpabilité. Elle est basée sur la fierté, non sur la culpabilité. Je ramasse les canettes non pas parce que je me sens moche de ne pas le faire, mais parce que je sens mon pouvoir (*empowered*) quand je le fais. Je vois que le lit du torrent est plus beau, et je me sens fière d'avoir produit ce changement, aussi petit soit-il.

L'idée d'une éthique fondée sur le sentiment individuel d'intégrité et de fierté met beaucoup de gens profondément mal à l'aise. Hitler ne croyait-il pas à sa propre intégrité ? N'ouvrons-nous pas la porte au crime et à l'égoïsme sous toutes ses formes ?

Peut-être, si le soi individuel est pris hors contexte. Mais l'immanence est un contexte, de telle sorte que le soi individuel ne peut jamais être vu comme un objet séparé et isolé. C'est un nœud de relations enchevêtrées, constamment transformé par les relations qu'il forme. L'intégrité signifie aussi l'intégration – être une part intégrale et inséparable de la communauté humaine et biologique.

Dans une communauté où le sacré se manifeste à travers l'intégrité intime plutôt que par l'autorité externe, la valeur de l'intégrité de chacun importe, aussi bien la vôtre que la mienne. Aucun sens personnel de la rectitude – cette personne fût-elle le pape ou Hitler – ne peut justifier la domination sur les autres. Je dois reconnaître le caractère sacré de votre volonté, comme de la mienne, et si elles sont en conflit nous devons lutter ensemble vers une solution que nous puissions tous deux accepter librement. (Je reviendrai sur ce point au chapitre 6 : « Construire la communauté, les processus de groupe ».) Dans une telle communauté, celles qui écoutent bien pourraient être plus estimées que celles qui parlent fort. La manipulation par la peur, la culpabilité, le blâme ou l'appel à faire taire les divergences ne sont pas éthiques. Le processus devient au moins aussi important que le résultat ou le produit.

Quand l'intégrité personnelle est valeur, la diversité peut l'être aussi. Nous ne nous racontons plus d'histoires au sujet

d'une vérité unique, ou de l'ensemble de règles que chacun doit suivre. L'immanence est polythéiste – elle est acceptation de nombreux pouvoirs, de nombreuses images du divin. Nous ne tentons de contraindre personne à suivre le même chemin le long du torrent ; au contraire nous disons que chacun doit trouver le sien propre, et ses propres ordures à ramasser. Si nous suivons tous le même itinéraire, il n'y aura qu'un espace étroit de nettoyé. Si nous nous répandons partout par différents chemins, nous pouvons couvrir ensemble un espace beaucoup plus grand.

Dans les systèmes écologiques, plus grande est la diversité de la communauté, plus grande est sa résilience et sa capacité d'adaptation face au changement – plus grande est sa chance de survie.

L'éthique de l'immanence encourage la diversité plutôt que la similitude dans les entreprises humaines et à l'intérieur de la communauté biologique. La diversité peut même être utilisée comme critère de jugement, nous conduisant peut-être à préférer une saline à un lotissement, ou une multitude de petites entreprises par rapport aux intérêts de quelques grandes compagnies.

La diversité favorise l'équilibre et est favorisée par lui. C'est ce qu'énonce la quatrième loi de l'écologie de Barry Commoner : « Il n'existe pas de repas gratuit. Puisque l'écosystème global est un tout connecté, que rien ne peut y être gagné ou perdu, et qu'il n'est pas sujet à une amélioration d'ensemble, tout ce que l'effort humain en extrait doit être remplacé. Le paiement de ce prix ne peut être évité, il peut seulement être différé². »

Les relations d'intégrité sont équilibrées : personne n'essaie d'obtenir un repas gratuit aux dépens des autres. L'énergie que transmet chacun est bien plutôt sensiblement égale à l'énergie qu'il ou elle reçoit en retour. Personne n'est uniquement donneur ou uniquement receveur. Dons et réceptions peuvent osciller vers le haut ou vers le bas, mais ils oscillent autour d'un pivot, d'un centre. Il n'est pas plus éthique de donner tout le temps que de prendre tout le temps.

La vie et la mort s'équilibrent. Ce n'est pas une dualité bien/mal. La vie développe; la mort impose des limites. Quand les deux forces sont en équilibre, une riche diversité de formes de vie peut coexister.

L'éthique de l'immanence donne une grande valeur à la vie – mais pas comme un absolu non tempéré. Car la vie est aussi une relation enlacée dans une danse avec la mort et la mort est le facteur limitant qui soutient la possibilité d'une nouvelle vie.

Il n'y a pas d'autorité externe ni d'ensemble de vérités absolues qui puissent nous dire précisément comment déterminer le sens de notre engagement personnel dans la danse. Pour certains, protéger la danse de la vie et de la mort signifie ne pas manger de viande ou ne pas utiliser de produits provenant d'animaux domestiques; pour d'autres, cela veut dire refuser le service militaire. Pour d'autres encore, cela signifie pouvoir continuer la lutte quotidienne pour ramener de la nourriture et payer le loyer.

Les questions de vie et de mort amènent inévitablement celle de l'avortement. Pour certaines femmes, un engagement en faveur de la vie pourrait rendre l'avortement impossible. Pour d'autres, un avortement peut être le choix tout à fait éthique de ne pas laisser naître un enfant qui, pour une raison ou pour une autre, ne pourrait pas être pleinement aimé, ne pourrait recevoir toute l'attention dont il a besoin. Car la vie est donnée à un enfant non seulement lors de sa naissance, mais à travers des relations avec des êtres qui l'aiment et s'occupent de lui. Si ces relations ne peuvent être assurées, l'enfant nouveau-né est doté seulement d'une moitié de vie, d'une existence précaire et souffreteuse.

Mais l'avortement n'est pas vraiment le problème du droit à la vie contre le droit de choisir. Affirmer le droit de chaque œuf fécondé par du sperme à une reproduction aveugle, c'est comme affirmer le droit de chaque cafard et de chaque puce à peupler le monde sans fin. La véritable question est celle du droit de contraindre. Seule l'hypothèse que certaines personnes

ont le droit d'exercer le pouvoir-sur les autres nous permet d'envisager de retirer le choix à la femme dont l'être, le corps et le futur sont en jeu.

Pour que la vie humaine soit riche, joyeuse, amoureuse, elle doit être le don librement donné par la Mère – à travers la mère humaine. Porter une nouvelle vie est une lourde responsabilité, demandant un profond engagement, qui ne peut en aucun cas être contraint. Contraindre une femme par la force, la peur, la culpabilité, la loi ou une pression économique à porter un enfant non désiré est immoral. Cela lui dénie le droit de faire usage de sa propre volonté sacrée et de sa conscience, cela lui vole une part de son humanité, et déshonore la manifestation de la Déesse qui est en son être. C'est la responsabilité d'une société éthique de ne pas forcer chaque fœtus conçu à être mené à terme, mais de fournir un soutien et des ressources de telle manière que tout enfant après sa naissance puisse être nourri, logé, aimé, élevé et protégé.

La mort non plus n'est pas un absolu à redouter. La mort est elle aussi partie prenante du processus de mouvement et de changement que nous appelons la vie, une part du cycle. Car les récits de l'immanence ne s'arrêtent pas dans un fracas – ou même un gémissement –, ils sont circulaires, ce sont des histoires sur la manière dont la lune décline jusqu'à disparaître dans l'ombre, avant de croître de nouveau, ou dont le soleil meurt au solstice d'hiver et renaît avec la naissance de la nouvelle année. La Déesse est la vieille et la moissonneuse autant que la Mère; le Dieu est l'épi qu'on fauche aussi bien que le grain qu'on sème. Mais la moisson, la coupe des herbes – toutes les récompenses, retours et profits – doivent être pratiquées avec le respect de l'équilibre de la vie et de sa continuation sous les formes les plus riches et les plus diverses. Certains animaux d'un troupeau sont éliminés, mais pas le troupeau lui-même. Quand on cueille des herbes, on en prend seulement quelques-unes de chaque touffe de façon qu'elles puissent repousser les années suivantes. Les communautés humaines

doivent limiter leur nombre et leurs styles de vie à ce que la terre peut supporter sans faire pression sur les ressources ou déplacer d'autres espèces.

La mort devient en fait la source du pouvoir-du-dedans car ce n'est qu'en reconnaissant les limites ultimes de notre pouvoir et de notre responsabilité que nous devenons capables d'être libres d'avoir du pouvoir. Nous sommes capables d'agir librement seulement si nous reconnaissons que nous ne sommes ni impuissants ni omnipotents; que notre volonté active, si forte soit-elle, est tempérée par l'activité de la volonté des autres, que nos besoins et nos désirs doivent être équilibrés par ceux des autres.

Si la vie et la mort doivent être en équilibre, il en va de même pour l'individu et la communauté. Pour agir avec intégrité, nous devons nous voir nous-mêmes dans un contexte, comme individus et membres d'une communauté plus large, une société et une culture qui à leur tour participent à la communauté géologique et biologique de la planète terre et au monde cosmique au-delà.

Être un membre de cette communauté signifie à la fois prendre forme par elle et avoir la responsabilité de lui donner forme – pour préserver à la fois son équilibre et les interactions produites par la diversité et la richesse de la vie dans son expression la plus pleine. Personne ne peut vivre la plénitude de son soi s'il ou elle a faim, ou est condamné(e) à une vie de pauvreté et de discrimination. Une femme ne peut être pleinement elle-même quand ses rôles sont circonscrits, quand elle n'est pas libre d'être forte et créative, de contrôler son corps et sa propre sexualité, d'être un leader ou d'être en relation avec le pouvoir-du-dedans. Les gens ne peuvent pas vivre pleinement quand la couleur de leur peau limite leur liberté et leurs chances, quand leur vie est assombrie par la peur de la guerre ou la menace d'un désastre écologique. Pour vivre avec intégrité dans une société injuste, nous devons travailler pour la justice. Pour marcher avec intégrité dans un paysage jonché de canettes, nous devons nous arrêter et les ramasser.

Honorer la valeur inhérente du soi signifie aussi donner une grande valeur aux émotions et aux besoins humains. Nos sentiments – y compris nos peurs, notre colère, notre souffrance – ont valeur comme parts de nos vies. Nous ne pouvons pas nous intégrer sans eux. L'intégrité ne signifie pas la tentative d'aller au-delà de la colère ou de transcender la négativité. Elle signifie d'arrêter d'essayer de faire correspondre nos sentiments à l'histoire des bons garçons contre les mauvais, et de les voir comme des porteurs de notre pouvoir-du-dedans.

Dans l'éthique de l'immanence, la sexualité est aussi sacrée, sa valeur est célébrée, et pas seulement comme un moyen de procréation, mais comme un pouvoir qui communique à toute la vie vitalité et plaisir, comme moyen mystérieux d'une communication profonde avec les autres. L'intégrité sexuelle signifie reconnaître honnêtement nos pulsions et nos désirs et les honorer, que nous choissions ou non d'y donner suite. Si l'intégrité est valeur, la diversité dans l'expression et l'orientation sexuelles sont aussi valeurs, et nous devons reconnaître qu'il n'y a pas de vérité ou de manière unique qui convienne à chacun.

La sexualité est sacrée parce qu'à travers elle nous entrons en interaction avec un autre soi – mais elle est mal utilisée et pervertie quand elle devient une scène de pouvoir-sur, le moyen de traiter un autre, ou soi-même, comme un objet. La sexualité, quand elle est valeur, ne devient pas une obsession. C'est le mouvement ultime du pouvoir-du-dedans du moment qu'elle est accueillie avec honnêteté – dans la simple passion érotique, dans le mystère insondable du devenir amoureux, dans la relation engagée du mariage, dans les périodes d'abstinence et de chasteté, dans le jeu affectueux entre amis, ou dans l'infinité de ses autres visages que je laisse à l'imagination du lecteur.

La coercition peut être plus subtile que le viol physique ou la pression économique ouverte. Elle inclut les pressions psychologiques qui poussent les gens à ignorer leurs besoins ou à réprimer leurs désirs, les pressions politiques et sociales pour

focaliser les pulsions sexuelles vers des formes dites acceptables. Selon ce critère, les attitudes promues par la plupart des grandes religions sont extrêmement coercitives et non éthiques. Quand l'éthique est basée sur l'intégrité au lieu de l'autorité, personne n'a le droit d'interférer avec le choix sexuel de quelqu'un d'autre. « Tous les actes d'amour et de plaisir sont mes rituels », font dire les sorcières à la Déesse. Partager de l'amour et du plaisir avec quelqu'un est considéré comme une des meilleures choses que les êtres humains puissent faire. Une société fondée sur l'éthique de l'immanence encouragerait tous les choix qui permettent que l'expression soit la plus sincère, et nous rendrait libres d'écouter nos désirs les plus profonds.

La vie, étant sacrée, demande notre pleine participation. La personne éthique s'engage dans la vie et ne s'en retire pas. Notre idéal n'est pas la réclusion monastique ou l'ascétisme, mais la vie pleinement humaine dans le monde, impliquée dans la communauté. Être humain est par définition être imparfait. Nous acceptons nos imperfections et ne sommes plus forcés de nous comparer aux normes surhumaines du Grand Homme, des normes auxquelles nous serons inévitablement infidèles.

Nous honorer nous-mêmes, honorer nos sentiments, nos imperfections humaines, nous permet de commencer où nous en sommes et de laisser les autres commencer où ils en sont. Cela signifie que nous pouvons nous permettre de travailler comme des êtres humains, de nous arrêter et nous reposer, d'apprécier le torrent et l'air frais, et la compagnie des autres le long du chemin. Nous n'avons pas à travailler comme des automates – et personne d'entre nous n'a la responsabilité de tout faire. Nettoyer le torrent est notre tâche collective, commune.

Car la justice, inhérente au monde et à l'équilibre écologique de la biosphère, opère de manière commune. Le jeune qui jette sa canette n'est peut-être pas dérangé par la présence de cette canette dans le torrent. Le propriétaire de l'usine chimique n'est peut-être pas la personne qui donne naissance à un enfant ayant une malformation. Néanmoins, leurs actions ont des consé-

quences auxquelles ils ne peuvent pas échapper complètement. Et si nous ne sommes pas réconfortés par l'histoire du jour du Jugement dernier, quand les jeux seront faits, alors cela devient, ici et maintenant, une responsabilité collective plus grande encore de changer ces pratiques qui détruisent les vies des individus et l'interaction des formes de vie autour de nous. Aucune autorité externe – Dieu, Déesse, ange, ou délégation de visiteurs d'une autre planète – ne peut le faire pour nous. *Nous* devons créer la justice et préserver l'équilibre écologique et social. C'est le premier souci, le fond, le nœud de l'éthique de l'immanence.

Mais qu'est-ce qui fait que les enfants jettent des canettes dans le torrent? Comment traitons-nous ce que les théologies tiennent à appeler le problème du mal?

Le mal est un concept qui ne peut être séparé des récits dualistes. Le pouvoir-sur, la violence, la coercition, la domination, même s'ils font mal, ne sont pas le mal dans le sens de partie prenante d'une force en opposition directe au bien. Au contraire, nous les voyons comme des erreurs, processus nés d'occasions qui se sont développées parce qu'elles servaient quelque but, des structures qui ont survécu à leur utilité.

Le problème du mal est vraiment un problème de hasard. L'univers est-il entièrement contrôlé, dirigé, connaissable, basé sur la cause et l'effet – ou y a-t-il un élément de hasard? La nouvelle physique nous dit qu'il y a en fait un principe de base d'incertitude, de chance, qui travaille la nature intime des choses. Sans hasard dans un système, il n'y aurait rien de neuf. Ou, dit autrement, c'est parce que le hasard est au travail que des choses nouvelles arrivent, que de nouvelles relations se forment; certaines développent la diversité, la richesse des interactions des formes vivantes, et créent de la beauté, d'autres ne le font pas. Le pouvoir-du-dedans est aussi le pouvoir de dire non, de relier, de sélectionner, de limiter, d'arrêter.

Dire non, mettre une limite, n'est pas nécessairement menacer ou utiliser son pouvoir sur un autre. Quand deux mille

personnes disent non au permis d'exploiter la centrale nucléaire du Diablo Canyon en organisant un blocus et en allant en prison, elles posent une limite. Quand des centaines de milliers d'Européens marchent dans la rue pour protester contre la présence d'armes nucléaires dans leur pays, ils mettent une limite à la politique étrangère des États-Unis.

Mettre des limites est quelque chose que chaque parent doit faire ; mais les bons parents n'ont pas à être autoritaires. Vous ne pouvez pas battre les enfants et les empêcher de piquer des colères, mais vous pouvez fermer la porte de la chambre et vous en aller en disant : « Quand tu auras fini de crier, je veux entendre ce que tu as à dire. » Le parent qui bat son enfant le ou la voit comme un objet ; le parent aimant qui met des limites voit que la colère exprime un moment dans la relation entre enfant et parent. Ce n'est pas quelque chose que l'enfant est en train de faire seul, le parent joue un rôle dans la colère de l'enfant, et quand le parent change la relation, la conduite de l'enfant aussi ne peut que changer.

Une usine nucléaire n'est pas non plus un objet ; c'est un système complexe de relations que nous pouvons changer en retirant notre coopération. Et si nous voulons que des enfants arrêtent de jeter leurs canettes dans le torrent, nous devons changer d'une manière ou d'une autre notre relation avec eux, et en le faisant, changer leur relation au torrent, et peut-être à eux-mêmes.

Comme tout changement que nous faisons est un changement dans une relation à laquelle nous prenons part, nous ne pouvons pas produire du changement sans changer nous-mêmes. C'est l'origine du fameux dicton : « Tout ce que tu envoies te revient toujours trois fois plus fort. » En modelant n'importe quelle énergie, nous prenons la forme que nous créons, nous devenons le pouvoir auquel nous en appelons.

La justice immanente s'appuie sur le premier principe de la magie : toutes les choses sont interconnectées. Tout est relation. Peut-être l'éthique ultime de l'immanence est-elle de faire de

toute relation une relation d'amour ; l'amour de soi et des autres, l'érotisme, l'amour qui transforme, l'amour comme affection, l'amour joyeux pour les myriades de formes de la vie en évolution et en changement, pour le séquoia et la libellule éphémère, pour la baleine bleue et l'escargot, pour le vent, le soleil et la lune qui croît, et celle qui décline ; un amour solidaire de l'enfant cambodgien, du réfugié haïtien, du fermier salvadorien, de l'adolescent sans repos du ghetto ; un amour pour le monde tout entier, éternellement en train de se créer lui-même, un amour pour la lumière et la mystérieuse obscurité, et un amour en colère contre tout ce qui diminuerait la beauté indescriptible du monde.

L'amour connecte, l'amour transforme. En aimant le monde pour ce qu'il est et pour notre vision de ce qu'il pourrait être, en aimant les créatures du monde (y compris nous-mêmes), en protégeant le torrent, en ramassant les ordures à nos pieds, nous pouvons transformer les choses. Nous pouvons nous réapproprier le pouvoir de donner forme à nous-mêmes et au monde autour de nous.

RETROUVER UN POUVOIR PERSONNEL :
LA MAGIE COMME VOLONTÉ

Je demande à Joy : « Es-tu prête à chasser les ombres ? » Elle acquiesce de la tête, et la lueur bleu-violet de son nimbe s'intensifie, signe qu'elle a glissé un cran plus loin dans l'état de rêve éveillé que nous nommons transe. Elle salue les quatre points cardinaux et trace le cercle intérieur qui devient la frontière temporaire protégeant le Soi de la confusion avec les ombres du monde souterrain et l'empêchant de se perdre parmi elles.

Elle se tourne vers l'ouest, parce que c'est la direction qui semble *la moins* agréable. L'ouest est chaud et sec de manière insupportable. Elle est en train de grimper la côte rocheuse d'une colline. « J'aurais dû me mettre en route plus tôt », pleure-t-elle. La montée est raide et elle longe un précipice à sa droite. « J'ai le vertige. » Elle se frappe de la main gauche au-dessus des yeux. « C'est étroit – il y a juste la place – rien pour m'aider. »

Elle se traîne vers l'avant et s'arrête, tremblante. Elle a terriblement peur. Je me tiens à ses côtés et la regarde respirer tandis qu'elle lutte pour continuer. Une fracture dans le rocher ouvre sur une grotte ; elle s'y traîne, rampant sur les mains et les genoux. « J'ai peur – je pourrais me perdre, entrer et ne plus pouvoir ressortir. Je ne devrais pas faire cela toute seule. » Elle en appelle à un amant perdu, aux parts d'elle-même qui donnent corps à son pouvoir, mais ils ne peuvent l'aider. Seules apparaissent une corde et une lanterne de mineur. La caverne

donne sur un petit rebord au flanc de la colline; elle se cramponne avec ses doigts, haletante et tremblante, complètement terrifiée. Je mets ma main sur son ventre et lui dis de respirer profondément, de se souvenir de la cape protectrice et de la lance qu'elle a trouvées dans une transe précédente...

Elle fixe la corde au rebord et essaie de se laisser descendre. « Je suis coincée entre les rochers, crie-t-elle. La colline contre laquelle je suis serrée est vivante! Je vois des visages – des monstres. Ils rient de moi – ils se moquent. »

« Que disent-ils? »

« L'un dit : "Alors finalement tu es ici – tu penses que tu peux me battre mais tu ne peux pas... Je crois que la corde va casser." »

Je demande, inquiète : « Connais-tu le nom du monstre? »

« C'est horrible! » Ses mains se cramponnent à l'air comme si c'était une corde, et son visage est décomposé par la détresse. Elle se tord sur le tapis, en respirant fort. « Il a de grands yeux – comme une pieuvre –, il est visqueux – glissant. Oh, Non! Ça ne peut pas être! Oh, non! Oh, non! »

« Combats-le, Joy. »

« Je ne peux pas, il est plus fort que moi. »

« Utilise ta lance », dis-je en pensant : « Oh merde, je l'ai laissée aller trop loin – et maintenant je ne peux plus l'aider à en sortir. »

« Ne me lâche pas! gémit-elle. Laisse-moi partir! Ne me lâche pas! Laisse-moi partir! »

« Utilise ta lance », dis-je en pensant : « Elle parle de ses parents. »

« Les monstres la prennent et la cassent en deux! Ils sont en train de déchirer ma cape. Il est en train de m'absorber! Le monstre est en train de m'absorber! Si je n'arrête pas, je serai étouffée. »

« Combats-le, Joy », je la presse.

La bataille continue.

Retrouver notre pouvoir personnel est un voyage qui guérit,

mais il n'est pas facile. Car la psyché humaine se forme à partir des relations qu'on a avec les autres gens, les choses et les institutions. C'est un miroir de la culture. Les relations qui nous sont familières et les institutions de notre culture sont liées au pouvoir-sur. Aussi nos paysages intimes sont ceux des récits de la mise à distance et sont peuplés de créatures qui dominent ou doivent être dominées. Pour nous libérer, pour retrouver le pouvoir-du-dedans, le pouvoir de sentir, de guérir, d'aimer, de créer, de donner forme à notre avenir, de changer nos structures sociales, nous pouvons avoir à nous battre contre nos propres formes de pensée. Nous pouvons avoir à changer notre territoire intime autant que l'extérieur, et à nous confronter aux formes d'autorité que nous véhiculons en nous. Car nous faisons la culture à notre image, comme elle nous fait à la sienne. Si nous n'acceptons pas de nous confronter à nous-mêmes, nous risquons de reproduire le paysage de la domination dans les structures mêmes que nous créons pour combattre l'autorité.

Le changement est effrayant, mais les sorcières ont un dicton : « Où il y a de la peur, il y a du pouvoir. » La culture de la mise à distance enseigne aux hommes à nier la peur, et aux femmes à se laisser contrôler par elle. Mais si nous apprenons à ressentir notre peur sans la laisser nous arrêter, la peur peut devenir une alliée, un signe qui nous dit que quelque chose que nous avons rencontré peut être transformé. Souvent, notre véritable force ne réside pas dans les choses qui se présentent comme familières, confortables, positives – mais dans nos craintes et même notre résistance au changement. Ainsi Joy trouvera son pouvoir, finalement, non dans l'image de son amant, ou dans ses propres outils, mais dans les monstres et dans la force de leur étranglement.

Suivons son voyage en serpentant et en digressant le long du chemin, afin que sa bataille puisse nous apprendre quelques-uns des principes sous-jacents au travail magique.

D'abord il faut noter que Joy n'est pas seule. Je suis là – non

pour la guider mais pour la soutenir. Comme j'ai été formée à la fois comme sorcière et comme psychothérapeute, je connais un ensemble de techniques pour sortir les gens de mauvaises passes. Je n'ai pas l'intention de les utiliser. Mon travail est à la fois plus simple et infiniment plus difficile ; c'est un travail qui pourrait être fait par un ami, un amant, un membre d'un *convent*, un compagnon, mais qui *doit* être fait par quelqu'un : être là pour elle et en même temps la laisser avoir ses propres peurs, son propre voyage, sa propre bataille. Je suis là comme représentante de la communauté humaine, pour entendre et accepter sa peur, sa douleur, ses monstres, sa souffrance, son obscurité, sans les prendre en charge ou essayer de les soigner, pour que ce qu'elle rencontre en elle ne l'isole pas, mais la rapproche d'autres êtres humains.

La quête solitaire de la vision est une idée romantique, mais les cultures qui envoient leurs adolescents seuls dans le monde sauvage pour découvrir leurs véritables noms sont très différentes des nôtres. Un futur chaman élevé dans une culture tribale a une structure psychique différente de celle d'une personne élevée dans la culture de la mise à distance. Dans une tribu, la personne individuelle reflète le collectif, l'esprit du groupe ; la quête solitaire est un moyen de se libérer, de découvrir son caractère unique, sa personnalité propre, afin de rapporter quelque chose de nouveau au groupe. Mais, dans notre culture, nous avons été élevées séparément – jusqu'à en avoir mal. Nous avons été entraînées à la compétition depuis nos plus jeunes années, nous avons appris que nos pulsions, nos désirs, nos corps sont des objets à contrôler. Ce que nous rencontrons seules dans le monde souterrain, si nous arrivons d'une manière ou d'une autre à y aller, ce sont les fantômes et les démons de notre culture – les formes de pensée du pouvoir-sur. Ils peuvent être très forts, ils ont toute la force de la culture occidentale derrière eux. Pour maintenir leur pouvoir, ils répètent constamment la même parole, le même murmure à l'oreille : « Tu es séparée, isolée, seule. » Il n'y a pas moyen pour chacun

d'entre nous de se défaire seul de ce murmure. Aussi fortes que nous devenions, quel que soit le nombre de démons intérieurs dont nous venions à bout, quel que soit le nombre de visions que nous obtenions, le nombre d'esprits alliés que nous acquerrions, nous sommes finalement toujours renvoyés à notre solitude sauf si notre voyage a été ancré dans une relation avec des êtres humains vivant et respirant.

Et d'autres êtres humains vivants peuvent fournir sur nos démons et nos pouvoirs une perspective que nous-mêmes n'avons pas, une perspective qui peut sauver nos vies, ou au moins notre santé mentale.

Je vais illustrer ceci par une histoire personnelle. Il y a des années, j'ai un moment gagné maigrement ma vie en lisant dans les tarots et les paumes des mains pendant une série de « Foires à la voyance ». Ces rassemblements avaient lieu dans des hôtels ou des librairies où vingt à trente médiums d'inspirations mixtes et de traditions, qualifications et degrés d'intégrité divers, donnaient des consultations de quinze minutes, souvent pendant des heures et même des jours. Dans les moments de calme, nous nous amusions à nous faire des prédictions entre nous. Un des voyants me dit que j'étais destinée à devenir une grande enseignante et guérisseuse, mais que ce serait « un chemin dur et solitaire » et que personne ne me comprendrait. Je pris cela avec détachement – je n'ai pas encore rencontré le médium (y compris moi-même) qui dira à quelqu'un : « Sois raisonnable, petit, tes talents sont tout au plus médiocres, as-tu pensé à chercher un travail normal ? » Cependant cela me troubla. Je sentis qu'il fallait que je choisisse.

Quelques nuits plus tard, j'ai rêvé que j'étais dans un train. Le train passait à travers un désert et s'arrêtait souvent à des villes dont le nom commençait toujours par Río (rivière en espagnol). Un homme et une femme nettoyaient des cendriers et des tasses dans le wagon fumeurs. La femme me demanda d'aider. « Pourquoi aiderait-elle ? demanda l'homme, elle ne sait même pas si elle est dans le train ou dehors. » « Cela n'a pas

d'importance, répondit la femme, elle doit faire le travail tout de même. »

Le jour suivant j'ai décidé d'explorer le rêve plus avant au cours d'une transe. C'était un jour ensoleillé, ce qui est rare à San Francisco. Je suis donc allée au Golden Gate Park, je me suis étendue sous un arbre, et je me suis détendue – ce qui n'était pas recommandé car le lieu n'était pas sûr. Sans utiliser une induction formelle ni une structure suffisante – ce qui n'est pas recommandé non plus –, j'ai laissé le rêve prendre forme à nouveau jusqu'à ce que je me retrouve debout, en train de parler à l'homme.

« Qu'est-ce donc que ce train ? » demandai-je.

« Tu le sais parfaitement », répondit-il.

« Vous voulez dire que c'est un travail magique – spirituel – de sorcière ? »

« Exactement. »

J'hésitai, car d'un côté je savais déjà que je devais le faire, sinon je ne serais pas allée si loin, de l'autre « le chemin dur et solitaire » ne m'attirait pas du tout.

« D'accord, dis-je finalement, j'y vais, mais seulement à mes conditions. Je n'irai pas sans des compagnons égaux. »

À ce moment, l'homme sourit. La femme réapparut soudain, souriant également. Il semblait que toute une tribune pleine d'esprits les avait rejoints. Tous criaient à l'unisson : « Bien sûr, idiot ! Comment pourrais-tu faire quelque chose à d'autres conditions que les tiennes ? »

Je me réveillai en me rendant compte de deux choses nouvelles. La première c'est que, pendant que j'étais en transe, quelqu'un était venu et m'avait tranquillement volé mon sac. La deuxième, que j'étais passée par une épreuve beaucoup plus dangereuse que je ne pensais. Si j'avais répondu à l'homme différemment, si je m'étais sentie obligée d'accepter la charge du dur chemin solitaire, ce serait devenu les termes dans lesquels mon voyage aurait continué. Et cela aurait pu devenir un mauvais voyage, non seulement dur et solitaire, mais basé sur

l'enflure de Soi conduisant non au développement, mais à la mise en scène cauchemardesque et à répétition de mon propre narcissisme.

Mais il y avait une troisième conclusion à laquelle je ne parvins pas et que peut-être un compagnon vivant de ce voyage aurait été capable de pointer : en posant la question de compagnons égaux, j'avais montré que je ne me sentais pas égale. Si je m'étais sentie égale, je n'aurais pas pensé que des compagnons puissent être autre chose qu'égaux. Bien que consciemment je crusse fermement dans l'égalité et le collectif, mon identité inconsciente était encore celle de l'enfant précoce, de l'élève la plus brillante de la classe. Je créais désormais des situations dans lesquelles je pouvais rester un échelon au-dessus, comme professeur, comme point focal. Or être central, maintenir les autres à la périphérie, cela rend très seul.

Heureusement, je n'ai pas choisi le chemin dur et solitaire. Le train sur lequel je suis, pour parler ainsi, a beaucoup d'autres passagers – mes amis, mes étudiants, les membres de mon *convent*, et mon mari –, qui n'ont pas peur de s'opposer à mes affirmations en disant : « Eh, tu dis qu'il y a de l'égalité ici, mais tu as tout le pouvoir ! » Leurs oppositions ont été bien plus effrayantes, bien plus pénibles, et en même temps plus réellement transformatrices qu'un millier de batailles astrales ou de promenades en trains cosmiques.

Mais elles ont été transformatrices parce que je savais que mes compagnons m'acceptaient. Ils pouvaient ne pas aimer cet aspect de moi, ma tendance à me sentir à part – mais ils m'aimaient vraiment et pouvaient m'accepter avec mes défauts humains. Je n'avais pas besoin de haïr mon soi-à-part, qui n'était après tout pas un trait particulièrement méchant, mais quelque chose de commun chez les êtres humains, qui pour la plupart aiment se sentir spéciaux, au-dessus des autres, non soumis aux lois ordinaires. Et mon soi-à-part a aussi des aspects positifs : il est créatif, il fait de moi un écrivain, il me permet de parler en public, d'enseigner.

C'est une source de pouvoir pour moi.

Mais le pouvoir est créatif parce qu'il est ancré dans la communauté. Il est évalué et contesté; le pouvoir des autres, que j'aime et respecte, se frotte au mien. Si cela m'avait poussée dans plus de solitude au lieu de me mettre en contact avec les autres, cela aurait détruit tout ce qu'il y avait de véritable créativité en moi.

Revenons à l'histoire de Joy. Son voyage est différent du mien parce qu'il est accompagné. Sa transe est aussi beaucoup plus structurée que ne l'était la mienne. Et c'est une autre différence importante. Je commence par lui raconter certaines choses : qu'elle descend au lieu de son pouvoir, un lieu qui est au centre d'elle-même, où elle peut être en contact avec les parties les plus profondes d'elle-même, où elle sera en sécurité et au contrôle, où elle peut parler et bouger tout en restant dans un état de veille profondément attentive, et où elle se souviendra clairement de tout ce qui lui arrivera. Je lui dis que dès qu'elle en a besoin ou dès qu'elle le désire, elle peut revenir à son état de conscience de veille ordinaire. La structure, la forme rituelle de l'induction, tient la transe fermement à l'écart de la conscience de l'état de veille, et fait de la transe un territoire séparé dans lequel on entre et duquel on sort à volonté. Ces précautions ne diffèrent pas des techniques standard de l'hypnose, sauf peut-être dans le fait que c'est Joy qui mène et pas moi. J'encourage sa mémoire et non son amnésie, car l'expérience est la sienne et peut être complètement intégrée si elle est mémorisée. En fait, Joy peut ne pas se souvenir complètement de la transe, et moi non plus, donc je l'écris. Comme un rêve, une transe s'évanouit rapidement.

« Détends-toi, dis-je à Joy, enracine-toi dans la terre. Sens l'énergie entrer en toi, à travers tes pieds et par le bas de ton épine dorsale. Respire par le ventre. Sens l'énergie monter le long de ton corps – vers ta colonne vertébrale, vers ton ventre, vers ton cœur – sens-la rayonner de ton cœur et redescendre par tes épaules, tes bras, dans tes mains. Fais-la remonter par ta

gorge, ta tête, ton troisième œil, détends-toi et relâche-toi là où elle passe. Fais-la monter au sommet de ta tête, comme des branches qui retombent pour toucher la terre de nouveau, qui t'entourent, qui te protègent. »

En un sens, toutes les images des trances de Joy pourraient être vues comme des métaphores des mouvements de l'énergie. Mais aucun mot moderne ne peut transmettre la signification d'*énergie* dans le sens où je l'utilise ici. Le *ch'i* chinois, le *prana* hindou, le *mana* hawaïen sont des termes plus clairs pour l'idée d'une énergie vitale sous-jacente qui pénètre, crée, et soutient le corps physique; elle se meut dans nos émotions, nos sensations et nos pensées, et est la fabrique qui sous-tend le monde matériel. Dans la mesure où l'énergie est un concept central de la magie, cela vaut la peine de faire une digression pour en parler un peu en détail.

L'énergie est une substance fluide qui se meut librement et qui adopte aussi des modes de structuration, ou schèmes, de stabilité variable, qui peuvent être pensés comme des ondes stationnaires. Tout être humain est un schème d'énergie que beaucoup de gens peuvent littéralement voir et sentir. Je vois le schème énergétique sous la forme d'un arbre avec un tronc dont les racines entrent dans le champ d'énergie de la terre, des courants qui courent vers le haut du corps de chaque côté, devant, derrière, et à travers le centre, courants qui sont eux-mêmes creux et peuvent aussi bien conduire l'énergie vers le bas. Il existe des tourbillons d'énergie qui correspondent aux *chakras* hindous. Les branches s'étendent le long des bras et sortent à travers les mains. Elles s'échappent aussi du haut de la tête vers le bas, et tout autour du corps retournent à la terre, en créant un champ énergétique environnant ou nimbe, qui est un filtre protecteur et pourtant perméable.

Même si ma description est métaphorique, l'énergie vitale est réelle et peut être perçue, canalisée, dirigée et transformée. La science occidentale commence juste à reconnaître son existence et cherche à la vérifier avec la photographie Kirlian, par

exemple. D'autres cultures ont toujours su qu'elle existait. C'est la base de l'acupuncture chinoise et du yoga hindou, comme des thérapies psychiques dans le monde entier.

Les troubles émotionnels, psychologiques et physiques sont aussi des troubles du schème énergétique et réciproquement. Chacun des *chakras* est associé à des émotions, des systèmes corporels et des capacités particuliers. Bien que les systèmes diffèrent quelque peu, j'utilise certaines corrélations.

Bas de la colonne vertébrale : sécurité, survie.

Organes génitaux : sexualité.

Ventre : vitalité (c'est là que l'énergie est captée, stockée et de là qu'elle rayonne dans tout le corps).

Plexus solaire : pouvoir (c'est de là que le pouvoir est envoyé hors du corps ; il n'est pas compté comme *chakra* dans certains systèmes).

Cœur : amour, colère, relations émotives aux autres.

Gorge : expression, communication.

Troisième œil : vue psychique (au centre du front).

Couronne : dans les traditions orientales, illumination ; dans la vie quotidienne, le point d'entrée et de sortie de l'énergie (au sommet du crâne).

Notre champ personnel d'énergie n'est jamais complètement séparé du champ d'énergie de la terre. Nous sommes chacun une ride dans le nimbe de la terre. Quand nous nous connectons profondément à cette grande source d'énergie, nous pouvons renouveler notre propre vitalité et en faire le plein constamment. Tout ce que nous rencontrons de négatif peut passer à travers nous à la terre, comme la foudre peut être mise à la terre. Si nous devenons partiellement déconnectées, comme nous le faisons souvent quand nous sommes stressées, nous devenons sans terre dans tous les sens. Nous devenons aisément épuisées, fragmentées, incapables de nous concentrer ou d'agir de manière délibérée, les émotions en lambeaux.

Nous commençons tout travail magique par la mise à la

terre, par la respiration du ventre (pour ouvrir les *chakras* du bas), et par la visualisation d'une connexion, de nos racines dans la terre (pour tirer l'énergie de la terre et ne pas avoir besoin de diminuer la nôtre). Une de mes tâches durant la transe de Joy est de l'aider à rester ancrée à la terre pendant tout notre travail, en lui rappelant de respirer, en la touchant quand moi-même je suis ancrée à la terre.

Quand Joy a établi une connexion énergétique avec la terre, je commence à induire la transe. « Tu t'enfonces, plus bas, plus bas sur un beau nuage rouge, dis-je, et tout ton corps est rouge, tandis que tu dérives et tu flottes toujours plus bas, plus bas, que tu te balances doucement sur un beau nuage orange. » Je décline le spectre des couleurs. Je suis ancrée dans la terre ; je respire par le ventre et ma voix est basse, détendue ; mes mots coulent en un flot lisse. Nous atteignons le nuage bleu, le nuage violet. « Et tout ton corps est violet et tu continues de dériver et de flotter, tu te balances doucement, et tu atterris, très doucement, très doucement, au centre de ton propre lieu de pouvoir. »

Nous pouvons créer chacun un lieu de pouvoir dans le monde souterrain¹, la fabrique énergétique qui sous-tend le monde physique. De même que la lumière que nous voyons n'est qu'une petite portion du spectre des radiations, on pourrait dire que la réalité dont nous avons l'expérience n'est qu'une petite partie du spectre des possibilités. Nos esprits et nos sens ne peuvent pas plus avoir l'expérience directe de niveaux de réalité plus profonds que nos yeux ne sont capables de voir des ondes radio ; c'est pourquoi nous traduisons ces niveaux plus profonds en images ressemblant à celles qui nous sont familières, et à travers ces images nous pouvons modeler les schèmes énergétiques qu'elles représentent.

Le monde souterrain a beaucoup de niveaux. Les plus proches de la surface, ceux que nous rencontrons les premiers, sont personnels, subjectifs, ce sont nos propres schèmes inconscients. La plupart d'entre nous ne voyagent pas plus profond

que le personnel ; tant que nous ne sommes pas familiers avec le monde souterrain subjectif, que nous ne l'avons pas débarrassé de ses pires démons, et que nous n'arrivons pas à passer confortablement à travers ses ombres, nous ne pouvons pas aller plus profond, pénétrer dans les niveaux communs, culturels, objectifs.

Le lieu du pouvoir est notre abri dans le monde souterrain personnel, notre image du centre, de la force, le lieu d'où nous commençons chaque voyage et où nous nous arrêtons et nous recentrons avant de revenir à l'espace-temps ordinaire. C'est un lieu d'où nous pouvons examiner le paysage du soi.

Pour suivre le voyage de Joy, ou pour faire le nôtre, nous avons besoin aussi d'un cadre pour discuter des différents aspects de ce que nous appelons *soi*. Dans la tradition magique que je suis, nous disons que chacun d'entre nous est fait de trois soi : le Soi profond, le Soi parlant et le jeune Soi. Le Soi profond est l'essence, le Soi qui sous-tend la personnalité, qui va au-delà du temps et du temps de vie de chacun. C'est la matrice dont les autres Soi sont nés – la Déesse se manifestant. Bien que tout cela soit des métaphores, ce sont des manières utiles de penser-en-choses qui nous sommes et comment nous nous développons.

Du Soi profond, la matrice, le jeune Soi est né au moment de notre naissance physique. De même que le bébé tète le lait, le jeune Soi grandit et se développe en tétant l'énergie, en prenant l'amour de ceux qui nous aiment et s'occupent de nous. Le jeune Soi s'ouvre au monde et s'y aventure, en attrape des bouts, les prend avec lui, les expérimente. Il imite les actions, les expressions, les gestes ; et tandis qu'il grandit, les mouvements, les énergies, les sensations qu'il imite forment peu à peu des images qui sont incorporées et conservées, et forment le paysage intérieur dans lequel nous vivons et les créatures qui le peuplent.

Le jeune Soi ressent aussi la faim et la satiété, la souffrance et la joie, la terreur d'être abandonné et la sécurité de l'amour.

Dans les images et les souvenirs sensoriels du jeune Soi sont enfermées des sensations profondes et des énergies énormes. Le paysage, l'imagerie, les scénarios créés par le jeune Soi deviennent les schémas dans lesquels nous vivons nos vies, car ils déterminent les manières dont nos énergies se structurent.

Les racines du Soi parlant s'enfoncent aussi profondément dans l'enfance, mais le Soi parlant n'est pas encore complètement né tant que nous ne parlons pas couramment. Pendant que le jeune Soi expérimente et sent, le Soi parlant structure les sensations, met de l'ordre, classe, catégorise, et nomme. Le langage est notre outil le plus puissant pour structurer la réalité.

Ce qui est nommé devient séparé. Un nom crée une limite entre la chose nommée et tout le reste. La tâche la plus importante du Soi parlant, quand nous commençons à apprendre à parler, est de nous permettre de nous nommer nous-mêmes, de séparer ce qui est moi de ce qui n'est pas moi. Quand on est enfant on partage un champ d'énergie avec sa mère, ou la personne qui s'occupe de nous. Le champ s'élargit, devient plus flexible ; ce que nous absorbons de nos mères cesse (pour la plupart d'entre nous) d'être un champ enveloppant pour devenir une source interne de chaleur, de sécurité, d'estime de soi. Mais ce n'est que quand nous devenons des usagers du langage que nous pouvons nommer cette chaleur, cette estime, *moi*, et saisir que notre mère existe séparément de l'image d'elle que nous avons incorporée, qu'elle existe en fait avec son propre centre, qu'elle appelle *moi*. Les limites et les structures créées par le Soi parlant nous donnent la liberté d'être des individus, de nous séparer des autres. Mais elles peuvent aussi devenir contraignantes, trop étroites ou rigides.

Imaginons le domaine du Soi parlant comme une maison où nous vivons, et le domaine du jeune Soi comme un jardin qui l'environne complètement. Sous le jardin sont les grottes et les puits du Soi profond ; hors du jardin sont les autres royaumes de la réalité, le monde sauvage. Il n'y a pas de ligne qui sépare clairement le jardin du jeune Soi du monde sauvage avant que

le Soi parlant construisent un mur. Le jeune Soi rapporte tout le temps des plantes et des animaux. Ceux d'entre eux à qui le Soi parlant peut donner un nom sont rangés par lui avec soin ; les autres grandissent dans les coins et recoins qu'ils peuvent trouver. Le jardin du jeune Soi peut être plaisant et attrayant ou envahi de ronces et de plantes toxiques ; il peut contenir des plantes nourissantes ou des monstres dévorants, les chemins peuvent être dégagés ou impraticables.

Pour marcher dans le monde sauvage, nous devons d'abord passer par le jardin. Ou inversement pour examiner n'importe quel bout du monde sauvage rapporté par le jeune Soi, pour le nommer et le ranger sur les étagères de la maison, il faut d'abord qu'il ait été apporté à travers le jardin. Plus les chemins sont dégagés, plus nous sommes familiers de leurs tours et détours, plus nous sommes amis avec les créatures qui les habitent, plus clairs sont nos contacts avec la réalité extérieure, aussi bien physique que métaphysique.

Aussi la place du pouvoir est l'endroit à partir duquel nous pouvons contempler le jardin, voir ce qu'il faut désherber ou transplanter et explorer les coins dans lesquels des ombres peuvent se cacher.

Quand Joy atteint son lieu de pouvoir, je lui demande de se tourner vers chacune des quatre directions et de noter ce qu'elle peut voir, entendre, sentir et ressentir. En le faisant, elle construit le cercle magique.

Le cercle magique, les quatre quarts et le centre, est une autre manière structurée de penser-en-choses le soi. Chaque fois que nous faisons l'expérience de ce cercle, nous faisons l'expérience de l'intimité de notre condition présente de manière vivante, sensuelle. Ce que nous voyons dans le cercle nous dit à quoi faire attention.

Dans la magie, nous parlons souvent de *correspondances*. Nous disons que l'est correspond à l'élément de l'air, à l'esprit et à la respiration. Le sud correspond au feu, à l'énergie et à la volonté. L'ouest correspond à l'eau, aux sensations et aux

émotions. Le nord correspond à la terre, au corps, au silence, à la réalité matérielle – y compris ses potentialités et ses limites.

Les correspondances sont simplement des constellations d'expériences. Si je m'ouvre à l'est, au soleil levant, à la lumière de l'aurore, je connais dans mon corps, dans mon cœur comment s'éveillent les idées, comment débute l'inspiration. Si je sens l'air, sa légèreté, son caractère changeant, sa présence qui est si réelle et pourtant invisible, je connais quelque chose à propos de la pensée. Et si j'utilise l'outil de l'est, le couteau de la sorcière, l'*athamè*, je vois qu'il a une lame qui peut découper les choses en pièces, qui peut faire des séparations et que cette capacité est un outil dont j'ai besoin pour penser clairement.

Le feu du soleil à midi peut me montrer mon propre radiant d'énergie, et quand je tiens dans ma main l'outil du sud, la *baguette*, et que je l'éprouve comme partie d'un arbre qui fut vivant, je sais le schème en arbre de ma propre forme énergétique subtile ; je sens la manière dont l'énergie peut être canalisée et exprimée. Les vagues, les marées, les puits profonds et les étangs dormants de l'ouest me montrent les schèmes qui organisent mes propres émotions ; comme l'eau elles flottent, elles fusionnent, elles prennent la forme de tout ce qui apparaît pour les contenir, et l'outil de l'ouest est la *coupe* qui contient l'eau. La terre du nord, si je la creuse, si je la plante, si je fais l'expérience des cycles de la croissance, du déclin, de la croissance nouvelle, m'instruit sans fin à propos du renouveau, des fins, de la naissance et de la mort ; son outil est le *pentacle*, une nouvelle constellation de choses qui sont là pour mon propre corps, ses quatre membres et sa tête, mes cinq doigts, mes cinq orteils et mes cinq sens.

Les quarts s'équilibrent les uns les autres ; en m'ouvrant à chacun, je peux éprouver la nécessité de celui qui lui est opposé. Quand je regarde et pense vers l'est, et que j'utilise mon couteau pour diviser, je dois aussi être capable de sentir, de flotter, de fusionner, sinon je me coupe moi-même. Si je m'éclate dans l'expression, dans la passion au sud, je dois être

capable de contenir le feu, de l'entourer avec les pierres du nord, sinon je risque de faire brûler la forêt. Et si je me laisse fondre dans l'ouest, j'ai besoin du pouvoir de l'est pour me séparer de nouveau. La terre sans le feu du soleil resterait morte, silencieuse et sans expression.

Quand nous nous tenons au lieu du pouvoir et saluons chaque direction à son tour, nous faisons deux choses. D'abord, nous *construisons le cercle* et créons une frontière à l'intérieur de laquelle nous sommes en sécurité pour abandonner les structures qui nous sont familières. Le cercle est lui-même une structure ; il dit au Soi parlant : « Regarde, toi qui as besoin d'ordre, à l'intérieur de mes frontières tu peux oublier tes noms usuels, tu peux changer de catégories. Tu vas être confronté à beaucoup de sensations et d'expériences nouvelles, mais ne panique pas. Je suis là, je monte la garde – et ce n'est que dans mes bornes que tu prends tes vacances. Quand je serai dissous, tu pourras reprendre tes repères habituels, tes frontières ordinaires. Jusque-là, détends-toi. »

La conscience ordinaire est une chose merveilleuse ; elle nous permet de vivre dans le monde, de projeter, de créer, de travailler, de faire. Quand on pratique la magie, on respecte les frontières ordinaires : notre but n'est pas de leur échapper, ni de détruire les séparations et les divisions, mais de glisser dedans et dehors à volonté, avec flexibilité. Car les frontières, les séparations, les noms eux-mêmes, sont, autant que notre expérience du caractère un de ce qui est, des manifestations de la Déesse, qui est ce-qui-crée-la-structure.

Le cercle est aussi un schème énergétique qui contient tout le pouvoir que nous faisons monter car le pouvoir peut être focalisé et concentré. Il nous protège de l'intrusion et forme une barrière contre les forces non désirées.

Construire le cercle nous permet d'éprouver chaque direction telle qu'elle est pour nous au moment où nous le faisons – de voir où nous sommes en déséquilibre, quelle constellation de qualités demande du travail. Par exemple pour Joy, l'est est

chaud et accueillant – un jardin vert et une forêt ensoleillée. Le sud est une plage de l'océan, qui a connu l'orage par le passé mais est calme aujourd'hui. L'ouest est désert, morne et repoussant. Le nord est une autre forêt profonde, verte, fraîche et réconfortante. Les directions ne correspondent pas nécessairement aux associations traditionnelles avec les éléments, car elles reflètent la géographie intérieure de Joy. Son ouest, sa vie émotionnelle, ne ressemble pas à un océan, avec ses grandes marées et sa vie exubérante. Elle le sent pour le moment comme un désert, dévasté par la chaleur, désolé, vide, sans oasis en vue.

« Es-tu prête à chasser les ombres ? » ai-je demandé quand elle a fini de saluer chaque direction. Bien que nous nous soyons mises d'accord auparavant sur le cours de ce voyage, elle est libre de le changer quand elle veut. Chasser les ombres du Soi peut être dangereux ; cela veut dire se confronter à ses structures internes et à ses schèmes énergétiques les plus inconnus et les plus redoutables, et chercher à les changer.

Le fait que Joy soit prête à le faire est venu après des mois de préparation. Nous avons fait plusieurs voyages dans les ténèbres ensemble auparavant, et nous avons passé beaucoup de semaines à en parler, à explorer les images et à construire un sens grandissant de son propre pouvoir.

L'ombre est apparue pour la première fois dans une transe précédente. Ce jour-là Joy est allée vers le sud qui était orageux et turbulent. Elle a trouvé un groupe de personnages autour d'un feu de camp ; certains pouvaient être perçus clairement, un seul était une ombre. Plus tard elle est entrée dans un jardin en deux parties : d'un côté plein de fleurs, de l'autre, au-delà d'un pont, une prison. Dans la prison, il y avait un ours qui secouait sa cage. Joy demanda à l'ours ce qu'il lui donnerait si elle le libérait. « L'immortalité et le pouvoir de grogner », répondit-il.

L'ours en cage, dans le langage des choses, exprime la manière dont Joy sentait et contrôlait sa propre énergie – un pouvoir

énorme, un danger potentiel, confiné dans des structures trop étroites, qui contiennent le danger mais empêchent le pouvoir de s'exprimer, des structures qui sont elles-mêmes secouées. « Libère l'ours du sud, le pouvoir de ta colère et de ta volonté, ta nature animale – et tu te reconnecteras avec la vie. Tu seras capable de grogner, d'exprimer ton pouvoir, de dire non », voilà ce que disait l'image. Pendant des semaines Joy a travaillé avec l'ours, éprouvant sa force, grognant vraiment autant qu'en imagination, et changeant ses relations avec les personnes réelles autour d'elle, apprenant à dire « non » et à dire : « C'est ce que je sens. » Maintenant, avec la lance acérée et la cape protectrice de l'ours, elle se sent capable de faire face aux parties d'elle-même qu'elle n'a pas encore vues.

Pour Joy nous pouvons dire que le processus du changement commence à l'est, il s'agit pour elle de séparer de manière déliée de ses schèmes les interactions, d'induire une dissociation qui lui permette de les *voir*. Comme elle a un Soi parlant bien développé, voir ces schèmes comme des choses est utile. Joy se comprend déjà elle-même ; elle connaît intellectuellement les racines de ses problèmes, elle peut les nommer et en discuter et reste pourtant incapable de les changer. Éprouver ces modes de structuration comme des choses la force à plonger sous les catégories créées par le Soi parlant, pour se libérer elle-même de sa tendance à évaluer, juger, rationaliser, à essayer de contrôler ses propres sentiments sur un mode qui les emprisonne.

Notre travail aurait été très différent si Joy était différente, si, par nature ou à cause de ses expériences, elle pensait tellement avec-les-choses qu'elle avait des difficultés à utiliser des mots pour nommer ses sentiments, si dès lors elle avait l'impression que ses sentiments étaient des hallucinations, des paysages, des voix, des images ; si son Soi parlant était trop faible pour établir des frontières fermes entre ce qui est à l'intérieur d'elle et ce qui est au-dehors, de telle sorte que l'ours en cage lui semble plus réel que moi.

Si Joy était dans la terreur que l'ours puisse s'échapper, la

piétiner et la détruire, elle ou un proche, nous nous serions peut-être efforcées de mettre une serrure plus solide à la cage ou peut-être de construire une niche à ours plus plaisante, plus ouverte, mais sûre. Elle aurait peut-être essayé de nourrir l'ours précautionneusement à travers les barreaux. Le travail aurait eu davantage à voir avec le nord – la création d'une structure renforçant sa capacité à contenir son pouvoir avant qu'elle puisse se sentir en sécurité pour le libérer. Nous aurions pu chercher la coopération du jeune Soi pour reconstruire le Soi parlant depuis les fondations. Au lieu de travailler par la transe, nous aurions peut-être travaillé à nommer les choses de différentes manières – comme sentiments, comme expériences passées, comme aspects d'elle-même. Au lieu d'apprendre à tenir ensemble dans l'esprit des pensées contradictoires, nous aurions peut-être travaillé à accepter des sentiments contradictoires.

Ou alors, imaginons que le Soi parlant de Joy, face à un jardin envahi par des ours en colère, ait, sous l'empire de la terreur, travaillé de façon acharnée et créé une structure élaborée semblable à un labyrinthe pour lier les énergies qui autrement lui semblaient incontrôlables. Dans cette structure composée de fragments de formes de pensée de la culture soudés les uns aux autres, l'ours en cage aurait pu être Jésus et Joy aurait pu avoir choisi de le cacher à ses ennemis ; elle aurait pu élaborer des théories sur les conspirations fomentées par ces ennemis ; elle aurait pu être convaincue qu'elle était élue pour une persécution spéciale à cause de son secret ; ou elle aurait pu développer des rituels compliqués pour assurer la sécurité de Jésus. Notre tâche aurait été à nouveau différente – établir de la confiance en soi et de la flexibilité.

À chaque fois le problème clé c'est de savoir si l'on est prêt, et c'est ce qui est le plus difficile. Les outils de la magie peuvent être puissants, mais ils sont aussi dangereux : penser-en-choses peut libérer des énergies qu'il vaudrait mieux contenir. Beaucoup de gens insistent pour que ces outils ne soient donnés qu'à des gens appelés *professionnels* – ceux qui sont entraînés au

diagnostic, qui pourraient peut-être décerner à Joy le label de « schizophrène » ou celui de « psychotique paranoïde », et sans aucun doute lui prescrire les médicaments propres à atténuer ses symptômes.

Je ne suis pas d'accord. Quand bien même les professionnels, au total, auraient un degré élevé de succès (ce qui n'est pas le cas) avec les psychotiques ou les patients limites, quand bien même les médicaments psychiatriques n'entraîneraient pas d'accoutumance et ne seraient pas dangereux (ce qui n'est pas le cas), quand bien même les hôpitaux psychiatriques seraient des lieux agréables où l'on guérit (alors que ce sont des prisons), quand bien même les professionnels de la santé mentale ne descendraient pas en ligne directe de ceux qui ont brûlé les sorcières, nous ne pouvons retrouver nos pouvoirs, en tant qu'individus et que communauté, sans retrouver notre pouvoir de guérir. Le professionnalisme lui-même renforce les formes de pensée de la mise à distance et de l'aliénation². Quoi qu'un thérapeute puisse faire pour moi – et un bon thérapeute peut faire beaucoup –, c'est finalement à l'intérieur de ma communauté d'amis, d'amants, de parents, de collègues que je trouve l'intimité et la signification. La communauté est le guérisseur ultime. Et c'est la communauté, les conditions et les relations en son sein qui causent les souffrances insupportables qui ont le plus besoin d'être guéries.

Heureusement, il y a un test infallible qui nous permet de savoir avec qui nous pouvons travailler la magie en sécurité. Demandons-nous : « Est-ce que j'aime vraiment cette personne ? Est-ce que j'ai vraiment envie de faire ceci, en ce moment ? » Si la réponse à ces questions est non, nous n'allons pas être d'une grande aide, et notre travail de transe peut même être malfaisant. Si nous devons changer les questions pour pouvoir répondre oui, et demander : « Est-ce que je me sens des obligations envers cette personne ? Est-ce quelqu'un que je devrais aimer ? Heurterais-je cette personne en disant non ? Est-ce que j'aimerais cette personne si elle changeait ? », ce que

nous sentons vraiment est que nous n'aimons pas la personne comme elle est. Évidemment, les gens qui ont le plus désespérément besoin d'être aidés sont souvent ceux qui sont le moins aimables. Cependant, les risques seront moindres pour les deux parties si nous offrons librement une aide pratique et matérielle, plutôt que de nous méprendre à propos des limites du travail magique.

J'aime vraiment Joy et j'ai confiance dans sa détermination et son jugement. Elle commence son voyage dans l'ouest et se trouve bientôt terrifiée, collée à une falaise, ayant peur de tomber. Son paysage intérieur exprime en *choses* la qualité des relations qu'elle a connues avec sa famille et avec les institutions de cette culture.

Joy s'agrippe à la falaise, elle s'y tient étroitement collée, elle a peur de tomber. Les conflits dans sa vie se centrent sur le thème tenir/laisser tomber – la peur de tomber. Laisser tomber son amant, se cramponner à sa mère, avoir peur que ses parents la tiennent trop fermement, laisser aller son père et pleurer sa mort, se maintenir éveillée, se laisser aller au sommeil, s'accrocher au contrôle, à la colère. Elle se raconte encore et encore – elle vit à l'intérieur d'elle-même – l'histoire de la Chute.

Nous savons que l'autre côté de cette histoire est l'histoire de l'élection, « y arriver ». Joy a appris cette histoire dans sa famille, à l'école où elle est allée, dans les emplois où elle a travaillé, au cinéma et à la télévision, car c'est l'histoire caractéristique de la vie américaine. Nous sommes conduits à croire que chacun peut y arriver s'il travaille suffisamment dur. Mais en réalité, les récompenses de la culture sont réservées à une petite élite, prédestinée au succès par le sexe, la classe, et l'environnement. Une poignée d'autres y arrivent aussi – juste assez pour perpétuer le mythe que ceux qui tombent sur le bord de la route sont victimes de leurs propres manques et non des inégalités accumulées contre eux. Et même l'élite doit s'accrocher à ce qu'elle a, car l'abîme de l'échec s'ouvre sous ses pieds. Un faux pas, et ils peuvent eux aussi tomber par-dessus bord. Ils

peuvent avoir une mauvaise note, ou perdre leur emploi, manquer une promotion, perdre un amour ou perdre à un jeu – perdre n'importe quelle chose qui remplace pour eux le sens profond de la valeur que cette culture dénie à leur être comme tel.

La falaise à laquelle Joy se cramponne se change en monstres. Ils rient d'elle et se moquent. Elle essaie mais elle n'arrive pas à les vaincre. Un des monstres la soulève dans sa main et commence à serrer. Elle va être anéantie.

Qui sont les monstres ? À un moment j'entends Joy crier : « Ne me lâche pas ! Laisse-moi partir ! » Comme le cri d'un enfant à ses parents : « Laissez-moi me séparer de vous, laissez-moi être moi-même sans vous couper de moi. » Mais les monstres ne sont pas ses parents. Ils sont plus encore que l'incarnation de la relation avec ses parents. Les monstres sont l'apparition, dans le paysage de Joy, d'une structure psychique commune à nous tous qui sommes produits dans cette culture ; l'aspect du Soï qui se moque, qui ricane, qui humilie, qui insulte, qui exulte : « Tu penses que tu peux me battre, mais tu ne peux pas », je l'appelle la *haine de soi*, à la suite de Doris Lessing qui le décrit ainsi dans *The Four-Gated City*³ : « Alors une des voix se détacha et vint se coller dans son oreille interne : elle était forte, ou elle était douce ; elle était effrontée ou elle était intimement moqueuse ; mais elle avait une qualité constante : l'antagonisme ; elle n'aimait pas Martha, et cela faisait sangloter Martha – elle avait besoin de s'excuser, de demander pardon, elle avait besoin de plaire et d'acheter l'absolution, elle rampait sur le tapis, pleurante, tandis que la voix continuait de proférer ses accusations haineuses. »

La haine de Soi apparaît à l'héroïne schizophrène de *I Never Promised You a Rose Garden* de Hannah Green, comme une assemblée de voix accusatrices et punitives qu'elle appelle « le collectif » dont le Censeur a le devoir de garder ses « mondes » à part, de garder ses réalités séparées⁴. Au cours des voyages que nous avons faits dans mon *convent* pour comprendre la haine

de soi, elle est apparue comme un monstre, comme un crapaud, comme un vilain petit reptile, se glissant partout, comme un pantin de bois qui claquait de la mâchoire. Bien qu'elle ait pris des formes variées, elle se caractérisait toujours par le ton sarcastique de ses messages.

La haine de Soi est la représentation interne du pouvoir-sur. Nous l'avons intériorisée non seulement à partir de nos parents, mais à partir de chaque institution de la société avec laquelle nous sommes en contact. C'est la structure psychique qui perpétue la domination. Elle nous rappelle notre faiblesse, notre impuissance. Elle blâme la victime ; elle nous dit que nous sommes mauvais quand des choses mauvaises nous arrivent, elle nous dit que nous n'avons pas le droit d'être, de sentir, de faire ce que nous faisons. C'est le revolver intérieur qui nous maintient dans une prison intérieure.

Depuis notre enfance nous avons tous un sens intime de notre faiblesse, de notre vulnérabilité dans les situations où nous nous sentons impuissants⁵. En tant que bébés et petits enfants nous sommes faibles et entièrement dépendants pour nous reconforter, nous soutenir, pour notre existence même, des soins et de la bonne volonté de nos mères⁶. Pour l'enfant, l'abandon même temporaire a l'odeur de la mort. Mais un bébé ou un petit enfant ne connaît pas le mot *mort* pour désigner et contenir ce qui est une sensation – une terreur, qui est sans limites puisqu'elle n'a pas de nom, une peur qui prend jusqu'aux os, qui s'étend jusqu'au cœur, par-delà les mots et même les images, car nous l'avons apprise avant de connaître des mots ou de percevoir des images. Elle est soudée à cette autre sensation que nous avons connue dans l'enfance : la béatitude primale, la satisfaction, le contentement du ventre et du sang, quand le lait coule et qu'on est aimé et au chaud.

La terreur acquiert progressivement des bornes au fur et à mesure que nous grandissons et que nous acquérons des forces qui nous aident à lui faire face. Pour la plupart d'entre nous, les plus chanceux, ceux qui sont étiquetés « émotionnellement

sains », la peur qui était originellement conçue comme « Je vais mourir », devient « Maman va mourir », puis « Maman ne va plus m'aimer », enfin « Maman ne sera pas contente de moi ». Pourtant, la première peur n'est pas partie, elle n'est que recouverte ; peut-être ligature-t-elle aussi notre capacité à faire l'expérience jumelle, celle de la joie primale dans le corps. De toute façon le recouvrement n'est jamais complètement sûr. Toute séparation, tout rejet, quelquefois toute critique, peut menacer le délicat édifice que constitue le sens de notre propre valeur, peut faire écho à la terreur primale.

Les institutions de domination jouent sur cette terreur. Nous sommes menacées de perte d'approbation, d'estime et même de moyens d'existence si nous échouons à leurs écoles ou à leur travail. Si nous nous confrontons directement à leur autorité, nous devons faire face réellement à leur pouvoir de destruction, celui des tribunaux, des prisons, des armes. Chaque expérience à l'intérieur d'une institution est une confrontation avec la haine de Soi sur son propre terrain.

La haine de Soi viscérale n'est pas cependant une institution ou une personne intériorisée. C'est une chose qui donne corps à la relation de domination ; elle fait de nous à la fois des victimes et des persécuteurs. Le monstre n'est pas seulement l'agent qui étouffe Joy, c'est aussi son sentiment de faiblesse, sa conviction qu'elle ne peut pas gagner la bataille. Nous nous dominons nous-mêmes bien plus que les institutions ne peuvent le faire.

Par exemple, peu après l'élection de Reagan, dans une prise de parole à l'université, j'ai suggéré que chacun lui écrive une lettre pour exprimer notre position politique, ce qui serait un acte de prise de pouvoir. Beaucoup de femmes eurent peur. « Mon nom sera fiché » était leur principal souci. « Cela ne changera rien », disaient les autres. Ainsi, bien que la répression politique n'ait pas augmenté dans ce pays au point qu'écrire au président représente un réel danger, les gens s'empêchaient de le faire, bien plus que les autorités n'auraient osé l'exiger. La

haine de Soi est la voix qui nous dit que nous sommes les uniques responsables de nos souffrances et de leurs solutions et que nous sommes seuls. Aussi cette voix, aussi petite soit-elle, que nous avons chacune, nous acceptons de la taire, par sens de la futilité (la défense contre la peur), alors qu'elle pourrait, combinée avec d'autres voix, devenir un rugissement puissant, le grognement d'un ours.

Pour retrouver notre pouvoir, pour changer notre paysage interne, il faut nous confronter à la haine de soi. De même que le chaman descend dans le lieu de la mort et du démembrement, nous devons nous aussi descendre dans la peur, dans la terreur, dans le désespoir. La confrontation ne doit pas être seulement intellectuelle. Joy fait son voyage de transe, le point culminant de plusieurs mois de travail émotionnel sur ses émotions et ses actions. Certaines personnes font un voyage physique, un séjour dans le monde sauvage. Le chapitre 9 – « Le rituel comme lien, l'action comme rituel » – traite de l'action politique comme confrontation. Quelle que soit la manière dont la bataille est livrée, elle n'est pas livrée en une seule fois mais souvent, dans beaucoup de dimensions, de beaucoup de manières.

La haine de Soi a pour armes la peur, le désespoir et la faiblesse, et trouve ses stratégies dans les histoires de la mise à distance. Elle essaie de nous pousser encore et encore dans les conflits entre bons et mauvais garçons, elle nous piège, toujours et encore, dans la défense de la vérité confiée aux quelques élus, spécialement dans les mouvements qui s'opposent aux autorités actuelles. Elle brandit sur nos têtes la menace de l'Apocalypse, de la Chute, bref de l'anéantissement.

Notre première arme dans cette bataille est le couteau de l'est, c'est-à-dire notre capacité à nommer, à séparer les monstres les uns des autres, à les disséquer pour trouver de quoi ils sont faits. Mais le couteau ne suffit pas pour gagner la bataille.

Et nous nous tournons alors vers le quart sud, le quart du feu, de l'énergie et de la volonté. La volonté est la qualité qu'on

trouve dans les profondeurs en dessous du désespoir, quand nous avons regardé l'annihilation dans les yeux, quand nous avons dévisagé notre colère et notre angoisse, et décidé alors d'agir de manière à causer le changement⁷. La volonté est l'esprit combatif, la qualité qui dit : « Bien sûr la catastrophe peut être en route, mais à ce moment-là, entre le sifflet et l'éclair mortel, je saurai que j'ai fait mon maximum pour stopper l'holocauste, que j'ai travaillé à assurer la continuation de la vie. »

Quand nous pensons-en-choses à propos de la volonté, nous pensons au feu. La volonté est l'énergie de la colère, de l'agression, de la rage brûlante, arrachée aux griffes de la haine de Soi et dirigée consciemment. Son outil est la baguette qui canalise l'énergie, qui transforme, qui fait le pont entre le ciel et la terre, qui change les idées en réalités. Le feu signifie aussi l'expression. La découverte de notre volonté est liée à l'expression de nos sensations, car l'expression libère les énergies liées. Quand nous exprimons nos sensations, nous affirmons notre droit à les sentir, notre droit à être. La colère et la rage alimentent particulièrement la haine de Soi quand nous ne pouvons les exprimer. Nous pouvons craindre que notre propre colère entraîne l'anéantissement qui nous terrifie – qu'elle cause la perte de quelqu'un que nous aimons ou fasse que cette personne ne nous aime plus. Et pourtant, nous ne pouvons posséder notre pouvoir sans posséder notre colère. Car la colère est l'énergie – l'énergie profonde de la force de vie qui se lève en réponse à la menace. Elle nous donne la force de rencontrer le danger.

Dans la bataille de Joy, sa colère, sa propre volonté de combattre – de crier, de hurler, de frapper les oreillers, de faire des sons et d'utiliser sa voix –, devient l'outil avec lequel les monstres sont vaincus. Bien que finalement nous voulions gagner la bataille, il se peut que nous ayons d'abord à perdre, à nous laisser dissoudre, à faire l'expérience de l'anéantissement, ne serait-ce que pour ne plus le fuir avec terreur. Nous pouvons, comme Joy, être absorbés par nos monstres.

Joy se bat, mais elle est en train de perdre. Je suis son énergie et je regarde les schèmes se transformer. Son nimbe luit tandis qu'elle aspire le pouvoir de la terre. Elle se tord sur le lit, hoquette et hurle, et soudain arrête de résister.

« Je suis en train d'être absorbée par le bras du monstre, murmure-t-elle, et par le flux de son sang qui monte vers son cerveau. C'est comme une salle de contrôle. Il y a quelqu'un assis devant le tableau de bord. Oh non ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« C'est mon Papa. C'est lui qui est au contrôle. Comment est-ce possible ? Non, ce n'est pas possible. »

Je pense : « Son père. Je croyais que c'était sa relation avec sa mère. Est-ce que cela a à voir avec sa colère qu'il soit mort et sa lutte pour le laisser partir ? »

« Il a l'air tout vert, vieux et malade. Il y a quatre grands pantins, ils dansent sur des cordes, et lui tient les cordes. Ils m'insultent. »

Je demande : « Peux-tu savoir comment ils s'appellent ? » Si elle peut avoir leurs noms, elle peut avoir le pouvoir d'entrer en relation avec eux – c'est un des plus vieux principes magiques et un bon. Un nom ancre une image pour le Soi parlant, fait entrer la chose dans la conscience, la rend susceptible d'une compréhension consciente.

« Le premier – il fait une horrible grimace et a de grandes dents – s'appelle Joseph. Ensuite, il y en a un avec des yeux affreux, Allen. Il essaie de me frapper. »

« Que vas-tu faire ? »

« L'en empêcher. » Elle se bat cette fois avec une confiance en elle qui lui manquait auparavant. Elle a affronté sa terreur et découvert ce que c'était ; maintenant elle n'a plus rien à perdre et son pouvoir coule librement. Cette fois elle gagne, mais il y a d'autres monstres.

« Il y en a une avec un foulard jaune autour du cou. Elle essaie de m'étrangler. Son nom est Marie. » À nouveau elle

combat un autre monstre et en vient à bout. « Le dernier n'est qu'un squelette, il est en train de m'attaquer. »

Le combat reprend. Joy utilise ses outils magiques, le couteau et le bâton, aspire le feu de la terre, et fait brûler les squelettes. La salle de contrôle est en flammes.

« Je verse de l'eau pour la refroidir, dit-elle, maintenant je contrôle la situation. »

Le couteau de Joy – sa capacité de comprendre – ne suffit pas pour la délivrer. Elle gagne la bataille quand elle y ajoute la baguette, son énergie, sa décision. La salle de contrôle s'en va en flammes qui brûlent mais transforment.

Le monstre, pour partie, est animé par son père ; c'est l'image dans laquelle elle peut éprouver la qualité de l'énergie de ce monstre. Quand elle est absorbée par le monstre, la partie d'elle qui est indépendante, capable de se nommer et de se définir soi-même, cède devant cet aspect d'elle-même qui se sent enfant, qui est prête à prendre la position faible et dépendante de l'enfant. Mais quand elle se saisit de sa baguette, de sa volonté, et dirige consciemment son énergie, elle prend son propre pouvoir comme une adulte, comme quelqu'un qui décide et dirige sa propre vie.

Mais le monstre est plus qu'une figure parentale. Quand Joy et moi avons discuté de la transe, les pantins semblaient d'abord un mystère. Mais en cherchant le sens de leurs noms, nous nous sommes aperçues qu'ils étaient associés à la chrétienté – en particulier au sentiment, acquis lors de sa première éducation religieuse, qu'elle pourrait faire quelque chose d'irré-médiable, une erreur qui la condamne, qu'elle pourrait tomber dans le péché et être rejetée en enfer. La Chute pour elle était une histoire qui étranglait et paralysait son énergie.

Son énergie est libérée par le feu, par l'expression de la colère, mais elle ne reste pas fixée au sud ; elle va vers l'ouest, refroidit la salle avec de l'eau, de l'amour, nourrissant, fusionnel, intégrateur.

La coupe de l'ouest est aussi un outil que nous pouvons

utiliser pour transformer la haine de Soi et nous-mêmes. Car après nous être découpées grâce au couteau de l'est, après avoir brûlé dans les feux du sud, nous devons nous refroidir, nous réintégrer, fusionner sur des modes nouveaux, pour ne pas rester brûlées et démembrées.

Bien que le voyage de Joy ait commencé à l'est, d'autres personnes peuvent avoir besoin de commencer à l'ouest en se connectant à quelqu'un et en se liant fortement à lui ou elle. La lutte avec la haine de soi, au lieu d'être une bataille volcanique, peut être un long et lent effort pour former une relation et combattre la solitude.

Dans la magie rien n'est complètement détruit, mais seulement transformé. Même si nous traitons la haine de Soi comme si elle était un être séparé, elle ne l'est pas. C'est une part de nous-mêmes, et nous ne pouvons pas nous en débarrasser car elle contient notre énergie, notre pouvoir. Si nous la détachons de nous, nous perdons cette source de pouvoir – ou la voyons resurgir sous des formes menaçantes, réfléchies par les autres, qui deviennent les monstres que nous craignons.

Revenons à Joy. Après avoir vaincu les ombres, les pantins, le monstre, elle contrôle la situation. Elle devient elle-même l'esprit qui anime le monstre, et celui-ci n'est plus un monstre. Après avoir surmonté sa faiblesse, sa peur de l'anéantissement, sa crainte et son souhait à la fois d'être passive, dépendante, de redevenir enfant, elle est maintenant capable de se comporter en adulte, de ne plus se blottir ou se cramponner, de ne plus se laisser tirer par les ficelles des autorités pour réaliser des choses conformes aux souhaits de quelqu'un d'autre. Et une fois prise cette position de contrôle, elle est capable de perdre le contrôle et de tomber en sécurité.

« Je regarde par les yeux du monstre », dit-elle. Elle a fusionné avec le monstre – mais il a été transformé. Auparavant, elle était terrifiée à l'idée de tomber. Maintenant elle dit : « Je veux tomber. Je veux découvrir ce qui arrive quand c'est sombre. Je coupe la corde, et je me donne de l'élan. »

Elle a coupé le cordon ombilical, laissé aller le désir de s'accrocher à son passé, abandonné craintes et promesses non tenues, et elle tombe dans le futur inconnu.

« Je me suis élancée à travers l'espace et je suis devenue une fusée rouge, une comète, une étoile. Je pouvais voir toutes ces autres étoiles, et cela me plaisait d'en faire partie. »

L'obscurité s'est transformée, elle ne fait plus peur. Maintenant elle contient des choses qui brillent. Et là où était le monstre, une belle femme, qui rayonne de lumière et de pouvoir, est au contrôle.

La femme l'assure que la salle de contrôle est un lieu sûr maintenant – que les lumières sur le panneau sont là pour lui donner des informations et l'informer sur le danger.

Je demande : « Est-ce que c'est toi ? »

« Non, c'est mon image de la Déesse. »

Joy tombe. Elle entre dans sa peur la plus profonde – et l'histoire qui l'étreignait, lui faisait peur, devient maintenant l'imagerie de sa libération. Elle laisse aller. Elle se dissout. Elle fond dans le noir – dans sa vraie peur de dissolution – et retrouve, à la place, une tranquillité, un confort, le sentiment d'être bien dans son corps, le sentiment d'aller bien dans tout son être.

Le corps, le monde matériel, appartient au quatrième quart du cercle, au nord. Le corps, par lequel nous connaissons le plaisir et la réalité, est lui-même fini, soumis à des limites dans le temps et dans l'espace que les émotions, les énergies et les sensations ignorent. La transformation de notre paysage intérieur peut transformer notre corps et soigner des troubles physiques et des souffrances émotionnelles. Surmonter notre terreur de l'anéantissement, réintégrer nos fragments, nos morceaux en guerre les uns contre les autres, nous rend libres de chérir le corps passionné de l'« animal poétique⁸ » et par extension de chérir la nature et toute vie.

Finalement, la terre représente le monde physique, la vie qu'on appelle réelle. La transformation de la haine de Soi doit être *mise à la terre*. Cela veut dire qu'il faut lui donner une

réalité matérielle, sous forme de changements dans la vie de Joy, dans son travail et dans ses relations. Retrouver notre pouvoir personnel signifie retrouver notre capacité de nous engager dans la vie, arrêter de nous en retirer.

La femme dans la salle de contrôle du monstre transformé par Joy qu'elle appelle son image de la Déesse représente un nouveau type de contrôle sur la vie de Joy, un pouvoir basé sur une relation différente. Le terme ésotérique pour la *chose* qui incarne le pouvoir-avec, et non le pouvoir-sur, est le Gardien du seuil. Le Gardien met des limites et définit des frontières, ce pour quoi il ou elle vit sur le seuil, à la barrière, au lieu de passage.

Le pouvoir n'est utile que quand il peut être limité aussi bien qu'exprimé. La terre symbolise la contention, les limites et le silence. Quand nous sommes sûres que notre colère et notre agressivité pourront être limitées, nous nous sentons libres de les exprimer d'une manière qui ne blesse personne. Le Gardien donne corps à notre pouvoir de choisir quand exprimer quelque chose et quoi, quand et à propos de quoi garder le silence – non pas par culpabilité, mais par sens de l'honneur et de l'estime de soi. Contenir des émotions et des énergies n'est pas la même chose que les supprimer. Un cercle de pierres contient le feu (mais ne l'éteint pas avec de la boue) de telle sorte que les flammes peuvent nous chauffer sans brûler la forêt.

Pour être libre de vouloir, pour faire des choix, il faut être capable de dire non aussi bien que oui. Si la haine de Soi est seulement bannie sans être transformée en Gardien, aucun changement réel n'arrivera. Moi-même, par exemple, j'ai été une douce dingue du travail la plus grande partie de ma vie, sous l'empire d'une haine de Soi plutôt forte. Après des années de travail magique et de thérapie, la haine de Soi a renoncé à sa prise. Je me suis retrouvée avec une énorme énergie, et j'ai commencé à prendre en charge encore plus de travail et de projets, car tout me semblait tellement intéressant que je ne pouvais tout simplement pas dire non. Je travaille toujours à mieux

connaître le Gardien (ce pour quoi ma discussion sur le Gardien, comme vous l'avez remarqué, est plus courte et plus vague que ma discussion de la haine de soi). Mon Gardien m'apprend lentement à reconnaître et à écouter les signaux d'avertissement en provenance du jeune Soi, qui disent : « Calme-toi, ralentis. » J'ai besoin de faire les choses plus lentement et de manière plus réfléchie, de faire des siestes, de manger mieux, de laisser le répondeur enregistrer – d'arriver à ne pas me sentir tellement à part, et d'être capable de partager les responsabilités et le pouvoir plus largement avec les autres.

Pour Joy, le Gardien représente une nouvelle relation avec l'autodiscipline. Elle pourrait dire non à la télévision et oui à des projets créatifs sans avoir à se faire violence. Elle pourrait prendre plaisir à exercer ses compétences.

Pour quelqu'un d'autre, le Gardien peut représenter la capacité de mettre des limites à ses relations, de se connecter sans être submergé, d'affirmer ses pensées et ses sentiments sans avoir besoin d'attaquer. Pour une autre personne encore, le Gardien signifie la capacité de dire non à la drogue ou à l'alcool.

Le Gardien est un aspect du Soi profond. C'est une conscience basée sur l'intégrité et non sur la culpabilité ; comme tel, il nous permet d'en appeler au pouvoir-du-dedans, il nous permet de contrôler et de choisir nos actions – non de contrôler nos sensations. Et le Gardien est un guérisseur.

Car de même que nos paysages intérieurs sont le miroir de notre culture, de même la culture est le miroir de nos structures internes. La culture du pouvoir-sur crée la souffrance. Les vies de ceux qui deviennent victimes de ces oppressions extérieures sont pleines de souffrances. Et les vies intérieures aussi bien des bourreaux que des victimes font mal et saignent.

Transformer le paysage intérieur est seulement la première étape. À moins de changer les structures de la culture, nous les refléterons encore et encore ; nous serons prises dans une bataille constante pour éviter d'être ramenées encore à une image de domination. Retrouver son pouvoir personnel nous donne le

courage de demander un changement à la base du pouvoir de la société. Avoir surmonté notre terreur de l'anéantissement nous permet d'envisager sans vertige la possibilité réelle d'un anéantissement total, d'affronter le désespoir et la rage que nous cause la souffrance infligée par notre culture ; cela nous permet aussi de transformer cette souffrance en résistance active à la destruction, de créer avec cette souffrance une vision d'une nouvelle culture basée sur une autre source de pouvoir, de travailler pour cette vision, de nous risquer nous-mêmes à son service, même si ce travail semble désespéré et démesuré. En refusant la domination de la haine de soi, nous nous libérons de la solitude imposée – et nous nous rendons capables de nous connecter aux autres, de mettre ensemble nos pouvoirs et nos désirs. En donnant naissance au Gardien, nous devenons gardiens – de nous-mêmes, l'une de l'autre, de la communauté de vie.

La magie a souvent été pensée comme l'art de faire devenir vrais les rêves ; l'art de réaliser les visions. Mais avant que nous puissions rendre réelle la vision d'une culture intégrée, nous devons la *voir*. Nous devons avoir de nouvelles images à l'esprit, nous aventurer dans un paysage transformé, raconter de nouvelles histoires. Mais les histoires de la mise à distance ont formé nos esprits ; comment nous libérer d'elles si une vision nouvelle n'est pas déjà là pour nous aider ?

Les images et les histoires de l'immanence abondent dans notre passé culturel, dans les mythes et les religions de nombreuses cultures contemporaines. Aussi notre recherche de vision nous amène inévitablement au royaume de la religion, même si nous ne voulons pas y aller : ce que nous nommons *religion* est le terreau de la culture, dans lequel poussent consciemment ou inconsciemment les systèmes de croyances, les histoires, les formes de pensée sur lesquels sont basées toutes les autres institutions.

Quand nous nous tournons vers les religions de l'immanence, que nous les appelions sorcellerie, paganisme, polythéisme ou spiritualité, que nous prenions nos sources dans les mythologies celtique, grecque, amérindienne, orientale, ou africaine, nous rencontrons un paradoxe. Nous rencontrons le Dieu/Déesse : le tout, la fabrication intriquée de l'être, la danse, la tisserande et le réseau des connexions, le schème, la spirale. Nous disons « Elle ». Mais Elle est avant le sexe ; Celle dont le

nom ne peut être épelé car Elle est le cercle – avant qu'il soit brisé par un nom qui sépare.

Mais la Déesse a de nombreux noms : Isis, Ceridwen, Astarté, Miriam, Oshun, White Buffalo Woman, Kuan Yin, Diana, Amaterasu, Ishtar, la Femme changeante, Yemaya... et Elle a de nombreux aspects : Jeune Fille, Mère, Vieille, Lune, Terre, Arbre, Étoile, Flamme, Déesse du chaudron, Déesse du foyer, Guérisseuse, Araignée, Dame des choses sauvages. Le Dieu qui est son aspect mâle, l'autre pôle de cette unité à l'origine non brisée, a aussi de nombreux noms : Pan, Dionysos, Osiris, Dumuzi, Baal, Lugh, Coyote, Alegha... et Il a aussi de nombreux aspects : Enfant, Danseur, Père, Semeur, Dieu cornu, Chasseur, Dieu mourant, Guérisseur, Homme vert, Soleil, Arbre, Pierre levée.

Depuis Jung, beaucoup de penseurs qui explorent la mythologie ont considéré les Déeses et les Dieux comme des *archétypes* qui représentent les structures sous-jacentes de l'âme humaine. Les archétypes ont été organisés en dualités – ils nous disent comment diviser le monde et ses pouvoirs, comment diviser notre nature en parts masculine et féminine, en dépit du fait qu'historiquement les aspects des Déeses et des Dieux se recouvrent et s'échangent¹. Elle peut être soleil et Lui peut être lune ; Elle peut être ciel et Il peut être terre ; les deux ont à jouer leur rôle dans le drame de la naissance, de la croissance et de la mort.

Le concept d'archétypes est lui-même un symptôme de la mise à distance ; il est dérivé de la notion platonicienne d'un monde qui n'est pas réel mais n'est qu'une ombre, l'imitation de formes parfaites préexistantes. Pour une sorcière le monde lui-même est la réalité. Les Déeses et les Dieux ne sont pas de simples entités psychologiques, existant dans l'âme comme si l'âme était une grotte retirée du monde ; eux aussi sont réels, ils sont les moyens de penser-en-choses des forces réelles, des expériences réelles.

Quand je parle en public, je demande toujours au groupe :

« Voudriez-vous avoir une vision de la Déesse ? » Quand elles disent oui, je leur dis de se tourner vers la personne assise à côté d'elles et de la regarder. La Déesse immanente n'est pas une abstraction.

Les images, les symboles, les aspects sont des voies d'accès et non des définitions. Il n'y a pas de nature sous-jacente féminine ou masculine – il y a la réalité de ce dont nous faisons l'expérience, dans nos corps qui diffèrent, dans la différence d'impact que la culture a sur chaque sexe. Et pourtant nous pouvons créer des visions, nous pouvons apprendre, et ce que nous apprenons, ce que nous nommons, ce que nous rendons conscient, peut être intégré. Les symboles nous disent : « Regarde cela. Apprends de cette chose. Deviens cette chose. Ouvre un chemin pour que le pouvoir puisse venir en toi. » Et bien que les symboles et les images n'existent pas en dehors de nous qui les percevons, les forces, le pouvoir-du-dedans sont réels. Mais quand nous parlons de ces pouvoirs, nous signifions pouvoir dans le seul sens d'*être capable*. Les Déeses, les Dieux sont notre potentiel.

Ainsi je parle de la Déesse comme d'une tisserande, une araignée, et je commence à faire attention aux araignées qui tissent leurs toiles dans les coins. Je fais l'expérience de la toile comme un rythme de fils et d'espaces. Je vois qu'il y a des nœuds et des vides, et que le jeu de la matière et de l'espace donne à toute la toile une tension, la rend à la fois robuste et élastique, un ressort. Je médite sur la toile et c'est cette sensation de robustesse que je retiens, que je savoure, que j'incorpore jusqu'à être capable de la rappeler à volonté. Je cherche dans ma propre vie ces nœuds, ces espaces – dans les mots, dans les relations –, et connaître la *sensation* de la toile me donne le pouvoir d'être capable de sentir la même robustesse dans les nœuds et les espaces de ma vie.

Et parce que l'araignée, la toile sont réelles et contiennent toute la richesse de la réalité, elles peuvent, d'autres jours, me donner d'autres pouvoirs. En regardant l'araignée extraire les

fil de son propre corps, je peux apprendre à extraire des cordes d'énergie de mon propre corps, à les tisser dans de nouvelles formes ; à extraire des mots de ma tête, de mes mains – pour tisser cette page.

L'imagerie de la Déesse, du Dieu, peut ouvrir des chemins conduisant hors des cultures patriarcales, ouvrir des canaux aux pouvoirs dont nous avons besoin pour nous transformer, pour transformer nos visions et nos histoires.

L'imagerie de la Déesse évoque le pouvoir de la mère dans nos vies. Les symboles de la Déesse et du Dieu peuvent nous aider à devenir capables d'intégrer ce pouvoir, à le rendre conscient et à en disposer au lieu de le nier et de le fuir.

En tant qu'enfants nous partageons un champ d'énergie avec nos mères. Au début nous ne connaissons pas le sens de la différence, mais seulement un terrain mouvant de sentiments/sensations indifférenciés : la chaleur, le froid, le plaisir, la satiété, l'odeur et le goût du lait délicieux, la souffrance, la faim dévorante, la frustration douloureuse, la rage, l'amour. Petit à petit nous devenons conscients, faibles et dépendants. Petit à petit nous maîtrisons nos membres, nos voix, nos sens, nous développons le souci d'un moi qui s'abstrait du champ engloutissant.

Mais ce champ, *mère*, reste longtemps, longtemps la terre sur et contre laquelle nous nous voyons. Nous devenons séparés, figés dans notre être propre, mais elle reste amorphe, omniprésente. Sa présence évoque les anciennes sensations, la profonde nostalgie de la félicité enfantine – être pris dans les bras, être bercé, être soigné sur un mode passif. En même temps elle évoque l'ancienne terreur, la terre sous nos pieds qui peut disparaître pour de bon, comme elle le fait dans ces moments où nous pleurons et ne sommes pas apaisés, où nous avons faim et ne sommes pas nourris. Et elle appelle la rage contre notre propre faiblesse, contre notre impuissance, contre son pouvoir tout-puissant de donner ou de refuser le réconfort.

En grandissant, en apprenant à marcher et à parler, à jouer,

à tenir des objets, des outils, des jouets, nous développons une nouvelle source de plaisir dans le sentiment de maîtrise, de contrôle, qui renforce le sens du moi. Nous devenons lentement conscients qu'il y a quelque chose en plus que le soi et la terre-mère, conscients que le monde est peuplé de moi. Ces autres sont différents de nous et différents de la terre maternelle, et en grandissant nous trouvons que nous pouvons faire de plus en plus de connexions indépendamment de notre mère, nous devenons plus distinctement nous-mêmes, nous nous éloignons un peu plus de l'engloutissement ; nous calmons la terreur d'être happés en arrière dans la faiblesse, terreur d'autant plus forte qu'elle est en partie désir de retourner à la félicité première.

À ce point la culture intervient pour rendre l'expérience de la petite fille très différente de celle du petit garçon. Car alors que la fille lutte pour émerger de la terre maternelle, pour trouver d'autres personnes à imiter et à qui ressembler, pour devenir une personne vraiment distincte de sa mère, la culture lui rappelle sa similitude essentielle – elle est du même genre. Dans notre culture le genre est la division de base, la dualité primaire.

De mille manières subtiles la culture décourage la petite fille du plaisir de la maîtrise et récompense sa dépendance. Lorsqu'elle regarde le monde des adultes, elle voit tout le temps que le monde de la maîtrise et la récompense de l'effort appartiennent aux hommes. Mais la culture patriarcale lui fait une promesse séduisante : on s'occupera de toi, tu peux profiter de cette passivité lascive, de cette dépendance sensuelle, et quant à ta terreur d'être faible, à ta peur de glisser en arrière, d'être avalée par la terre, pourquoi t'en faire, tu deviendras toi-même la terre, une meilleure terre, une terre plus fertile. Tu grandiras dans le royaume magique et puissant de la mère. Tu seras la terre elle-même. Bien que les hommes jouent à être des maîtres, ce sera toi qui les soutiendras. Dans la culture patriarcale la fille n'a pas à se différencier complètement. Elle n'a jamais à apprendre à voir sa mère non comme la terre mais

comme une autre. Elle peut demeurer fluide, indistincte, flottante autour d'un autre, enveloppante et dévorante, prenant la position de la terre plutôt que celle d'un être en soi, percevant les sentiments des autres plutôt que connaissant les siens, s'adaptant aux besoins et aux désirs des autres. Elle devient le soutien qui se fait marcher dessus.

Pour le garçon la culture patriarcale a un autre message : tu es différent, tu es distinct de la terre-mère. Tu es d'un genre différent. Et de plus, tu es supérieur. Le monde de la maîtrise et du contrôle, le plaisir qui vient de ta différence – tout cela appartient aux créatures comme toi.

Mais le prix est élevé. La promesse de la culture patriarcale au garçon est qu'il peut construire un soi autour du cœur de sa différence d'avec la terre-mère – un soi dont les plaisirs les plus profonds viennent non pas du doux enveloppement du corps par la chair, de l'âme par le soin, mais de la maîtrise, de la compétence, du contrôle, non souillés par la dépendance et la terreur de l'abandon. « Et en même temps, murmure la culture, tu peux *posséder* une source de ces bons sentiments nourrissants, une créature-mère, à toi tout seul. »

Aussi le garçon va de terreur en terreur, de dépendance en dépendance. Car la compétence et la maîtrise peuvent échouer. La construction du sens de soi autour de la différence d'avec sa mère demande au garçon de se couper l'herbe sous les pieds, car un sentiment bien plus profond que les plaisirs de la performance prend sa source dans l'écartèlement envie/peur, désir/terreur de sa relation à sa mère. En fuyant la peur de la mort, il tarira la source de vie. Jamais le garçon ne développera sa propre source de matière-mère magique, sa propre source de nourriture du soi. Il sera dépendant de la femme qu'il possède, comme le petit garçon l'était de sa mère. Il la désirera et sera terrifié par elle. Et il y aura toujours un abîme qu'il n'arrivera jamais à franchir – car le cœur de son identité est basé sur sa différence.

Il en arrivera à sentir la nature, le monde lui-même, comme

la mère – attirante, menaçante, désirable, dangereuse, une manière de sentir qui est inconnue aux femmes. Toujours et encore, de plus en plus, il aura besoin d'affirmer sa fragile maîtrise, son contrôle, son pouvoir sur les autres. Il prendra sa revanche sur le corps de la terre.

Notre culture est formée par les images et les réalités de cette revanche. Les icônes de la pornographie, la réalité de notre technologie destructrice et polluante, la réalité du viol et de la violence institutionnalisée contre les femmes, de la violence dans toutes les institutions de domination, tout cela reflète cette revanche.

La coupure entre la culture et la nature détermine le caractère du travail lui-même. Ce n'est pas une coïncidence si ce qu'on appelle la discipline industrielle a commencé à s'imposer au travail à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, quand l'atelier a commencé à être séparé de la maison, quand les femmes ont été progressivement arrachées à de nombreux types de travaux productifs, et quand la revanche contre la nature a culminé dans les bûchers de sorcières. Dans une société mécaniste, qu'elle soit capitaliste ou communiste, notre conception sous-jacente du travail est que le maternel, le nourricier, le *sensiment* doivent en être exclus.

La structure du temps de travail et le manque de services de garde d'enfants rendent difficile de travailler à plein temps lorsqu'on a la charge des premiers soins à un petit enfant ; ces problèmes font qu'il est impossible à la majorité des hommes qui travaillent à plein temps de partager également les soins aux enfants, même s'ils le désirent. Nous trouvons normal que les soucis personnels ne doivent pas déranger le travail, que la maladie d'un enfant ou une histoire d'amour brisée ne doivent pas diminuer l'efficacité d'un travailleur. Rares sont les lieux de travail où les collègues peuvent s'offrir réciproquement, spontanément, réconfort et soutien émotionnel ; le plus souvent ils sont en compétition les uns avec les autres. Le travail en cours lui-même demande souvent que nous réprimions

nos sentiments, que nous ignorions les besoins de nos corps, que nous niions l'ennui et la fatigue.

Maîtriser ou contrôler, et non sentir ou nourrir, détermine la place de quelqu'un dans la hiérarchie du travail. Les travaux de statut élevé sont ceux dans lesquels le travailleur contrôle des choses ou des gens. Le travail nourricier – soins aux enfants, enseignement, soins aux malades – n'est pas récompensé par la société. Ceux dont le travail implique du contrôle sont mieux payés, et l'accès à l'argent leur donne un plus grand contrôle sur tous les domaines de la vie.

Dinnerstein, Chodorow et d'autres théoriciennes ont suggéré qu'amener les hommes à s'occuper des enfants à l'égal des femmes pourrait guérir notre blessure culturelle. Mais c'est une option valable seulement pour quelques privilégiés dont les emplois permettent une grande flexibilité. Il y a implicitement dans cette idée une demande beaucoup plus radicale ; pour que les hommes partagent l'éducation des enfants de manière plus que symbolique, nous avons besoin de restructurer la nature du travail, c'est-à-dire toute notre structure économique et sociale.

Imaginons un instant un autre type de restructuration : nous faisons entrer les soins des enfants dans le monde du travail. Ils ne seraient plus isolés dans des jardins d'enfants, mais feraient partie de notre activité journalière, comme dans un village tribal. Dans la proposition qui suit, j'ai volontairement laissé inchangée la distribution du pouvoir entre les genres, j'ai seulement changé l'organisation des soins aux enfants.

Vous arrivez dans l'entreprise pour une réunion. L'hôtesse d'accueil qui vous salue est en train d'allaiter son bébé de deux mois. Le couffin est posé à côté de la machine à écrire. Elle vous indique un couloir dans lequel deux gamins de sept ans sur des skateboards vous dépassent en zigzaguant. La réunion a lieu dans une salle de conférences avec de grandes portes vitrées donnant sur un terrain de jeux équipé de toboggans, de balançoires et d'autres activités. Un membre du groupe est chargé

de prendre des notes ; un autre est chargé de s'occuper des situations de crise qui peuvent surgir parmi les enfants. En général les enfants jouent bien ensemble – les plus grands gardent un œil sur les plus jeunes et interviennent en cas d'entreprise dangereuse. À la fin de la réunion, vous prenez un nouveau rendez-vous avec le directeur. « Vendredi après-midi, c'est mon jour avec les enfants, dit-il en consultant son agenda. Pourquoi ne nous rencontrerions-nous pas au zoo – nous pourrions parler de cela à fond devant la cage des singes. »

Dans un tel monde, la productivité pourrait diminuer – ou elle pourrait être mesurée sur une échelle différente, qui tienne compte de la qualité des relations dans la vie des gens, une échelle qui ne se mesurerait plus à l'aune du profit mais des besoins des gens et du bien-être de la prochaine génération. Les décisions prises en donnant la main à un enfant et en observant les éléphants et les tigres seraient peut-être moins nombreuses mais elles seraient plus ancrées dans l'humanité que celles prises en prenant un troisième Martini lors d'un élégant déjeuner sans enfants. Elles protégeraient aussi sans doute mieux la vie.

Il est peu vraisemblable qu'un tel scénario arrive jamais. Avant que les hôtesse d'accueil puissent s'occuper de leurs bébés dans les halls des entreprises, nous aurons à nous défaire de la hiérarchie entre cadres et réceptionnistes, de la structure des entreprises elle-même, qui est maintenue par la coupure entre le travail et l'activité nourricière. Car seule la négation de nos sentiments nous permet de continuer à désirer nous soumettre à l'autorité du pouvoir-sur.

Nous sommes face à une injonction paradoxale. Nous luttons pour mettre fin à la revanche de la culture sur la nature, pour construire une nouvelle position. Mais nous avons été nous-mêmes élevées par nos mères, et nous sommes porteuses d'une grande ambivalence, d'un désir silencieux de revanche qui nous conduit à acquiescer, qui nous conduit, jusque dans

nos luttes, à séparer la maîtrise de l'activité nourricière, à mettre de côté nos sentiments, nos enfants, nos terreurs et nos désirs les plus profonds.

Aussi nous nous tournons vers l'imagerie de la Déesse pour nous guérir, car les images de la Déesse nous disent : « Rappelle-toi. Rappelle-toi le pouvoir de la mère – reprends possession de la terre sur laquelle tu te tiens, reprends possession de l'aspiration et de la terreur – fais tien ce pouvoir avec une conscience qui aille plus profond que les triomphes et les échecs de ta propre mère, qui te permette de connaître en toi le mouvement des grands pouvoirs de la vie et de la mort, de l'activité nourricière et de la limite, tout ce dont ta propre enfance, ta propre mère étaient seulement une expression. »

Nous pouvons nommer cette terre, ce pouvoir nourricier, *Gaïa*, et ce nom La sépare de notre mémoire infantile/corporelle de Son pouvoir. Éprouvons *Gaïa* comme séparée de Maman, distincte. Nous pouvons développer notre relation avec elle parce qu'elle devient distincte de Maman. Quand nous avons notre propre connexion à la terre, nous n'avons plus besoin de Maman pour être la terre ; nous pouvons nous séparer, la laisser devenir un moi distinct à nos yeux, un soi distinct.

Pour un homme, la relation personnelle avec *Gaïa* est une voie pour sortir du piège de la culture car un homme qui prend en lui sa propre connexion avec la Déesse éprouve le pouvoir nourricier en lui-même, indépendamment de son lien avec une femme vivante. De même que, quand la terre a été nommée, une femme ne peut plus rester fusionnée avec elle, de même un homme, quand la terre a été nommée comme une réalité vivante, ne peut plus rester si agréablement coupé d'elle. *Gaïa* fait du pouvoir de la mère une force consciente, ce avec quoi nous devons apprendre à vivre.

Apprendre à vivre avec, faire des connexions, nous appelons cela *invoker*. Quand nous invoquons la Déesse nous réveillons dans nos esprits Son imagerie et Ses symboles ; nous les tenons

à l'esprit, nous leur permettons de faire surgir le pouvoir (la capacité de faire) qu'ils contiennent. Ils s'enracinent dans le jeune Soi avant de devenir en nous de nouveaux schèmes d'énergie subtile qui se manifestent en tant qu'actions. Je peux invoquer *Gaïa* par un poème, une chanson ou une mélodie : La terre, l'eau, le feu, l'air/Fait retour, retour, retour, retour.

Dans un rituel, une cérémonie² : « Liquéfiez-vous, dit une voix. Sentez vos genoux mollir et vos corps s'alourdir. Laissez-vous couler dans la terre. Touchez la terre avec vos mains, vos bras, votre visage. Restez là. Et tandis que vous restez, vous commencez à vous dissoudre. Votre peau, vos os, vos yeux, votre propre souffle s'en vont. Vous êtes sans forme, reposant dans la terre, bercées sur la sombre poitrine de la mère. Tout ce que vous savez, tout ce que vous avez été, tous les petits ennuis que vous portez dans votre esprit, les choses qui vous semblaient si importantes – tout est parti maintenant. Laissez-les partir. Vous n'êtes rien – un espace dans l'obscur. »

« Mais maintenant, dans ce rien, dans cet espace, vous commencez à sentir une étincelle. Quelque chose vous pousse vers le haut. Une chaleur. Un pouvoir – le pouvoir de la terre. Quelque chose coule à travers vous à nouveau – vous entendez un battement, un rythme – c'est le battement de votre cœur. Vous inspirez. Doucement, doucement vous commencez à vous lever. »

Pouvoirs de la terre
Pouvoirs prenant forme
Se levant pour naître
Se levant pour être né

Nous nous levons tandis que la mélodie se fait plus puissante. Nous reprenons forme, nous chantons, nous respirons, nos corps serpentent alors que nous dansons les uns avec les autres dans le cercle.

*Elle change tout ce qu'elle touche
Et tout ce qu'Elle touche change*

Notre chant est de joie. Nous sommes entières à nouveau, séparées, nous-mêmes. Nous sommes changées.

Mais ce qui est le plus important, c'est que la Déesse est invoquée dans la conscience de notre expérience vécue. Par exemple, je plante mon jardin et je sens Gaïa dans mes mains et sous mes ongles, je La reconnais quand les graines germent, quand les feuilles s'ouvrent, quand les fruits gonflent et mûrissent. Et parce que j'ai reconnu ce pouvoir, parce que je me suis éveillée à lui, parce que je l'ai chanté, et que j'ai placé ses images dans mon âme, l'expérience que j'en ai s'approfondit et s'enrichit.

Cette expérience enveloppe l'activité nourricière mais aussi la mort. Les plants de laitue font plein de rejets – je dois en arracher beaucoup et cela m'attriste de détruire les pousses qui sortent si bravement, si jeunes. Je creuse la terre et je trouve un nid de perce-oreilles ou une couvée d'escargots que j'écrase. Le jardin est plein de choses qui doivent être tuées pour que d'autres puissent pousser – et certaines de celles que je veux voir pousser sont mangées jusqu'à la racine avant d'avoir pu le faire.

L'anéantissement est présent au milieu de la vie ; il n'est pas séparé de la vie, de même que la présence de la terreur n'était pas absente de notre première expérience de l'amour. Mais en nommant la force de mort comme l'un des aspects de Gaïa, en l'appelant Hécate, Kali, Anna, la Vieille, je deviens à la fois moins fusionnée à elle et plus proche d'elle. La Vieille aussi devient une source de pouvoir – mettre fin, limiter, détruire. Tandis que j'invoque ce pouvoir et que je le savoure dans mon expérience, il devient aussi moins étranger – moins une force du dehors qui m'envahit, plus ma propre force.

Hécate est appelée la Déesse des carrefours, c'est-à-dire des choix. Je dois choisir laquelle des laitues arracher, laquelle lais-

ser. Je manie le terrible pouvoir qu'enfant j'attribuais à ma propre mère : le pouvoir d'anéantir. Je peux, je dois choisir ce pouvoir encore et encore, car il n'est pas de choix qui ne supprime d'autres possibilités.

En invoquant ce pouvoir au lieu de le fuir, je développe un sens de la maîtrise qui n'est pas fondé sur la négation de la sensation. C'est la maîtrise de l'art, qui est fondée sur la sensation – le jeu érotique des matières et des espaces qui me dit que filer, que couper ; la limite mise par le Gardien qui me donne la force ; le cadrage qui fait que l'image s'affirme.

Choisir est aussi commencer. La Mère et la Vieille sont presque toujours accompagnées d'un troisième aspect : la Jeune Fille qui est la naissance, le renouveau qui vient du choix. Invoquer la Jeune Fille, c'est invoquer le pouvoir du soi émergeant de la terre.

Les multiples visages, les qualités de la Jeune Fille, deviennent autant d'indicateurs qui disent : « Fais l'expérience de cela et fais tien son pouvoir. »

La Jeune Fille est Athéna, patronne de l'art et de la culture – pas l'Athéna patriarcale, née de la cuisse de Jupiter, mais la vierge primitive, accomplie, dont le pouvoir est de se créer elle-même, de créer les travaux de l'art et de la culture qui différencient le soi de la nature, et cela, non pas par revanche mais comme une manière d'être une avec la nature en y créant de la beauté. Athéna est aussi la guerrière ; elle peut combattre, Elle protège les siens. Car pour être des soi nous devons être capables de combattre, de protéger nos frontières et nos créations.

La Jeune Fille est aussi Artémis, la Dame des choses sauvages. L'invoquer c'est réveiller la sauvagerie du soi, les sentiments qui ne seront pas apprivoisés, et l'intégrité sur soi qui soutient notre droit à sentir, à être différentes, à être qui nous sommes et à marcher dans le chemin où nous marchons. Cette liberté convient à la Vierge, comme Artémis est une Vierge, elle nous convient en tant que complètes par nous-mêmes, avec notre propre relation indépendante avec la Mère et la Vieille, les

forces de la vie et de la mort. Artémis vit dans la forêt, dans le monde sauvage. Elle n'est pas limitée par les murs de la ville, et à travers elle nous pouvons invoquer notre propre pouvoir d'échapper aux murs et aux restrictions de la culture, à la domination de la haine de soi, de sorte que nous soyons liées non par les règles et les autorités, mais par notre propre expérience de l'équilibre, par les conséquences de nos actions.

Artémis est la Grande Ourse – et nous nous souvenons de ce que l'ours a promis à Joy : l'immortalité et la capacité de grogner. Lorsque Joy libère l'ours, nous pouvons voir qu'elle est prête à déchaîner le pouvoir d'Artémis, le soi sauvage, de se l'approprier au lieu de le mettre en cage. En échange, l'ours a rendu à Joy ses sensations sauvages, son grognement, sa capacité à se protéger elle-même. Main dans la main avec l'immortalité vient la liberté, non pas la liberté par rapport au cycle de la vie et de la mort, mais la liberté par rapport à la relation enfantine à la vie et à la mort, par rapport à la peur et à la faiblesse. Car le pouvoir de la Jeune Fille, du soi, est celui du renouveau, celui du commencement.

Et la Jeune Fille est aussi Koré-qui-devient-Perséphone, Celle qui descend dans le monde souterrain, dans la mort, et renaît, éternellement neuve. Koré est parente d'Isis, d'Inanna, d'Astarté. L'histoire du viol de Koré est une addition tardive, peut-être une référence historique à la destruction de l'ancienne culture de la Déesse³, ou une tentative patriarcale de subvertir le pouvoir du mythe. Le mythe lui-même est une histoire construite autour d'une expérience d'origine, qui était un rituel, la célébration des Thesmophories dans l'ancienne Grèce. Le rituel parlait de la descente et de la remontée. Le premier jour, des cochons, des gâteaux en pâte à pain et des branches de pin étaient jetés dans les fissures sacrées de la terre, et le troisième jour, le jour appelé *kalligeneia* (bien né), le grain pourri de l'année précédente était remonté et mélangé avec le nouveau. L'ancienne Koré montre ainsi le pouvoir de l'union de la vie et de la mort ; elle nous enseigne le secret que le renouveau ne

peut être séparé du déclin, que c'est la mort qui rend la vie fertile.

Le téléphone sonne, alors que je suis là, assise, à écrire à propos de Koré. La voisine d'un ami a disparu. Elle est partie travailler il y a deux jours – et n'a pas été vue depuis. Il appelle pour me demander de faire un rituel pour elle.

J'arrête d'écrire et j'invoque Koré – pas seulement la première Koré, mais la Déesse tardive, la Koré qui survit, qui revient après le viol, qui offre l'espoir et la promesse du renouveau, même dans le monde souterrain. Nous avons besoin d'Elle aussi dans une ville où chaque jour des femmes sont violées, battues, tuées dans les parcs et dans les rues. Nous pouvons reconnaître Son pouvoir en nous, dans nos amies qui ont survécu au viol, aux coups, aux dommages infligés par cette culture. Nous pouvons La trouver dans des femmes qui entrent dans le domaine de l'obscur, qui travaillent à l'intérieur des zones qui font souffrir pour les transformer. Je pense à la fille d'un de mes professeurs qui après avoir été violée a travaillé à créer un centre d'accueil pour les femmes violées. Je pense à une femme de 74 ans qui se consacre à aider des mourants.

Nous avons besoin de la rage de la mère de Koré, la rage qui ne se soumettra pas, la rage qui surgit du désespoir, la rage qui apporte des résultats. Déméter qui a appelé à la première action de grève avec obstruction pacifique de l'histoire, qui a inventé la résistance passive, qui a dit : « Rien ne poussera avant que ma fille soit revenue », et dont les exigences doivent être satisfaites ; Déméter, qui refuse à jamais d'ignorer l'horreur de Sa perte et de continuer le travail comme d'habitude ; Déméter – notre propre pouvoir de souffrir, mais de transformer cette souffrance en une force qui oblige au changement, qui apporte le renouveau.

Car la Déesse, qui est immanente, se révèle dans des femmes vivantes, et ainsi Elle change. Aujourd'hui Déméter se révèle à moi dans Helen Caldicott ; maintenant Elle est présente dans ma propre rage à l'annonce de l'autorisation de mise en service

du réacteur nucléaire de Diablo Canyon sur un site proche d'une faille sismique. Je vais à une réunion aider à organiser le blocus, et Déméter apparaît sous les traits d'un homme qui, avec sa fille adolescente, projette de risquer une arrestation en bloquant la route vers l'usine. Car le pouvoir de Déméter, la rage qui guérit, n'a pas de sexe. Son image, Sa présence peut libérer ce pouvoir en quiconque s'ouvre à Elle.

Retournons donc au Dieu. Le Dieu est une figure problématique aujourd'hui ; Ses noms multiples, Ses nombreux aspects, semblent à beaucoup de gens moins satisfaisants, moins transformateurs que les images de la Déesse. Il est difficile à beaucoup d'entre nous de répondre de manière nouvelle à des images mâles, quand dans toutes nos vies on nous a demandé de répondre à des normes mâles. Les vieux mythes – même ceux de l'art sorcier – semblent souvent trop fermement hétérosexuels, fondés sur un monde disparu dans lequel tous les êtres étaient gentiment accouplés, deux par deux, comme les animaux dans l'Arche de Noé. Il est trop facile de voir la Déesse et le Dieu « divisant le travail de la divinité conformément aux rôles sexuels », comme s'en est plainte un jour une de mes étudiantes.

Cependant les symboles du Dieu peuvent avoir un grand pouvoir transformateur, un pouvoir qui va au-delà des mots, au-delà de la raison, qui brise les restrictions que la culture impose aux hommes et aux femmes. Mais ce pouvoir ne vient pas du dieu conçu comme un modèle, comme quelqu'un à imiter. Les visages du Dieu désignent des expériences, elles disent : « Regarde cela, sens ceci. Reconnais cela en toi et nomme son pouvoir pour être capable de faire appel à lui. » Le Dieu, comme la Déesse, peut devenir un des « symboles d'un autre principe de réalité ». Il peut être « l'image de la joie et de la complétude ; la voix qui n'ordonne pas mais qui chante ; le geste qui offre et qui reçoit ; l'action qui fait la paix et met un terme au travail de conquête ; la libération du temps qui unit l'humain à dieu, l'humain avec la nature⁴ ».

De même que le fait de nommer la force nourricière de la mère nous permet en même temps de nous en séparer et de nous y reconnecter librement, de même donner un nom et une figure à la masculinité nous permet, aussi bien aux femmes qu'aux hommes, d'établir une connexion indépendante des rôles mensongers et des stéréotypes destructeurs de la masculinité – indépendante y compris d'une identification avec les hommes qui dans nos vies ont été formés et modelés par de fausses aspirations.

Par *masculinité* je ne désigne aucune des qualités qui ont été arbitrairement assignées aux hommes comme si elles ne s'appliquaient pas aux femmes. Je *ne veux pas* dire des choses comme l'agression, l'affirmation, l'activité, le côté yang, la rationalité et le discours. Je veux dire seulement le pouvoir d'être « chez soi » – fort, puissant, et éveillé aux sensations d'un corps mâle.

Beaucoup de femmes aujourd'hui diraient qu'elles n'ont besoin d'aucune connexion avec la masculinité, quelle que soit la manière dont elle est définie ou transformée. Pour certaines cela peut être vrai. Pour d'autres femmes et d'autres hommes, les rôles d'homme qu'offre notre culture ont tellement souillé la masculinité qu'on ne peut l'approcher sans se salir.

C'est la culture, plus que telle personne particulière, qui a besoin d'images capables de transformer la masculinité. Certaines contesteraient même ce jugement, et définiraient la masculinité, les hommes eux-mêmes, comme le problème et affirmeraient que les hommes sont défectueux au plus profond, peut-être même au niveau génétique. Mais cette analyse est trop simple, c'est encore une histoire de bons et de mauvais, piégée dans une forme de pensée dualiste. Elle ignore les conditions qui font de nous les hommes et les femmes que nous sommes, et la manière dont les effets douloureux de ces conditions varient dans les différentes classes et races.

Les images du Dieu ne devraient pas assigner des pouvoirs en fonction du genre de manière aussi visiblement dualiste. Au contraire il y a moyen de penser-en-choses à propos des

questions de similitude et de différence. Dans une culture où le genre est la division principale, nous avons besoin d'images des deux genres pour nous rendre capables d'entrer dans tous nos pouvoirs.

Dans la petite enfance, nous dépensons une énergie énorme à travailler les questions de similitude et de différence. À qui ressemblons-nous ? À qui ne ressemblons-nous pas ? C'est ainsi que nous en venons graduellement à avoir un sens de qui nous sommes, c'est ainsi que nous nous donnons forme. Il est simpliste de penser que les petites filles s'identifient exclusivement à leur Maman, et les petits garçons à leur Papa (car on fait toujours comme s'il y avait sûrement un Papa). Nous faisons chacun un nœud complexe d'identifications et de refus entrecroisés. Je suis : une fille (comme Maman), mince (comme Papa), j'ai les yeux marrons (comme Maman), et j'aime le salami (comme Papa), et je suis bonne en art (différente des deux). Dans ce travail difficile et complexe de différenciation, de formation du soi et de sortie du territoire de la mère, nous utilisons tous les gens importants autour de nous. Souvent, dans la culture patriarcale, aussi bien pour les filles que pour les garçons, la part de nous qui se sent libre et autonome, en dehors du contrôle du royaume de la mère, est identifiée à la masculinité. Cela peut rester vrai y compris pour des femmes qui consciemment – émotionnellement, sexuellement et politiquement – se sont engagées dans une identification avec les femmes.

Cela pourrait changer évidemment si de nouveaux arrangements pour l'éducation des enfants associaient les hommes et les femmes aux peurs et aux plaisirs de la petite enfance, mais il faudrait pour cela que changent également tous les éléments de notre culture qui renforcent encore et encore l'identification du soi comme masculin et de l'*autre* comme féminin.

Le soi masculin, dans une culture où les hommes s'occupent rarement de jeunes enfants, en vient à sembler sans taches, propre, non contaminé par l'obscur mixture de désir et de

crainte qu'évoque le pouvoir de la mère. Dans une culture où la maîtrise est le royaume des hommes, le soi masculin en vient à être identifié avec tout ce qui représente la compétence, le contrôle, l'aventure, l'esprit, la lumière, la transcendance par rapport aux obscures demandes du corps. Pourtant cette prétendue liberté est en fait un déni – du corps, de la sensation, de la vulnérabilité et de la mortalité.

Le déni est renforcé parce que notre système économique et politique en dépend. La structure du travail est fondée sur ce déni, on l'a vu. La guerre, une autre activité réservée aux hommes, requiert d'eux qu'ils nient leur peur, qu'ils refoulent l'instinct naturel qui les ferait courir comme des dératés pour fuir le danger. Ce déni rend possibles l'aveuglement et l'abrutissement qui font commettre aux hommes des atrocités, des tortures, des meurtres, des viols. Un homme qui identifie le fait d'être soi avec lui-même peut facilement voir dans tout être différent l'autre – un être non pleinement humain, un terrain à conquérir.

Les images de Dieu qui peuvent avoir des effets libérateurs sont celles qui renvoient fermement au corps sensible, au sexe, au pouvoir de la mortalité. Ce n'est pas une personne individuelle ou un groupe particulier qui ont besoin de ces images ; c'est la culture tout entière qui doit reconnecter la masculinité avec la terre, avec la chair. Si nous ne sommes pas forcés, en tant que culture, de faire la paix avec la terre, avec la chair, la figure du mâle pur et transcendant sera toujours là pour nous en décharger, pour promettre le salut dans quelque monde meilleur. Il sera aussi toujours là pour promettre de façon mensongère que le soi peut entièrement se libérer de la terre, que la maîtrise et le contrôle peuvent complètement gagner sur les forces profondes de la vie et de la mort, que la nature peut être domestiquée.

Alan Acacia, un ami qui enseigne avec moi dans une classe de magie pour hommes, parlait du besoin d'images du Père Terre. J'ai d'abord trouvé sa phrase agaçante et presque offen-

sante. Il me semblait que le pouvoir du père avait fait rage trop longtemps et n'avait pas besoin d'être renouvelé maintenant, dans la religion de la Déesse. Mais en y pensant, en m'autorisant à éprouver ce qu'était le Dieu-Terre, j'ai compris que cette image avait existé dans la mythologie de la religion de la terre. Le Père Terre est l'Homme vert de l'art sorcier, le Dieu qui est représenté couronné de feuilles, enlacé de vignes, l'esprit de la végétation, des choses qui poussent, la forêt. L'image dit : « Fais cette expérience : tu es bien enracinée dans la terre, connais la force qui spirale vers le haut – ce que cela fait de fleurir, de gonfler en fruit, de mûrir au soleil, de perdre ses feuilles, de fermenter, de devenir enivrant. Connais le cycle qui revient et revient ; tu n'es pas séparée de lui. C'est la source de ta vie. »

Le Dieu est un animal : cerf, bouc, taureau, sanglier. Il est le chaman cornu de la grotte préhistorique, Il porte la baguette de l'oiseau, Il sourit avec des yeux de hibou. Son image dit : « Souviens-toi que la maîtrise n'est pas tout ; souviens-toi de la partie la plus profonde de toi-même, encore indomptée, dont la force est celle de l'instinct ; rappelle-toi que tu saignes, que tu sens et ressens, que tu peux avoir dans ton corps une grâce animale, qu'il y a une élégance, un contrôle, qui ne sont pas imposés par l'esprit sur la nature, mais qui émanent du corps, qui émanent du fait d'être dans le monde, à chaque moment, comme si nous y étions chez nous, comme un animal est chez lui là où il est. »

Le Dieu est le Chasseur. Je pense au chasseur alors que Ed et moi campons dans un endroit sauvage près d'un lac de haute montagne. L'eau est si pure que nous pouvons voir la truite passer quand nous regardons au pied des rochers de granit blanc sur lesquels nous sommes assis. Le soir, la truite sort pour se nourrir. Elle aussi est une chasseresse. Je regarde celle que nous avons adoptée comme la nôtre, je la regarde glisser doucement en allant et venant le long du rocher, et puis bondir d'un coup pour attraper un insecte tourbillonnant au moment où il touche la surface de l'eau. Je réalise qu'être un chasseur est

un état de conscience particulier : être à la fois aux aguets et détendu, prêt à bouger en un instant, à prendre sans hésitation. Si la truite bouge si vite c'est que quelque chose dans son esprit a la forme d'un insecte ; quelque chose dans l'esprit du chasseur doit reproduire la proie, doit la connaître si bien que le chasseur devient la proie. Et, bien que la chasse ne soit pas une qualité mâle (Artémis est chasseresse elle aussi), peut-être que le Chasseur nous dit que cette forme de conscience est un passage que les hommes peuvent utiliser pour arriver à ce que les femmes font plus facilement. Ils peuvent développer la capacité de fusionner, d'accueillir un autre être comme une part de soi-même, de couler autour de cet être, de devenir terre aussi bien que soi.

Le Chasseur devient l'agent de mortalité ; il manie le terrible pouvoir d'anéantissement, et pourtant la part de lui qui devient la proie s'ouvre à cette mort. Ainsi, à quelque chose d'autre vie est donnée. Et les pouvoirs de vie et de mort sont unis en Lui comme en Elle ; ils ne sont pas exclusivement les pouvoirs des femmes et ne peuvent donc pas être placés sous le contrôle des femmes. Ce sont les pouvoirs sous-jacents à toute la vie.

Le Dieu est phallique. Il est l'arbre de mai, la pierre levée, le pénis, le Dieu mourant et ressuscitant. Pan est tout, désir et terreur. Panique. Mais le Dieu est plus que la seule fertilité physique. Comme le phallus, Il dit : « Fais l'expérience de ceci, le plaisir. Connais dans ton propre corps comment il monte et s'évanouit, et ouvre-toi à lui, non pas comme plaisir de la performance et de la maîtrise, mais comme le plaisir plus profond du corps plissé, le désir profond que tu peux connaître à nouveau quand tu ne nies plus l'obscur. » Le pénis, quand il n'est plus un instrument de contrôle, devient l'emblème de la vulnérabilité, de la sensibilité. Comme tel il est libérateur pour les hommes, car le pénis comme arme est un instrument mort, en bois, qui n'apporte pas de réel plaisir.

Le Dieu descend aussi dans le monde souterrain. L'image du Dieu qui croît et meurt chaque année dit : « Regarde, fais

l'expérience des saisons, de la ronde sans fin de la naissance, de la mort et du renouveau. » Ce qu'Il sacrifie est la possibilité mâle de s'écarter du royaume de la vie et de la mort, comme la Déesse qui descend sacrifie Sa possibilité de rester la terre de la vie et de la mort, non le soi qui subit la mort.

Dans la culture de la mise à distance, l'image qui lie le mâle avec la mortalité est bien sûr celle du Christ crucifié. L'iconographie de la chrétienté diffère peu – comme beaucoup l'ont remarqué – de celle de l'ancienne Déesse Vierge et de son fils sacré, qui ne meurt que pour renaître dans l'immortalité. Peut-être cette similarité explique-t-elle une partie du pouvoir de la chrétienté, de son emprise sur le cœur et l'esprit. Car l'image du corps masculin torturé sur la croix nous confronte à notre désir inconscient que la masculinité elle-même puisse nous extraire de la sphère de la mortalité, de la mort et de la souffrance. Mais, au lieu que cette confrontation nous contraigne à une plus grande connexion avec notre propre chair et notre propre vie mortelles, la chrétienté nous trompe avec sa promesse mensongère d'une résurrection dans un autre monde. Quel que soit le potentiel d'intégration que promette la figure du Christ, il a été perdu trop souvent dans les hiérarchies des Églises et des chapelles, sous l'autorité du dogme, dans les formes de pensée et les récits de la mise à distance.

Parce que les Dieux se révèlent dans des hommes et des femmes vivants, ils changent. Les mythes changent. Peut-être retournent-ils vers leurs formes originales. Peut-être nous emmènent-ils dans des lieux où nous n'avons jamais été.

Nous voyons donc Koré descendre non parce qu'Elle est enlevée, mais parce qu'Elle sait elle-même qu'il est temps de quitter Sa mère, d'explorer ce qui se trouve au-delà de la terre ensoleillée que Sa mère régit. Elle cherche le passage, et finalement Elle trouve le gouffre qui conduit vers le bas. Elle entre, pleine de frayeur, mais avançant toujours, portant Sa torche pour éclairer la voie.

Déméter pleure, Elle cherche, Elle enrage. Koré marche,

délibérément, de Sa propre volonté libre, dans les ténèbres. Y va-t-elle pour reconforter les fantômes tremblants de l'enfer ? Ou pour acquérir un savoir plus profond que la surface des choses ? Ou entre-t-elle dans l'obscurité pour la changer – pour la rêver sous les nouvelles formes qu'Elle a à l'esprit ?

Et le Dieu descend. Beau Garçon, Il s'appelle Adonis, Osiris, Dionysos. Les femmes pleurent, les Déeses pleurent, leurs larmes creusent le sol ; Son sang court en tapis rouges de fleurs. Koré est le pavot ; Il est l'anémone. Il choisit de descendre, car comme Icare il a volé et découvert que Sa tentative d'échapper à la terre apportait seulement une autre sorte de destruction. Maintenant Il veut connaître Son corps, Ses os, de l'intérieur ; Il sent la vie agir en Lui, montant d'en dessous, et Il désire connaître sa source, S'abandonner, faire un avec cette source. Pour cela Il est prêt au sacrifice.

Ils descendent donc, chacun déroulant sa propre voie vers le bas à travers son propre chemin, son propre dédale. Labyrinthe.

Et ils se rencontrent au centre, dans la matrice obscure, au cœur de la terre. Leur rencontre est un choc ; ils sont brisés. Car Il voit qu'Elle n'est pas la terre enveloppante mais un soi, comme le Sien, marchant à travers le labyrinthe. Et elle voit qu'Il n'est pas un brillant immortel ; des cornes de taureau lui ont poussé sur Son chemin vers le bas, Il est un animal. Ils sont forcés de se regarder l'un l'autre dans les yeux.

Ils se nourrissent du fruit de la mort, la grenade. Le fruit de Perséphone, le fruit qui saigne, qui tache leurs mains et leurs doigts. Ce fruit est couronné d'une fleur comme une vulve ouverte ; écarter les lèvres et trouvez le clitoris. Ou c'est une balle remplie de graines. Les graines sont rouges et aussi blanches, comme la lune. Comme la chair. Comme le pavot, comme l'anémone. Elles sont sucrées ; elles tachent les lèvres. Ce sont des cristaux rouges, enchâssés dans une matrice.

Elles sont claires comme l'eau. Larmes. Graines.

Le fruit de la vie.

Comme toutes les graines leur instinct est de lever, de forcer leur chemin vers le haut.

De même que les Déesses et les Dieux sentent le pouvoir bouger dans leur ventre et leurs membres, nous le sentons se lever en nous, comme notre propre pouvoir de faire appel à eux, de faire monter les mystères de l'obscur et de renouveler la lumière. Nous les invoquons, nous devenons eux : Lui qui descend et s'élève, Elle qui change tout ce qu'Elle touche.

Mais nous avons mangé le fruit de Perséphone, et nous sommes changés. Nous ne pourrions plus jamais être tout à fait séparés de l'obscur, de la terre, de la chair. En nous, Perséphone habite le monde souterrain, non comme une reine mais comme une amie. En nous habite le Dieu obscur, non comme un démon, un séducteur, un tyran, mais comme un consolateur qui nous reconforte de la promesse du renouveau. Ce sont les rêveurs aux yeux ouverts, et ce que leurs rêves font exister dans le monde souterrain ce sont les visions qui s'élèvent pour restaurer la terre. Nos visions. Notre pouvoir.

CONSTRUIRE LA COMMUNAUTÉ : LES PROCESSUS DE GROUPES

Nous avons tous le désir de rentrer chez nous, quelque part où nous n'avons jamais été – un lieu, à la fois souvenir et vision, dont nous pouvons seulement capter des aperçus de temps en temps. La communauté. Quelque part il y a des gens auxquels nous pouvons parler avec passion sans que les mots nous restent dans la gorge. Quelque part un cercle de mains s'ouvrira pour nous recevoir, des yeux s'allumeront quand nous entrerons, des voix célébreront avec nous notre entrée dans notre propre pouvoir. La communauté signifie une force qui rejoint notre propre force pour faire le travail qui doit être fait. Des bras pour nous soutenir quand nous défaillons. Un cercle de guérison. Un cercle d'amis. Un lieu où nous pouvons être libres.

Quelques aperçus. Un cercle d'amis est assis sur la pelouse d'une ferme blanche du Middle West. Il y a une grange rouge, un saule pleureur et un feu dans un chaudron, c'est la nuit. Nous chantons, faisons monter le pouvoir et nous parlons avec passion les unes aux autres. « C'est le sol le plus riche du monde », dit quelqu'un, et tout d'un coup je suis sûre que nous pourrions encore y arriver ; en dépit de tout, nous pourrions encore inventer une manière de vivre qui serait digne de la richesse de cette terre. L'Amérique détruit tellement – les cultures qui étaient là avant que l'Amérique blanche arrive, le buffle, les forêts, la sauvagerie – et pourtant la terre est assez riche et assez vaste pour nous permettre de construire de nouveau.

Ici, à côté du champ de maïs, au cœur de l'Amérique, je peux voir que la communauté dont j'ai la vision n'est pas si différente de celles qui ont existé avant. Un cercle de tipis dans la plaine, un rassemblement de voisins pour construire une grange ne sont pas si différents de la promesse qu'a murmurée la terre à mes grands-parents immigrants qui fuyaient la servitude de l'armée russe, et de la promesse inscrite sur la statue de la Liberté, des mots que nous entendons résonner encore et encore dans tous les documents appris à l'école et dont on nous a dit qu'ils fondaient l'Amérique : Liberté, Égalité, Justice, Citoyenneté. Dans une dimension qui est juste de l'autre côté de nos paupières, existe une Amérique qui tient ces promesses, et quelquefois quand nous clignons les yeux trop lentement nous pensons que nous sommes là-bas. Chez nous.

Dans cette Amérique, tout parle avec passion : les champs, les montagnes, les arbres, les oiseaux, les enfants. Tout brille de l'intérieur et tout a un cœur secret et obscur où se tient son pouvoir. Toutes les choses se donnent les unes aux autres, comme les Indiens disent que les animaux et les plantes se donnent dans la mort afin que leur mort nourrisse la vie. L'Amérique qui se donne à les mains débordantes de l'abondance qui remplit tout ventre vide, un cœur généreux qui ne demande rien en retour, et un esprit sauvage qui essaiera tout un jour ou l'autre. Cette Amérique accueille les errants, et son peuple sait comment rester uni. Ils savent comment rire et ils savent comment aimer.

Quand nous ouvrons nos yeux avec cette image de l'Amérique encore collée à nos paupières et que nous regardons autour de nous, l'Amérique que nous voyons paraît insupportable. Dans cette Amérique-ci nous disons à l'enfant : « Cela ne fera pas mal », et ensuite nous faisons passer le courant électrique. Dans cette Amérique-ci nous nous accrochons au dernier croûton, et nous gardons les choses bien enfermées, jusqu'à ce que nous-mêmes soyons enfermés dans la douleur de nos poings et de nos mâchoires serrés. Nous sommes isolés,

dans cette Amérique-ci – nous sommes terrifiés de voir cette Amérique faire tourner ses machines pour produire les armes d'une guerre qui nous tuera tous. La plupart du temps, nous nous sentons impuissantes. Nous sentons qu'il n'y a rien que nous puissions faire.

La communauté. Ce n'est pas suffisant de se confronter à la haine de soi, de changer nos structures psychiques internes, de filer de nouveaux mythes et de nouvelles histoires. Tant que nous nous sentons impuissantes dans les arènes politiques et sociales, nous ne pouvons pas être libres. Nous ne pouvons prendre les décisions qui nous affectent le plus. Or si nous identifions la Déesse immanente avec la réalité, notre pratique spirituelle doit se confronter à cette réalité.

Le territoire de notre quête va au-delà du soi individuel, au-delà de la nature sauvage, dans la rue, vers les usines nucléaires, vers les laboratoires militaires, et vers les prisons. Il va là où se joue le drame, le conflit, là où se déroule la bataille de notre temps.

L'action est rituel, mythe, vision, quête. Car la plupart d'entre nous, ne vivant pas dans la nature sauvage, ne peuvent découvrir dans le cœur de la sauvagerie les figures de la crainte qui donnent forme à nos limitations internes et les transformer en pouvoir. Les figures dans nos esprits qui limitent notre pouvoir-du-dedans sont des miroirs de la prison, de l'arme, du gardien. Pour retrouver notre pouvoir, nous devons entrer dans le territoire des menaces réelles grâce auxquelles notre culture nous contrôle. Comme Inanna, Perséphone, Osiris, Dumuzi – comme toutes les Déeses et les Dieux qui descendent et reviennent –, nous pouvons nous aussi entrer dans le royaume de ce dont nous avons le plus peur, bien que cela puisse prendre pour nous la forme d'un laboratoire militaire ou d'une prison. Nous pouvons dissoudre l'ombre de notre bombe intime quand nous nous confrontons aux fabricants de la vraie bombe. À l'intérieur de ce royaume, quand nous nous joignons en communauté, en solidarité, nous pouvons aussi trouver des

sources de force et de renouveau – la véritable magie qui dissout la peur.

Et nous nous rapprochons les unes des autres, ne serait-ce que parce que la bataille est trop vaste pour y aller en ordre dispersé. Dans la communauté, nous évoquons et convoquons un pouvoir dont la dimension va au-delà des intérêts du soi personnel, car le pouvoir-du-dedans ne peut exister dans un vide. Le pouvoir-du-dedans est plus qu'une sensation, plus que l'éclair d'une illumination ou d'une vision intérieure; il implique notre sens de la connexion avec les autres, notre connaissance de l'impact que nous avons sur les autres. Le pouvoir-du-dedans est le pouvoir du don, qui vient de notre volonté de nous dépenser, d'être là pour les autres au prix du risque et de l'effort.

Dans cette Amérique-ci, on nous enseigne à servir d'abord notre propre intérêt, à être compétitifs, à nous améliorer en tant qu'individus. Nous sommes donc contrôlés par les promesses et les menaces – contrôlés à un niveau si profond que nous en sommes rarement conscients. Un jour une vision, une expérience, peut nous ouvrir les yeux.

Aller en prison pour une action politique est une expérience qui peut nous en apprendre plus sur la conscience qu'une centaine de séminaires de formation. Car en prison, nous expérimentons de manière directe les mécanismes de contrôle de notre culture. Nous voyons leurs opérations toutes nues, dépouillées des subtilités habituelles. Le pouvoir-sur est un étau, un crampon, qui nous tient grâce à nos espoirs et à nos peurs. Car il y a toujours des privilèges à gagner si l'on se conduit bien, et il y a toujours un lieu pire dans lequel ils peuvent nous mettre, il y a toujours quelque chose qu'ils peuvent nous faire ou nous prendre, si nous refusons d'être contrôlés. Donc nous sommes pris. En prison nous ne pouvons pas échapper à la connaissance de ce contrôle : le système lui-même a mis au point un millier de rituels mineurs, un millier de petites règles pour faire rentrer la leçon encore et encore.

Par exemple, on nous attache les poignets dans le dos non pas pour nous dissuader d'attaquer la police, mais pour nous faire sentir l'étendue de notre faiblesse. Les conditions de détention, le manque d'air, les cellules sans fenêtres, les toilettes communes dont la chasse d'eau ne peut être actionnée que de l'extérieur par les gardiens, sont là pour nous rappeler, au cas où nous serions emmenés dans un endroit plus décent, que nous pouvons toujours être renvoyés vers un endroit pire. Nous déshabiller pour nous fouiller, nous faire pencher en avant, tirer sur nos joues, nous faire tousser, autant d'exigences qui ne servent pas réellement à découvrir si nous avons de la contrebande fourrée dans le trou du cul, mais bien à nous apprendre que l'humiliation est l'arme favorite mise en place par le système contre le soi.

Nous sortons de la prison en colère, brûlant d'une rage qui ne diminue pas, car, quand nous regardons autour de nous, jour après jour, nous voyons le même système opérer. Partout nous sommes environnés de jolies images de récompenses à gagner. Elles sont affichées sur les murs, annoncées dans les magazines, elles cabriolent à la télévision. Mais ce n'est pas réellement à l'image de la robe, de la voiture, du jacuzzi, de la chaîne en or que nous réagissons, même s'ils apportent du plaisir – c'est au sens du statut, à la reconnaissance de notre valeur qu'ils sont censés représenter.

La prison, l'hôpital psychiatrique sont au contraire là pour désigner les lieux les pires – où ils peuvent nous emmener si nous résistons au contrôle. Certes la plupart d'entre nous ne vivent pas dans la peur constante d'être emmenés en prison, mais la prison est plutôt un symbole du millier de petits rituels de punition auxquels nous sommes confrontés à notre travail, à la maison, dans la rue. Il y a une infinité de manières pour la culture de nous confirmer que nous ne valons rien, de la réprimande du chef au ricanement du maître d'hôtel ou au regard de l'épicier quand nous sortons nos tickets d'alimentation.

L'immanence signifie que chacun d'entre nous a une valeur

propre – même si nous ne pouvons pas la sentir parce que nous croyons en elle comme en une doctrine théologique. Nous sentons notre valeur quand nous nous connectons à une autre personne, quand nous pouvons reconforter quelqu'un dans la détresse, soulager la souffrance de quelqu'un, faire un travail qui signifie quelque chose pour nous. Nous sentons notre propre valeur quand nous aidons à donner forme aux choix qui nous affectent.

Pour évoquer et convoquer le pouvoir-du-dedans, pour nous libérer, nous devons être prêts à aller au-delà de l'intérêt personnel, à cesser de loucher vers la carotte et de reculer devant le bâton. Nous devons être prêts à donner.

Dans une communauté, nous avons le pouvoir de nous guérir et de nous aider l'un l'autre, un pouvoir qui va au-delà du soi individuel.

Voici une histoire : une femme est violée. Cela n'a rien d'inhabituel, des femmes sont violées tous les jours. Cette femme cependant est membre d'une communauté de femmes forte et solidaire. Elle croit qu'elle sait qui est l'homme ; mais elle ne peut pas rassembler suffisamment de preuves pour le poursuivre en justice. Peut-être a-t-elle quelques doutes elle-même sur le fait d'envoyer quelqu'un en prison, où il peut très bien être violé à son tour, et sûrement pas être réformé pour autant. Que nous soyons d'accord ou non avec ses doutes, c'est ce qu'elle sent.

Elle se tourne vers sa communauté. Un groupe de femmes se rend avec elle au lieu de travail du violeur. Elles attendent qu'il sorte de l'immeuble et l'entourent.

Les femmes n'ont aucune force à leur disposition. Elles ne peuvent en appeler ni aux armes ni aux prisons de l'État. Elles mettent simplement l'homme face à son acte et à sa responsabilité. Elles apparaissent devant lui comme une communauté vivante qui dit : « Ce que vous avez fait est intolérable pour nous. »

L'homme est honteux, embarrassé, sur la défensive. Il est

forcé de regarder sa victime en face, de la voir dans un nouveau contexte. Change-t-il ? Nous ne savons pas. Mais dans cette communauté, il ne cause plus de problèmes.

Une autre histoire : un jeune homme a fait des séjours en hôpital psychiatrique pendant la plus grande partie de sa vie. Il a été diagnostiqué schizophrène. Sa sœur fait partie d'une communauté solidaire de militants appartenant à de nombreux collectifs et à une coopérative de logements. Après en avoir discuté avec son ami, elle l'invite à venir vivre auprès d'elle. Il emménage dans un appartement de la coopérative. Au début il quitte à peine sa chambre. Petit à petit, avec des encouragements, il s'aventure dehors. Des amis lui trouvent un travail dans une des entreprises de la communauté. Il n'est pas traité comme une personne malade – mais comme une personne tout court. Au bout d'un an, il trouve un travail lui-même. Il tombe amoureux. Il emménage avec son amie. Il n'est plus une personne malade.

Une autre femme a ce qu'on appelle une dépression psychotique. Elle se fait hospitaliser dans le service psychiatrique d'une université connue. À l'hôpital ils lui disent qu'elle a besoin de se mettre en colère, de s'exprimer. Au troisième jour où le psychiatre qui la suit a traversé le service en trombe, sans répondre à ses questions, elle donne un coup de pied dans une chaise par frustration. Ils l'enferment dans une petite chambre. Elle et son ami décident que l'hôpital la rend encore plus malade. Elle signe sa sortie.

Elle ne peut pas rester seule car ce qu'on appelle sa maladie s'exprime par de la terreur. Elle appartient à un groupe féministe de prise de conscience. Les six femmes du groupe se relaient auprès d'elle. Aucune n'est thérapeute et aucune ne sait ce qu'il faut faire avec quelqu'un en état de terreur – excepté être là. Il en faut bien six, car une seule aurait été épuisée et submergée. Au bout de quelques jours la terreur commence à se tasser. La femme est capable de combattre ses démons intérieurs, de regagner un sentiment de contrôle. Elle n'a plus jamais été hospitalisée.

Dans une communauté, nous découvrons ce que nous valons vraiment en nous aidant les uns les autres à travers les pertes et les crises, en travaillant ensemble à guérir les blessures infligées par cette culture. Dans une communauté, nous pouvons identifier le vice de l'intérêt centré sur le soi, et résister à son contrôle. Nous pouvons être libres.

La communauté s'oppose à la mise à distance – elle nous reconnecte aux autres et à la communauté naturelle qui nous environne et nous soutient. Historiquement, les institutions de domination se sont établies en détruisant les communautés – depuis le mouvement des *enclosures* et les bûchers¹ des sorcières en Europe, jusqu'à la colonisation de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique du Sud et de la Polynésie. Cette entreprise se poursuit avec la destruction des communautés natives américaines, des traditions et des modes de vie des Montagnes noires et du sud-ouest de l'Amérique du Nord. Si notre travail consiste à respiritualiser le monde, nous devons être intimement soucieux de préserver et de créer des communautés. Nous devons lutter contre le principe de domination en résistant à la destruction des communautés qui existent encore, et en créant des communautés fondées sur le principe du pouvoir-du-dedans inhérent à chaque être vivant.

Il y a une croyance qu'on trouve parfois dans la bouche de membres des groupes spirituels qu'on appelle *new age*, c'est que quand vous résistez à quelque chose vous lui donnez de l'énergie et vous le créez. C'est une erreur de conception simpliste qui vient d'une erreur de compréhension quant à la manière dont fonctionne l'énergie. C'est confondre résistance et dénégaration. Quand nous nions une chose, nous la créons – ou en tout cas nous créons les conditions dans lesquelles cette chose peut grandir et prospérer, précisément parce qu'il n'y a pas de résistance. Dans l'Allemagne nazie, ce n'est pas la résistance au fascisme qui a permis l'expansion de l'antisémitisme et conduit aux camps de la mort, c'est l'étendue du déni, le refus d'admettre que de telles choses puissent arriver. Ce n'est pas la résis-

tance à la possibilité de l'holocauste nucléaire qui l'amènera mais son déni.

La résistance cause le conflit. En Amérique aujourd'hui, on nous apprend à avoir peur du conflit. Les femmes en particulier sont éduquées pour être des faiseuses de paix, pour reculer en cas de menace, et pour éviter de se confronter aux autres. Cela ne se fait pas de dire non.

Nous confondons le conflit et la violence, alors que les deux ne sont pas synonymes. La violence n'est pas la colère, ni un cri ni une sensation, un sentiment ou une action spécifique. Je définis *la violence* comme l'imposition du pouvoir-sur. Le directeur qui augmente la vitesse de la chaîne inflige de la violence, même s'il ou elle parle doucement et en souriant. La femme Diné qui pointe sa carabine contre l'agent du gouvernement qui est en train de l'expulser de sa terre est en train de résister à la violence.

Dès que nous essayons de causer un changement, nous pouvons nous attendre à un conflit. S'il n'y a pas de résistance à un changement, c'est qu'il n'y a pas de vrai changement. Au lieu d'avoir peur du conflit, nous pouvons apprendre à accueillir la libération d'énergie qu'il représente. Quand nous opposons notre énergie à un système oppressif, son pouvoir doit se mobiliser contre le nôtre. Ses énergies, ses ressources sont alors détournées de leur travail destructif.

Il y a un élément certain d'audace dans la résistance – par moments on a l'impression de tirer la queue d'un monstre en train de festoyer pour attirer son attention. Les forces que nous affrontons peuvent quelquefois sembler insurmontables, pourtant une colonie de fourmis peut interrompre un pique-nique de géants.

Pour le faire cependant, il faut aller au pique-nique des géants et ne pas rester au nôtre. C'est ce qu'il semble. La résistance exige notre temps et notre énergie. Pourtant, si nous ne résistons pas aveuglément en devenant le reflet de ce que nous combattons, la résistance elle-même peut devenir une tâche

créative. Les menaces que nous affrontons nous incitent à nous lier ensemble sur de nouveaux modes, à comprendre ce qui nous contrôle et à inventer les moyens de nous libérer.

La magie est l'art de tourner le négatif en positif, de filer la paille en un fil d'or. Dans l'acte de résistance, nous pouvons filer l'or de notre vision, nous pouvons nous unir de manière à donner corps à de nouvelles histoires, de nouvelles formes, de nouvelles structures fondées sur l'immanence.

La communauté est bâtie à partir de groupes. Le résultat de tout travail créatif qui demande plus que nos énergies individuelles dépend finalement de la manière dont nous pouvons travailler avec les autres en groupes. Accepter cela est déconcertant car les groupes peuvent être follement frustrants tout aussi bien qu'ils peuvent être un soutien et un facteur de pouvoir. Il y a cependant des procédés que nous pouvons utiliser dans des groupes pour les aider à se développer et à travailler tout en intensifiant et en augmentant chaque énergie individuelle.

Pour donner du pouvoir aux individus, les groupes doivent être assez petits pour que tous aient le temps de parler, d'être entendus, de se connaître personnellement les uns les autres. Le temps que nous donnons à une personne, la profondeur de l'attention avec laquelle nous accueillons ses mots et ses sensations sont des mesures de la valeur que nous lui accordons. Nous mettons en acte la théologie de l'immanence, la croyance que nous sommes valables chacun de façon inhérente, en créant des groupes où il est donné à chaque personne du temps et de l'attention, du respect.

Si nous pensons un groupe ou un cercle comme une entité vivante, nous pouvons imaginer que comme une personne il a un Soi parlant, un jeune Soi et un Soi profond. Il a aussi une structure qui est déterminée par les responsabilités de chaque personne et les relations entre les individus dans le groupe.

Le Soi profond d'un groupe est l'esprit sous-jacent, le sens de la connexion et du but commun, le lien. Le lien est créé et renforcé par le partage de l'énergie – le travail ensemble, le

partage de la nourriture, le fait de se toucher les uns les autres, d'accomplir des rituels, de chanter, de danser, de nourrir, de rire.

Le concept d'esprit de groupe, et même celui de lien de groupe, est un sujet délicat en cette époque de sectes. Mais le lien dont nous parlons ne demande jamais aux gens d'arrêter de penser de façon indépendante et de perdre leur individualité. Au contraire, un petit groupe qui fonctionne au moyen du principe d'immanence – qui accorde à chaque personne du respect pour ses manières de voir, ses idées, ses sensations – renforce le sens du soi individuel.

Le Soi parlant d'un groupe est le soi pensant, les idées, les politiques, les philosophies et les conversations du groupe. Le jeune Soi est le soi sensible, quelque chose qui est souvent ignoré dans les réunions. C'est aussi le sens de l'humour ou du jeu pour un groupe. Un groupe sain doit incorporer tous ces niveaux et travailler avec.

Parler est ce que la plupart des groupes font presque tout le temps. Malheureusement rien ne peut être fait sans en parler avant, durant et après l'événement. Les groupes ont donc des réunions.

Certaines réunions sont meilleures que d'autres, mais aucune réunion n'est aussi agréable qu'une promenade sur la plage, un dîner avec des amis ou une soirée intime avec un amant. Les réunions sont du travail, et les gens préfèrent presque toujours faire quelque chose d'autre. Mais ils viendront tout de même à des réunions s'ils sentent que le travail en vaut la peine, et que leurs contributions sont importantes.

Dans la plupart des groupes hiérarchiques, quel que soit le moment d'une réunion, quelques personnes accaparent la parole. Les autres sont silencieux – ils sont quelquefois impressionnés, plus souvent ennuyés, somnolents, ils écrivent des lettres à des amis absents ou ils pensent à ce qu'ils vont manger au dîner. Ceux qui parlent prennent les décisions et formulent les plans, les autres abdiquent ou se sentent légèrement laissés

de côté. Quand les groupes travaillent de cette façon, ils renforcent les formes de pensée de la mise à distance. Les membres en viennent à l'idée que quelques personnes sont valables et les autres non.

Et souvent dans les groupes, même dans les groupes radicaux et progressistes, les gens qui parlent le plus et reçoivent le plus de temps et d'attention du groupe sont ceux à qui la société dans son ensemble reconnaît le plus de valeur. Ce n'est pas que les hommes, ou les gens de la classe moyenne, ou les Blancs, ou les gens très éduqués conspirent consciemment à garder les autres silencieux – c'est qu'ils ont été subtilement conditionnés depuis leur enfance pour croire que leurs opinions et celles des gens qui leur ressemblent sont valables. Les femmes, les gens de la classe ouvrière, les gens de couleur et les gens sans éducation formelle sont conditionnés pour penser que leurs opinions et leurs sentiments sont sans valeur. Ils ont appris à écouter une voix intérieure qui leur murmure : « Tu ne devrais pas dire cela. Tu ne penses cela que parce qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec toi. Tout le monde en sait plus que toi. »

Les féministes qui sont devenues conscientes des difficultés de beaucoup de femmes à parler en public ont développé un procédé qui aide à résoudre ce problème. Nous nous formons en cercle et chaque personne se voit donner un temps de parole où elle ne sera pas interrompue. Personne n'a à se battre pour avoir la parole, ou pour s'assurer qu'elle aura la chance de parler. Et même celles qui pensent que leurs opinions ont peu de valeur sont parfois surprises de découvrir tout ce qu'elles ont à dire quand la structure de la réunion leur donne le temps de parler.

Les Natifs-Américains font des *tours de rôle* dans la *sweat-lodge*, passant une crécelle de l'un à l'autre. Quelle que soit la personne qui tient la crécelle, elle peut parler, psalmodier, invoquer les éléments, prier, chanter comme elle se sent inspirée. Les procédés pour penser en groupe ou sentir en groupe qui encouragent le partage du pouvoir et la structure circulaire utilisent tous les tours de rôle.

Quand nous faisons des tours de rôle, la qualité de notre écoute est aussi importante que celle de notre parole. Si nous estimons que les points de vue de tout le monde ont une valeur inhérente, nous sommes obligés d'écouter ce que chaque personne dit.

En même temps, lorsque nous parlons, nous devons devenir attentifs au fait que les autres nous écoutent ou non. Au lieu de nous répéter encore et encore, avec le sentiment de ne pas avoir été entendus, nous pouvons apprendre à poser la question du niveau d'attention, à demander aux gens s'ils s'ennuient, à nous taire si nécessaire. Infliger de l'ennui aux autres est une forme de violence².

Exercice d'écoute active

Cet exercice peut nous aider à devenir attentif à la qualité de notre écoute. Il nous aide aussi à apprendre ce que nous sentons lorsqu'on nous écoute effectivement, de façon à pouvoir remarquer le moment où cette écoute se perd.

Divisez-vous par paires, et choisissez un responsable du temps. Prenez un sujet lié aux intérêts du groupe (cf. Appendice B : « Outils pour les groupes », pour une liste de suggestions).

Chaque orateur parle du sujet pendant deux minutes sans interruption. Le temps peut être plus étendu si vous le souhaitez, mais il est utile de pratiquer la limite des deux minutes pour découvrir tout ce qu'on peut dire en peu de temps.

L'autre membre de la paire écoute à la fois le contenu et le sentiment exprimé. À la fin du temps de parole, elle restitue brièvement ce qu'elle a entendu, sans ajouter de jugements, y compris d'approbation. L'un des buts de cet exercice est de découvrir combien il est bon d'être entendu, que nous soyons loués ou non. Car le pouvoir-du-dedans est la capacité de

fonder nos actions sur nos propres valeurs et notre propre sens de ce qui est juste – que les autres approuvent ou non.

Changez les rôles. Ensuite dites chacun à votre partenaire ce que vous avez aimé et ce que vous n'avez pas aimé concernant sa réponse et comment vous vous êtes sentis en faisant l'exercice. Partagez les réponses dans le groupe complet.

Cet exercice est utile dans un groupe dont les membres se sentent déconnectés les uns des autres, car la plupart d'entre nous se connectent plus facilement avec une personne qu'avec un groupe. Cela peut être fait plusieurs fois, en changeant de sujets et de partenaires pour créer de nouvelles lignes de connexion. C'est aussi utile quand les groupes sont en conflit et que personne n'écoute personne, ou quand un groupe est dans une situation qui suscite des sentiments forts ou effrayants.

La qualité du Soi parlant d'un groupe peut être jugée à la qualité du langage utilisé par ses membres. Le langage qui marche bien dans les groupes est le même langage qui marche dans la magie ; c'est simple, fort, concret, direct, évocateur d'images et de sentiments. Nous ne pouvons pas entrer dans nos pouvoirs si nous ne pouvons pas parler avec passion. Plus clairs nous sommes dans notre langage, plus clairs nous sommes à propos de nos sentiments.

Les clichés et les slogans masquent nos sentiments, même à nous-mêmes, en donnant à nos expériences des cadres tout faits. Quand nous nous entendons utiliser un jargon, c'est que nous évitons une pensée originale et que nous gardons pour nous ce que nous sentons. Quand nous disons par exemple : « Cela me donne des boutons », nous utilisons une phrase bateau qui nous évite d'avoir à dire : « Vous me blessez. Vous m'irritez. J'ai peur. » Quand les membres d'un groupe décident de s'entre-congratuler, je me demande s'ils s'apprécient vraiment.

Les groupes de prise de conscience

Le groupe choisit un sujet, comme le succès, nos mères ou le sexe. Nous nous mettons en cercle. Chaque personne parle à tour de rôle. Du temps peut être donné pour des questions, des clarifications ou des réponses. Nous parlons à partir de notre expérience personnelle. Quand le cercle est fini, nous avons une discussion ouverte sur les traits communs et les différences entre nous. À partir de cette discussion, nous pouvons développer une analyse.

C'est le procédé de base à partir duquel s'est développée une bonne part de l'analyse féministe. Nous entrons dans notre pouvoir en cherchant la vérité dans notre expérience, en faisant de nos propres vérités, et non de celles du Grand Homme, la base de nos théories.

Un procédé semblable est appelé le *dialogue quaker*. Chaque membre du cercle parle d'un problème commun, et de comment elle ou lui le résout. On ne commente pas et on ne discute pas ce que dit chacun – mais on apprend des solutions des autres.

Brainstorming

C'est un procédé pour penser ou résoudre des problèmes en groupe. Quand un problème se pose, nous l'exprimons dans le groupe. Les membres sont encouragés à élaborer des solutions créatives, allant du délirant et de l'improbable au pratique. Les idées sont écrites, de préférence sur une grande feuille de papier, afin que tout le monde les voie. Elles ne sont pas discutées ou critiquées. Le propos du *brainstorming* n'est pas de définir une solution, mais de prendre la mesure du spectre d'idées qui peut être balayé. À cette étape, la critique et la référence

insistante aux exigences pratiques ne font qu'amoindrir notre créativité.

Un *brainstorming* peut se faire ou non avec un tour de rôle, mais, même dans une discussion libre, les membres du groupe doivent s'assurer que chaque membre est encouragé à parler, et qu'il n'y a pas quelques membres qui dominent le processus.

Quand le *brainstorming* est fini, nous pouvons prendre quelques-unes des solutions proposées, les affiner et décider d'une action.

Les groupes de partage des sentiments

C'est le quatrième jour de beurre de cacao et de fromage pasteurisé dans le gymnase utilisé comme prison de femmes au blocus de Diablo. Le moral est bon, mais la plupart d'entre nous n'ont pas encore été mises en examen, et nous nous apprêtons à passer là le reste du week-end, dans un endroit où vous ne pouvez pas fermer une porte et vous échapper de la gaieté générale, même un moment. Nous commençons à entendre un ronchonnement sur les bords – l'annonce d'un mécontentement qui monte. Quinze d'entre nous environ se rassemblent en cercle dans la cour. L'une après l'autre nous parlons, sans être interrompues, sans être questionnées, sans avoir à répondre, sans se faire conseiller.

« Tout le monde parle toujours de notre magnifique unité, et je me sens seule. Terriblement seule. Mon groupe d'affinités ne fonctionne pas, et il y a tous ces contacts superficiels – tout le monde s'embrasse et tout cela, mais il n'y a personne à qui je puisse réellement parler. »

« Je suis arrivée ici par désespoir. Je n'avais pas vraiment le temps, mais je ne pouvais pas continuer à lire les titres dans les journaux tous les jours et à sentir que je ne pouvais rien faire. Aussi je suis là – et cela m'a fait tant de bien d'être là, de faire

quelque chose, n'importe quoi – même si ce n'était que d'être un corps, assise en face de cette damnée usine. Mais tout de même, lorsqu'on voit les forces qu'ils ont, leur pouvoir – ils sont si nombreux, avec toutes les armes, et les tribunaux et les lois. Tout ce qu'ils ont à faire est de nous balayer comme des ordures. Et je ne sais pas, je ne me sens pas pleine d'amour et de paix avec tout ce tas d'ordures – je suis en colère. Je me fous réellement en colère. J'ai envie de cogner quelqu'un ou de tuer quelqu'un. Mais *je ne veux pas*. »

« J'ai laissé mes enfants pour venir ici – et c'est bien comme ça, car si je suis ici, c'est pour mes enfants. Mais Jessica n'a que trois ans et je m'inquiète pour elle, et tout ce que je veux, c'est rentrer à la maison ! J'ai envie de coucher dans mon lit. Je veux ma brosse à dents à moi ! Je veux pouvoir fermer la porte et me reposer et je ne peux pas supporter que des gens marchent sur mon tapis. »

Et tandis que chaque femme dit ce qu'elle sent, le reste murmure son accord : « Mum, mum, mum. Oui, je sens cela aussi. Et cela. Et cela. Et une partie de moi-même – même cela. » Jusqu'à ce qu'il semble que nous soyons chacune tous les aspects des autres, ou d'un soi plus vaste, chacune d'entre nous exprimant une facette du tout. Et le tout est riche ; il est infiniment plus riche que le silence, il est plus profond qu'un hurra, qu'un chant joyeux, qu'une embrassade. Nous commençons à sentir que nous nous connaissons les unes les autres, que nous sommes liées, que nous ne sommes plus seules.

Dans les groupes de partage des sentiments, nous nous mettons en cercle, et chaque personne parle de n'importe quel sentiment dont il ou elle a pensé auparavant qu'il serait inacceptable pour le groupe. Chaque personne peut demander une réponse ou préférer ne pas le faire. Toutes sont aussi encouragées à parler des craintes qu'elles pourraient avoir sur le fait d'exprimer leurs sentiments.

Le jeune Soi d'un groupe est le Soi sentant. Un lien de groupe est un lien émotionnel, et nous nous lions, bien sûr, en

partageant de l'affection, de la joie, du plaisir, du rire et de la confiance. Mais nos sentiments négatifs – colère, culpabilité, honte, tristesse, solitude et désespoir – sont potentiellement des sources de lien encore plus puissantes. Ce sont des sentiments que nous essayons de serrer secrètement contre notre poitrine, tandis que la haine de soi murmure à nos oreilles : « Tu es la seule personne assez malade ou assez méchante pour penser comme cela. » Pour le jeune Soi, le conflit, lorsque nous sentons des émotions qui ne sont pas sympathiques, peut devenir de vie ou de mort : « Est-ce que moi qui sens comme cela, je mérite d'être liée à la communauté humaine ? Est-ce que je mérite d'exister ? D'être aimée ? » Le jeune Soi est entraîné par la culture à croire que tout ce qu'il sent est mauvais. On nous élève de façon à être en compétition avec les autres dès le moment où nous pouvons parler, tout en nous apprenant que les bonnes personnes ne sont pas compétitives. Nous sommes élevés dans un climat de violence dans lequel la force est la réponse nationale à toutes les questions, et en même temps on nous apprend que la colère et l'agression sont mauvaises. Nous sommes entraînés à nous sentir inutiles tant que nous n'avons pas l'approbation des autres.

Le jeune Soi se sent donc coléreux, compétitif, jaloux, râleur, dépendant, faible, peureux et seul. Souvent le jeune Soi croit qu'il est le seul à sentir ces choses, que tous les autres sont altruistes, gentils, toujours de bonne humeur, généreux, braves, honnêtes et prospères. Le jeune Soi peut craindre que ses sentiments soient si négatifs et si mauvais que les libérer causerait une catastrophe.

Plus nous gardons le silence sur nos sentiments négatifs, plus nous nous sentons à part et aliénés, et plus les sentiments non exprimés deviennent des sources de conflit de groupe. Mais quand nous sentons que notre colère, notre souffrance peuvent être acceptées et partagées, nous sentons que notre droit d'être les personnes que nous sommes est reconnu au niveau le plus profond.

Le jeune Soi hume l'air d'un groupe très précautionneusement avant de décider qu'il peut y montrer son vrai visage en toute sécurité. Malheureusement, les manières par lesquelles nous répondons habituellement aux sentiments convainquent le jeune Soi que ces derniers ne sont pas acceptables. Personne n'aime voir quelqu'un d'autre dans la souffrance ; aussi quand nous essayons de remonter le moral des gens, de les faire se sentir mieux, de résoudre leurs problèmes – ou quand nous discutons au sujet du contenu du sentiment –, nous sommes en train d'avertir le jeune Soi : non, cela ne va pas de sentir ce que tu sens.

Les groupes rencontrent des difficultés quand des membres commencent à prendre en charge les problèmes des autres, à donner des conseils. Informer quelqu'un peut lui donner plus de pouvoir ; lui donner des conseils le rend dépendant, implique qu'il n'est pas assez intelligent pour évaluer l'information lui-même. Si nous conseillons à Joan de rouler son tapis pendant la journée pour que les autres ne marchent pas dessus, nous ne lui avons rien dit qu'elle n'ait pu trouver toute seule. Et nous avons mis à l'écart de la conversation l'ensemble de son expérience émotionnelle, en niant ses sentiments au lieu de les accepter.

Il y a beaucoup de techniques pour travailler sur les sentiments dans les groupes.

Nous pouvons commencer chaque réunion du cercle par un rapport *météo* – en donnant à chaque membre une courte période pour parler du temps qu'il fait pour ses émotions. Nous pouvons arrêter périodiquement les discussions pour respirer, se relaxer, demander à chaque personne de dire en deux ou trois mots ce qu'elle sent. Nous pouvons faire attention au style de nos communications, en évitant le blâme, l'apaisement, le calcul ou la distraction³. Nous pouvons faire de nos critiques des messages personnels tels que : « Je me sens blessée quand tu fais cela », au lieu de hurler des attaques comme : « Espèce de vipère ».

Franchement toutes ces techniques peuvent être utiles, mais aucune d'elles ne garantit la formation du lien émotionnel circulaire. En fait, elles peuvent même aller contre. Dans tout groupe qui donne une grande valeur à la correction – qu'elle soit sociale, religieuse, politique, psychologique – le jeune Soi tend à se cacher sous la table. Les vrais sentiments ne sont pas nécessairement corrects et quand nous les exprimons honnêtement, ils peuvent sortir sous des formes qui ne méritent pas le sceau d'approbation du mouvement. Le jeune Soi préfère une atmosphère d'irrévérence, de moquerie, de commérage, et, à l'occasion, de conflit ouvert, plutôt qu'un respect étouffant pour les convenances, quelles qu'elles soient.

La vérité c'est que vous ne pouvez pas tromper le jeune Soi. Le Soi parlant peut répondre au contenu des messages de quelqu'un d'autre – le jeune Soi, lui, répond à l'émotion qui est derrière. Quel que soit le soin avec lequel vous formulez vos énoncés, en évitant d'incriminer l'autre pour ce que vous ressentez vous-même, cela n'a aucune importance pour lui – si vous sentez du mépris pour quelqu'un, le jeune Soi de cette personne le sentira. Le nombre de fois où vous direz : « Je t'entends » n'a pas d'importance, le jeune Soi sait si vous écoutez vraiment ou non.

Pour convaincre le jeune Soi que ses sentiments sont acceptés, nous avons besoin de l'écouter honnêtement et de sentir ce que nous répondons. Car les émotions n'existent jamais dans un vide. Un cercle a un cœur de groupe, comme il a un esprit de groupe. Toute personne qui ressent de la peine, de la rage, ou de la peur est en relation avec un aspect important de la réalité du groupe, auquel chaque personne doit, d'une manière ou d'une autre, être sensible. Si nous ne pouvons pas nous permettre de mettre en avant nos propres sentiments pénibles, si nous essayons de les pousser plus loin ou de les nier, alors nous sommes incapables de les accepter chez une autre personne.

Autocritique avec réponse

Ce procédé est aussi appelé Critique/Autocritique. Le Mouvement pour une nouvelle société le nomme Évaluation/Autoévaluation. Il a été développé par les communistes chinois et a été repris et adapté un peu partout. Je préfère le faire de la manière suivante : le groupe décide d'un ou de plusieurs sujets (voir l'appendice B, « Outils pour les groupes », pour des suggestions). Par exemple : combien de temps est-ce que je consacre au groupe, par comparaison aux autres ? Le groupe fait un tour, chaque personne s'évaluant elle-même en réponse à cette question. Après que chaque personne a parlé, le groupe répond, en lui disant comment il apprécie son évaluation et peut-être la modifie. Le propos est de découvrir si la personne doit changer quelque chose et en quoi le groupe peut l'aider.

À un moment de ma vie, j'ai gardé une citation de Gertrude Stein épinglée sur mon mur. Elle disait quelque chose comme : « L'artiste n'a pas besoin de critique, seulement d'appréciation honnête. S'il a besoin de critique, c'est qu'il n'est pas un artiste. »

Dans son contexte, elle voulait dire qu'un artiste doit apprendre à être son propre critique et ne doit pas dépendre du jugement des autres. Une session d'autocritique nous engage à évaluer quels sont nos critères, et dans quelle mesure nous y satisfaisons, au lieu d'entendre d'autres personnes nous dire en quoi nous n'apportons pas de satisfactions à leurs propres critères. Dans certains groupes la critique/autocritique est faite en centrant la session sur l'évaluation générale d'un individu. Je préfère le procédé décrit ci-dessus car je crois qu'aucune des forces ou des faiblesses dans un groupe n'est seulement individuelle – ce sont des qualités du groupe comme système. Si Jane accapare beaucoup trop la parole à chaque réunion, le problème n'est pas seulement que Jane parle trop mais que Laura ne dit rien, que Tom s'endort au lieu de dire à Jane qu'il s'ennuie, ou que le groupe a besoin d'une facilitation plus active.

De plus, encourager les gens à se critiquer eux-mêmes renforce leur sens de leur valeur – ils reprennent confiance en eux et sont capables de savoir quoi faire et d'analyser dans quelle mesure ils le font.

Exercice pour lier le groupe

Le travail se fait au mieux dans des groupes de quatre à huit personnes. S'asseoir confortablement en cercle. Se lier à la terre, se centrer, et respirer ensemble. Si vous voulez, faites l'Arbre de Vie.

Marcher en rond dans le sens des aiguilles d'une montre. Chaque personne dit son nom, et le groupe le répète.

Le nom peut être dit ou chanté. Le groupe peut le dire de une à trois fois, et peut le rechanter à la personne.

Ensuite chacun ferme les yeux, marche de nouveau en rond. Chaque personne dit son nom, et le groupe le répète. En répétant le nom, nous visualisons la personne (toujours les yeux fermés).

Nous tournons encore. Chaque personne dit son nom. Cette fois, toujours les yeux fermés, nous nous faisons une image de l'énergie de cette personne. Et quand cette image vient à nous, nous la nommons tout haut : « rose », « chaud », « turquoise et rouge », « un bel oiseau tropical ».

Nous prenons le temps de le faire avec chaque personne jusqu'à ce que les images cessent d'affluer et que le silence tombe. Nous apprenons à exercer notre sensibilité au flux et au reflux de l'énergie du groupe.

Après avoir de nouveau marché en cercle, nous nous focalisons sur le centre – respirant ensemble, visualisant toutes les images, les qualités et les énergies de chacun de nous qui flottent au centre. Graduellement, une image ou une scène commence à être créée par l'énergie du groupe. Nous nous la décri-

vons au fur et à mesure que les aspects nous viennent à l'esprit, jusqu'à ce que nous soyons tous clairement dans le même lieu :

« Je vois une jungle. »

« Je vois voler des oiseaux aux couleurs vives. »

« Je vois une montagne – un volcan. »

« Oui, la jungle recouvre ses flancs. »

« Et je vois une grotte. »

« Sur le côté de la montagne. »

« Et nous pouvons y descendre jusqu'au feu. »

Nous pouvons continuer la vision de groupe aussi longtemps que nous voulons. Cela peut devenir un voyage mutuel élaboré. Nous pouvons trouver un symbole du groupe ou une image de pouvoir. Nous pouvons découvrir une tâche à faire.

Quand nous avons fini, nous respirons de nouveau, et retournons à notre espace-temps ordinaire, mettant à la terre toute l'énergie que nous avons fait monter. Ensuite nous pouvons parler de la vision et discuter de sa signification.

Dans le mouvement *Reclaiming*, quand nous apprenons cette technique à des groupes, beaucoup de gens sortent ennuyés ou en colère la première fois, en jugeant les images plates et stéréotypées. Quand nous leur demandons ce qu'ils ont vu qu'ils n'aient pas dit, nous obtenons souvent des réponses comme : « J'ai vu des os et du sang, mais tous les autres voyaient des fleurs, donc je ne voulais pas souiller leur transe. Mais maintenant je me sens aliéné. »

« C'est pas vrai – moi aussi je voyais des os et du sang. Mais comme personne d'autre ne le voyait, je ne voulais pas le dire. »

Quand nous continuons autour du cercle, nous découvrons que personne n'était réellement dans la scène charmante que le groupe avait créée. Les participants voyaient des images beaucoup plus sombres et souvent beaucoup plus puissantes, mais ils les cachaient au groupe. Découvrir combien nous pouvons tous dissimuler à quelque chose de déconcertant, et l'exercice de la transe devient un modèle des processus de groupes dans les situations ordinaires.

Si nous reprenons l'exercice, chaque personne étant cette fois décidée à exprimer des images même négatives, nous accédons à un niveau de pouvoir et de lien de groupe beaucoup plus profond.

Prendre une décision consensuelle

Le processus de décision qui donne corps au principe du pouvoir-du-dedans est appelé consensus. Le consensus a été utilisé par les Quakers (dont la doctrine de la « lumière intérieure » exprime une conception chrétienne de l'immanence), mais le processus a été utilisé informellement depuis des siècles, spécialement dans les cultures natives américaines.

Jerry Mander, dans un article sur la relocalisation forcée des peuples navajo et hopi dans la zone de la Grande Montagne de l'Arizona, cite Olivier La Farge, un agent du Bureau des Affaires indiennes hopi, parlant du consensus hopi : « Il est étranger aux Hopis d'établir les choses par un vote majoritaire à main levée. Un tel vote laisse une minorité insatisfaite, ce qui les met très mal à l'aise. Leur manière naturelle de décider est de discuter entre eux très longtemps, groupe par groupe, jusqu'à ce que l'opinion publique tout entière ait basculé dans une seule direction ⁴. »

Le consensus n'est pas la même chose que le vote. Il ne signifie pas simplement l'unanimité. Les groupes pensent quelquefois qu'ils sont en train d'utiliser le processus de consensus, mais retournent au vote s'ils n'arrivent pas à atteindre l'unanimité. Cela veut dire qu'ils ne sont pas réellement en train d'utiliser le consensus, car celui-ci est basé sur un principe qui le rend complètement différent du vote.

Quand nous votons, nous sommes encore dans le cadre de la dualité. Il y a ici deux possibilités, disons-nous, choisissons l'une par rapport à l'autre. Le choix que fera la majorité des

gens est celui que nous mettrons en œuvre, que les autres l'aient ou pas. La majorité détient un pouvoir-sur la minorité.

Le principe d'immanence, quant à lui, ne donne à personne une autorité pour détenir un pouvoir-sur les autres. Avec le consensus, nous racontons une nouvelle histoire. Nous disons que la voix de chacun vaut la peine d'être entendue, que tous les points de vue sont valides.

Si une proposition rend quelques personnes, même une seule, profondément malheureuses, il y a une raison valable à cette peine, et si nous l'ignorons, nous allons sans doute faire une erreur. Au lieu de dépenser l'énergie du groupe à essayer de forcer ou de manipuler les gens pour leur faire accepter quelque chose dont ils ne veulent pas, nous pouvons abandonner l'une ou les deux branches de l'alternative et chercher une nouvelle solution, une option plus créative qui puisse satisfaire tous les points de vue. Nous pouvons prendre le risque de faire cela car le monde n'est pas vraiment divisé en choix binaires. Il est riche de possibilités infinies.

Le processus de consensus marche mieux avec un facilitateur qui fait parler les gens et garde la réunion centrée (Sur la facilitation, voir le chapitre 7 : « Cercles et toiles : structures de groupes »). Une personne avance une proposition. Dans un petit groupe qui ne fonctionne pas dans l'urgence, le groupe peut faire un tour sur la proposition. Plus souvent la facilitatrice demande si quelqu'un désire en parler, poser des questions ou exposer ses préoccupations.

Le concept de *préoccupation* (*concern*) est important. Les réactions négatives ne sont pas exprimées comme des prises de position vite fait, bien fait. Au lieu de dire : « Je suis catégoriquement contre » on dit : « Cela me préoccupe » et l'on en donne la raison. Le fait d'exprimer des préoccupations ouvre la possibilité de modifier la proposition pour prendre en compte ces préoccupations.

Par exemple quelqu'un dit : « Kathy veut rejoindre le groupe, je propose que nous l'acceptons. » Quelqu'un peut répondre :

« J'aime bien Kathy, mais je suis préoccupé parce que le groupe devient trop grand. »

Il y a beaucoup de manières pour modifier la proposition : nous pourrions décider d'admettre Kathy et personne après elle ; nous pourrions demander à Kathy d'attendre jusqu'à ce que quelqu'un ait quitté le groupe ; nous pourrions décider d'aider Kathy à former un groupe à elle.

Si une personne sent que sa préoccupation ne peut être prise en compte et que le reste du groupe est enthousiaste à propos de la proposition, cette personne peut « rester de côté ». Par exemple, un membre pourrait proposer à un groupe d'étudier et de discuter un certain livre. Peut-être un membre n'a-t-il aucun enthousiasme pour ce projet, ou est-il déjà surchargé de choses à lire pour le travail ou l'école. Ce membre peut décider de ne pas participer et laisser le groupe s'y mettre.

Si une personne a de fortes objections contre une proposition, en particulier des objections éthiques, elle peut *bloquer* le processus. De tels blocages sont utilisés rarement et avec soin. Je ne peux penser qu'à quelques exemples (dans les centaines de réunions où j'ai vu le procédé du consensus utilisé) où quelqu'un a bloqué le processus. La possibilité de bloquer le processus donne néanmoins à chacun le pouvoir ultime d'influer sur les décisions qui l'affectent. Si une personne a des sentiments suffisamment forts sur un problème pour bloquer la décision, elle sent probablement des choses importantes que le reste du groupe ferait mieux de considérer avec plus de soin.

Les gens peuvent émettre des objections contre une proposition, aussi bien que des préoccupations. Quand une proposition suscite de forts sentiments de rejet, elle peut être abandonnée plutôt que modifiée.

Le consensus prend du temps, il marche mieux dans des petits groupes que dans des grands ; quand un groupe est trop grand il devient impossible d'entendre tout le monde. Le temps passé à atteindre le consensus vaut la peine cependant, car les propositions acceptées pleinement par tout un groupe sont

pleinement mises en œuvre. Voter peut sembler plus rapide (pas toujours car les groupes peuvent passer beaucoup de temps à essayer de cajoler une faction pour qu'elle change de position), mais souvent une minorité malheureuse sabote le projet décidé par la majorité, ou tout simplement ne le met pas en œuvre.

Aucun groupe cependant ne peut décider par consensus de se faire tirer dessus ou de se faire pendre.

Le procédé du consensus n'est pas efficace pour choisir le moindre mal, pour décider entre deux mauvaises possibilités. Il ne marche pas dans un cadre dualiste.

Par exemple, dans la prison des femmes, durant le troisième ou le quatrième jour du blocus du Diablo, quand trois cents d'entre nous étions entassées dans un gymnase froid et dormions sur des tapis, les unes contre les autres, d'un mur à l'autre, les gardes nous ont donné le choix suivant : quarante femmes de plus sont en train d'arriver, vous pouvez les prendre dans votre pièce et augmenter l'entassement ou bien elles peuvent être mises dans une pièce séparée, encore plus froide.

Au lieu de nous organiser par groupes d'affinités, nous avons commencé à discuter de la question toutes ensemble – ce qui est toujours une erreur. Le consensus marche mal dans les grands groupes, même aux meilleurs moments. Nous avons quinze minutes pour prendre la décision. La pression du temps est un autre facteur qui rend les consensus plus difficiles.

Les sentiments s'exprimèrent fortement. Beaucoup de femmes sentaient qu'elles ne pouvaient pas supporter d'être entassées davantage. D'autres sentaient que les nouvelles femmes ne devaient pas être isolées. La tension causée par plusieurs jours de mauvaise nourriture et d'inconfort physique commença à se manifester.

Même dans ces conditions, le processus de consensus marcha comme marchent les consensus : nous en sommes arrivées à deux solutions créatives. La première était que les nouvelles femmes aillent dans une autre pièce, mais qu'un passage libre

soit autorisé d'une pièce à l'autre. Cette solution fut refusée par les gardiens. La seconde solution était que des femmes de notre groupe aillent dans l'autre pièce, et que les nouvelles femmes viennent dans la nôtre. Les gardiens n'ont pas voulu autoriser cela non plus. Les quinze minutes étaient passées et nous n'étions pas parvenues à un consensus. Les gardiens prirent leur propre décision, tandis que nous avions toutes le sentiment d'avoir été flouées par nous-mêmes.

En réalité nous n'étions pas flouées, nous étions manipulées. Même si nous pouvions très bien voir, au moment même, qu'on nous mettait dans une situation où nous serions amenées à nous diviser, nous ne voyions pas comment arrêter le processus. Rétrospectivement, nous aurions cependant pu comprendre, quand nos solutions ont été refusées, qu'en fait on ne nous donnait aucune chance de prendre une décision qui nous convienne. Nous aurions pu alors refuser de coopérer plus longtemps à ce manège illusoire. Notre retrait aurait rendu la situation plus claire, montré que les gardiens, et pas nous, étaient responsables des conditions que nous étions forcées de subir.

Quand le consensus marche cependant, chacun a le sentiment à la fois d'un triomphe personnel et d'une plus grande proximité avec le groupe. Ce procédé requiert de la maturité et de la flexibilité. Il faut être prêt à se laisser aller pour le bien du groupe, à écouter plutôt que de pérorer, à inventer plutôt que d'insister. Curieusement, quand les gens pratiquent le consensus, ils deviennent plus mûrs, plus flexibles, plus désireux d'écouter et de se donner. Le consensus en appelle au meilleur de nous-mêmes et nous donne du pouvoir pour travailler en communauté.

CERCLES ET TOILES : STRUCTURES DE GROUPES

Dans le cercle, nous nous faisons face. Personne n'est mis en avant, aucun visage n'est caché. Personne n'est au-dessus, personne n'est en dessous. Dans le cercle, le ventre, la poitrine, l'œil, le sexe, le soleil, la lune, toutes les formes de l'immanence sont égales.

Tous les groupes ont des structures – visibles et cachées. De même que les individus ont des os et de la chair et aussi une subtile énergie corporelle qui a le schème d'un arbre formé par les courants de pouvoir, un groupe a une forme extérieure et une forme intérieure.

Nous pouvons changer notre conscience, nous pouvons transformer notre paysage intérieur, raconter de nouvelles histoires, rêver des visions et en faire de nouvelles formes de pensée. Mais pour changer la culture, nous devons nous relier de nouvelles manières, nous devons changer les structures de nos organisations et de nos communautés. « La fonction suit la forme », dirions-nous en renversant la formule du Bauhaus. Car la forme détermine la manière dont l'énergie flue.

Les structures de la mise à distance sont des hiérarchies. Leur forme est l'échelle. Dans les écoles, dans les entreprises, dans les bureaucraties gouvernementales, dans les agences et les professions sociales, nous sommes censés gravir des échelons. La fonction d'une échelle est d'être montée. Les échelons gardent ceux d'au-dessus séparés de ceux d'en dessous. Sur chaque échelon nous manions du pouvoir sur ceux d'en dessous, et

devons nous incliner devant l'autorité de ceux d'au-dessus. Les échelons sont de moins en moins peuplés au fur et à mesure qu'on va vers le haut, si bien qu'un petit nombre exerce toujours le pouvoir sur une plus large masse.

Les structures de l'immanence sont circulaires : clans, tribus, *convents*, collectifs, groupes de soutien, groupes d'affinités, groupes de prise de conscience sont des cercles. Dans un cercle, le visage de chaque personne peut être vu, la voix de chaque personne peut être entendue et appréciée. Tous les points du cercle sont équidistants de son centre ; c'est sa définition et sa fonction : distribuer l'énergie de manière égale.

Créer et travailler dans des structures circulaires est cependant un énorme défi. Nous avons l'habitude des échelles, nous les comprenons même quand nous ne les aimons pas ; elles sont confortables parce que nous savons à quoi nous attendre. Les cercles sont un territoire non familier, une nouvelle terre. Les expériences que nous y faisons peuvent nous guérir ou nous briser le cœur, être merveilleuses ou terriblement frustrantes ; intimes ou destructrices, elles sont plus intenses que n'importe quelle relation, excepté les liens familiaux.

Changer la structure d'un groupe peut être un moyen efficace de changer les relations entre les gens qui sont dedans. Dans une large mesure, et spécialement dans les groupes non hiérarchiques, la structure peut, pour l'essentiel, être pensée comme le schème de communication qui détermine comment circule l'information. L'information est pouvoir – elle nous rend capables de faire des choses que nous n'aurions pas pu faire autrement. Dans un groupe hiérarchique, il n'y a qu'un petit nombre de gens qui ont accès à l'information et qui prennent les décisions. Dans une structure non hiérarchique, chacun prend des décisions et donc tous doivent avoir accès à l'information. La plupart des groupes non hiérarchiques ne font pas assez attention à la manière dont l'information est répartie parmi leurs membres. Les moyens de diffuser de l'information – lettres, affiches, réseaux téléphoniques, réunions et surtout conversations – sont

le sang vivant de tout groupe. Les groupes prospèrent quand les gens à l'intérieur d'une communauté se réunissent beaucoup informellement, vont aux mêmes fêtes, se rencontrent dans la rue, vont au café ensemble, et en général apprécient la compagnie les uns des autres, parce qu'un réseau d'amis crée un véritable téléphone arabe qui est la seule manière tout à fait efficace de disséminer de l'information. Les gens ignorent souvent les tracts, mais tout le monde écoute les bavardages.

Les rôles formels que les gens prennent dans un groupe sont ses os, les états de sa structure externe. Pour être sûr que le pouvoir soit partagé à l'intérieur d'un groupe, il faudrait faire tourner les rôles entre ses membres. On peut s'exercer à un rôle comme celui de facilitateur dans une situation relativement tranquille – une réunion de petit groupe n'est pas une situation stressante. Les facilitatrices virtuoses peuvent réserver leurs talents pour les moments où il y en a grandement besoin – par exemple les réunions légales qui ont lieu en prison peu avant les mises en examen. Les bons facilitateurs devraient également changer de rôle pour faire varier leurs compétences. Une bonne règle de base, flexible bien sûr, est de ne pas occuper le même poste deux fois de suite.

Les groupes fonctionnent mieux quand leurs structures formelles sont clairement définies et comprises. Je vais décrire six des rôles formels souvent tenus dans divers groupes non hiérarchiques, allant des collectifs aux *convents*. Je n'aime pas personnellement la plupart des noms qu'on donne à ces rôles, mais je n'en ai pas trouvé de meilleurs.

La facilitatrice

La facilitatrice observe le *contenu* de ce qui se dit dans une réunion. Il/elle garde la réunion centrée et la fait avancer. Souvent, quand les gens discutent d'une proposition, ils vont

s'écarter du sujet et parler de tout autre chose. La facilitatrice leur rappelle le sujet, et si nécessaire réserve un moment à venir pour discuter du problème annexe qui a fait surface. De temps en temps la facilitatrice peut faire le point sur l'avancement de la réunion, dire : « Voici ce dont nous sommes en train de parler... Voici les positions et les préoccupations... Voici ce que nous avons déjà décidé de prendre en compte... » Faire le point et énoncer les propositions en présence est particulièrement nécessaire dans les réunions longues et tendues durant lesquelles les gens ont tendance à oublier ce qu'ils sont en train de faire.

La facilitatrice demande qui veut parler. Si plusieurs mains se lèvent, il/elle peut distribuer des numéros et faire parler à tour de rôle. Quand les gens sont sûrs de pouvoir parler, leur niveau d'anxiété diminue et ils peuvent écouter les autres plus facilement.

Le facilitateur doit rester neutre sur le sujet en discussion. Si elle/il a une position très affirmée, ou désire intervenir sur le fond, quelqu'un d'autre doit prendre son rôle.

La guetteuse d'ambiance (*vibeswatcher*)

La guetteuse d'ambiance (utilisée par l'Alliance Abalone) suit le processus de la réunion. En particulier il/elle fait attention constamment au niveau de tension et d'anxiété.

Il/elle peut interrompre la réunion périodiquement pour suggérer que les participants respirent, reconnaissent ce qu'ils ressentent, et cessent leurs attaques personnelles. Dans les réunions nombreuses et tendues, un guetteur d'ambiance peut être désigné. Dans les petites réunions, chaque personne peut prendre en charge une partie des responsabilités de ce rôle.

La prêtresse ou le prêtre

Dans un rituel, la prêtresse ou le prêtre s'occupe de l'énergie du groupe. Elle/il la garde en mouvement, démarre et arrête les phases du rituel quand l'énergie change, *canalise* l'énergie en lui ouvrant son corps pour la faire couler à travers. La prêtresse ou le prêtre développe une conscience double, est capable d'extase d'un côté et en même temps garde l'œil sur ce que tout le monde fait, sur la manière dont chauffe le chaudron, et sur les enfants qui risquent de se faire piétiner. Dans les grands rituels où beaucoup de personnes ne sont pas familiarisées avec la magie, la prêtresse ou le prêtre doit s'assurer que l'énergie est bien liée à la terre au début, le reste ensuite, et est remise à la terre à la fin. Il est utile d'avoir plus d'une personne occupant ce rôle dans un rituel.

Les gardiennes de la paix

Les gardiennes de la paix (utilisées dans l'Alliance Abalone) fonctionnent non seulement pendant les réunions, mais dès que le groupe est actif. Elles aident à maintenir l'ordre et à gérer les crises. Aux manifestations, aux marches et aux blocus, elles fonctionnent comme un « service d'ordre » entraîné à désamorcer la violence venant de l'extérieur ou de l'intérieur du groupe.

Les gardiennes de la paix n'ont pas de formation ou de compétences professionnelles. Elles peuvent avoir, par expérience, une certaine facilité à se calmer et à se centrer, à écouter avec attention, à être capable d'établir des relations avec des personnes difficiles de contact. Elles sont à même d'entourer une personne violente et sont en mesure de sortir avec elle de l'espace de la réunion ou de chanter pour couvrir la voix d'une personne qui profère des insultes. Leur valeur ne tient pas tant

à ces techniques qu'à leur volonté et leur disponibilité pour assumer cette responsabilité. Idéalement, toute personne d'un groupe devrait être apte à devenir gardienne de la paix.

La médiatrice

Elle est une personne objective et neutre qui aide les autres à résoudre un conflit. Une médiatrice n'est pas un juge, elle n'a pas à choisir entre deux personnes ou deux clans, mais plutôt à aider chacun à écouter et à résoudre les différends. La médiation est une compétence définie, et en général les bons médiateurs sont formés ou ont beaucoup de pratique. Dans la plupart des communautés cependant, beaucoup de personnes peuvent faire de bons médiateurs. Quand des conflits surviennent dans un groupe, ses membres ne devraient pas avoir honte de demander de l'aide au reste de la communauté.

La coordinatrice

Elle peut servir de centre du groupe, de commutateur à travers lequel passe l'information. La coordinatrice garde la trace de ce qu'on est train de faire, de qui le fait, de ce qu'il reste à faire. Son rôle est particulièrement important dans les grands projets impliquant beaucoup de travail et de nombreuses collaborations. C'est un rôle épuisant et moins flatteur que d'autres, mais il procure de merveilleuses opportunités de faire des fautes et d'apprendre à accepter la critique. Les coordinatrices devraient être mieux appréciées et changer de rôle souvent.

Le plus intéressant dans un groupe cependant est sa structure cachée. Tous les groupes fonctionnent avec des règles explicites

et implicites. Les règles non dites concernent souvent l'expression des sentiments. Dans beaucoup de familles par exemple, il y a une règle implicite qui dit : tu ne dois rien dire de négatif à propos de papa et maman. Dans beaucoup de groupes, une règle semblable s'impose : ne dites rien de négatif sur personne.

Dans le collectif *Reclaiming*, en revanche, nous tenons nos réunions avec la règle implicite suivante : si les gens rient de vous, vous insultent, vous envoient des jurons, c'est pour montrer leur affection ; quand les gens parlent tranquillement et prudemment, en recourant aux formules estampillées du mouvement, attention ! Les enfants vont et viennent, nous mangeons et buvons sans arrêt, et les réunions ressemblent à quelque chose qui va de la répétition de théâtre amateur à la bataille rangée dans une cour d'école maternelle. Les réunions durent de quatre à cinq heures, mais nous venons à bout de nos ordres du jour. Je considère que ces réunions sont de bons processus de groupe. La règle explicite, que nous luttons sans cesse pour mettre en pratique, est : tous les sentiments sont réels et valables par eux-mêmes, exprimez-les librement.

Un autre aspect de la structure cachée d'un groupe peut apparaître en demandant aux membres de se poser les questions suivantes : Dans quelle mesure est-ce que je me sens connectée au groupe ? Est-ce que je me sens aliénée ? Si le groupe était un cercle, où serais-je ? Dedans ? Au centre ? À la périphérie ? Dehors ? Dans quelle mesure agirais-je différemment si je me sentais centrale ou connectée ? Un groupe qui a des conflits peut demander à chacun de ses membres de dessiner le groupe comme un cercle, et de marquer sa position, afin que chacun puisse regarder le dessin et parler des différentes perceptions de la structure du groupe.

Un moyen facile de renoncer au pouvoir est de faire comme si nous ne pouvions en avoir. Il y a d'importantes forces culturelles à l'œuvre qui nous font nous sentir aliénées et isolées, aussi n'est-il pas étonnant que les situations de groupe puissent être très pénibles pour beaucoup de personnes qui se sentent exclues et périphériques, jamais dans le coup avec les autres.

Quelqu'un qui se sent isolé se sent sans pouvoir ; et il est toujours facile de sentir que les autres, le groupe, sont en train de faire quelque chose à cet individu, de lui imposer quelque chose qu'il/elle n'a pas le droit ou l'autorité de contester. Après tout, au cours de notre vie, de nombreux groupes nous ont imposé des choses en proclamant que nous n'avions pas le droit de les contester. Nous avons tendance à faire l'hypothèse que, même dans des structures régies par des principes ouvertement égalitaires et anti-autoritaires, nous n'avons pas le droit de décider nous-mêmes sans en avoir reçu la permission expresse. C'est ce que notre expérience des structures autoritaires nous a appris.

Par exemple, pendant les premiers jours du blocus de la centrale nucléaire du Diablo Canyon, une autre femme et moi avons ressenti la nécessité d'un rassemblement général le soir, pour chanter, faire des annonces, et créer un sens du groupe formé par le camp. Le blocus était clairement une structure ouverte et anarchique ; cependant notre premier mouvement fut de chercher un responsable, quelqu'un qui semblerait avoir une position de leadership, pour lui demander : « Qui a le droit de convoquer une réunion ? » Tout le monde nous répondit : « Faites-le vous-mêmes. » C'est ce que nous avons fait, tout simplement en marchant partout dans le camp et en disant à la cantonade : « Nous organisons un rassemblement. »

Nous aurions très bien pu assumer une position d'impuissance et passer la soirée à ronchonner sur le manque de sensibilité de nos leaders, incapables de comprendre que nous avions besoin d'une réunion d'ensemble. Imaginons que l'Alliance Abalone ait eu une structure hiérarchique et que, quand nous posions la question : « Qui a le droit d'organiser une réunion ? », on nous ait répondu : « Déposez votre demande en trois exemplaires auprès du bureau des directeurs, et le président décidera. » Nous aurions pu néanmoins faire le tour du camp en criant « Nous allons tenir une réunion » et la tenir. Les conséquences auraient pu être différentes – mais nous en aurions eu le pouvoir si nous l'avions reconnu et si nous avions été capables de

le prendre. Il est important de s'en souvenir quand on a affaire à des structures hiérarchiques dans la vie quotidienne. Très souvent nous abandonnons notre pouvoir même si la structure ne nous l'enlève pas. Ou bien nous demandons la permission de le prendre – en nous mettant dans une position de dépendance infantile au lieu d'assumer notre droit et notre autorité à prendre des décisions.

Les rôles formels dans un groupe peuvent être utilisés consciemment pour aider à changer sa structure sous-jacente. Par exemple, pendant une réunion dans la prison des femmes à Diablo Canyon, j'allais prendre en charge le rôle de facilitatrice quand une autre femme s'y opposa. « Ce sont toujours les mêmes qui dirigent les réunions – et je pense qu'il y a des problèmes de pouvoir là-dedans. »

Nous lui avons demandé si elle avait jamais facilité une réunion et quand elle a dit non, nous lui avons proposé de jouer ce rôle pour celle-ci. Au lieu de rester en dehors et de se plaindre, elle a reçu un rôle formel qui la plaçait au centre. Souvent maintenant dans les groupes collectifs auxquels j'appartiens, nous commençons les réunions par un *rapport météo*, en demandant à chaque personne si elle se sent près ou loin du centre. La personne qui se sent la plus périphérique peut être choisie comme facilitateur. On demande à la personne qui a tendance à monopoliser la parole de prendre des notes. La personne qui est la plus grincheuse et la plus irritée se voit proposer le rôle de guetteuse d'ambiance.

Dans tout groupe, des membres sont liés en dehors du groupe lui-même. Ces contacts peuvent aller d'échanges rapides de nouvelles à des amitiés plus profondes. Plus deux personnes communiquent à l'extérieur du groupe, plus elles peuvent échanger de l'information, et plus elles peuvent s'influencer l'une l'autre. Une coalition créée à l'extérieur peut accroître l'influence de ses membres à l'intérieur du groupe. Une coalition, comme un individu, peut prendre une position d'extériorité, emprisonnant ses membres et les aliénant.

Quand un groupe est vivant et prospère, des coalitions se forment constamment, se déplacent, s'approfondissent, se reforment. Quand il y a de nombreux recoupements entre les coalitions, cela forme une couture qui lie le groupe dans son ensemble. Mais si elles se pétrifient en factions, ou si un membre, ou plus, se trouve exclu de toute coalition, elles peuvent devenir des sources de schisme.

Il n'y a aucun moyen de faire s'aimer des gens qui ne s'aiment pas. Mais il y a moyen d'augmenter les contacts et les communications entre les membres. Quand deux personnes travaillent ensemble, elles se rapprochent en général, à condition qu'elles soient toutes les deux responsables. Sinon elles peuvent finir par se haïr. Dans ce cas, l'une ou l'autre peut quitter le groupe, ce qui résoudra le problème. Si des personnes appartenant à différentes factions dans un groupe prennent ensemble une tâche en charge, elles sont forcées de communiquer et souvent un nouveau lien se forme. À *Reclaiming*, nous avons découvert qu'enseigner à deux et se rencontrer souvent pour préparer des cours rendait très proche. Cette proximité devient un des bénéfices de l'enseignement. Cependant, nous faisons un effort pour changer les équipes, pour maintenir de nombreux liens entre beaucoup de membres, ce qui renforce le groupe dans son ensemble.

Les gens adhèrent à des groupes avec des histoires très différentes, et avec des besoins et des expériences également très différents. Les positions que nous prenons dans un groupe suivent souvent un schéma que chacun dans sa vie répète inconsciemment, sauf si nous faisons un effort délibéré pour y faire attention et changer. Certains d'entre nous ont eu l'habitude d'être au centre, d'être des personnages importants dans tous les groupes. D'autres se tiennent plutôt vers le milieu, là où ils peuvent rester anonymes. D'autres encore sont toujours dehors. C'est un gros travail de changer les schémas que nous avons appris dans les groupes compétitifs et dans les autres structures de domination.

Je vais maintenant décrire dix positions, dix rôles informels pris par des membres de groupes non hiérarchiques. Évidemment, personne ne joue un seul rôle, nous commutons tous, nous inventons pour nous de nouveaux personnages que nous faisons croître et embellir. Certains sont même capables de fonctionner comme de vraies personnes, solides, engagées, capables d'aimer et de travailler dur.

Le pouvoir-du-dedans intègre le pouvoir de nous changer nous-mêmes. Dans mon expérience, les gens ne changent pas parce qu'on leur donne des réponses, mais en se posant à eux-mêmes des questions pertinentes. Je fournis de telles questions pour chacun des rôles que je décris.

Les dix positions sont ordonnées en fonction de la place que tendent à occuper dans un cercle ceux qui les prennent, de la périphérie vers le centre.

La louve solitaire

Vous ne vous engagez pas dans le groupe, mais vous aimez le critiquer et le comparer à d'autres groupes, en général de manière défavorable. Demandez-vous : « Pourquoi ai-je envie de parasiter des gens que je considère inférieurs ? Est-ce que ceux qui me sont égaux m'effraient ? » Et demandez-vous : « Est-ce que mes critiques ne seraient pas différentes, si je disais "nous devrions..." au lieu de "vous devriez..." ? »

L'orpheline

Souvent vous avez un passé de perte et de privation. Vous avez peut-être été prisonnier, ou malade mental, ou toute autre figure culturelle de la Chute. Vous voulez désespérément la

proximité offerte par le groupe, mais vous êtes terrifié par le risque de la perdre et par le rejet que vous allez sûrement connaître. Vous croyez que si les gens vous connaissaient réellement ils seraient déçus ou dégoûtés. Aussi vous rôdez au bord des groupes, sans vous ouvrir et sans vous faire d'amis, et certains se mettent en effet à ne pas vous aimer, réalisant vos pires frayeurs. Demandez-vous : « Quel travail est-ce que je peux faire pour le groupe, de préférence en compagnie d'une ou deux autres personnes ? Comment puis-je participer ? »

La demandeuse d'asile

Vous êtes constamment en train de demander quelque chose au groupe, des conseils, du réconfort, de l'aide. Vous voulez que le groupe vous fasse vous sentir accueilli, important, aimé, soutenu. Après tout, ne disent-ils pas que c'est à cela que ça sert ? Demandez-vous : « Quel travail puis-je réellement faire pour le groupe ? De quelles tâches puis-je me charger, et suis-je capable de le faire de telle manière que mon travail ne requière de personne d'autre de dépenser de l'énergie ou du temps pour ces tâches ? » Demandez-vous aussi : « Est-ce que j'agis différemment si je sentais que j'avais du pouvoir ? » Et agissez alors ainsi.

Le tas

Vous vous contentez d'occuper l'espace. Vous pensez que vos opinions et vos idées ne sont ni intéressantes ni valables. Peut-être avez-vous été formé toute votre vie à penser ainsi. Portez des couleurs plus vives et essayez de parler au moins une fois à chaque réunion, en particulier quand vos idées et vos percep-

tions diffèrent de celles des autres. Prenez une tâche impliquant plus qu'un travail de routine, peut-être en compagnie de l'orpheline. Prenez rendez-vous avec quelqu'un du groupe pour faire quelque chose ensemble à l'extérieur.

La princesse

Vous êtes tellement sensible que le groupe n'est jamais assez doux pour vous. Vous vous sentez obligée de faire remarquer des petites tensions et des nuances mineures de conflit, et vous exprimez souvent une grande anxiété. La princesse, qui peut aussi être un prince, est souvent un thérapeute ou un médium, et laisse généralement tomber les groupes si elle ne les dirige pas. Demandez-vous : « Avec qui suis-je en compétition, et à propos de quoi ? » Empêchez-vous de faire des remarques sur le fonctionnement du groupe jusqu'à ce que vous puissiez le faire en insultant amicalement un autre membre du groupe.

Le clown

Le clown ou le fou est un personnage important dans beaucoup de religions tribales. Le travail du clown est de se moquer des gens et des cérémonies, et de fournir un soulagement comique. Vous rendez probablement un service important au groupe. Cependant, demandez-vous : « Est-ce que je peux être sérieux quand c'est nécessaire ? Est-ce que je sais comment pratiquer la réserve ? Est-ce que mes clowneries à tout bout de champ font avancer le travail du groupe ? Est-ce que j'ai peur du conflit ouvert ? »

La gentille fille

Vous êtes charmante et gentille, et désirez terriblement l'approbation des autres. Votre excuse quand vous ne voulez pas faire quelque chose c'est que vous ne vous sentez pas bien ou que vous êtes malade. Vous aimeriez qu'on s'occupe de vous, alors que vous êtes en fait beaucoup plus compétente et forte que vous ne voulez le croire. Demandez-vous : « Est-ce que ce que je veux vraiment dire est je ne peux pas, ou alors, est-ce que je ne veux pas ? Et si la tâche devait être faite de toute façon, que je le veuille ou non – et faite par moi ? Quel sera mon nouveau niveau de responsabilité ou de pouvoir si je le fais ? Est-ce que cela me fait peur ? » Demandez-vous aussi : « Qu'est-ce que je ferais dans la vie, dans le groupe, de toute façon, que les autres approuvent ou non ? » Demandez au groupe de ne pas vous couvrir d'éloges lorsque vous faites ces choses.

La haine de soi

Vous êtes perfectionniste, plus dure avec vous-même qu'avec les autres. Et vous augmentez sans arrêt vos exigences pour le groupe et vous vous insurgez lorsque les autres ne sont pas à la hauteur. Vous ne comprenez pas pourquoi les autres se sentent coupables après vous avoir parlé, alors qu'en réalité vous vouliez seulement essayer d'élever leur niveau de conscience à propos des objectifs du mouvement. Soyez plus agréable avec vous-même. Jouez. Au moins une fois par jour, faites quelque chose d'irresponsable. Glissez vos critiques entre des marques d'appréciation. Demandez-vous si vous vous prenez pour Jésus. Si la réponse est oui, trouvez des amis qui entonnent des hymnes discordants en votre honneur avant d'entrer en réunion.

Le rocher de Gibraltar

Vous prenez en charge des tâches ingrates et vous les réalisez. Vous vous souvenez de ce que tout le monde oublie. Tout le monde vient à vous avec ses problèmes. Les étrangers vous voient souvent comme le « leader » du groupe. Et en effet, vous sentez que le groupe s'écroulerait sans vous. Demandez-vous : « Est-ce que j'ai peur de montrer mes faiblesses ? » Dites-vous aussi : « Quelles sont les tâches que je peux déléguer ? » Abandonnez aussi bien des tâches profitables, créatives, que du travail routinier. Commencez à entraîner la personne qui vous remplacera immédiatement, avant que l'épuisement ne s'installe.

La star

Vous sentez que les réunions n'ont jamais vraiment commencé avant votre arrivée. Vous parlez beaucoup, interrompez les autres souvent, parce que vous savez que vous allez dire exactement ce qu'il faut pour résoudre le problème. Vous êtes réellement brillante, et vous aimez impressionner les gens. Exercez-vous à rester silencieuse. Demandez-vous : « Est-ce que je veux impressionner les gens ou est-ce que je veux qu'ils prennent leur pouvoir ? Qu'est-ce que je sens, moi, lorsque j'ai affaire à des gens qui essaient tout le temps de me prouver que je ne peux être leur égale ? » Prenez conscience que c'est comme cela que les autres vous sentent. Changez et gardez des amis.

Ma propre tendance dans les groupes est de jouer les rôles du rocher ou de la star. J'ai été formée à ces rôles depuis l'enfance. Dans ma famille on me donnait beaucoup de responsabilités. Comme mon père est mort quand j'avais cinq ans, je

suis devenue la confidente de ma mère, et j'ai compris que même des adultes prenaient mes idées et mes opinions au sérieux. J'ai grandi en me sentant spéciale. À l'école, j'étais souvent la meilleure élève de la classe, celle qui connaît toujours la bonne réponse à la question quand personne ne sait. J'étais aussi assez intelligente pour réaliser qu'être toujours première dans la compétition scolaire ne me faisait pas aimer, et pouvait facilement faire de moi la cible de la jalousie et de l'hostilité. Aussi ai-je développé une sorte d'humilité de pacotille, une manière de dire : « Laissez tomber, les gars, je suis de votre bande, ce 20 n'était qu'un accident, et regardez comme je suis mauvaise au ballon ! »

Dans les groupes, je ne me sentais bien que si je prenais plein de responsabilités, que si je prenais le rôle de facilitatrice dans les réunions, que si je prenais la place de l'enseignant, de la prêtresse, du leader. Dans les collectifs et dans les groupes dits sans leader, mon style apparent était toujours le « laissez tomber, je suis juste de la bande » alors que beaucoup de mon propre sens de l'identité dépendait du fait d'être celle qui arrive à donner une réponse brillante au moment crucial.

Dans *La Danse spirale*¹ j'ai raconté quelques-uns des combats autour du pouvoir et du leadership à travers lesquels nous sommes passés dans mon premier *convent*. Mon *convent* actuel Raving est issu d'un cours que j'ai donné à des femmes. Nous avons travaillé trois ans à briser la relation maître/élève, et à rendre nos relations de pouvoir réellement égales. Pendant longtemps j'étais dans la confusion complète. Je pensais que je faisais des pieds et des mains pour donner du pouvoir aux autres, et je ne comprenais pas pourquoi elles n'en prenaient pas plus. Je ne voyais pas que je tenais toujours les rênes très serré tout en me plaignant haut et fort de ce que les chevaux ne veuillent pas se diriger tout seuls. Tant que je me suis vue comme donnant du pouvoir aux gens, j'ai pensé inconsciemment que ce pouvoir m'appartenait.

Par exemple, pendant longtemps nous avons considéré que

nos rituels étaient collectifs parce que nous réalisions toutes certaines tâches comme conduire les parties des rituels, écrire des invocations et guider des trances. C'était certainement une étape vers le collectif et cela s'éloignait déjà de l'attitude d'une personne qui dirige tout. Cependant, le contrôle réel d'un rituel revient à la personne qui contrôle les transitions et l'organisation du temps – qui démarre et arrête les choses ; c'était beaucoup plus facile pour moi de laisser conduire ouvertement chaque séquence que d'abandonner ce contrôle sur le temps.

J'ai aussi découvert, dans la douleur, que au fur et à mesure que chaque femme du *convent* découvrait finalement son propre sens du pouvoir, elle et moi nous nous bagarrions. J'ai compris progressivement que, comme j'avais pris une position d'autorité dans le groupe, je représentais dans une certaine mesure le principe d'autorité pour chaque femme, un principe que nous devions combattre chacune pour prétendre à l'autorité en nous-mêmes. Tant que j'ai voulu, même inconsciemment, jouer l'autorité, chaque femme a été obligée de me combattre. De tels conflits peuvent être productifs entre analystes et clients mais dans un cercle ils devenaient épuisants, en particulier pour moi.

Raving trouva le moyen de s'en tirer, tant bien que mal. En fin de compte nous sommes devenus un collectif, appelé Reclaiming, en même temps qu'un *convent*, et nous avons décidé de commencer à donner des cours et d'aider de nouveaux groupes à se former. Nous avons aussi décidé qu'il devait y avoir des moyens de structurer des groupes sur un autre modèle de pouvoir, afin que les nouveaux groupes ne répètent pas nos errements avec l'autorité.

Une de nos décisions fut d'enseigner à deux, afin que dès le début les étudiantes puissent voir le pouvoir partagé et circulant facilement. Une enseignante devient presque inévitablement une autorité – deux créent plus d'espace au centre, si bien que d'autres peuvent les rejoindre plus facilement. Nous avons

aussi systématiquement confié à des étudiantes des parties de chaque cours et de chaque rituel, afin que chacune ait une chance d'être au centre pour prendre à la fois du pouvoir et de la responsabilité. Finalement, les étudiantes avancées ont commencé à enseigner avec nous.

Nous avons aussi appris que les rôles pris par les gens dans les groupes ont souvent à voir avec leurs origines de classe. La classe n'est pas qu'une question de revenu, c'est aussi des valeurs et des attentes, le message subtil que chacun reçoit de sa famille et de son entourage. Ma famille valorisait l'intelligence et l'éducation – il n'y avait aucun doute dans l'air que j'étais brillante, que j'irais à l'université et que je réussirais dans quelque chose qui demandait un cerveau. J'aurais pu être née, aussi brillante, dans une famille où on décourageait les enfants de parler à leurs aînés ou bien où les enfants étaient trop nombreux pour que chacun reçoive beaucoup d'attention. Les valeurs familiales auraient pu être centrées sur le travail de force à la place de l'éducation et on aurait pu ne pas attendre grand-chose de l'école, un lieu où des gens de notre espèce ne sont pas à leur place, et qui, de toute façon, n'a pas une grande importance dans la vie. J'aurais pu grandir en pensant que j'étais stupide et que je ne devais pas ouvrir la bouche devant des gens intelligents.

Entamer une discussion sur nos origines de classe est important dans les groupes – non pas pour que les gens de la classe moyenne se sentent coupables ou sur la défensive, mais parce que nous ne nous connaissons pas réellement les uns les autres si nous ne connaissons pas nos histoires. Pouvoir nommer les différences de classe peut diminuer l'impression d'isolement, de venir d'une autre planète, que les personnes issues de milieux pauvres ou ouvriers ressentent souvent dans les groupes. Et nous pouvons apprendre à partir de nos différences ethniques, de sexes, de capacités physiques et d'aspects.

La mise à distance se perpétue en nous maintenant séparés les uns des autres. On nous apprend à avoir peur des personnes

d'origine ethnique ou sociale différente, à diriger nos frustrations et notre ressentiment contre les autres et non contre le système qui nous blesse toutes. Parler de nos différences, faire face à notre méfiance envers ceux qui sont différents, est le premier pas pour guérir la souffrance que suscite notre séparation. Seul ce travail de guérison peut créer une communauté qui arrive à traverser les lignes de races, de sexes et de classes de façon que nos forces séparées puissent se rassembler.

Quand nous luttons pour sortir des rôles, pour faire face à nos différences, nous ne le faisons pas pour être politiquement corrects, mais pour nous libérer et enrichir nos expériences. La culture de la domination récompense le fait d'être au centre, cramponnés à l'attention, au statut et au contrôle. Le culte qui est au cœur de la culture américaine est celui de la personnalité, il offre comme récompense suprême la joie narcissique d'y arriver, d'être applaudi, admiré, et regardé d'en bas alors qu'on campe sur les échelons du haut de l'échelle. Mais ces échelons élevés sont isolés et instables. On peut toujours tomber. Et être regardé d'en bas est très différent d'être soutenu par l'amour et la confiance de personnes sur lesquelles nous pouvons compter, parce qu'elles sont des égales, parce qu'elles peuvent en appeler à leur propre pouvoir-du-dedans.

Au centre, nous attirons l'attention. Nous exerçons du pouvoir, mais nous ne sommes pas libres de nos mouvements. Quand vous êtes d'une importance unique, seule à être responsable de tout, vous êtes aussi joliment piégée. Quand vous laissez tomber, quand vous réalisez que d'autres peuvent faire ce que vous faites tout aussi bien, quoique de manière différente sans aucun doute, vous pouvez bouger et prendre de nouvelles responsabilités sans avoir peur que ce que vous avez construit s'effondre si vous partez.

Au bout d'une année d'enseignement, Reclaiming traversa une période de crise. Deux de nos cinq membres furent obligées de quitter la région pour trouver du travail dans leur domaine. Les trois autres s'efforçaient de continuer les cours et

de remplir les engagements du collectif. Deux d'entre nous allèrent au blocus de Diablo lorsque l'appel fut lancé, laissant Lauren s'occuper de tout. À de tels moments, les collectifs s'écroulent souvent. Mais comme nous avons formé nos remplaçantes, de nouvelles femmes étaient prêtes et avaient envie de prendre de nouvelles responsabilités. Au lieu de mourir le groupe s'étendit.

Un groupe sain n'est jamais stable. Il change toujours, grandit, se reforme. Il y a beaucoup de théories sur les étapes de la formation d'un groupe, mais d'après ma propre expérience plusieurs étapes arrivent en général en même temps. Néanmoins, on peut souvent discerner un mouvement d'ensemble, et savoir quelque chose de son schème peut rassurer : nous ne sommes pas le seul groupe à être passé par ces conflits et à avoir survécu. J'aime concevoir ce schème comme circulaire, selon le cercle magique des quatre éléments.

Les cycles de transformation des groupes

L'air

Le groupe démarre avec une vision et des perceptions communes. Souvent les membres sont excités quand ils en rencontrent qui pensent comme eux, qui partagent les mêmes buts. C'est la lune de miel pendant laquelle les membres se sentent proches les uns des autres, et s'admirent réciproquement – parce qu'ils ne se connaissent pas. De l'énergie est produite.

Le feu

Le groupe s'efforce de découvrir comment utiliser son énergie. Dans les groupes hiérarchiques, les membres luttent pour le pouvoir-sur. Dans les groupes non hiérarchiques, les membres

luttent pour le pouvoir de manière plus subtile, ou s'efforcent de définir des structures et des processus qui permettront aux individus d'entrer dans leur propre pouvoir et de partager également le pouvoir. Le groupe commence à découvrir ce qu'il veut, des sentiments intenses sont produits.

L'eau

Le groupe est aux prises avec les sentiments que les membres ont les uns envers les autres. Maintenant que les membres se connaissent, ils s'aiment et se font enrager les uns les autres. Ils désirent des relations plus intimes et rejettent ces relations, tout à la fois. Ils se disputent à propos de leur proximité et de leur distance. Les sentiments sont tout le temps blessés. Quelquefois des membres du groupe deviennent amants – ou pire, tombent amoureux de l'amant de quelqu'un d'autre. Cette étape m'a amenée à formuler les trois lois de Starhawk pour les petits groupes :

Dans tout petit groupe où il y a des relations sexuelles, il y aura tôt ou tard de graves conflits.

Dans tout petit groupe où les gens sont impliqués ils auront tôt ou tard des relations sexuelles, même si ce n'est que de manière imaginaire.

Les petits groupes ont tendance à se briser.

La terre

Si le groupe survit à ses conflits émotionnels, il tend à se cristalliser, à se définir lui-même et à définir ses frontières de manière plus claire. Le groupe commence à pouvoir travailler sérieusement car son but et son caractère émergent. Pendant cette phase, certains membres quittent le groupe s'ils ne l'ont pas déjà fait avant. De nouveaux membres arrivent. Le groupe fonctionne dans un monde plus vaste. Ses succès, ses échecs et sa croissance continue conduisent le cas échéant à une nouvelle vision – et le cycle recommence.

À chaque étape, des conflits surgissent à propos de domaines qui sont les sources mêmes pour une nouvelle croissance. Le conflit peut être créatif si nous lui demandons quelles tâches il est nécessaire d'accomplir. Voici quelques recommandations pour chaque étape.

L'air

Les conflits concernent les buts, les perceptions et les différences. Les visions et les buts ont besoin d'être exprimés. Acceptez que les gens aient des perceptions différentes. Discutez des différences de milieu des gens, y compris la classe, la race, la culture, l'éducation, et les conditionnements quant aux rôles sexuels. Discutez aussi des différences dans les situations actuelles des gens, y compris leurs besoins spécifiques, leurs ressources disponibles en temps et en argent, et leurs objectifs personnels. Il importe également de reconnaître les différences entre niveaux d'expérience. Créez un rituel pour établir du lien.

Le feu

Les conflits concernent le pouvoir. Utilisez tous les processus décrits ci-dessus qui encouragent le partage du pouvoir. Échangez les rôles, formez des remplaçants, encouragez les gens silencieux à parler et les gens bavards à se taire à l'occasion. Pratiquez le consensus.

La compétition est toujours présente dans les groupes. Reconnaissez-la, elle peut être utilisée de manière créative. Créez des situations, des rituels par exemple, dans lesquelles les gens peuvent se montrer et être admirés. Travaillez directement avec l'énergie du groupe par la respiration, le chant, la danse, en veillant bien au lien avec la terre.

L'eau

Qu'est-ce que sentent les gens ? Laissez s'exprimer le négatif. Dites l'indicible. Nommez les règles non dites du groupe. Faites attention à la quantité de temps, d'énergie et d'attention que demande chaque membre du groupe et qu'il/elle reçoit. Adressez des éloges et des compliments au groupe et aux individus, et aussi des critiques – et encouragez les membres à accepter les éloges. Partagez la nourriture. Amusez-vous ensemble. Quand des couples ou des coalitions se développent, faites attention à ce que les personnes concernées renforcent aussi leurs liens avec d'autres membres du groupe – peut-être en travaillant ensemble sur des projets.

La terre

Il faut clarifier la structure organisationnelle du groupe et ses frontières : qui en est et qui n'en est pas ? Accompagnez de vos vœux ceux qui quittent le groupe mais n'essayez pas de les retenir s'ils veulent partir. Accueillez de nouvelles personnes. Arrangez-vous pour que le travail soit fait.

L'air

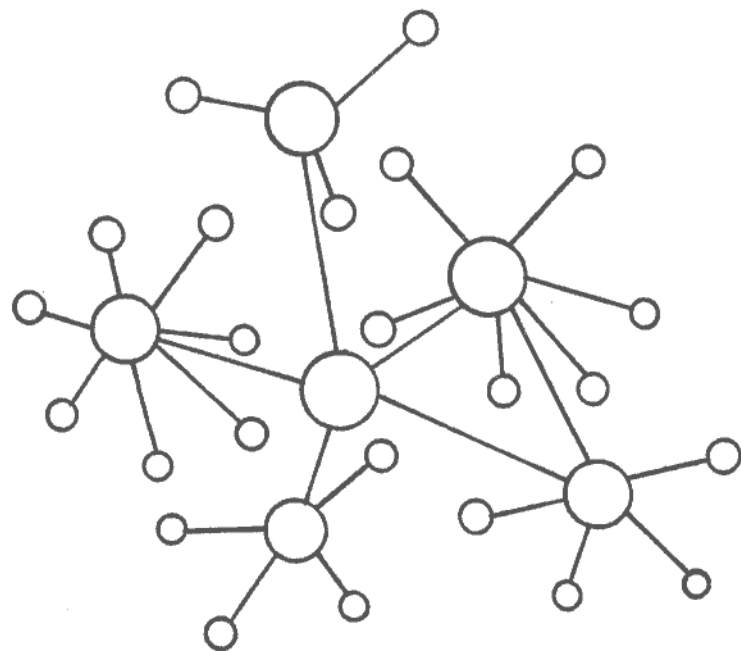
Réfléchissez sur les expériences qui se développent à partir du travail. Débouchez sur de nouvelles visions, perceptions, buts et différences. Commencez un nouveau cycle.

Les métastructures

Et ainsi les groupes grandissent et se combinent – mais ne se transforment pas en masses sans visages. Ils grandissent comme le font des corps, deviennent des organismes avec de nom-

breuses cellules, de nombreuses parties, qui gardent chacune sa propre intégrité. Nous faisons des réseaux. Nous tissons des toiles. Nous pourrions dire aussi que nos organisations sont comme de la musique – qui contiendrait des silences et plein de petites phrases répétées avec des variations infinies, qui se rejoindraient en rythmes forts et en thèmes puissants.

Les petits groupes forment un réseau en utilisant des *rayons* (comme dit l'Alliance Abalone), comme dans les roues, les rayons relient la jante au moyeu. Ces rayons, par ailleurs, relient des roues à d'autres roues, des cercles à d'autres cercles. Ces figures ressemblent à des flocons de neige, à des cristaux, à des étoiles, à des structures moléculaires, à un récif de corail, à une matrice d'os, à quelque chose d'organique ou peut-être à une construction délirante à partir d'un jeu d'enfant.



Les rayons (*spokes*) sont des porte-parole, des personnes choisies pour parler au nom du groupe, pour donner corps à la volonté du groupe et le connecter avec d'autres groupes. De même qu'il faut changer de rôles formels, les porte-parole devraient être changés fréquemment. Les porte-parole de plusieurs groupes peuvent se rencontrer pour discuter de problèmes, et, si leurs groupes leur ont donné le pouvoir de le faire, pour prendre des décisions. Quand tous les groupes travaillent par consensus, chaque décision est une synthèse de beaucoup de points de vue et d'idées, et non un choix entre deux options, décidé par une majorité. Au blocus, par exemple, les groupes d'affinités ont formé des grappes (*clusters*) et envoyé des porte-parole aux réunions de la grappe. Chaque grappe a à son tour envoyé un porte-parole au conseil général qui prenait les décisions affectant le camp. Mais le conseil n'avait pas de pouvoir-sur les groupes individuels. Le pouvoir appartenait toujours à l'unité la plus petite. Les groupes d'affinités donnaient forme aux décisions des groupes plus grands. Le conseil, après avoir entendu les porte-parole des grappes, qui eux-mêmes avaient entendu les porte-parole des groupes d'affinités, a pu prendre la décision de commencer le blocus. Mais il ne pouvait dire à aucun groupe individuel où aller et que faire.

De telles structures sont souvent critiquées comme étant inefficaces. On les ridiculise facilement – en particulier dans les médias. Pourtant, toute personne qui a eu récemment affaire à une agence gouvernementale ou a essayé de faire corriger une erreur d'ordinateur par une grande entreprise peut se demander si les structures hiérarchiques sont aussi efficaces que nous voulons le croire. En fait, quiconque a travaillé aux échelons inférieurs d'une hiérarchie sait combien il y a chaque jour de gâchis, de vol et de petit sabotage. Les hiérarchies ne semblent efficaces que parce qu'elles ont d'énormes ressources, de l'argent, et les forces armées de l'État pour les soutenir.

Un général peut dire à un soldat où attaquer et quelles armes utiliser. Si le soldat désobéit, il peut être abattu ou jeté en pri-

son. Les réseaux de cercles ne peuvent pas appeler la Garde nationale pour faire exécuter leurs ordres, même s'ils en ont envie. Les *convents*, les groupes pacifistes, les groupes anti-nucléaires et les groupes de femmes ne peuvent ni acheter ni revendiquer la soumission. En fait, s'ils essaient de commander ils ne provoqueront que du ressentiment. Notre plus grande ressource, et peut-être la seule, ce sont les gens – leur bonne volonté, leur pouvoir-du-dedans. L'efficacité peut être jugée par une seule mesure : la façon dont le pouvoir et la volonté des gens sont utilisés et renforcés. De ce point de vue, les structures égalitaires sont très efficaces.

Cependant, les réseaux ne transmettent pas toujours l'information rapidement. Un réseau n'a pas besoin d'un chef mais il a besoin d'un *centre* – un point où toutes les informations peuvent être collectées et distribuées à tous les cercles.

Dans certains projets, le centre peut être une personne ou un petit groupe de gens. Comme nous avons tous été conditionnés à chercher l'autorité à l'extérieur, les membres du réseau investiront inévitablement d'autorité les gens du centre, leur demanderont de décider et verront souvent en eux des leaders. Les personnages centraux des groupes égalitaires devraient être préparés à résister aux attentes des autres, et à garder le sens de l'humour.

Un centre n'a cependant pas à être une personne ou un groupe. Cela peut être un lieu réel où les gens peuvent se rencontrer ; cela peut être un événement périodique comme la réunion générale du camp que mon amie et moi avons convoquée au blocus de la centrale nucléaire de Diablo Canyon. Cela peut être une chaîne téléphonique ou un tableau d'affichage dans un endroit central. Cela peut être une station de radio, un journal, une lettre d'information, un café ou un bar de quartier. Cela peut être un festival ou un rituel – il doit en tout cas y avoir un moyen de diffuser de l'information rapidement aux membres d'un groupe, car sans information rien ne peut arriver.

La Déesse se manifeste là où nous sommes. Si nous transformons par nos rêves ces réseaux, ces structures de cristaux de neige, en une vision plus vaste, nous découvrons que leur texture diffère de lieu en lieu. On commence à entendre parler de politique des lieux, de bio-territoires². Ma communauté est préoccupée par son environnement : connaître les chiens du voisinage et leurs propriétaires ; l'enfant du couple qui tient la boutique de fleurs ; les deux bouchers qui sont de vrais jumeaux, l'homme noir qui est assis sur son perron et sourit quand je vais et viens dans la rue, et qui aime regarder les spectacles de théâtre à l'Autre Café. Cela a certainement à voir avec l'histoire – avec le sanglier sauvage qui courait autrefois sur Sutro Hill, avec les hippies qui se sont réunis ici dans les années 60, et avec leurs tristes restes, les épuisés, les drogués, qui hantent encore Haight Street comme les fantômes des trips d'acide du passé.

Notre vision est une vision de ce voisinage, de cette ville, qui ne serait pas gouvernée par en haut mais par en bas. Que pourrions-nous faire en tant que voisins, en tant que citoyens, si nous exerçons notre pouvoir – si nous modelions l'avenir de notre ville à partir de notre amour pour ces collines couronnées de forêts d'eucalyptus importés, pour ces cours d'eau, pour ces ponts, pour cet air clair, pour ces maisons victoriennes avec leurs longs halls et leurs petites chambres, pour cet héritage de poètes, de poussière d'or et de tremblements de terre ? Et si nous appelions aussi la baie, l'océan, notre communauté ? Que pourrions-nous faire si ce n'était pas quelque chose de séparé du pélican, de la petite aigrette et des baleines grises qui passent dans leurs migrations près de nos collines ? Si nous connaissons nos voisins, nous ne permettrions pas qu'ils soient obligés de partir à cause de l'augmentation continue des loyers ; peut-être auraient-ils envie de nous protéger ? Nous pourrions peut-être changer la face de la ville ensemble, trouver les moyens de tirer du pouvoir de ces vents et de ces marées, trouver les moyens de nous aider les uns les autres dans les échecs, dans

les moments durs – car les moments durs nous en avons tous.

Quand nous disons *communauté*, nous pouvons penser aux choses de façon nouvelle – non avec loyauté envers une nation « une et indivisible », ce qui est quelque chose de trop gros pour être saisi, mais avec loyauté envers de vrais gens, un vrai lieu, celui où nous vivons. La loyauté envers le bassin hydrographique qui s'étend du haut des montagnes jusqu'au delta venteux et dans la baie, et envers tous ceux qui boivent l'eau de ce bassin. En Europe, les vieilles cultures se réveillent : nous ne sommes pas britanniques, disent-ils, mais irlandais, écossais, gallois, cornouaillais ou de l'île de Man ; pas français mais bretons ; pas espagnols, mais catalans. Les empires craquent de toutes parts. Au sud-ouest des États-Unis, dans les Montagnes noires, les tribus indiennes se battent encore pour survivre. Il est peut-être temps de reconsidérer nos appartenances, de s'occuper de ce qui peut prolonger la survie de l'humanité. Notre travail ne se limite pas à scier les montants des échelles, nous devons construire les structures pour les remplacer.

Nous enroulons nos cercles. Certains d'entre eux tiennent et beaucoup s'effilochent, mais nous recommençons car nous savons que la fabrication de la communauté tisse le châle de la Déesse. Puisse-t-il être un manteau qui protège chacun d'entre nous du froid, un filet qui nous reçoive quand nous tombons.

Août 1979

Le *convent* Raving est réuni. Comme d'habitude, nous parlons de nos vies, de nos besoins, de nos amants ou de notre manque d'amants. Nous sommes rassemblées sous un haut plafond victorien dans un appartement du quartier de la Mission. Nous nous mettons à l'aise quand vient le moment de travailler la magie. Nous enlevons nos vêtements.

Cela est important, car notre magie – notre liaison et la concentration de nos esprits, notre levée et notre modulation des énergies subtiles, notre contact l'une avec l'autre, notre intimité – n'est pas séparée de notre sexualité. Et notre sexualité ne peut pas être séparée de notre magie. Nous ne sommes pas amantes mais nous sommes cinq femmes nues dans une petite pièce, et tandis que nous respirons ensemble, que nous inspirons et expirons à l'unisson, que nous devenons une – un souffle, un organisme –, l'air est lourd d'odeurs terreuses, épicées, fétides. Nous sommes des fleurs exotiques, nous sommes de la chair qui s'érode doucement le long de la vie. Nous sommes sorcières. Nous poursuivons ensemble les mystères. Et la sexualité, dans son sens le plus large, est l'essence de ces mystères.

Je suis en train d'écrire près d'un lac à 2 000 mètres d'altitude. L'eau calme est un miroir parfait où se reflètent des affleurements arrondis de granit gris et rose, qui ont été moulés dans des formes ondulantes qui sont sexuées. Les crevasses suggèrent

des vagins aux protubérances de pierre clitoridiennes. La ligne de rencontre du rocher et de l'eau devient la ligne de symétrie du corps. La Déesse étend ses bras : un tronc d'arbre tombé et son reflet, pour protéger ses fentes cachées. Ses seins pendants, vus du côté opposé, deviennent des pénis en train de bander. Ici en altitude, il semble clair que la terre est vraiment sa chair et a été formée par un processus sexuel ; ses secousses, frissons et gémissements de plaisir, la retombée orgasmique de la roche fondue vomie dans d'ardentes éruptions, la lente caresse des glaciers telles de gentilles mains blanches aplanissant tout ce qui a été laissé, déchiqueté.

Ici en altitude il semble clair non seulement que chaque chose est sexuée, mais que la sexualité est une expression de la force en mouvement, sous-jacente, qui sous-tend toute chose et lui donne la vie.

La lumière pénètre l'eau. Une grosse branche, argentée par la patine, s'enfonce dans les profondeurs vertes du lac. Nous montons dessus et plongeons ; notre peau pique avec le soudain afflux du froid, puis nous remontons sur la branche en rampant, nos ventres sentent la surface glissante sous l'eau. Croisant nos jambes autour d'elle, nous nous étendons sur le bois chaud et lisse ; c'est comme être étendue sur un amant.

Il semble que la sexualité puisse être un processus en miroir. Le soi reflète le soi dans l'eau ; dans les mouvements de mains, de lèvres, de langues, d'organes génitaux ; dans la poussée et le cabrement des corps ; dans l'attraction, dans la conversation ; dans la croissance et le changement. En miroir, nous incorporons quelqu'un d'autre à nous-mêmes et nous sommes changés par cet autre. En miroir, nous sommes reconnues, nos êtres sont reconnus ; nous sentons notre impact. Reflétant et reflétées, nous créons une réverbération ; le vrombissement et la pulsation d'une énergie qui nous soulève de vagues d'émotion et de plaisir sensuel. Nous créons une danse.

Il n'est pas étonnant que le miroir ait toujours été un attribut de la Déesse de l'amour. Le mot *miroir* est relié non pas éty-

mologiquement, mais par les résonances poétiques à l'espagnol *mira* (regarde), à myriade et miracle, à mer et à *mar* (la mer en espagnol), à la séduisante sirène (*mermaid*), à gaieté (*merry*), à mariage (*marriage*) ; et aux noms de la Déesse : Miriam, Marianne, Mari, Maria, Miria.

Le miroir commence par le soi. C'est notre propre reflet que nous voyons en premier et trouvons merveilleux, miraculeux. Tout amour commence par soi-même. (Cela ne veut pas dire qu'il s'arrête là.) C'est un reflet de soi-même, le sentiment d'une ressemblance ou d'une affinité qui attire d'abord vers un amant. (Je pourrais vous ennuyer et citer les théories de Freud et de Jung sur la projection et le transfert, mais je ne le ferai pas.) « Aimez-vous et vous verrez que le Soi est partout », dit un proverbe dans la tradition des fées de l'art sorcier.

Cependant, le miroir est facilement déformant. La culture de la mise à distance qui nous apprend à dénigrer la sexualité rend impossible de se regarder dans le miroir et d'y voir un reflet clair de nos propres instincts et de nos désirs les plus profonds. À la place, nous voyons une déformation risible, une parodie. Cela nous met mal à l'aise.

La racine de ce malaise est le pouvoir. Le sexe est un échange de pouvoir sous la forme d'un flux d'énergie qui coule entre deux êtres. Mais la culture de la mise à distance déforme tout pouvoir en pouvoir-sur, en domination. Les relations sexuelles deviennent une scène sur laquelle se jouent les questions du pouvoir et du statut. L'érotisme devient une nouvelle arène de domination et de soumission. Notre propre sexualité devient quelque chose d'étranger.

Cette aliénation n'est pas un accident. Nos systèmes politiques et économiques, notre science et notre technologie, sont enracinés dans notre aliénation par rapport à nos corps et par rapport aux royaumes des sensations profondes. L'imposition de l'éthique puritaine au XVII^e siècle et le dénigrement de la sexualité qui a accompagné les bûchers de sorcières ont créé les conditions du développement du capitalisme et de l'aliénation

des classes paysannes au travail salarié¹. Aujourd'hui, tant que nous sommes coupés de sources de sensations profondes, nous restons des consommateurs avides de substituts préemballés, qui sont vendus avec profit par le marché. Quand nous perdons notre sens de la beauté, nous devenons disposés à accepter la laideur créée par notre culture. Nous nous coupons aussi nous-mêmes de l'horreur et du désespoir que nous aurions pourtant à reconnaître.

Mais notre sexualité peut nous apporter une autre sorte de pouvoir, comme le décrit Audre Lord : « Le pouvoir qui vient de notre très profonde connaissance non rationnelle... L'érotisme offre une source de plénitude et de force stimulante à une femme qui n'a pas peur de sa révélation²... »

Une véritable transformation de notre culture demanderait de restaurer l'érotisme comme pouvoir-du-dedans, comme accès au pouvoir. L'érotisme peut devenir le pont qui relie le sentir et le faire ; il peut faire pénétrer l'émotion dans notre sens de la maîtrise et du contrôle, afin qu'il se mette au service de la vie au lieu de la détruire. Dans la dialectique de la fusion et de la séparation, l'érotisme peut confirmer notre unicité tout en affirmant notre profonde unité avec les autres êtres. C'est le royaume où sont liés le spirituel, le politique et le personnel.

Nous commençons d'abord par sentir profondément tous les aspects de nos vies, nous commençons par nous demander à nous-mêmes et par demander à nos vies ensuite de se sentir en accord avec la joie dont nous savons que nous sommes capables. Notre connaissance érotique nous donne accès au pouvoir, elle devient une lentille à travers laquelle nous scrutons tous les aspects de notre existence... En suivant nos aspirations libérées, nous sommes inévitablement conduits à des actions qui nous aideront à mettre nos vies en accord avec nos besoins, avec notre savoir, avec nos désirs³.

L'érotisme est limité par le conflit qui nous écartèle entre l'union et la séparation — un conflit qui ne disparaît pas avec l'enfance mais se maintient toute la vie, toujours présent dans notre travail et dans nos relations. Éternellement, Koré quitte sa mère, descend vers l'obscur et revient à nouveau. Éternellement le Dieu meurt et renaît.

La Déesse qui est la mère est la Déesse de l'amour, la Déesse de l'érotisme. Cela signifie qu'à travers notre sexualité nous pouvons renouer le contact avec le royaume des sensations profondes que nous avons touché dans notre enfance à travers nos mères. Les forces profondes de la vie et de la mort qui se manifestent dans la maternité, et dans le développement du sens de nous-mêmes comme êtres autonomes et séparés, se manifestent aussi dans la sexualité.

La sexualité est la voie par laquelle en tant qu'adultes nous faisons l'expérience de cette danse particulière, dans les profonds replis du corps. Car en faisant l'amour nous fusionnons, nous nous donnons, nous devenons un avec un autre, nous nous laissons caresser, faire plaisir, envelopper, nous laissons notre sentiment de séparation se dissoudre. Mais nous sentons aussi notre impact sur un autre, nous voyons notre propre visage se refléter dans ses yeux, nous nous sentons confirmés dans notre être, nous sentons notre pouvoir, en tant qu'êtres humains séparés, d'émouvoir quelqu'un d'autre.

Dans la culture de la mise à distance, la grande danse de la vie et de la mort, de la fusion et de la séparation, se reflète dans le jeu des miroirs déformants de l'autorité. Et ce que nous voyons dans le miroir est le fossé que notre culture crée entre le sentir et le faire, la coupure qui assigne les femmes, la nature et les groupes opprimés aux sensations du terreau nourricier qui s'adapte, et qui attribue la conscience de soi aux hommes, aux dominateurs, aux maîtres, à ceux qui réalisent et contrôlent.

La culture conditionne les femmes qui ne deviennent que les miroirs passifs reflétant la personnalité des hommes. Une amie

me raconte : « Ma mère m'a dit que j'intéresserais beaucoup plus les garçons si j'écoutais au lieu de parler. » Nos propres personnalités sont affaiblies – notre propre capacité, notre compétence, notre maîtrise, sont une menace au regard d'une dépendance protégée, promise à nous, femelles, dès la naissance. Quoi d'étonnant si certaines parts de nous-mêmes correspondent aux images pornographiques qui dépeignent la destruction de l'agaçante personnalité féminine – et son retour à la faiblesse, au silence et à la dépendance de l'enfance. Les femmes finissent par avoir l'illusion que, si elles prennent encore et encore sur elles, si elles reflètent toujours davantage, quelque chose finira par se passer. Quelque chose nous secouera jusqu'au plus intime et réveillera la flamme dormante de notre mouvement.

Et les hommes sont intoxiqués du même malaise à l'envers : une obsession de l'*impact*, de se faire sentir par l'autre, même si le seul impact qu'on peut avoir est la destruction, le seul sentiment qu'on peut provoquer, la souffrance. Le cœur de l'identité des hommes est le fait d'être séparés. Un soi séparé, coupé des sources de ses propres sentiments, doit avoir son existence, son être, confirmée par la réaction qu'il peut susciter chez un autre. Mais quand cet autre a été réduit au non-être, cet impact n'est plus senti, car il semble qu'il n'y ait personne pour le sentir. En réalité, la victime du violeur ressent. Elle souffre, mais l'esprit du violeur ne peut refléter cette souffrance, car le soi du violeur, son existence, n'est pas confirmé par son acte. Il s'annihile lui-même dans son incapacité à sentir, de même qu'il annihile sa victime physiquement. Il frappe toujours plus dur, avec toujours plus de violence, son poing semble frapper dans le vide ; rien n'arrive, pas de réponse. La vraie souffrance, la vraie mort de ses victimes restent inconnues de lui, car elles n'ont jamais eu de vie pour lui. Et ainsi, la culture cogne contre la nature, essayant de contrôler, de maîtriser, de sentir son impact, même si la nature n'a plus de réalité pour la culture occidentale depuis le triomphe de la vision mécaniste du monde au XVII^e siècle

(cf. appendice A). Nous n'entendons pas la nature pleurer, même quand sa détresse menace notre propre survie.

La culture de la mise à distance nourrit les sadiques et les masochistes. Nous pouvons renverser les rôles : un homme qui détient beaucoup de pouvoir dans la hiérarchie de la culture, qui vit dans un soi insensible, qui arrive à la maîtrise, peut sentir son soi comme un fardeau sexuel, peut jouer à sa destruction dans une abdication masochiste. Les femmes peuvent craindre la dépendance plus que le soi problématique (si ce sont des femmes intelligentes) ; certaines peuvent chercher leur sens de la maîtrise et du contrôle dans l'arène sexuelle au lieu ou en plus de le chercher dans d'autres secteurs de la vie.

La hiérarchie elle-même est une forme de pensée sadomasochiste. Si nous examinons les rôles joués dans le sadomasochisme⁴, nous pouvons voir clairement que ce qui y est extériorisé à répétition, dans le garde et le prisonnier, le professeur et l'étudiant, le prêtre et le fidèle, l'adulte et l'enfant, le maître et le serviteur, est une relation de pouvoir-sur. Et la perpétuation de la hiérarchie requiert notre acceptation de jouer « en bas » dans la vie réelle, d'accepter l'humiliation et la subjugation, d'acquiescer à la gêne et à la corruption de notre sexualité.

Comment transformer alors notre sexualité déformée en un érotisme qui nous donne accès au pouvoir ? Comment générer en nous le soi capable de sentir ? Si l'érotisme guérit la coupure entre la chair et l'esprit, pouvons-nous utiliser son pouvoir pour guérir nos propres coupures, pour faire des ponts entre le spirituel et le politique, pour créer une culture en faveur de la vie mais aussi de la joie ?

D'abord nous devons rejeter les systèmes spirituels qui maintiennent la coupure chair/esprit. Nous devons rejeter l'ascétisme, les hiérarchies, la restriction du sexe au mariage ou à la reproduction. La spiritualité peut être voluptueuse, sensuelle. La religion peut signifier de se toucher les unes les autres, nous laisser aller à sentir pleinement des moments de beauté, d'énergie, de joie. Si la Déesse est immanente à la chair, à la nature,

nos pratiques approfondissent notre connexion à la chair et à la nature. « Tous les actes d'amour et de plaisir sont mes rituels », dit la Déesse.

Nous devons aussi exiger que notre politique soit au service de notre sexualité. Nous avons trop souvent demandé à la sexualité de servir la politique. Curieusement, les mêmes mouvements qui ont critiqué la répression sexuelle et la moralité bourgeoise ont essayé de canaliser la sensualité au service de la théorie politique en cours. C'est arrivé avec l'ascétisme révolutionnaire du XIX^e siècle, avec l'amour libre prôné aux femmes par la nouvelle gauche (ce qui veut dire le sexe sans implication), avec la peur du lesbianisme au début du mouvement des femmes, et avec la ligne de séparation obligatoire adoptée par certaines ensuite. Trop de générations se sont demandé ce que leur politique leur demandait de sentir. Il vaut mieux se dire : Qu'est-ce que je désire à la racine, dans mon cœur ?

Si nous voyons cette racine du désir comme la Déesse incarnée, comme la source du pouvoir-du-dedans, si nous l'honorons et l'explorons les yeux ouverts, alors nous pouvons demander : comment construire une société qui porte au-delà ma sexualité ? Comment puis-je vivre la politique de manière érotique, afin qu'elle approfondisse ma connaissance des mystères, afin qu'elle approfondisse ma capacité de joie ?

Une telle politique est dangereuse. Elle est extrêmement menaçante pour la société patriarcale, car elle menace à la racine les relations de pouvoir hiérarchiques.

C'est pourquoi les mouvements pour la libération des lesbiennes et des homosexuels sont menaçants – et pourquoi ils sont d'une importance vitale pour tout vrai mouvement de changement. Le désir sexuel pour une personne de son propre sexe combat l'idée selon laquelle le seul but valable de l'acte d'amour est la reproduction ; il signifie que la sexualité est une valeur en elle-même, pour le plaisir et non comme le moyen d'une fin.

Les lesbiennes, les femmes qui aiment les femmes, sont menaçantes parce que ce sont des femmes qui refusent de servir de terreau pour le soi masculin. Elles retirent le flux nourricier dont dépend le soi mâle séparé, et affirment à la place le soi en chacune, se nourrissant et se renforçant l'une l'autre.

Le mouvement gay a des aspects menaçants pour le patriarcat et est potentiellement libérateur mais il a aussi des aspects oppressifs et peut reproduire les relations de pouvoir du patriarcat. Les hommes mâles qui ont été coupés de leur ressentir peuvent substituer des corps mâles aux corps femelles pris comme objets, et peuvent se traiter les uns les autres comme des marchandises. Mais les hommes qui aiment vraiment les hommes, qui veulent être des terreaux et des soutiens les uns pour les autres, sont des sources potentielles de changements importants. Les *Faeries*, par exemple, essaient délibérément de relier le sentir et le faire en s'identifiant à la Déesse. Ils reprennent contact avec la terre de la vie et de la mort. Voir des hommes embrasser délibérément les caractères attribués aux femmes (douceur, bêtise, vêtements, maquillage, activité nourricière, faiblesse) peut terrifier les autres hommes tant l'identité masculine dans la culture de la mise à distance dépend de la différence d'avec les femmes. Dépasser cette peur donne peut-être le pouvoir de redéfinir le soi masculin positivement, comme un tout enraciné, et non comme une partie amputée.

Mais nous ne devrions pas tomber dans le piège, et dire qu'on ne peut être une vraie féministe que si l'on est lesbienne, ou qu'il faut être homosexuel pour être un homme libéré. Le désir ne suit pas les diktats des idées. Les femmes et les hommes peuvent avoir à combattre avec bien d'autres masques, bien d'autres ensembles d'aspirations lorsqu'elles et ils essaient de travailler ensemble à établir des relations sexuelles non fondées sur le pouvoir-sur. Mais ce combat est vital. Honorer la sexualité consiste finalement à arrêter de nous définir nous-mêmes en fonction de nos partenaires sexuels, à réaliser que la richesse de l'attraction et de l'expression sexuelle tient à ses couleurs, à

l'infinité de ses nuances, et que ce n'est que la culture de la mise à distance qui nous restreint aux trois couleurs fondamentales.

Je sens ici la nécessité de dire quelques mots des relations monogames fondées sur l'engagement mutuel, ne serait-ce que parce que c'est ce que je pratique. L'engagement et le mariage lui-même n'ont pas besoin d'être fondés sur le pouvoir-sur. Centrer son énergie profondément et passionnément sur un autre être humain peut être un choix délibéré. Dans le mariage, qu'il soit légal ou informel, hétérosexuel, lesbien ou gay, nous passons par des étapes qui nous font décrire le cercle magique, comme nous le faisons dans les groupes. Nous tombons amoureux avec une vision – souvent une projection insouciante de quelque partie idéalisée de nous-mêmes. Nous passons à travers plusieurs étapes intenses pendant lesquelles nous nous battons à propos du pouvoir, et d'autres où nous nous perdons et fusionnons ensemble. Quand nous vivons avec quelqu'un, nous devons aussi enraciner la relation en prenant soin de toutes les choses terrestres. À travers la lutte, nous commençons à voir que notre partenaire est très différent de nos images et de nos rêves, est un être humain réel et distinct, pour qui ce qui compte est ce qui est réel en nous (et non notre image idéalisée ni notre réduction à un objet au service des besoins d'un autre).

Une politique érotique ne peut se fonder sur des structures hiérarchiques. Toute structure autoritaire, quelle que soit sa ligne ou sa position, renforce les relations de pouvoir, l'oppression et l'aliénation. Les cercles que nous formons peuvent devenir des structures érotiques, fondées sur le contact et la connexion personnels. Dans les petits groupes, nous pouvons partager nos sentiments, nous pouvons nous toucher et nous caresser, pleurer et rire ensemble, aussi bien que travailler. Les cercles restent petits pour que nous puissions toutes nous voir, nous renvoyer nos images ; pour que nos personnalités singulières y aient un impact sur les autres auxquels nous nous sentons connectées. Un mouvement de petits groupes est renforcé par le réseau sous-jacent des connexions humaines, un tissu de

relations étroites qui le lie comme la trame et la chaîne. La communauté est érotique par essence.

L'amour sexuel est énergie. Ce qui donne à l'échange physique son excitation, son intensité, c'est le mouvement de l'énergie vitale, une énergie non limitée aux êtres humains, mais présente dans la terre, l'air, l'eau, le feu, dans les plantes et les animaux, dans tous les êtres vivants. Comprendre que l'éros est énergie nous ouvre en grand la possibilité d'une relation érotique avec la terre⁵. Nous pouvons aimer la nature, pas simplement esthétiquement, mais charnellement, avec notre corps, avec nos os. Cette sorte d'amour est une menace pour toutes les propriétés de la culture de la mise à distance. L'amour qui reflète la nature sauvage peut se transformer en lutte pour la protéger, et peut nous donner la force profonde dont nous avons besoin. Cet amour est connexion. Quand nous le sentons profondément, par exemple avec un chêne, quand nous sentons l'âme de l'arbre pénétrer nos corps, quand nous sentons notre flux d'énergie couler à travers la terre dans ses racines, quand nous allons jusqu'à nous fondre avec lui et faire un avec son « arbritude », nous prenons des forces pour le combat qui protège son tronc de la hache, ses feuilles des radiations.

Reconnaître que l'érotisme est énergie restaure l'éros au corps tout entier, il échappe ainsi aux limites des quelques étroites zones de plaisir. Tout le corps devient un organe de réjouissance. Avec lui nous pouvons répondre avec plaisir à la vaste beauté du monde vivant.

L'éros comme énergie donne forme à de nombreux aspects de la culture et apparaît sous de nombreuses formes : la jouissance crue, instinctive ; l'amour et le lien personnel ; et le pouvoir de guérir, d'apprendre, de créer. Dans la culture de l'immanence la sexualité serait honorée sous toutes ces apparences différentes.

La sexualité instinctive, la jouissance animale, a été reconnue dans d'autres cultures comme une force sacrée. L'éros sauvage était connu pour générer des énergies puissantes liées à la crois-

sance et à la fertilité de la vie animale et végétale. Les rites dits de fertilité dans les champs labourés et les orgies sacrées qui ont tellement choqué les pères de la Bible étaient des célébrations religieuses qui honoraient le caractère sacré de l'instinct, et le pouvoir de la force de vie qui ne palpète pas moins dans nos corps humains que dans ceux des animaux.

Nous avons du mal à imaginer à quoi ces rites ressemblaient. Dans notre culture, on exploite tout ce qui est impersonnel. Notre expérience du sexe impersonnel, de la jouissance, ne se fait pas dans un contexte de connexion – de reconnaissance de la part de nature ou d'animal en nous – mais dans le contexte du marché. C'est ainsi que les jeunes femmes qui offraient leur virginité aux portes des temples de Babylone sont aujourd'hui cataloguées *prostituées*, alors que dans leur propre société elles agissaient en tant que prêtresses, apprenant à honorer l'instinct de la Déesse en elles, et le dieu Éros, quelle que soit la forme sous laquelle il avait choisi d'apparaître.

L'érotisme est avant tout personnel. Le tissage entre les énergies crée un lien – peut-être est-ce là la marque de ce qui est vraiment érotique – il crée un lien qui n'est pas fondé sur l'exploitation.

L'échange d'énergie érotique crée des schèmes, des formes, des entités comme une structure d'énergie. Traditionnellement, c'est la base de la *famille* (au moins depuis que l'amour romantique a remplacé les mariages arrangés pour des raisons économiques). Le lien érotique pourrait potentiellement être le modèle de toutes les autres associations, de toutes les connexions libres. Mais dans la culture patriarcale, la famille elle-même devient une autre arène d'autorité, une structure hiérarchique de domination. La famille reflète la culture, la culture reflète la famille. Et les enfants, qui grandissent à l'intérieur d'une famille, reflètent sa structure dans la formation de leur soi le plus intime. Ainsi nos âmes adoptent en grandissant des schèmes d'autorité et de domination. Et les familles que nous créons, les relations que nous établissons, sont corrom-

pues par nos luttes pour le pouvoir des uns sur les autres. L'amour est rarement aussi clair que le reflet d'une branche dans l'eau.

Aujourd'hui, cette même énergie peut-être la source d'un nouveau lien. Elle peut lier nos cercles ensemble – non parce que nous frottons nos organes génitaux ensemble, mais parce que nous permettons à nos rencontres d'explorer fortement nos sensations, de comprendre des actes de beauté et d'émotion.

Dans une culture de l'immanence, l'érotisme imprègne toutes les relations qui dans notre culture sont basées sur le pouvoir-sur. Guérir, dans ce contexte, devient un acte de déplacement des énergies et non de contrôle. Cet acte est basé sur le soin, non sur la mécanique, qu'il s'agisse de guérir le cœur, l'esprit ou le corps. Il prend place dans un contexte qui n'est pas stérile mais sensuel, imprégné de beauté et d'émotion. Dans le processus de guérison, nous pouvons faire l'expérience de notre profonde terreur de l'anéantissement, de la trahison et du délabrement de nos corps et de nos âmes. À travers cette expérience, nous pouvons connaître les profondeurs de notre désir de vie, de santé, de connexion.

Enseigner et apprendre deviennent aussi des conduites érotiques, des manières de faire route ensemble – et non des exercices stériles de maîtrise des faits. À Reclaiming (notre collectif de spiritualité féministe), quand nous enseignons les arts de la magie, chaque cours, chaque atelier est lui-même un rituel. Nous ne nous contentons pas d'expliquer la Déesse, nous L'invoquons; nous créons le lien, révélons le pouvoir afin que chaque étudiante le connaisse dans son propre corps, d'une manière individuelle. Notre objectif, en tant qu'enseignantes, n'est pas de démontrer notre propre connaissance ou notre pouvoir, mais de créer un contexte qui évoque le pouvoir-dedans de chaque personne dans le cercle.

Le travail aussi peut être éveillé par le pouvoir érotique. Le but des anciens rites de fertilité n'était pas seulement de réveiller l'énergie de la terre et de la faire pénétrer dans les

sillons pour qu'elle imprègne le grain de l'année. C'était d'imprégner de mémoires évocatrices le travail de planter, de désherber, de récolter et de lier chaque acte du travail avec les forces profondes de la vie et de la mort.

Tout travail n'est pas bien sûr plaisant ni potentiellement sensuel. Cependant même dans un travail de routine nous pouvons sentir notre impact sur le monde, nous pouvons voir notre marque dans un changement que nous avons apporté – par exemple quand nous recollons quelque chose de cassé, lavons quelque chose de sale, construisons quelque chose qui n'existait pas encore.

Ce qui rend le travail aliénant est la structure hiérarchique dans laquelle nos efforts, notre allure, nos besoins, notre sens du temps, notre connexion avec les rythmes de nos propres corps et ceux de nos amis et de nos collègues, sont captés pour servir les fins de quelqu'un d'autre. Quand nous ne sommes pris que pour des objets, pour nos capacités les plus mécaniques, quand notre travail sert à des choses inutiles ou même nuisibles pour nous, nous sommes aliénés.

Changer la nature du travail serait changer la base sous-jacente de la société. Nous sommes mis au défi de créer des emplois et des manières de travailler qui redonnent de la valeur au travail lui-même, alors que le profit la lui extorque. Car le travail qui a de la valeur en soi devient érotique dans le sens de *connectant*, nous rendant capables de faire des liens avec le monde qui aient du sens, d'utiliser notre pouvoir, nos capacités, et de voir les résultats.

La magie du sexe

L'enseignement ésotérique sur le sexe décrit une qualité appelée *polarité*. La polarité est une qualité de l'énergie, du flux, comme dans le champ électrique généré par les pôles positif et

négatif d'un aimant. Les courants de polarité sont des forces très puissantes, et la formation magique consiste notamment à apprendre à reconnaître et à canaliser ces courants.

L'aspect le plus simple de la polarité est l'énergie qui circule entre les femmes et les hommes. Dans beaucoup de groupes sorciers traditionnels, dans les groupes tantriques, et dans certaines traditions américaines, la polarité homme/femme est le fluide, si l'on peut dire, qui fait marcher la magie. Aussi certains *convents* insistent pour qu'il y ait un nombre égal d'hommes et de femmes dans le cercle, et certains chamans hommes ont besoin d'une relation forte avec une femme pour révéler leur pouvoir.

Cependant, la polarité peut aussi être créée de manière interne. Si une femme crée un intime mâle, ou un homme un intime femelle, la polarité peut couler entre la personne et ce que nous appelons son *Soi compagnon*. Mais il est important de ne pas associer le *Soi compagnon* à des qualités comme l'agression ou la passivité, qui sont traditionnellement considérées comme mâle ou femelle. Le *Soi compagnon* n'est pas l'*anima* ou l'*animus* de Jung et ne complète pas la personnalité de quelqu'un. C'est une source d'énergie. Pour prendre une métaphore mécaniste, se créer un *Soi compagnon* c'est comme construire un générateur dans sa cave au lieu de se contenter de se brancher sur le courant extérieur.

Et la polarité n'a pas non plus à être générée entre deux partenaires sur le modèle hétérosexuel. Il y a des polarités femelle/femelle et mâle/mâle, chacune pouvant être générée par ou à l'intérieur d'une personne par la création d'un *double* du même sexe. Ces courants peuvent avoir des parfums différents mais être égaux en pouvoir et parfois même plus forts que les polarités hétérosexuelles. Le choix de la forme de polarité avec laquelle on a envie de travailler est une affaire de goût et d'inclinaison personnels. Mais dans une communauté saine, toutes les formes sont nécessaires pour qu'un équilibre soit maintenu.

La polarité ne peut être décrite, il faut en faire l'expérience. Les lectrices et lecteurs qui pensent être prêts à faire cette expérience peuvent essayer certains des exercices suivants :

Le miroir

Dans une pièce retirée et chaude, tenez-vous debout nue devant un miroir en pied. Placez un bol d'eau salée à vos pieds. Connectez-vous à la terre et concentrez-vous (voir la description de l'exercice de l'Arbre de vie, pages 61-64, pour trouver une méthode pour le faire. D'autres méthodes sont décrites dans *The Spiral Dance*)⁶.

Regardez votre corps et aimez-le. Prenez plaisir à en regarder toutes les parties. Si vous n'aimez pas votre corps, vous n'êtes pas la seule. La plupart d'entre nous sont éduquées par cette culture à haïr leur corps – et souhaitent ressembler à autre chose.

Imaginez que votre sentiment de dégoût pour votre corps soit un obscur courant qui s'écoule de vous dans l'eau salée avec votre respiration. Prenez le bol et respirez au-dessus de lui. Laissez-vous émettre des sons qui aident à chasser les mauvais sentiments.

Quand vous vous sentez prête, détendez-vous. En respirant profondément par le ventre, faites monter l'énergie de la terre, comme un courant d'eau claire qui coule dans l'eau salée et la nettoie de toute la négativité. Quand l'eau est claire et commence à briller, buvez-en une petite gorgée – car vous n'êtes pas en train d'essayer de vous débarrasser de vos sentiments négatifs ; vous êtes en train de les transformer pour libérer l'énergie qu'ils contiennent.

Répétez ce rituel à intervalles réguliers jusqu'à ce que vous soyez capable d'aimer votre corps. Essayez une nouvelle activité, comme la danse, le massage, la marche à pied, ou un sport, peut vous aider aussi, car cela permet de se sentir forte et

de prendre du plaisir avec son corps. Ne faites pas de régime et n'essayez pas de changer votre silhouette – travaillez à apprendre à aimer votre corps tel qu'il est.

Le double

De nouveau devant le miroir. Connectez-vous avec la terre et concentrez-vous. Regardez votre corps et aimez-le.

Maintenant, imaginez que l'image dans le miroir est votre jumeau. Elle/il est votre ami cher, quelqu'un qui vous aime. Laissez couler un courant de chaleur et d'affection de vous à votre double. Respirez-le depuis votre ventre – émettez des sons qui renforcent l'énergie et faites des mouvements qui aident ce courant à couler. Laissez-le se former jusqu'à ce qu'il devienne un courant puissant.

Notez la *sensation* à laquelle correspond ce courant. Trouvez un nom pour votre double et une image ou un mot pour évoquer la sensation que vous éprouvez en ce moment.

Vous pouvez parler avec votre double, ou, si vous voulez, faire l'amour avec elle/lui.

Quand vous avez fini, remerciez votre double et demandez-lui comment vous pouvez l'appeler de nouveau. Mettez l'énergie à la terre en plaçant vos mains sur le sol et en visualisant les courants qui retournent dans la terre.

Le Soi compagnon

Debout devant le miroir, connectez-vous à la terre et concentrez-vous. De nouveau, regardez le miroir et aimez-vous. Faites couler un sentiment de chaleur et d'affection de vous vers votre image dans le miroir.

Maintenant imaginez que l'image dans le miroir commence à changer. Si vous êtes une femme, elle devient plus masculine. Si vous êtes un homme, elle devient plus féminine. Le changement se fait doucement de haut en bas, des cheveux vers votre visage, vos yeux, nez, bouche, mâchoire, gorge et cou, épaule, poitrine, seins, bras et mains, taille et ventre, hanches, sexe, cuisses, mollets et pieds. Si vous avez du mal à visualiser le changement les yeux ouverts, fermez-les. Éprouvez de l'affection et une attirance pour la personne que vous avez créée dans le miroir. Transmettez par la respiration cette sensation à l'image, laissez-la se construire. Faites des sons et des mouvements qui l'aident à grandir, jusqu'à ce que cela devienne un fort courant coulant entre vous.

Remarquez la sensation que cela produit. De nouveau, nommez votre Soi compagnon, et trouvez une image ou un nom que vous pouvez utiliser pour évoquer le courant que vous sentez actuellement.

Conversez avec lui. Jouez. Faites l'amour.

Quand vous avez fini, remerciez votre Soi compagnon, et demandez-lui comment vous pourrez l'appeler de nouveau. Puis remettez l'énergie à la terre.

Aimer la nature

Allez dehors. Choisissez une plante (vous pouvez choisir aussi un arbre, un cours d'eau ou un objet naturel). Asseyez-vous ou tenez-vous debout confortablement. Connectez-vous à la terre et concentrez-vous.

Appelez le courant que vous avez senti avec votre double ou avec votre Soi compagnon. Utilisez votre mot ou votre image du pouvoir.

Faites couler ce courant dans la plante, ou dans l'objet naturel choisi, jusqu'à ce que vous le sentiez rayonner de cette énergie. Jouissez-en.

Quand vous avez fini, remettez l'énergie à la terre et concentrez-vous.

Cet exercice a un pouvoir guérissant – et pour vous et pour la plante, ou l'objet. Essayez-le régulièrement avec vos plantes et voyez comment votre jardin pousse.

Pour les amants

Vous devez être tous les deux familiers du travail avec la polarité. Retirez-vous dans un lieu chaud et isolé.

Asseyez-vous l'un en face de l'autre. Regardez-vous dans les yeux. Levez chacun les bras à l'horizontale face à vous, les paumes des mains en l'air. Vos mains et celles de votre partenaire doivent être à un centimètre les unes des autres. Connectez-vous à la terre et concentrez-vous. Sentez la chaleur et l'affection que vous avez l'un pour l'autre.

L'un d'entre vous maintenant appelle le courant que vous avez ressenti avec votre double ou votre Soi compagnon. Faites-le couler à travers vos mains dans les mains de votre amant. Quand vous vous sentez prêts, changez de rôle. Laissez votre amant envoyer tandis que vous recevez.

Étendez-vous l'un près de l'autre. Placez chacun vos mains sur le corps de l'autre – à la place qui vous plaira à tous les deux.

Faites appel au courant de polarité (quel que soit le type que vous aimez) en utilisant votre mot ou votre image du pouvoir. (Vous pouvez partager celui-ci avec votre amant ou le garder secret.) Alors vous pouvez envoyer et recevoir tous les deux simultanément.

Tandis que les courants se forment, faites des sons et des mouvements pour les aider. Laissez le processus arriver à sa conclusion naturelle.

N. B. : Cette pratique construit un lien plutôt profond entre les amants, choisissez vos partenaires avec soin. Elle est particulièrement indiquée pour raviver la passion dans une histoire d'amour ou un couple de longue durée, quand l'amour est fort mais le feu mourant.

Si vous l'essayez et que rien ne se passe, c'est que probablement au moins l'un de vous deux est fâché. Parlez-en. Disputez-vous. Essayez de nouveau.

C'est important de travailler les courants de polarité dans cet exercice et non la visualisation du double ou du Soi compagnon. L'amour est déjà compliqué par tellement de projections.

Cet exercice aussi a un pouvoir guérissant pour chacun des partenaires.

Utilisez votre imagination pour développer ces exercices ou pour en inventer de votre cru.

Vous pouvez maintenant faire appel au pouvoir que vous avez appris à connaître comme le vôtre, quand vous en avez besoin. Laissez-le inspirer votre créativité, vous renforcer dans votre travail, faire pousser votre jardin, guérir vos maladies, éveiller votre cœur. Appelez-le dans vos mains quand vous touchez une autre personne, appelez-le dans vos yeux et votre respiration, dans vos voix quand vous le faites monter pour combattre la domination. Appelez-le dans vos cercles.

Et ne soyez pas effrayée de le laisser partir. Comme toute énergie, le pouvoir érotique de la polarité suit des cycles, il va et vient. Il est toujours disponible, mais après être venu à nous il reflue toujours. Le reflux est le moment de la tranquillité, du repos – le silence entre les battements du rythme de la danse.

Une peur court comme un fil rouge à travers la culture occidentale – depuis les pères de l'Église jusqu'à Freud – la sexualité, si elle n'est pas tenue en laisse par l'autorité intériorisée, par la haine de soi, va devenir sauvage et détruire la civilisation. Mais la sexualité a en fait son propre principe régulateur, son propre rythme d'expression et de limitation, d'épanouissement

et de satiété. Connaître ce rythme, l'honorer dans sa chair et dans son cœur, c'est invoquer la Déesse de l'amour, qui nous fait signe. Le Dieu père qui commande disparaît. Les récits de la mise à distance perdent leurs lignes de force. À leur place nous pouvons créer de nouveaux mythes dont les images viennent d'un autre contexte. Le travail de fabrication de mythes ; le travail de création de nouvelles formes, de nouvelles structures non fondées sur la hiérarchie ; la conquête et la défense de notre droit à garder nos corps et nos sexualités libres de toutes restrictions et intrusions par les agents de l'autorité ; le travail d'analyse et de transformation de nos structures internes ; le travail de l'amour – la connexion avec un autre, la connaissance intime, honnête et réciproque –, toutes ces choses sont liées. Elles appartiennent à la même lutte. Il n'y a pas d'échappatoire dans le monde privé de l'amour et de la romance, car personne ne peut aimer librement dans une société fondée sur la domination. Inversement, le combat public contre la domination ne peut être mené avec joie et verve si nous n'y apportons pas un sens du pouvoir personnel, une force animée par l'étincelle électrique et érotique de l'énergie terrestre courant librement dans nos corps.

Cette étincelle peut rendre notre lutte durable si nous apprenons à nous considérer comme égaux, libres dans nos corps et nos imaginaires, si nous apprenons à aimer non pas les reflets de nous-mêmes qui se brouillent l'un l'autre, mais nos véritables visages quand ils reflètent chacun la passion et le plaisir de l'autre. Si nous devenons, en faisant l'amour, des chênes dont les branches s'entrelacent, des séquoias dont les troncs grandissent lentement ensemble, des chats sur la barrière du jardin, des jaguars, des tigres, des oiseaux de la jungle – si nos dents deviennent des dents de loup, si nos langues goûtent le miel du corps de l'autre comme celles des ours – si notre sang et notre semence redeviennent les substances sacrées du pouvoir que nous utilisons pour consacrer nos outils, nos lieux de culte, pour nous consacrer l'un l'autre.

La levée de la force érotique est la levée d'un grand pouvoir de transformation. Quand l'éros est fort, la domination s'écroule, la pornographie bat en retraite, et l'autorité ne peut maintenir son emprise. L'histoire qui suit est vraie. Je la présente comme une parabole.

La danse des femmes nues en prison

Les femmes arrêtées pendant le blocus de la centrale nucléaire de Diablo Canyon sont détenues dans le vieux gymnase de California Men's Colony, une prison. Des gardiens, hommes et femmes, nous matent nuit et jour. Les gardiens sont assis dans les coins et surveillent les tapis qui couvrent tout le plancher. Les femmes doivent se déshabiller devant des hommes. Il n'y a pas de paravents, de portes qu'on puisse fermer. Tard dans la nuit, les gardiens parcourent les rangs et braquent des lampes torches sur les visages et les corps des femmes, qui grelottent sous l'unique couverture qui leur a été donnée. C'est une situation d'humiliation délibérée, un petit harcèlement calculé, un élément de la punition infligée par l'État aux corps des femmes qui ont défié son autorité.

Dehors il y a une petite cour de promenade. Le soleil de la Californie centrale est chaud. Nous commençons à retirer nos chemises pour nous étendre au soleil la poitrine nue. Quelques femmes décident de laver leurs vêtements, de se draper dans les serviettes de toilette, ou de ne rien porter du tout. Nous nous sentons bien dans nos corps ; nous avons plaisir à nous regarder l'une l'autre. Dans cet environnement rugueux de fer et de béton, nous sommes douces, vivantes et belles.

« Je ne savais pas que les femmes avaient des tailles et des formes si différentes », dit une amie, à qui la vie n'avait pas encore donné l'occasion de se retrouver en compagnie de deux cents femmes nues. « Et nous sommes toutes belles. Regarde

cette femme, là-bas. Elle ressemble à une sculpture – à la Vénus de Willendorf, une Déesse. »

Nous sommes la Déesse dans la multitude de ses formes : une Aphrodite, une Artémis, une Jeune Fille, une Mère, une Vieille. Nous sommes toutes Perséphone, entraînée dans le monde souterrain par les autorités du patriarcat. Mais nos corps vivants transforment l'enfer. La situation est celle de la pornographie réalisée, une humiliation constante qui met en scène les classiques fantasmes sadomasochistes sur le couple gardien/prisonnier. Mais cette situation est transformée par la présence de l'éros. Nous sommes connectées entre nous, et notre amour les unes pour les autres ne donne pas prise à la honte.

Ce sont les gardiens qui sont obligés de s'adapter. Certains sont embarrassés, d'autres ravis. Certains nous donnent délibérément des informations fausses, d'autres sont vraiment amicaux. Leurs intérêts ne sont pas ceux de la centrale. Ils ont été transférés des prisons de San Quentin et Soledad ; pour eux, ce sont des vacances payées. Personne ne leur a demandé si des hommes devaient garder des femmes, s'il fallait nous donner des couvertures en plus, de la nourriture chaude ou des brosses à dents. La plupart des femmes sont blanches et de classe moyenne ; les gardiens sont noirs et latinos, de la classe ouvrière. Ils ont pris ce travail parce que c'était le meilleur choix que leur présentait la vie, nous sommes venues au blocus pour la même raison. Nous ne sommes libres ni les uns ni les autres en un sens. Ni eux ni nous n'avons le pouvoir, sauf si nous l'exigeons et le prenons, de déterminer quels choix nous seront offerts.

Les femmes commencent à discuter du problème des seins nus. Certaines pensent que cela diminue le sérieux de notre action et donne une mauvaise image pour les médias. Mais nous choisissons de ne contraindre personne.

Le soir nous dansons nues dans la prison. Une femme joue sur la seule guitare qu'ils aient autorisée à l'intérieur. Nous frappons sur des canettes en métal, les murs de fer rugueux

deviennent un tambour. Nous claquons des mains, nous chantons *Jailhouse Rock*. Nous nous peignons des smokings sur le corps avec du noir de fumée, nous faisons des corsages avec des vieux papiers. Nous faisons comme si nous donnions un bal. La musique augmente et le rythme s'accélère, nous suons ensemble et la pièce est pleine de l'odeur de deux cents femmes. Et nous dansons, en sachant qu'on nous permet ceci comme un privilège, comme tout ce qui est bon dans notre vie est un privilège ; nous savons que les femmes qui sont en prison seules, qui ne sont pas blanches, qui n'ont pas un mouvement et une équipe de conseil juridique pour les soutenir et dont les histoires n'intéressent pas les journaux, ne peuvent pas danser, ne peuvent pas se dénuder, ne peuvent pas recevoir de sourires, mais peuvent être violées et brutalisées par les gardiens.

Mais nous dansons, car après tout c'est ce pour quoi nous nous battons : pour que continuent, pour que l'emportent cette vie, ces corps, ces seins, ces ventres, cette odeur de la chair, cette joie, cette liberté.

LE RITUEL COMME LIEN, L'ACTION COMME RITUEL

Il y a un feu. Tout le monde est rassemblé à l'endroit réservé à la danse. La prêtresse chante, le tambour démarre. Les participantes répondent avec leurs voix, avec leurs corps ; en chantant et en se mouvant selon le motif de la danse. De leurs voix, de leurs corps s'élève le pouvoir d'appeler ici-bas les Orishas, les Dieux. En se mouvant ensemble, en chantant en chœur, les gens ne font qu'un. Les tambours et le pouvoir les unissent par un lien commun, qui les relie l'une à l'autre, avec les ancêtres qui autrefois ont chanté, ont dansé de cette manière, avec la terre qui les porte et l'esprit qui entre en eux¹.

Il y a un cercle. Les participantes se tiennent les mains ; elles chantent en chœur vers les Déeses et les Dieux. L'une d'elles se sent inspirée et commence un chant ; maintenant un autre. Elles se mettent ensemble à danser. Le pouvoir passe à travers elles, les unissant l'une à l'autre, avec la terre qui les porte et l'esprit qui entre en elles. Peut-être sont-elles sur une plage près de San Francisco ou dans la cour d'une ferme du Wisconsin ? Peut-être se rencontrent-elles dans le salon d'un appartement de Manhattan ? Sans doute leurs ancêtres immédiats ne dansaient ni ne chantaient comme cela. Pourtant leur cercle ressemble au dispositif de la danse en Afrique, à la kiva du Sud-Ouest ou à la danse du soleil des Indiens des plaines.

Elles font l'expérience du pouvoir du rituel.

Les rituels font partie de toute culture. Ils sont les événements qui unissent une culture, qui créent un cœur, un centre,

pour un peuple. Le rituel est ce qui évoque le Soi profond d'un groupe. Par le *rituel* (un mouvement d'énergie organisé pour accomplir un but), nous devenons familiers avec le pouvoir-du-dedans, nous apprenons à en reconnaître la *sensation*, nous apprenons à le faire monter et le laisser repartir.

L'organisation du mouvement de l'énergie dans un rituel de sorcellerie est basée sur une structure très simple². Nous commençons par nous enraciner en nous connectant à la terre. Nous utilisons souvent la méditation de l'Arbre de Vie. Ensuite nous nous purifions, peut-être avec une méditation sur l'eau salée ou en plongeant dans l'océan, en prenant le temps de nous délivrer de nos douleurs et de nos tensions par le mouvement et le son. (Cela peut également avoir lieu après avoir tracé le cercle.) Le cercle est tracé : l'invocation des quatre éléments sépare l'espace et le temps du rituel de l'espace et du temps ordinaires. Nous invoquons la Déesse et le Dieu, et tous les autres pouvoirs et puissances que nous désirons saluer.

Puis nous faisons monter le pouvoir par la respiration, la méditation, la danse et le chant. Le pouvoir se focalise sur une image, une action ou un symbole. Nous pouvons entrer en transe et entreprendre ensemble un voyage dans le monde souterrain. Quand le pouvoir a atteint son sommet, nous le rendons à la terre avec nos mains et nos corps. Puis nous célébrons l'événement en mangeant et en buvant, nous prenons le temps de nous détendre et d'être ensemble. Finalement, nous remercions tous les pouvoirs que nous avons invoqués et nous ouvrons le cercle, pour revenir à l'espace et au temps ordinaires.

Le rituel et l'énergie du groupe

Les rituels créent un fort lien de groupe. Ils aident à construire une communauté, à créer un terrain de rencontre où les gens peuvent partager des sentiments profonds, positifs et négatifs

– un lieu où ils peuvent chanter et crier, s'extasier ou hurler, mais également jouer ou garder un silence solennel. Le rituel païen incorpore le toucher, l'émotion, la sensualité et l'humour. Ce que nous révérons vraiment est aussi ce dont nous pouvons nous moquer avec respect. Les éléments de rire et de jeu nous empêchent de rester figés à un seul niveau de pouvoir ou de développer un sentiment exagéré d'importance personnelle. L'humour nous force à aller de l'avant, plus profond.

Nous cassons des œufs sur le corps de l'initiée étendue dans le bain rituel. Les œufs sont les symboles de sa renaissance. C'est une femme qui aime le calme, la paix et l'ordre.

« Cela doit être œuf-frayant ! » dit une prêtresse.

« Oh ! Tais-toi. C'est une affaire sérieuse. »

« Tœuf – tœuf ! »

« Vas-tu arrêter ! »

« Ne lui ponds pas dessus. »

Son *convent* est entraîné progressivement dans une bataille de mots. Elle est poussée jusqu'à ses limites et même au-delà. Bientôt tout le monde rit, presque aux larmes, de ces calembours idiots. Mais sous le rire est le pouvoir, brillant, palpitant. Quand nous retrouvons le silence, tandis qu'on la sèche, l'étend sur des serviettes, la caresse avec des plumes, et lui raconte une histoire sacrée, nous sentons le pouvoir se lever, se lever, il est fort car le rire a aboli nos barrières.

Les rituels peuvent évidemment être préparés et conduits par une seule personne. Mais dans un groupe, il vaut mieux les travailler collectivement. Dans un petit groupe où le lien est important, où chacun connaît la structure du rituel et où les membres se font confiance, la plupart des rituels ne requièrent aucune préparation.

Le *convent* Raving se réunit. Nous passons un long moment à parler de nos vies, à bavarder, à nous occuper de nos affaires. Enfin nous sommes prêtes pour commencer la magie.

Nous disposons un bol d'eau salée au centre du cercle. Nous commençons par émettre des sons, nommant à haute voix pour

les autres – parce que nous nous connaissons les unes les autres et nous nous faisons confiance – ce dont chacune de nous veut se délivrer. Diane parle doucement ; Kevyn est théâtrale, faisant des sons forts et de grands gestes. Chacune de nous a son propre style.

Quand nous avons fini vient le silence. Dans le silence, il apparaît à l'une d'entre nous qu'elle est appelée à invoquer l'est. Elle prend l'*athamè* (le couteau) sur l'autel et se tient debout face à sa direction. En respirant profondément, elle répond à son inspiration, elle bouge, chante, psalmodie, implore ou doucement murmure selon la manière dont l'énergie l'inspire. Quelquefois d'autres parmi nous vont invoquer la même direction, nos voix se mélangeant, fusionnant et se répondant en contrepoint, tandis que le reste du *convent* bouge, chante ou murmure pour canaliser l'énergie.

Après que l'est a été invoqué, une autre femme se tourne vers le sud. Une autre va être appelée vers l'ouest et une vers le nord. Peut-être l'une d'entre nous va-t-elle diriger l'invocation à la Déesse – ou peut-être allons-nous toutes commencer spontanément à chanter ou à vocaliser ensemble ? Peut-être appellerons-nous le Dieu par un poème ou un rythme ? Nous n'avons pas fait de plan quand nous avons commencé, et nous n'en avons pas besoin parce que nous avons appris, pendant des années, comment fluer les unes avec les autres.

Nous avons appris que si nous sommes capables d'attendre en silence, sans plan, l'inspiration vient. Nous savons que si nous nous tenons face à une direction, et que nous en voyons l'élément dans notre esprit, les mots viendront – ou peut-être un son, ou peut-être un mouvement. Nous avons appris à attendre la montée de cette inspiration et à l'exprimer quand elle vient, à la laisser sortir sans censure ni timidité. Aussi nous nous tenons debout, et quand nous entendons les voix en nous, nous savons ce que nous entendons. Si nous essayons de juger ou de retenir, les voix se taisent, ou les mots se répètent, toujours les mêmes, si bien que rien d'autre ne peut sortir. En fait ce processus, qui semble si simple, si inconscient et facile, nous

avons mis des années à le découvrir ou à nous en souvenir, ou à l'inventer. Il a fallu ce temps pour prendre conscience que nous n'avions pas besoin de hiérarchie parmi nous, ni de nous sentir intimidées, que nous pouvions nous faire confiance mutuellement. Mais ce savoir une fois acquis dans la sécurité de ce petit groupe, il ne peut que rejaillir dans d'autres domaines et au sein de groupes plus importants. Nous découvrons que, dans notre écriture, dans notre travail, dans nos vies, nous sommes capables d'attendre en silence que l'inspiration vienne. Nous avons changé.

Nous pouvons travailler la magie de la même manière. Par exemple, nous sommes en train d'accomplir un travail de guérison. On a dit à notre amie, enceinte de huit mois, qu'elle avait contracté un virus qui pouvait engendrer maladie ou malformation chez son bébé, ou qu'il pourrait être mort-né. Nous plaçons notre amie au centre du cercle, nous lui appposons les mains sur le ventre, les bras, le visage, la poitrine. Nous commençons à psalmodier. Chacune d'entre nous ferme les yeux. Nous visualisons le bébé en bonne santé. Nos voix s'élèvent et retombent. Elles tissent une nouvelle fabrique de pouvoir pour le bébé – elles retissent son destin. Nous chantons pour lui, nous l'appelons. Le pouvoir frappe maintenant l'une de nous, puis il se lève dans une autre. Mais au moment où la magie marche, nous sommes toutes des facettes du Soi profond du groupe ; nous n'agissons pas de notre manière propre.

Quand le pouvoir atteint son sommet et retombe, nous le savons toutes car nous sentons toutes le même pouvoir. Ensemble nous le mettons à la terre. Aucune d'entre nous n'a à diriger, à signaler les transitions. Et le rituel se déroule sans à-coups, comme une pièce de théâtre bien rodée, où chaque acteur connaît son rôle. Et pourtant c'est complètement spontané, créé dans l'instant. Nous pourrions dire que c'est le Soi profond qui écrit les lignes, distribue les rôles, donne les répliques – au fur et à mesure que le rituel se produit. Rien ne bloque la montée du pouvoir, aussi peut-il être canalisé pour

agir et provoquer un changement. Le bébé – qui a été au foyer du travail de nombreux cercles guérisseurs agissant de la même façon – est né en parfaite santé. En travaillant ensemble, en se focalisant sur quelque chose de commun, tous les cercles, et la communauté elle-même, se renforcent.

Les rituels de grands groupes

Dans un grand groupe, en particulier un groupe formé de gens qui ne se connaissent pas bien, on ne peut atteindre le même niveau de proximité – et le pouvoir ne peut pas couler de manière aussi fluide – que dans un petit groupe. Mais les rituels de grands groupes peuvent aussi construire la communauté, et ils ont une vivacité et un air de fête que les réunions de petits *convents* ne peuvent pas atteindre. Quand le lien se forme dans un groupe plus large et qu'un Soi profond se dégage, l'énergie peut se mouvoir d'elle-même de la même manière que dans un petit groupe.

Dans les premières années aussi bien de Raving que de Compost (mon premier *convent*), une ou deux personnes préparaient en général les grands rituels et je les conduisais. Ensuite, le *convent* tout entier a préparé le rituel, et différents individus ont conduit les différentes parties.

Nos rituels étaient alors, en un sens, plus formels. Nous écrivions souvent de belles invocations et nous les mémorisions. Nous inventions des drames rituels et conduisions des transes et des méditations guidées.

Au fur et à mesure que Raving est devenu moins hiérarchique et a fonctionné plus collectivement, nous nous sommes moins intéressées à conduire et réaliser de beaux rituels qu'à faciliter une circulation de l'énergie qui puisse évoquer le pouvoir et l'inspiration pour toute personne présente. Nous avons réalisé que l'énergie ne coulerait pas collectivement tant que les

rituels n'étaient pas préparés collectivement, et nous avons donc invité les *convents* frères et sœurs, nos étudiants, et d'autres amis intéressés à nous aider à préparer les rituels et à y participer.

Pour préparer un rituel collectivement, nous commençons par faire le tour du cercle en demandant à chacun d'évoquer ce que le temps et la saison signifient pour eux, et ce dont ils ont besoin ou ce qu'ils attendent du rituel. À partir de leurs réponses, nous développons des images et des thèmes communs. Généralement, quelqu'un a l'idée d'un acte symbolique pour focaliser le rituel.

Par exemple, il y a un an, des membres du collectif Reclaiming ont préparé un rituel pour la fête du feu qui a lieu le 2 février, et qu'on appelle la fête de Brigid³, dédiée à la Déesse des forgerons, des poètes et des guérisseurs. À ce moment-là, nous éprouvions, en tant que groupe, la nécessité de faire face à nos sentiments de désespoir politique et d'impuissance. [Cela se passe en 1981. Ronald Reagan est devenu président en janvier. *NdE.*] Différents besoins ont fait surface tout au long du cercle.

« J'ai besoin d'un rituel qui bannisse – d'une purification. »

« J'ai besoin du rituel pour aller quelque part – je ne veux pas rester collée dans mon impuissance. »

« J'ai besoin d'un moyen pour me connecter à des gens – j'ai du mal à me sentir proche dans un groupe de cent personnes. »

« Pour moi Brigid veut dire feu. Je veux vraiment un chaudron. »

« Des bougies... Pour moi Brigid signifie des bougies. »

Quatre-vingts ou cent personnes rassemblées en un grand cercle dans une pièce ouverte participaient au rituel que nous avons créé. Différents *convents* avaient préparé des invocations aux quatre directions, à la Déesse et au Dieu. Ensuite nous avons commencé une danse de bannissement, en nous déplaçant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, différentes

personnes hurlant les phrases qui les avaient rendues impuissantes. Le groupe, lui, les reprenait sur un ton moqueur ou haut et fort, en criant jusqu'à ce que l'énergie de chaque phrase s'en aille et meure.

« Je suis la gentille petite fille de sa maman. »

« Je suis la GENTILLE petite fille de Maman. »

« LA GENTILLE PETITE FILLE ! »

« GENTILLE ! GENTILLE ! »

« Les grands garçons ne pleurent pas. »

« LES GRANDS GARÇONS NE PLEURENT PAS. »

« PLEURE PAS GRAND GARS ! »

« PLEURE PAS ! »

« COMMENT OSES-TU ! »

« Tu n'es capable de rien, de toute façon. »

« Tu n'es CAPABLE DE RIEN ! »

« DE RIEN ! »

La danse de bannissement peut être profondément émouvante ou comique à en pleurer. Cette nuit-là elle était comique, en partie parce que le cercle était tellement grand que son énergie avait tendance à se disperser. De toute façon l'humour crée toujours du lien, et le groupe se sentit plus uni après le bannissement.

Dans une autre partie du rituel, nous avons demandé aux gens de se mettre en petits groupes en fonction de leur préférence pour l'un des quatre éléments. Dans les petits groupes nous pouvions nous sentir plus proches les uns des autres que tous ensemble. À l'intérieur de chacun des petits groupes nous avons passé un bol d'eau salée en sens inverse des aiguilles d'une montre. Chaque personne, à tour de rôle, a parlé des moments où elle s'était sentie impuissante.

« Je me suis sentie impuissante pendant la guerre du Vietnam. »

« Je me sens impuissante quand je mens, ou quand je ne peux pas dire ce que je sens. »

« Je me sens impuissante quand je vais au travail et que je passe la journée entière à tenir l'agenda de quelqu'un d'autre. »

« Je me sens impuissante quand je ne peux pas rencontrer des gens. »

Ensuite, nous avons passé l'eau salée dans le sens des aiguilles d'une montre. Chacune d'entre nous a parlé des moments où elle s'était sentie du pouvoir. Quand nous avons fini, nous avons aspergé nos têtes d'eau salée, en nous nommant et en disant : « Je bénis mon pouvoir. »

« Je sens du pouvoir quand j'entre en contact avec des gens – quand je peux être là pour quelqu'un d'autre. »

« Je me sens puissante quand je chante, quand je fais entendre ma voix. »

« Je me sens puissante quand j'écris. »

« Je me sens puissante quand j'agis. »

« Je me suis sentie puissante en donnant naissance, en tissant, en plantant mon jardin. »

« Je me sens puissante en me joignant à d'autres gens pour agir. »

« Je me sens puissante quand je dis la vérité. »

Pour moi, cela a été la partie la plus émouvante du rituel. Cela m'a appris que le pouvoir est vraiment à notre portée – que les choses qui nous l'enlèvent et les lieux où nous le trouvons sont des choses et des lieux très simples. Pour trouver notre pouvoir il nous suffit d'examiner les manières dont nous y renonçons.

Nous avons dansé et psalmodié ensemble, nous avons fait lever un cône de pouvoir, et l'avons laissé retomber en une transe/méditation guidée pour trouver une vision de notre pouvoir – et une manière de l'utiliser dans le monde. Un feu a été allumé dans un chaudron, au centre, et chacun de nous y a allumé une bougie tout en disant notre vision, notre engagement. Ensuite nous avons continué la cérémonie avec du pain et du vin, et puis nous avons ouvert le cercle.

Un autre aspect de la préparation collective est l'évaluation *ex post*, la discussion sur les éléments que les différentes per-

sonnes ont aimé ou pas aimé dans le rituel et comment il pourrait être amélioré la prochaine fois. Quand les rituels sont fluides, ouverts au changement, ils peuvent être améliorés constamment – à la différence des traditions qui fixent rites et liturgies⁴. Le consensus fut que nous avions trop chargé ce rituel – qu'il avait été épuisant, mais que certains moments avaient été profondément émouvants.

Il faut dire aussi qu'il avait été efficace – au sens de nous ouvrir au pouvoir et, par-delà les plaintes et le désespoir, de nous mener vers l'action. Beaucoup d'entre nous, confrontées à des sentiments de défaite et de futilité il y a un an, sont aujourd'hui engagées dans un travail politique.

Nombre de facteurs ont sollicité notre attention dans la préparation de rituels larges et ouverts. Un rituel peut aliéner aussi facilement qu'il peut ouvrir au pouvoir.

Le premier élément qu'il convient de préparer soigneusement est le lien à la terre. Pour qu'un rituel soit puissant, nous devons commencer liées à la terre, rester à la terre, et terminer à la terre, car le pouvoir que nous faisons monter vient dans nos corps depuis la terre et y retourne ensuite.

Nous commençons toujours dans un rituel, ou tout acte de magie, par respirer ensemble et visualiser notre connexion à la terre et notre connexion entre nous. Le plus souvent nous utilisons une variante de l'Arbre de Vie. Voici ma visualisation favorite.

L'arbre des générations

Respirez profondément, par le ventre. Tenez-vous debout, décontractée mais avec les pieds fermement plantés sur la terre. Redressez la colonne vertébrale, et relâchez la tension dans les épaules.

Maintenant imaginez que votre colonne vertébrale est le

tronc d'un arbre qui a des racines qui s'enfoncent profondément, jusqu'au centre de la terre. Faites descendre votre respiration dans ces racines, et laissez couler toutes vos tensions avec votre respiration, laissez-les se dissoudre dans la terre.

Sentez la manière dont nos racines se connectent sous la terre, comment nous puisons du pouvoir à la même source. La terre est le corps de nos ancêtres. C'est la chair de nos grand-mères, les os de nos grands-pères. La terre a porté les générations qui nous ont donné naissance. Alors que nous puisons dans leur pouvoir, qui est le pouvoir de la terre, alors que nous sentons le pouvoir s'élever à travers les racines dans nos pieds et monter le long de nos épines dorsales, invoquons les noms de nos ancêtres – de ceux qui sont venus avant nous, des héroïnes et des héros qui nous inspirent...

Et sentez l'énergie de la terre qui monte dans nos ventres alors que nous la puisons avec notre respiration, sentons-la monter dans nos cœurs et se répandre depuis notre cœur, vers le haut, vers nos épaules, vers le bas, à travers nos mains. Sentez-la circuler dans le cercle à travers nos mains – sentez comme elle nous connecte à travers la respiration. Tandis que nous respirons ensemble – *inspir, expir* – nous nous lions ensemble, et nous appelons nos propres noms...

Et sentez le pouvoir s'élever à travers nos gorges, et sortir par le haut de nos têtes comme des branches qui balaient le ciel et retournent toucher la terre, créant un cercle, faisant un circuit. Et les branches sont nos enfants et nos petits-enfants, les générations qui viennent après nous, et nous les sentons se relier entre elles au-dessus de nos têtes, et nous savons qu'elles ne sont pas séparées de nous, et que comme nous elles retourneront aussi à la terre. Et nous appelons leurs noms...

Et à travers les branches, à travers les feuilles, nous sentons le soleil briller sur nous, et le mouvement du vent, et la lune et les étoiles briller aussi. Et nous pouvons puiser du pouvoir dans cette lumière, le puiser comme une feuille puise dans la lumière du soleil, et le sentir se répandre en descendant le long des

branchages et des branches, en descendant à travers le tronc, en descendant à travers les racines, jusqu'à ce que nous soyons remplis de lumière, et lorsque la lumière atteint les racines, nous les sentons pousser encore plus profond dans la terre.

Et lorsque nous nous détendons, nous sentons la connexion, la terre sous nos pieds, et nous savons que nous ne pouvons pas perdre cette terre.

Chaque fois que nous avons fait monter l'énergie, nous la mettons à la terre, nous la retournons à la terre, en touchant la terre. Quelquefois nous mettons les paumes des mains sur la terre, quelquefois nous nous accroupissons pour relâcher le pouvoir à travers les corps entiers. Nous pouvons mettre l'énergie à la terre plusieurs fois au cours d'un rituel, et nous faisons attention à la mettre à la terre complètement après que le cône de pouvoir a été levé. Sinon, nous resterions nerveuses, anxieuses, avec un sentiment d'incomplétude – et l'énergie en excès se transforme facilement en irritation envers les autres.

Le cône de pouvoir est levé au point du rituel où l'énergie que nous avons puisée à travers nos corps s'enroule vers le haut en spirale, formant un tout cohérent, atteint son paroxysme puis retombe. Dans un rituel avec un groupe important, l'énergie exige que le foyer soit bien défini pour se concentrer, un point facile à entendre, voir ou comprendre. Dans le rituel Brigid décrit ci-dessus, par exemple, nos voix évoquaient le pouvoir, et le foyer était le chaudron, symbole du pouvoir de transformation de la Déesse.

Dans un rituel ouvert, tout le monde ne sera pas familiarisé aux techniques de mise en mouvement de l'énergie. Cependant, si quelques personnes fortes donnent forme au pouvoir, d'autres le sentiront monter et tomber. Le cône peut être dirigé visuellement si nous lançons les bras en l'air. Si certaines donnent le tempo, d'autres instinctivement feront de même, et l'énergie suivra les mouvements du groupe. Quand nous touchons la terre pour y ramener l'énergie, d'autres imiteront naturellement ces gestes. À nouveau, le flux d'énergie suivra nos mouvements.

Dans ce genre de rituel ouvert et nombreux, le langage aussi est crucial. Les mots abstraits ou les mots clés du New Age ont tendance à assécher le pouvoir et font naître la dérision. Il est préférable de dire : « Tenez-vous les mains et respirez ensemble » que : « Mettons-nous en harmonie ». Le fameux mot de William Carlos Williams à l'intention des poètes : « Pas d'idées mais des choses » est également un bon guide pour les organisateurs de rituels – car la magie est le langage des *choses*. Les métaphores que nous choisissons révèlent à la fois notre spiritualité et notre politique. Nous devons être attentifs à ne pas renforcer le dualisme en nous focalisant sur la lumière à l'exclusion de l'obscurité.

Si nous voulons que tous participent par la voix et par la danse, les chants que nous utilisons doivent être suffisamment simples pour pouvoir être repris tout de suite. Les mots doivent être compréhensibles : mise à part l'interruption de la dynamique du rituel afin d'expliquer aux participants ce qu'ils doivent faire, rien n'épuise plus l'énergie qu'un grand nombre de gens hésitant sur un mot peu familier.

Quand le rituel est utilisé dans une situation qui n'est pas religieuse, comme une manifestation politique, il nous faut être sensibles aux différents besoins et perspectives de toutes les personnes qui peuvent être impliquées. L'apparat religieux, les noms de la Déesse, et le mot Déesse lui-même peuvent offenser les participants et être cause de dissension. Mais si nous parlons des *choses* et des gens qui donnent corps à la Déesse, qui sont des manifestations du pouvoir-du-dedans – la terre, l'air, le feu, l'eau, les objets naturels, chacun d'entre nous –, nous parlons un langage qui appartient à tous, qui peut toucher tout le monde quelles que soient sa philosophie ou son idéologie.

Les rituels qu'a facilités Matrix au campement puis à la prison lors du blocus de Diablo Canyon ont mis à l'épreuve tout ce que je savais à propos des rituels ouverts. Nous voulions partager le pouvoir du rituel pour créer un lien de groupe, mais nous savions aussi que la plupart des gens dans le camp

n'honoraient pas la Déesse et n'avaient pas envie de devenir sorcières. Nous étions très attentives au fait de ne pas *imposer* notre religion à qui que ce soit – mais nous avions envie de *partager* l'expérience de la magie.

Rose et moi fûmes les deux premiers membres de Matrix à arriver sur le lieu du blocus, le lendemain du jour où l'alerte a été donnée. Pendant plusieurs jours des groupes d'affinités se sont rassemblés sur le site du camp, en attendant une plus forte présence pour commencer le blocus en force. Pendant la période d'attente, nous avons participé à des séances d'entraînement à la non-violence, aidé à organiser le camp, et facilité quelques ateliers informels de rituel. À l'un des ateliers, nous avons préparé collectivement un rituel pour la nuit de pleine lune. Sa structure était très simple. Le principal acte symbolique serait de joindre nos mains ensemble au centre du cercle, en reproduisant l'image de nos badges du camp : des mains jointes contre une usine nucléaire stylisée, entourée d'un cercle rouge et traversée d'une ligne diagonale (le symbole international pour Non).

Nous savions que, comme la structure fondamentale du blocus était circulaire et non hiérarchique, diriger un rituel était voué à l'échec. Nous l'avons tout de même préparé, sachant que, au mieux, nous pourrions faciliter et canaliser l'énergie forte et spontanée du groupe si elle montait.

Comme cela est souvent le cas, rien ne s'est passé comme prévu, mais tout ce que nous espérions est arrivé. La pleine lune s'est levée pendant que les gens étaient en train de faire la cuisine et de dîner. Elle était si belle et grosse par-dessus les collines que tout le monde a commencé à hululer, à psalmodier, à frapper sur les casseroles et les poêles. Nous avions prévu de faire le rituel beaucoup plus tard, mais des amis sont venus nous dire que les gens étaient en train de se rassembler dans un champ ouvert, un peu plus bas, et attendaient que le rituel commence.

Nous sommes descendues vers eux, en annonçant le rituel

sur notre chemin. Je me sentais profondément heureuse de la présence de Rose. Dans une structure si fortement orientée vers les collectifs, une personne seule n'aurait pas pu réussir un rituel. Je suis par nature une personne timide et introvertie (même si j'ai souvent été accusée de surcompenser) et mon premier mouvement dans une grande foule est de souhaiter pouvoir disparaître. Rose, en revanche, a le goût de la dramaturgie. Elle combine un cœur chaud et une allure saisissante. Elle a les cheveux très courts, passés au henné, est habillée de couleurs vives et contrastées, et a une voix sonore. Nous faisons ensemble une équipe efficace.

Dans le champ, une foule de plus de cent personnes était rassemblée, chantant, et quelques musiciens jouaient de la guitare. Nous n'avions évidemment ni lumières ni sonorisation. Nous ne pouvions même pas avoir de bougies, à cause du très grand danger d'incendie – nous étions sans béquilles.

Notre objectif était de commencer par une méditation de l'Arbre de Vie, et d'amener à la visualisation d'un cercle protecteur autour de chaque personne, chaque groupe d'affinités, le campement dans son entier, et même la police et les ouvriers auxquels nous ferions face dans le blocus. Nous devions invoquer les éléments avec un chant simple, une danse spirale, afin que le pouvoir émerge.

Cependant, le pouvoir était déjà construit avant que nous ayons commencé. Nous avons demandé aux musiciens de mettre les gens en cercle, en pensant que cela les calmerait pour que nous puissions commencer. Mais dès que le cercle a été formé, les gens ont commencé à danser vers l'intérieur en spirale. J'ai regardé Rose et elle m'a regardée. Nous avons réalisé toutes les deux qu'il nous fallait abandonner notre préparation. Je savais que si je pouvais me mettre dans la position silencieuse que je peux trouver dans mon propre *convent*, et laisser venir l'inspiration, le rituel pourrait marcher. Je savais aussi que je ne pouvais pas me détendre de manière suffisante. Mais la danse continuait vers l'intérieur – il fallait que nous fassions quelque

chose. Nous avons rejoint la danse. Alors que la spirale devenait de plus en plus serrée, et que les musiciens s'esquivaient vers l'extérieur pour éviter d'être étouffés, nous avons entonné un chant natif-américain en l'honneur des éléments :

« La terre, l'eau, le feu, l'air

Font retour, retour, retour, retour... »

Les gens ont repris le chant, il a augmenté en puissance et est devenu l'expression de notre objectif dans le blocus, de notre engagement pour un retour à l'équilibre des éléments. Quelqu'un a repris le rythme avec un tambour. Soudain, spontanément, tout le monde a joint les mains et a bougé ensemble, juste comme Rose en avait eu la vision lors de notre préparation. Nous nous balancions et nous psalmodions avec nos mains entrelacées, et je glissais dans la conscience seconde qu'une prêtresse développe, me laissais entrer dans le pouvoir, m'y perdais – dans sa jouissance – tout en maintenant consciemment la relation avec la terre pour garder le pouvoir lié à la terre. De fait, je commençai à chanter une vision de l'Arbre de Vie par-dessus la psalmodie. Rose aussi commença de chanter une vision, et bientôt d'autres voix tissèrent des mots et des mélodies par-dessus la psalmodie.

Et finalement nous fîmes silence. Tandis que les participants s'asseyaient par terre, nous avons conduit la méditation que nous avions préparée, après quoi nous avons demandé aux participants d'évoquer leurs visions du blocus. Bien que les écouter ait été motivant, au bout d'un moment les interventions se réduisaient à des slogans spirituels ou politiques stéréotypés. Quand nous avons senti que l'énergie commençait à se dissiper, nous avons remercié les pouvoirs invoqués et avons commencé à chanter avec le groupe. Les musiciens, fidèles, prirent la relève tandis que nous nous éclipsions.

Le rituel était terminé.

Aussi chaotique et mené à l'envers qu'il ait été, Rose et moi l'avons apprécié. Bien que certaines personnes qui y ont participé aient été effrayées par l'intensité de l'énergie, je soupçonne

la plupart des gens d'y avoir été sensibles, comme on aime un gros chien maladroit et poilu qui a très bon caractère mais à qui l'on ne peut pas faire confiance près d'une porcelaine. Il est sûr que la plupart des participants étaient encore désireux d'expérimenter les potentialités d'un rituel. Quelques semaines plus tard, après une réunion longue et pénible d'une journée entière, il fut décidé par consensus de mettre fin au blocus et qu'un rituel de clôture l'accompagnerait.

Le rituel eut lieu à la nouvelle lune. Les moniteurs du collectif d'entraînement à la non-violence me demandèrent de le faciliter. La plupart des membres d'origine de Matrix étaient partis, y compris Rose. Ce rituel fut accompli sur un mode plus proche de la structure habituelle, bien que trois semaines de blocus aient fait de moi une experte de la non-intervention, et que je pensais être prête à tout.

Nous nous sommes rencontrés dans un espace ouvert sous la tente centrale. Les moniteurs avaient installé des lampes marchant à l'énergie solaire, ce qui nous permettait de nous voir. Nous avons chanté tandis que les gens se rassemblaient, puis nous nous sommes connectés à la terre par une méditation de l'Arbre de Vie.

« Dans ma tradition, ai-je dit à la foule réunie, nous commençons en nous adressant aux quatre directions et en invoquant les éléments : la terre, l'air, le feu et l'eau. J'aimerais faire cela si vous êtes d'accord. »

Le groupe a murmuré son accord.

« Le ferons-nous dans les formes, ou juste en psalmodiant ? » ai-je demandé.

« Dans les formes », ont crié plusieurs personnes. J'ai appelé alors des volontaires pour invoquer les quatre directions. Deux me semblaient de tradition païenne, et les deux autres de tradition native-américaine. Pourtant, ensemble, ils ont construit le cercle. Preuve que les traditions s'accordent facilement, les mots et les symboles peuvent différer, mais les formes de pensée sont les mêmes.

Nous avons commencé une danse spirale en chantant : « Elle change chaque chose qu'elle touche/Et chaque chose qu'elle touche change. »

Alors que je commençais à dérouler la spirale, j'ai éprouvé la nécessité d'en faire une spirale du baiser, dans laquelle nous embrassons chaque personne se trouvant en face de nous. Cela s'avère délicat dans des groupes grands et ouverts, car les participants y sont souvent réticents. Cependant cette nuit-là semblait propice, il y avait une cinquantaine de personnes rassemblées, et je pensais que c'était un bon nombre pour une spirale du baiser.

Mais, tandis que nous étions en train de faire les invocations et de danser, la spirale avait grossi ; c'était en fait deux cents personnes qui étaient entrées dans la danse.

Nous avons dansé, psalmodié, dansé et embrassé jusqu'au vertige, sensation grisante d'un nouvel état existentiel. La situation était drôle, mais le rire ne faisait apparemment que renforcer le pouvoir. La spirale se déroulait, serpentait, s'ouvrait puis s'enchaînait vers le centre. La psalmodie continuait sans fin. J'ai commencé à craindre que l'énergie ne se dissipe avant d'avoir pu être mise en forme de cône. C'est alors qu'elle a changé. Nous avons commencé à chanter : « Nous sommes des changeurs/Toute chose que nous touchons peut changer. »

Le chant stimulait nos convictions, donnait force aux groupes qui feraient le lendemain leur dernière sortie, ultime jour du blocus. Le pouvoir s'éleva. Nous avons de nouveau dessiné ensemble une étroite spirale, nous balançant, psalmodiant et chantant des mélodies improvisées et des harmonies en onomatopées jusqu'à ce que le pouvoir atteigne son pic. Après, nous nous sommes connectés à la terre, nous avons chanté les noms des groupes d'affinités présents. De nouveau le chant était à la fois drôle et beau. Psalmodier « Mère, Terre » peut être solennellement spirituel, en revanche psalmodier « *No Nukes, Hold the Anchovies* » exige d'apprécier l'absurdité de la vie.

L'action comme magie

Trois cents femmes sont rassemblées dans une rue de San Francisco devant le Bohemian Club, un cercle de jeu fermé pour dirigeants d'entreprise et hauts fonctionnaires. Les hommes qui fréquentent ce club décident de construire des usines nucléaires, de produire des armes, de réduire les budgets sociaux. C'est là qu'a été prise la décision de fabriquer la bombe atomique.

« Les araignées qui tissent leur toile n'entrent pas ici », telle est la devise du Bohemian Club. C'est une citation de Shakespeare. Les femmes sont venues pour tisser. Nous sommes en train de faire une toile qui ferme les portes du Club, qui enveloppe ses murs couverts de lierre, et qui s'étend à travers le trottoir jusqu'à la rue. Tout le long des murs, nous avons planté des pierres tombales en carton qui portent les noms de femmes victimes de violence. Tout en tissant, nous psalmodions : « Nous sommes le flux, nous sommes la marée/Nous sommes les tisseuses, nous sommes la toile. »

Nous faisons monter le pouvoir. Mais ce n'est pas un rituel, c'est une manifestation politique d'un groupe appelé Women's Pentagon Action West. Sur la côte est aujourd'hui, des milliers de femmes marchent sur le Pentagone. Elles aussi mettent en acte leur tristesse, leur colère, leur prise de pouvoir, leur défi. Elles aussi ont créé une action qui est également un rituel, un acte de magie.

Si la magie est « l'art de provoquer un changement en accord avec une volonté », alors les actes politiques, les actes de protestation et de résistance, les actes qui disent la vérité au pouvoir, les actes qui poussent au changement sont des actes de magie. Les organisateurs politiques aiment faire des distinctions entre les actions directes – celles qui essaient littéralement d'arrêter un processus malfaisant (comme le blocus du Diablo a essayé d'empêcher les travailleurs de charger les barres de minerai ou

comme une grève essaie d'arrêter une usine ou une entreprise) – et les actions symboliques, comme les marches, les manifestations, le théâtre de rue et les meetings qui affirment quelque chose mais n'ont qu'un effet indirect.

J'aime définir une incantation ou un sort (*spell*) comme « un acte symbolique fait dans un état de conscience plus profond ». Quand l'action politique se déplace dans le royaume des symboles, elle devient magique. Si nous appliquons les principes de la magie à la politique, nous pouvons mieux comprendre les actions politiques et les rendre plus efficaces.

Une manifestation est un rituel parce qu'elle a des éléments qui se répètent. Les gens se rassemblent et ils avancent en procession suivant un itinéraire. Leurs slogans sont en général simples, rythmés, ce qui fait monter un certain type de pouvoir. Ensuite ils se rassemblent pour un meeting et écoutent des orateurs – certains intéressants et d'autres ennuyeux, souvent il y a de la musique et d'autres distractions. Finalement tout le monde rentre à la maison.

Il y a deux ans un groupe d'artistes et de païens a décidé d'organiser une manifestation dans laquelle les éléments rituels seraient accentués et feraient appel à tous les sens. Ce serait un rituel émouvant, en mouvement. Nous l'avons appelé la Parade pour la mémoire de Three Mile Island, et elle marqua le premier anniversaire de l'accident nucléaire de Three Mile Island.

La manifestation elle-même se déroulait comme une représentation théâtrale, divisée en deux actes principaux. Le premier illustrait l'avenir négatif auquel nous pouvons nous attendre si l'énergie nucléaire continue à se développer. Il était conduit par des survivants d'Hiroshima qui psalmodiaient une liturgie bouddhiste, et par des Natifs-Américains originaires du Sud-Ouest dont les terres sont détruites par des mines d'uranium. Ils étaient suivis par une compagnie de femmes gémissantes habillées de robes grises et noires. Une remorque portant une réplique caricaturale de cheminée de refroidissement nucléaire, en bois et papier mâché de sept mètres de haut, venait ensuite.

Les membres d'une troupe de théâtre de rue, vêtus en savants, fonctionnaires et hommes d'affaires, ne cessaient de grimper au sommet de la cheminée et y jetaient poupées, corps de chiffon et liasses de faux billets. Un autre groupe de théâtre suivait : ils étaient déguisés en éponges mutantes dont on dit qu'elles poussent aux îles Farallon où les déchets nucléaires ont été immergés. Un vétéran, porte-parole d'un groupe qui a été exposé aux radiations dans les premières années des tests nucléaires, parlait (depuis l'arrière d'un autre camion) de la mort et de la maladie parmi ses collègues soldats. Enfin une charrette mortuaire médiévale pleine de corps empilés était tirée par un crieur qui sonnait une cloche et appelait à travers les rues : « Sortez vos morts ! Sortez vos morts. »

Le second acte de la marche était précédé par une superbe bannière en batik⁵ montrant un arc-en-ciel de gens qui se déployait au-dessus d'un paysage naturel à l'intérieur d'un cercle de mains qui se joignaient. Cette bannière était suivie de contingents de gens représentant les quatre éléments. Ils étaient habillés dans les couleurs appropriées et portaient des images du pouvoir renouvelable qu'offre chaque élément. Les groupes locaux d'affinités créaient des effets merveilleux – y compris des dragons d'eau et un énorme oiseau monté sur une roue de bicyclette, avec un moulin à vent sur la tête. D'autres groupes portaient une marionnette géante de la Déesse. En général, la procession portait les couleurs et les costumes qu'on aime à San Francisco.

La parade s'exprimait dans le langage des choses, elle faisait passer son message de manière sensible, créative et drôle, ce qui évitait aux participants d'avoir à écouter des orateurs dans un meeting. Nous avons rassemblé des faits, les avons imprimés dans un livret que nous distribuions tout le long de la parade. Notre idée, un peu cynique, était que de toute façon personne n'écoute les discours, et que certainement peu de gens se souviennent des faits. Il valait donc beaucoup mieux les avoir écrits pour s'y référer facilement, dans un langage

simple, sans mots d'ordre, sans slogans, sans jargon gauchiste qui fassent obstacle.

La parade attira environ cinq mille personnes. Elles ont marché cinq kilomètres, partant du Civic Center de San Francisco, passant par Japan Town, en souvenir d'Hiroshima et Nagasaki, jusqu'au Panhandle de Golden Gate Park. Arrivés là, nous avons créé un rituel simple. Des cordes ont été sorties de la cheminée de refroidissement, et les gens représentant les quatre éléments ont tiré dessus par grandes saccades. Quand elle s'est écroulée, elle a libéré un vol de ballons auxquels étaient attachées des colombes blanches origami, qui ont tourné au-dessus du Panhandle. Avec un grand enthousiasme, les manifestants ont foulé aux pieds et mis en pièces ce qui restait de la cheminée. Plusieurs d'entre nous ont commencé à chanter. Personne ne pouvait nous entendre parce que nous n'avions pas de sonorisation, mais nous avons dansé au milieu des débris de la cheminée, et une foule de photographes de presse s'est mise à pointer ses appareils vers nos visages. D'une manière ou d'une autre, quelques-unes d'entre nous ont fait monter assez de pouvoir pour qu'il saisisse la foule rassemblée. Soudain les gens se mirent à psalmodier ensemble. Tout le monde à l'unisson leva les bras au-dessus de la tête et se tourna vers le soleil.

La psalmodie dura longtemps, longtemps. Elle était douce, pacifique, forte. Des milliers de gens devinrent, pour un moment, une seule voix. Elle s'interrompit d'un seul coup. Quand certaines d'entre nous s'assirent et mirent le pouvoir à la terre, les autres suivirent l'exemple. La journée se termina par de petits groupes en train de pique-niquer sur le Panhandle, tandis que d'autres circulaient au milieu des tables d'information que beaucoup de groupes avaient dressées.

La parade fut une expérience joyeuse et puissante pour ceux qui y prirent part, car elle était structurée comme un rituel et honorait les principes de la magie. Elle avait un but clair, lié à un moment particulier – l'anniversaire de l'accident nucléaire de Three Mile Island. Elle a eu un début, un apogée et une fin

qui a remis à la terre le pouvoir que nous avions fait monter. Elle a été collectivement préparée et organisée; nous avons dépensé beaucoup de temps à nous coordonner, à aller aux réunions des autres groupes, à échanger nos impressions. La parade a créé une grande quantité d'enthousiasme et d'énergie à un moment où le mouvement antinucléaire à San Francisco était à son étiage. Elle est devenue un événement dont les gens se souviennent.

Dans la préparation d'un événement magico-politique, il est primordial d'avoir un objectif clairement défini. Si le but d'une action est vague ou si la cible est obscure, aucune étincelle ne sera allumée parmi les participants potentiels. Une action parle au jeune Soi, non au Soi parlant : si un objectif doit être expliqué, il se peut qu'il ne soit pas assez clair. De telles explications peuvent certes avoir une valeur éducative, mais elles rendront vraisemblablement l'organisation plus difficile.

Le rituel d'équinoxe

Les chênes de l'arrière-pays autour du Diablo Canyon sont les plus vieux du monde. Je ne sais pas qui me l'a dit et d'où l'information est venue, mais j'y crois. Les chênes s'élancent autour de nous et au-dessus de nous, hauts et protecteurs. Nous sommes environ quatre-vingts en train de marcher sur un sentier secret de l'arrière-pays, près de l'usine, un chemin que nos guides ont balisé. Nous sommes habillées de nos habits les plus sombres, verts et bleus, afin de disparaître dans les buissons quand des hélicoptères volent au-dessus de nous.

Je suis fatiguée. Ou plutôt je me sens au-delà de la fatigue, entre la veille et le sommeil, à cause du manque de sommeil et de la mauvaise nourriture. L'énergie qui me soutient maintenant n'est plus physique. Dans cet état, les arbres, la terre prennent vie. Ils parlent. Ils sont en colère, et nous pouvons nous

laisser pousser par les courants de leur pouvoir qui vient de la terre profonde. Ce doit avoir vraiment été un lieu sacré pour les Natifs-Américains, car on sent comme une fissure ouverte entre les mondes, un lieu où même dans la pleine lumière du jour nous sommes à moitié dans le monde souterrain.

Dans ma brume, je commence à voir l'ensemble du blocus comme un sort géant jeté contre l'usine, un rituel élaboré. Il a son propre rite d'entrée, l'entraînement à la non-violence. Notre chemin vers le camp est secret – comme le secret du labyrinthe. Nous avons d'abord eu rendez-vous dans un endroit de la ville d'à côté; puis on nous a remis une carte qui nous a guidés de manière détournée, circulaire, jusqu'au camp.

L'action a lieu dans un paysage mythique.

Curieusement, le camp et la prison de femmes étaient dans des vallées parallèles, séparées par des collines coniques. De chaque vallée on pouvait voir les mêmes montagnes – mais on en voyait des côtés différents – les côtés opposés : comme si la Déesse, telle une conceptrice de scène cosmique, nous disait : « Regardez donc les deux principes contrastés du pouvoir et choisissez. » Car en prison, tout donnait corps au pouvoir-sur. La base de ce pouvoir – les revolvers dans les mains des gardiens – était évidente. Et le lieu où les femmes étaient détenues était un vieux gymnase qui avait fait partie d'une prison, la California Men's Colony. Le bâtiment, de béton armé et de fer rouillé, était si nu et si institutionnellement laid que cela semblait un affront à l'esprit humain qu'on ait pu demander à une personne créative de le dessiner. Et pourtant, il n'était pas très différent de n'importe quel gymnase scolaire⁶. Les hommes avaient été enfermés dans un gymnase au collège de Cuesta. Les hommes étaient incarcérés sur le campus, il y avait de l'autre côté de la rue des terrains où des majorettes et des joueurs de football s'entraînaient. Le collège et la prison avaient fait partie de la même base militaire. Ils étaient reliés, comme si toutes ces institutions – l'école, la base militaire, le terrain de football et la prison – n'étaient que les différentes facettes de la

même institution (ce qu'ils sont). Tout était gris, verdâtre ou blanc sale.

Mais dans le camp, tout était vif et coloré. Même si le terrain lui-même était un carré bordé de clôtures, le camp était centré autour d'un espace de réunion circulaire et organisé en quartiers, comme une tarte géante. Les participants avaient monté leurs tentes en groupes ou en cercles; les tentes étaient orange, jaunes, bleu vif, vertes, et toutes les couleurs joyeuses qu'aiment les fabricants de matériel de camping – des couleurs faites pour être visibles à travers de vastes étendues d'espace montagneux (au cas où leurs propriétaires se perdraient); et les tentes allaient bien avec le jaune grisé de la paille sur le sol. Tout était près de la terre : la structure la plus haute était un tipi blanc. Il y avait des bannières, des drapeaux et des éoliennes. Toute personne qui voyait le camp de loin devait se sentir heureuse. Cela semblait magique – comme une foire médiévale du passé ou comme l'anticipation d'un futur meilleur. Quand nous étions à l'intérieur, l'espace avait le genre d'ordre qu'on trouve dans une chambre en fouillis (où l'on peut trouver tout parce qu'on sait où on l'a mis) – un ordre du genre de celui d'un bazar arabe, d'un camp de Tsiganes ou d'un village indien. Partout il y avait des cercles de personnes réunies, en train de parler, de chanter, de se tenir enlacées. Le camp lui-même donnait corps aux formes de pensée de l'immanence. L'espace avait enroulé le temps, si bien qu'il devint de plus en plus difficile, au fur et à mesure que le blocus avançait, d'établir des horaires précis pour quoi que ce soit – et spécialement pour des cérémonies comme des rituels.

Le camp manquait seulement d'une chose, un centre. Nous avions besoin d'un feu central, d'un foyer, d'un cœur. Dans l'automne chaud et sec de la Californie centrale, tout le monde a peur du feu, mais on aurait pu en faire un en toute sécurité. Évidemment, ceux qui avaient préparé le camp s'attachaient aux problèmes de logistique et aux choses sérieuses, pas à des idées comme chanter autour d'un feu de camp ou faire des

rituels – et ils n'y ont pas pensé jusqu'à la fin. Mais si le camp avait eu un centre, un feu sacré pour nourrir et abriter le Soi profond du groupe, il aurait peut-être été plus facile de garder concentrée l'énergie du groupe.

Dans l'action, nous sommes devenues Perséphone lorsque nous avons été enlevées par les forces du patriarcat et emprisonnées dans le monde souterrain, pour émerger à nouveau ensuite. Nous sommes devenues Déméter, qui s'assoit à la porte barricadée, qui déchire ses vêtements et dit : « Cela ne peut plus durer. »

« Ce sont des catégories dans la tête et des armes dans leurs mains qui nous maintiennent esclaves⁷. » D'une certaine façon, faire face aux armes dans leurs mains nous éclaire sur les catégories dans nos têtes qui sont leurs agents. Nous refusons les diktats de la haine de soi, nous ignorons les voix qui nous mettent en garde : « Tu vas avoir des ennuis », et les constellations de frayeurs qui reflètent la manière dont le pouvoir-sur continue de nous intimider. Nous disons notre vérité à la police et aux gardiens. Nous l'exprimons au juge, à tous ceux qui jouent un rôle d'autorité. Et le pouvoir de l'autorité intériorisée, la haine de soi, s'affaiblit. Nous la voyons pour ce qu'elle est, et cela nous confirme dans notre capacité à l'affronter avec une plus profonde vérité. Nous sommes changées – plus profondément que par n'importe quel atelier de développement personnel, n'importe quelle thérapie, n'importe quel voyage d'aventures organisé – parce que nous sommes confrontées à quelque chose de réel, parce que la transformation de notre conscience est intégrée à notre transformation de la réalité qui nous environne.

Et maintenant, certains d'entre nous marche dans l'arrière-pays. Dans une action surprise, ce matin, tandis qu'il est prévu que la Commission de régulation des installations nucléaires décide d'autoriser la mise en route à l'essai de la centrale, certains d'entre nous bloqueront en son milieu la route de dix kilomètres de long, qui va de la porte principale jusqu'à l'usine.

Cela prendra par surprise tant les travailleurs que la police. Quand le premier contingent de trente personnes sera cerné, trente autres personnes apparaîtront soudain, un peu plus bas sur la route.

Certains d'entre nous grimpent sur la colline car le lendemain est la veille de l'équinoxe d'automne, et nous avons décidé de le célébrer avec vue sur l'usine. Notre rituel sera une action politique, une menace à la sécurité de l'usine, une expression de défi. Cela montrera – le jour où des centaines d'entre nous seront arrêtés – que nous sommes toujours là, que notre voix est puissante, que nous sommes forts, et que nous reviendrons en nombre.

Et ce sera un acte de magie active. J'irai avec d'autres membres de Matrix, de Sabot (un groupe qui tire son nom des saboteurs, lesquels, au XIX^e siècle, mettaient leurs sabots dans les machines pour les briser) et de FMI (Formateurs, Moniteurs, Itcetera). Nous serons environ vingt.

Il fait très chaud, même sous les arbres. Nous continuons, et nous devenons une armée d'esprits, le peuple de la terre qui revient. Nous marchons dans ce qui devient les anciennes forêts de chênes d'Europe, les jungles de l'Amérique centrale, les bois de la Nouvelle-Angleterre – ou l'écho de quelque lieu où j'ai été et dont je ne me souviens pas bien.

« Hélicoptère », dit quelqu'un doucement. Nous nous enfignons vite dans l'ombre. Un mouvement peut se voir, mais si nous restons tranquilles, vêtus de vert et de bleu pour se fondre sous le couvert de la forêt, nous ne serons pas repérés.

Quelqu'un capte mon regard et nous sourions. Un moment, je me sens comme quand j'avais dix ans et que je jouais aux espions avec mes amis Barry et Randy dans l'allée brûlante derrière nos maisons. Maintenant, nous sommes une grosse bande de gosses et nous avons, d'une manière ou d'une autre, attiré la police des autoroutes et la Garde nationale dans un jeu géant de gendarmes et voleurs, joué avec de vrais revolvers, de vrais hélicoptères et de vraies prisons. La vérité, c'est que le

blocus c'est plutôt drôle. Je ne m'attendais pas à cela. J'avais pensé que je serais fatiguée, blessée, effrayée. J'avais pensé qu'à cette date je serais de retour à la maison, après avoir joué mon petit rôle – être allée à la porte principale, m'être fait arrêter une fois, et avoir passé mes quatre jours en prison. Je ne m'attendais pas à ce que l'action physique fasse tant de bien.

Cela fait du bien. C'est une libération. Ma vie à la maison est plongée dans les mots. Je passe des heures, des semaines, des mois, à mettre des mots sur le papier, à la machine à écrire. Je passe des heures chaque jour à écouter des gens parler de leur souffrance, en essayant, avec quelques combinaisons de mots, de touchers et de visions, de réparer les dégâts. Et la frustration ne cesse de monter, de monter – pourquoi les choses devraient-elles être ainsi ? Ce dont nous faisons l'expérience comme d'une souffrance individuelle est l'échec de notre mode de vie. Tout ce que je fais, mange, tout ce avec quoi je m'amuse – que je fasse une tasse de café, prenne ma voiture pour aller au cinéma ou mette le chauffage – contribue d'une manière ou d'une autre à la destruction générale. La vérité, c'est que nous avons toujours le revolver sur la tempe. Ma ville est une cible pour des missiles qui transportent des bombes mille fois plus puissantes que celle qui a détruit Hiroshima. Mais ce ne sont pas les Russes, c'est mon propre gouvernement qui me met dans ce malaise constant, cette peur omniprésente, une peur que je ne peux pourtant sentir que rarement, une rage si profonde qu'elle s'est installée dans mes os.

La frustration a disparu. Je me sens comme une victime relâchée par un vampire – mon sang m'appartient de nouveau. Ce qui m'a libérée est l'action. J'ai agi avec mon corps, en utilisant plus que les mots, tout mon être. Je suis devenue complètement partie prenante de cette communauté de résistance, qui y met toutes ses forces et qui prend des risques. Être présente, avec les compétences et la patience que j'ai pour écouter, pour évoquer les sensations, pour apaiser les douleurs, pour dire le mot juste et pour savoir quand me taire, me guérit ; c'est la

seule discipline spirituelle qui fasse sens pour moi à l'âge atomique.

Je me sens mieux sur ce sentier. Bien que j'aie chaud, que je sois sale, épuisée, et malheureusement consciente que ce n'est pas une marche bien difficile, et que c'est moi qui ne suis pas en forme – je me sens mieux que je ne l'ai été depuis des années. Peut-être mieux que jamais. Le blocus est le prix de l'admission.

Un don du blocus est la clarté. Tous les enjeux qui semblaient informes, toutes les interconnexions qu'il était si difficile d'élucider dans l'abstrait sont maintenant réels. À la maison, je n'ai jamais vendu ou utilisé de drogues illégales. Je ne vole pas dans les magasins, n'appelle pas au téléphone avec des cartes de crédit trafiquées, et ne me livre pas à la petite délinquance. Je conduis sous ou à la limite de la vitesse autorisée, et mène en général une vie respectueuse de la loi et sans histoire, de sorte que j'ai pris l'habitude de penser que les policiers étaient mes amis. Ici, cependant, il est très clair que les pouvoirs de la police, des tribunaux et de l'armée ne font qu'un avec l'industrie du pouvoir nucléaire, avec toutes les formes de pouvoir qui menacent d'empoisonner ces chênes, cet océan, et nos corps d'humains vivants. C'est devenu évident lorsque la police m'a évacuée par la force et m'a enfermée – évident pour mes poignets douloureux et mes genoux éraflés. Non que cela me gêne d'avoir les genoux écorchés – cela ajoute à l'impression d'être à nouveau un enfant, même si les enjeux ici ne sont pas pour rire mais bien trop réels. À chaque pas de plus au sein du pouvoir de ces bois, je commence à m'en préoccuper d'une manière nouvelle. Même quand j'étais assise devant l'entrée principale, même quand je suis passée devant les dômes jumeaux dans le car de police, le danger représenté par l'usine restait quelque peu irréel à mes yeux. C'était une menace intellectuelle, un ennemi hypothétique. Mais maintenant, tandis que je sens le pouvoir de cette terre, de ces arbres, de ce *lieu*, et que je vois qu'il pourrait être contaminé, interdit, dévasté pour

toujours, je suis saisie d'une colère inexprimable. La colère vrille dans mes os – à chaque respiration, à chaque pas, elle vrille dans ma *volonté*. Transformer la colère en volonté est un truc de magie utile que j'ai appris pendant mes années de formation. Je veux que cette terre demeure propre.

Il ne s'agit pas de ma volonté seulement. Quelque chose de plus profond nous pousse tous vers le sommet de la colline. Appelons volonté profonde, la volonté du Soi profond du blocus, de nous tous. En termes de magie, je pourrais dire que depuis deux jours et deux nuits j'ai chevauché cette volonté – depuis la dernière nuit passée en prison.

Certaines d'entre nous, de Matrix et quelques amies de Moonstone – un groupe d'affinités qui vient de la ville voisine de Cambria –, ont voulu faire un rituel lors de la quatrième nuit de prison. Après l'extinction des feux, nous nous sommes glissées sans nous faire remarquer vers le patio-fumoir, et avons formé un cercle entre la promenade et les toilettes extérieures. Nous avons construit le cercle, en nous concentrant massivement sur l'invisibilité – ou au moins sur la capacité de passer inaperçues. En murmurant comme des fantômes, nous avons invoqué l'Hécate de la lune à son déclin, et avons commencé à psalmodier. Nous avons travaillé la magie tandis que des femmes passaient près de nous pour aller et revenir des toilettes, et que les gardiens fumaient dans le patio à trois mètres – et personne ne semblait faire attention. Nous avons élevé notre cône de pouvoir, en martelant directement la terre, pliées en avant et chantant dans la poussière, avec nos poings cognant sur le sol dur devenu notre tambour : « Isis. Astarté. Diana. Hécate. Déméter. Kali. Innana⁸. »

Tout en chantant, les mots nous vinrent soudain : « Le Diablo Canyon n'ouvrira jamais », et nous fûmes remplies de la conviction que c'était vrai.

Cette conviction faisait peur parce qu'elle n'était pas rationnelle. Même si le blocus continuait et que la masse des manifestants était renouvelée sans arrêt, il semblait peu vraisemblable

que nous arrivions vraiment à stopper la mise en marche de l'usine. Plus d'un millier de personnes avaient été arrêtées, et nous n'avions pas les effectifs énormes qu'il aurait fallu pour garder les routes bloquées avec nos tactiques non violentes. Cent ou deux cents personnes pouvaient être délogées par la police en un laps de temps très court, qu'elles acceptent de suivre les agents ou qu'elles se fassent porter. Tout au plus pouvions-nous retarder les cars de ramassage des ouvriers d'une heure ou deux.

Mais le sentiment était là. Il était fort, comme quand une invocation magique fonctionne. Et si nous ne croyions pas que nous pouvions arrêter l'usine, que faisons-nous donc ?

Nous remîmes le pouvoir à la terre et partîmes dormir. À trois heures du matin, les Moonstones me réveillèrent. Ils avaient mis nos noms sur une liste de gens à relâcher. C'était une opportunité offerte à ceux d'entre nous qui avaient été détenus sans être mis en examen au-delà de la limite légale de la garde à vue. Nous pouvions être relâchées si nous promettions de revenir plus tard pour la mise en examen, et celles d'entre nous qui voulaient retourner au blocus acceptèrent.

C'est ainsi que je me retrouvai hors de la prison, de retour au camp, juste à temps pour être embringuée dans cette nouvelle aventure, aller dans l'arrière-pays célébrer la veille de l'équinoxe avec vue sur l'usine.

Pendant deux jours nous avons marché par étapes, mangeant des repas froids, car les feux dans cette région sont interdits en raison des risques d'incendie, et la police veille. Nous avons dormi serrés les uns contre les autres sous de minces couvertures parce que la police confisque les affaires des gens et ne les rend pas, et que nous ne désirions pas perdre nos bons sacs de couchage. Nous avons marché dans l'obscurité et à la chaleur du soleil, comme l'exigeait la logistique de notre voyage secret.

Finalement, alors que le crépuscule tombe en cette veille de l'équinoxe, les guides nous conduisent au-dessus d'une colline

sur une crête découverte. Les collines côtières embrumées se déroulent doucement loin de nous. À nos pieds gît l'usine, carrée, dure, aberrante, comme une image de bande dessinée de mauvaise science-fiction, une violence faite au paysage. En ce lieu où la terre étend ses bras et dresse sa douce poitrine, cette usine est l'emblème de l'étrangeté produite par la mise à distance, sous contrôle, afin d'imposer un ordre froid de béton et de chaînes.

Le soleil se couche. Nous nous asseyons sur la colline et mangeons notre maigre dîner en psalmodiant : « Nous sommes uns dans le soleil infini/Pour toujours, toujours et toujours. »

Un hélicoptère passe. Il fait deux petits tours et puis s'en va. À son troisième passage, quelques membres du groupe hurlent à la lune. Cela semble le signal pour démarrer le rituel.

Nous nous mettons en cercle sur la crête. L'hélicoptère tourne autour d'elle, comme s'il voulait le clore à notre place. Au centre il y a un arbre vivant que les Sabotniks ont apporté pour le planter dans l'arrière-pays en mémoire d'un membre de leur groupe qui a été tué pendant l'été dans un accident sur une autoroute. Nous plantons un drapeau qu'ils ont fabriqué – un drapeau noir en l'honneur de l'anarchie, du pouvoir de l'obscur, orné du pentacle de la Déesse. Certains d'entre nous ont apporté des offrandes – je laisse une coquille d'ormeau⁹ sur le flanc de la colline.

Le rituel est détendu et sauvage. L'obscurité tombe, et quand nous sentons notre pouvoir et notre colère se lever, nous brisons le cercle et nous alignons sur la crête, allumons nos lampes torches, les dirigeons sur l'usine, et crions. Nous hurlons nos malédictions. Nous voulons qu'ils sachent que nous sommes là, pointant nos lampes torches vers eux, pour obliger leurs faisceaux lumineux à nous chercher sur les collines. Nous tapons sur des pots et des casseroles, aiguisant notre colère comme une lance : « Hiroshima, Nagasaki, Three Mile Island, No Diablo ! »

Nous ne pouvons penser pires forces à invoquer.

Le pouvoir atteint son sommet, finalement, comme le pouvoir fait toujours. Nous l'envoyons en bas trouver les points les plus faibles de l'usine, les défauts de sa structure d'être. Nous nous reconnectons à la terre, ouvrons le cercle, et reprenons lentement notre chemin, en silence, dans l'obscurité, jusqu'à l'endroit où nous avons établi notre camp.

Nous nous réveillons à trois heures du matin et marchons vers le bas de la colline dans l'obscurité, nous plantons l'arbre et nous grimpons par-dessus les grilles pour arriver sur les terrains de leur usine, en infraction à leur sécurité. À nouveau la police nous arrête.

De même que Koré est retournée dans le monde souterrain, nous retournons en prison. Nous célébrons l'Équinoxe encore une fois, entre femmes. Mais juste comme Koré émerge au printemps, nous savons que nous allons aussi retourner dans les collines, à ce blocus ou ailleurs, dans n'importe quelle action que nous aurons à faire pour apporter le renouveau à la terre.

Notre rituel d'Équinoxe n'a été qu'une petite action dans le plus grand rituel du blocus. C'était un pas de plus dans une danse d'actions multiples, de rituels multiples, de pouvoirs focalisés multiples.

Après la fin du blocus, de nouveaux problèmes furent soudain découverts dans l'usine ; des dessins avaient été inversés, des structures avaient été mal construites ; le poids de l'équipement avait été évalué de manière approximative. Les violations des règles de sécurité étaient si graves que l'Autorité de régulation nucléaire retira la licence qu'elle avait donnée auparavant. Au moment où ce livre est écrit, la compagnie d'électricité se débat avec les audits et les procès. Aucune barre de combustible n'a été chargée, et la terre est encore non contaminée.

Le blocus a donc réussi – pas en arrêtant physiquement les ouvriers, mais en changeant la réalité, la conscience, de la société dans laquelle l'usine existe. Le blocus mais aussi les années d'efforts et d'organisation qui l'ont précédé ont créé cette victoire.

Le rituel, la magie, file le lien qui peut nous soutenir pour continuer le travail pendant des années, pendant toute une vie. Transformer la culture est un projet à long terme. Nous nous organisons maintenant pour gagner du temps, pour différer la destruction juste un peu plus longtemps, dans l'espoir qu'avant qu'elle n'arrive nous serons devenus, d'une manière ou d'une autre, plus sages, plus forts, et que nous pourrions, finalement, éviter l'holocauste. Mais bien que le pouvoir-du-dedans puisse éclater en un instant, son éveil est plutôt un processus lent... lent comme la succession des générations. Si nous ne pouvons pas vivre jusqu'à voir l'accomplissement de cette révolution, nous pouvons planter ses graines dans nos cercles, nous pouvons rêver sa forme dans nos visions, et nos rituels peuvent nourrir son pouvoir grandissant.

En voyant la Déesse reflétée dans les yeux de chacune, nous prenons ce pouvoir dans nos mains lorsque nous nous prenons les mains, lorsque nous nous touchons. Car la force de ce pouvoir réside dans le lien que nous créons les uns avec les autres. Et notre vision devient forte lorsque nous ne rêvons plus seuls.

ÉPILOGUE

Le voyage marque un arrêt, non pas une fin mais au moins un temps de repos. Je suis heureuse, car il est très tard dans la nuit. La grosse lune pleine se suspend dans le ciel et, d'elle émane un halo de cire qui se répand sur les collines de San Francisco. Cinq jours de pluie ont laissé la place à un ciel clair. Les chatons qui jouaient sous mon bureau quand j'ai commencé ce livre, sont devenus des chats. Ils se faufilent dans mes tiroirs et font tomber les papiers de mon bureau. C'est l'hiver maintenant, mais nous allons vers un printemps californien précoce. J'attends de voir si les bulbes que j'ai plantés vont éclore et fleurir. J'attends de voir les bourgeons gonfler sur les magnolias qui fleurissent l'hiver, de voir les rhododendrons s'épanouir, odorants et roses, une nouvelle fois. J'attends de voir se renouveler toute la fragile beauté du monde.

Et bien qu'il y ait eu des pertes, des pluies acides sur les montagnes, un amenuisement constant des possibilités de choix – les possibilités de plaisir accessibles aux pauvres, les possibilités accessibles à chacun d'entre nous ; bien qu'il y ait eu un resserrement des amitiés et une méfiance croissante, et qu'il semble, quand nous lisons la presse quotidienne, que la domination et la haine se renforcent chaque jour et que l'ombre des bombes grandisse dans nos esprits ; bien qu'un bébé de quatre mois ait une tumeur au cerveau et que l'holocauste ait déjà commencé, nous n'avons pas encore perdu espoir.

Cet espoir se maintient dans un équilibre si délicat qu'il est possible que les choix de n'importe lequel d'entre nous puissent

faire pencher la balance. Si ces mots par moment semblent avoir du pouvoir pour vous, pensez ce pouvoir comme la mesure du pouvoir que vous avez si vous le prenez, si vous le tirez de l'obscurité, si vous le risquez. Et c'est peut-être vous, votre prise, votre voix, votre travail, votre joie, votre amour, qui ferez la différence. C'est peut-être par vous que passera la réappropriation du monde.

Ou peut-être est-ce à nous toutes et tous de joindre nos mains, nos voix, de rejoindre l'obscurité, et de lui redonner la forme d'un ciel de nuit claire sous lequel nous pouvons marcher sans crainte, d'une source bienfaisante de laquelle nous pouvons tous boire, la forme de la peau veloutée de la vie, de la nouvelle fertilité de la terre.

Il est très tard et je suis fatiguée. Mais je sais que je peux m'étendre, dormir et me réveiller fraîche au matin, comme la lourde lune se couche et se lève. C'est notre magie : notre pouvoir de faire retour, car quelque chose pousse toujours du dedans de la terre qui peut nous nourrir.

Aussi ce soir je sens un sentiment d'espoir. J'ai l'impression vivifiante, et donc d'une formidable certitude, d'une relève qui se prépare, comme si nous faisons tous partie d'un rituel qui maintenant va commencer. Car la force qui nous pousse les unes vers les autres, chair à chair, cœur à cœur – celle qui nous fait danser, travailler, enfanter, tisser –, est un pouvoir qui n'arrête jamais d'avancer pour la vie.

La nuit, ce moment – tout moment –, nous présente une chance de rencontrer ce pouvoir, de nous en saisir, de le transformer par le rêve en être.

C'est dans vos yeux. C'est dans vos mains.

Appendice A LE TEMPS DES BŪCHERS Notes sur une période cruciale de l'histoire

Elle a peur. Sa peur a une odeur plus forte que les aiguilles de pin que foulent ses pieds sur le sentier de la forêt. La terre fume après la pluie de printemps. Son propre cœur est plus sonore que le meuglement du bétail sur le pré communal. La vieille femme porte un panier d'herbes et de racines qu'elle a arrachées ; il semble, à son bras, lourd comme le temps. Ses pieds sur le sentier sont les pieds de sa mère, de sa grand-mère, de son arrière-grand-mère. Cela fait des siècles qu'elle marche sous ces chênes et ces pins, qu'elle cueille des herbes et les rapporte pour les sécher sous les avancées du toit de sa chaumière sur le pré communal. Depuis toujours les gens du village viennent à elle ; ses mains sont des mains qui guérissent, elles peuvent retourner l'enfant dans le ventre de sa mère ; sa voix murmurante charme la souffrance et la chasse, ou berce l'insomniaque jusqu'au sommeil. Elle croit qu'elle a du sang de fée dans les veines, le sang de l'Ancienne Race qui élevait des pierres vers le ciel et ne construisait pas d'églises. À la pensée de l'église, elle frissonne ; elle se souvient de son rêve de la nuit précédente – le papier cloué sur la porte de l'église. Elle ne pouvait pas le lire. Qu'est-ce que c'était ? La proclamation d'une chasse aux sorcières ? Elle se passe les mains sur les yeux. Ces jours-ci, la Vision est un malheur ; ses rêves sont hantés par les visages de femmes torturées ; leurs yeux sans sommeil, les paupières lourdes tandis qu'elles doivent marcher, monter et redescendre, nuit après nuit, affaiblies par la faim, les corps rasés et offerts en spectacle à la foule, transpercés pour trouver la preuve qu'ils appellent les marques du diable, puis pris pour l'amusement privé des geôliers. Et ils étaient doux en Angleterre où les sorcières étaient seulement pen-

dues. Elle pense aux récits, murmurés à des réunions, venant d'Allemagne et de France, et parlant de mécanismes pour leur écraser les os et leur désarticuler les membres, de veines déchirées et de sang répandu dans la poussière, de chair carbonisée tandis que les flammes s'élèvent autour du bûcher. Pourrait-elle garder le silence sous cette torture – ou se briserait-elle, avouerait-elle n'importe quoi, dénoncerait-elle comme ses compagnes sorcières n'importe qui, toutes celles qu'ils veulent ? Elle ne sait pas, elle espère qu'elle ne saura jamais.

La vieille femme fait le signe de bannissement de sa main gauche et continue son chemin. Peut-être le papier cloué du rêve était-il quelque chose de complètement différent. Mais il avait une mauvaise odeur... *Enclosure* ? Vont-ils diviser la terre commune, construire des barrières, détruire les petites chaumières comme la sienne ? Elle sent un coup de poignard sous son corsage et s'assoit, à peine capable de respirer. Oui c'était ça. Que va-t-elle faire ? Qui parlera pour elle ou l'acceptera chez lui ? Elle n'a pas de mari, pas d'enfants. Autrefois le village l'aurait protégée, mais maintenant les prêtres ont bien fait leur travail. Les malades la craignent, même quand ils viennent lui demander son aide. Les villageois ont peur les uns des autres. Les mauvaises récoltes, les loyers des terres, le prix de la nourriture qui augmente toujours – il y a trop de rats à gratter le même petit tas de grain, et les prêtres et les prêcheurs sont toujours dessus pour se l'accaparer. Mais il y a eu des soulèvements à l'ouest et au nord contre les *enclosures*. Il pourrait y en avoir ici.

Elle se retourne et regarde les profondeurs de la forêt. Un moment, elle est tentée de s'y enfoncer, de suivre le chemin plus loin qu'elle n'a jamais été. Certains ont dit que ceux de l'Ancienne Race vivaient encore au centre caché de la forêt. L'abriteraient-ils ? Ou trouverait-elle les campements des gens sans maître, des bohémiens, des hors-la-loi, de ceux qui ont été expulsés comme elle de la terre ? La vie serait-elle plus libre sous les arbres ? Auraient-ils besoin d'une guérisseuse ? Et surgirait-il un jour des bois et des landes une armée de dépossédés, pour détruire les barrières des seigneurs, les châteaux et les églises, pour restaurer la liberté de leur propre terre ?

Elle reste immobile. Mais finalement, elle remet son panier à l'épaule et repart vers le village. La jeune Jonet au moulin est près d'accoucher, et la vieille femme sait que ce sera une naissance difficile. Elle aura besoin des herbes qu'elle ramène dans ce panier.

Elle a peur mais elle continue à marcher. « Nous avons toujours survécu, se dit-elle. Nous survivrons toujours. »

Elle se le répète encore et encore, comme une incantation.

Nous survivons encore, dans la culture de la distance ; pour combien de temps, nul ne le sait. Mais, pour transformer cette culture intelligemment, nous devons la comprendre, trouver ses racines, connaître son histoire – non que la mise à distance découle linéairement d'un événement ou d'une période historique particulière, mais parce que le passé est toujours vivant dans le présent.

Le drame de la mise à distance est une histoire longue et complexe, et le raconter complètement serait refaire toute l'histoire. Mais au moins nous pouvons lever le rideau sur la première scène de ce qui est peut-être le dernier acte, et considérer de près l'époque où vivait cette vieille femme, les XVI^e et XVII^e siècles, une époque où la culture occidentale a subi des changements cruciaux qui ont produit le type particulier de mise à distance qui caractérise le monde moderne.

« Deux descriptions valent mieux qu'une », dit Gregory Bateson dans *Mind and Nature*, car « la combinaison de différents éléments d'information définit une manière très puissante d'approcher ce que j'appelle... le schème qui connecte¹ ». Si nous regardons les XVI^e et XVII^e siècles en vision binoculaire, nous pouvons voir avec un relief aigu les nombreuses facettes du dilemme qui est le nôtre.

Un œil nous donne la vision qui nous est familière. Nous voyons la période de la Renaissance et de la Réforme comme une grande floraison d'art, de science et d'humanisme – un moment où les chaînes contraignantes du dogme ont été brisées, un moment de questionnement et d'exploration, de naissance de nouvelles religions et de réévaluation de la corruption des vieilles institutions, un moment de découverte et d'illumination.

Mais fermons cet œil, et regardons par l'autre – l'œil gauche, l'œil de sorcière, et les XVI^e et XVII^e siècles sont le temps des bûchers, celui

où la persécution des sorcières ou de femmes supposées l'être a atteint son sommet ; des temps de terreur et de torture, des temps de supplices et de gibet, de confessions forcées, d'enfants utilisés comme témoins contre leurs mères, de mort publique sur le bûcher.

Avec la vision binoculaire, la question qui se dessine n'est pas : pourquoi ont-ils persécuté les sorcières ? L'histoire de l'Église est une histoire de persécution. Les bûchers des sorcières n'ont pas été un phénomène isolé, ils doivent être appréhendés dans le contexte de siècles de sang et de terreur².

Pour les Juifs, le Moyen Âge a été une période de restrictions sans cesse croissantes, d'humiliations, d'expulsions et de massacres de masse. En Espagne, les Marranes convertis de force, qui continuaient à pratiquer le judaïsme secrètement, étaient torturés par les inquisiteurs et, s'ils ne se repentaient pas, étaient brûlés comme les sorcières sur le bûcher. Les chrétiens hérétiques, pris individuellement ou en tant que communautés comme les Vaudois et les Albigeois, furent aussi suppliciés par l'épée et par le feu.

Rosemary Ruether souligne dans *New Woman, New Earth: Sexist Ideologies and Human Liberation* que « beaucoup d'idées projetées ensuite sur les sorcières, comme les orgies nocturnes et les sacrifices d'enfants, avaient d'abord été dirigées par l'Inquisition contre les hérétiques... L'image du Juif comme étranger démoniaque était semblable de bien des manières à celle de la sorcière... Le Juif était considéré comme un adorateur du diable, équipé de cornes, de griffes et d'une queue, et chevauchant une chèvre satanique. On croyait que le Juif, comme la sorcière, volait l'eucharistie et se livrait à d'autres caricatures blasphématoires des rituels catholiques³ ».

Les persécutions des sorcières se sont cependant distinguées de celles de Juifs et d'hérétiques de plusieurs manières. D'abord elles étaient dirigées principalement, bien que non exclusivement, contre des femmes – spécialement aux XVI^e et XVII^e siècles. Les sorcières ne formaient pas un groupe ethnique et religieux étranger comme les Juifs, exclus de la société chrétienne. Elles ne formaient pas non plus une secte étrangère clairement identifiée, comme les Albigeois, avec une doctrine et une organisation bien définies. Il est vrai que les

sorcières furent accusées d'adorer le diable, mais pas dans le même sens que les Marranes par exemple, à qui l'on reprochait de continuer leur culte juif traditionnel.

Le diable, dans l'esprit des chasseurs de sorcières, était un être réel et les sorcières étaient accusées d'avoir des relations sociales et sexuelles réelles avec lui. On leur attribuait nombre d'exploits fantastiques et bizarres, en contradiction avec notre sens ordinaire de la réalité : déplacements aériens nocturnes, transformations d'humains en animaux, enlèvements magiques de pénis et dissimulation de ceux-ci dans des nids d'oiseaux⁴. De tels exploits nous paraissent le fruit d'un esprit souffrant d'hallucinations paranoïdes pleinement développées.

Tout au long du Moyen Âge il y eut des chasses aux sorcières sporadiques, mais à l'apogée de la Renaissance, à la fin du XV^e siècle, elles se répandirent largement⁵.

En 1484, une bulle du pape Innocent VIII déclarait la sorcellerie une hérésie et étendait le pouvoir des inquisiteurs à la chasse aux sorcières en Allemagne du Sud. En 1486, les inquisiteurs dominicains Kramer et Sprenger publiaient le *Malleus Maleficarum* (appelé « Le Marteau des Sorcières ») qui devint le manuel des chasseurs de sorcières pour les deux siècles et demi suivants. Les persécutions augmentèrent pendant le XVI^e siècle pour atteindre une extension et une répression maximales au début du XVII^e siècle. (Le procès des sorcières de Salem, à la fin du XVII^e siècle fut une crise localisée, que je n'examinerai pas ici.)

Les estimations du nombre de sorcières effectivement condamnées vont de 100 000 à 9 millions⁶. Les plus élevées incluent tous les types de condamnations, les plus basses, uniquement les exécutions officiellement enregistrées. Le véritable nombre est difficile à estimer, mais le plus important est de comprendre le climat de terreur qui a régné partout. N'importe qui – spécialement les femmes – pouvait être accusé de pratiques sorcières. La sorcellerie était définie comme un crime spécial auquel les lois ordinaires d'enquête ne s'appliquaient pas. Jean Bodin, penseur français et chasseur de sorcières renommé, conseillait d'utiliser les enfants comme témoins, car on pouvait plus

facilement les persuader de donner des preuves contre les accusées⁷. Une fois inculpées, les femmes suspectées d'être sorcières étaient soumises à des tortures du genre de celles décrites dans le document d'époque qui suit :

Il y a des hommes qui dans cet art surpassent les esprits de l'enfer. J'ai vu les membres écartelés, les yeux sortis de la tête, les pieds arrachés des jambes, les articulations tordues, les omoplates déboîtées, les artères gonflées, les veines superficielles enfoncées, la victime que l'on soulevait haut pour la laisser tomber, que l'on retournait la tête en bas les pieds en l'air. J'ai vu le bourreau donner la discipline et frapper avec des verges et écraser en vissant, et charger lourdement de poids, et piquer avec des aiguilles et entourer de cordes, et brûler avec du soufre, et arroser d'huile, et roussir avec des torches⁸.

Les tortures duraient parfois des jours et des nuits, notamment en Allemagne, en Italie et en Espagne⁹ ; elles duraient une heure, puis elles s'interrompaient, pour reprendre plus tard. Le terme même de torture était totalement banni en Angleterre, puisque la privation de nourriture et de sommeil et le viol collectif n'étaient pas considérés comme tels. Que l'accusée succombe à cette souffrance intolérable et donne des noms ou confesse les crimes que ses tortionnaires lui suggéraient, qu'elle ait la chance d'être étranglée sur le bûcher avant de brûler ou qu'elle soit brûlée vivante, qu'elle soit pendue, bannie, ou qu'elle se suicide, l'accusation signifiait de toute façon la ruine.

En pratique, les accusations de sorcellerie étaient surtout dirigées contre des femmes des couches inférieures de la société¹⁰. Étaient particulièrement visées les veuves, les célibataires, et celles qui n'étaient pas protégées par un homme. Quand des personnes riches ou connues étaient accusées, « la crédibilité des confessions arrachées sous la torture s'effondrait, et l'opinion publique influente commençait à soupçonner que les confessions antérieures ne correspondaient pas à une expérience réelle¹¹ ». La chasse aux sorcières était donc dirigée contre les femmes en tant que sexe et contre la classe paysanne laborieuse¹².

La question qui me vient à l'esprit à propos de la persécution des sorcières n'est pas pourquoi, mais pourquoi *à ce moment-là* ? Pourquoi, à ce moment particulier de l'histoire, les hiérarchies de l'Église catholique et de l'Église protestante récemment formée ont-elles sanctionné et encouragé la persécution des sorcières ? Quels intérêts servaient-elles ?

Une société n'est pas une chose statique, un objet, une entité unique. C'est un système, un réseau de relations complexes en transformation permanente, dans lequel le tout est toujours plus que la somme de ses parties et en diffère parfois qualitativement. Les formes de production du nécessaire et du superflu, les parts de l'un et de l'autre auxquelles ont droit les différentes classes de la société, le niveau de la science et de la technologie, la distribution du pouvoir, les rôles sexuels, l'éducation des enfants, la psychologie individuelle et les idéologies que dispensent la religion, la philosophie, l'éducation et les institutions – tous ces éléments sont intriqués. Les interactions ne sont ni simples ni linéaires, ce sont des boucles circulaires de causes et d'effets qui se nourrissent les unes les autres, et agissent par pressions et entraves mutuelles. Si un élément d'une société change, l'équilibre dynamique de la société tout entière est menacé. D'autres éléments vont alors se modifier pour tenter de préserver une constance dans la relation entre les êtres humains et leur environnement, afin que cette relation permette la survie du groupe¹³.

Durant le XVI^e et le XVII^e siècle, la société occidentale fut soumise à des changements très importants. Les chasses aux sorcières étaient l'expression conjuguée d'un affaiblissement des contraintes traditionnelles et d'un accroissement de nouvelles pressions. C'était une période révolutionnaire, mais les persécutions ont contribué à saper la possibilité d'une révolution dont puissent bénéficier les femmes, les pauvres et les non-propriétaires. Au contraire, les transformations qui sont survenues ont avantageusement servi les classes montantes professionnelles argentées et ont rendu possible l'exploitation brutale, extensive et irresponsable des femmes, des travailleurs et de la nature.

Partie prenante de ce changement, la persécution des sorcières était liée à trois processus enchevêtrés : l'expropriation de la terre et

des ressources naturelles, l'expropriation du savoir, et la guerre contre la conscience de l'immanence, inhérente aux femmes, à la sexualité et à la magie.

L'expropriation de la terre

Le féodalisme était un système autoritaire et hiérarchique, mais il était basé sur un modèle organique. Carolyn Merchant dans *The Death of Nature : Women, Ecology and the Scientific Revolution* donne plusieurs exemples de penseurs médiévaux qui utilisent le corps humain comme modèle et métaphore du corps social¹⁴. Dans un travail publié par John of Salisbury en 1159, le prince, avec le clergé, fonctionnait comme l'âme du Commonwealth. Ceux qui faisaient les lois étaient le cœur, tandis que les juges et les gouverneurs étaient les organes des sens. Les soldats étaient les bras et les mains ; un bras protégeait les gens contre l'extérieur, l'autre les disciplinait de l'intérieur. Les financiers étaient les intestins des États. Les paysans, les fermiers, les artisans, le menu peuple travailleur étaient les pieds qui supportaient tout le reste¹⁵.

La société féodale était en réalité un système de droits et de responsabilités complexes et entrelacées qui fonctionnait à l'image d'un organisme¹⁶. Son unité de base était la communauté locale, le manoir, le village, et, dans la période médiévale tardive, la ville. L'économie était agraire, basée sur des cultures de subsistance. Les routes étaient mauvaises et les transports lents. Les denrées agricoles étaient périssables, aussi chaque communauté dépendait d'abord de ce qu'elle pouvait faire pousser et produire elle-même.

L'agriculture était basée sur le village, perçu comme une organisation, plutôt que sur les labeurs et les profits d'unités autonomes comme l'individu ou le noyau familial. Dans beaucoup de régions, les champs étaient possédés et travaillés en commun. Avec l'introduction de la charrue lourde à la période carolingienne, il était devenu indispensable que les paysans se regroupent pour acquérir et

entretenir une charrue et la paire de bœufs ou de chevaux nécessaire pour la tirer. Au lieu d'avoir de petits champs individuels privés, le village tout entier pouvait posséder d'énormes champs ouverts. Les décisions, telles que : quand et quoi planter, quelle terre laisser en jachère, comment faire tourner les cultures et comment partager la moisson équitablement, étaient alors prises en commun. Au lieu de posséder un ensemble de terres d'un seul tenant, un paysan possédait ou louait « le droit de partager les profits du sol¹⁷ ». Dans certains cas, les paysans recevaient en fonction du produit plusieurs bandes de terre de différents types : terres arables, prairies à fourrage ou pâtures. Le paysan devait une contribution correspondant en travail commun de labourage, semis, moisson et soin aux animaux.

Même dans les régions où la terre était possédée de manière indépendante, de vastes étendues de pâtures, de forêts, de marais et de friches étaient couvertes par un réseau complexe de *droits communaux*¹⁸. Bien que le seigneur local soit le propriétaire d'un bois ou d'une pâture, les paysans avaient le droit de faire paître leur bétail sur les champs en friche, d'emmener leurs cochons dans les forêts, et d'y ramasser du bois pour faire du feu ou pour réparer leurs bâtiments et leurs clôtures. Dans certaines régions, de vastes étendues de terres forestières étaient réservées aux jeux privés du roi (c'est le sens légal du mot forêt à l'époque médiévale). Les paysans n'avaient pas le droit de tuer les cerfs. (Vous vous souvenez de l'histoire de Robin des Bois?) Ils n'avaient même pas le droit de les chasser de leurs propres champs, mais ils pouvaient, en contrepartie, avoir droit au bois tombé et aux autres produits de la forêt¹⁹.

Même dans les villages où la terre était exploitée de manière indépendante, chacun était limité par les droits des autres. Une famille pouvait, par exemple, avoir le droit de faire paître son bétail dans les champs d'une autre famille après la moisson.

Les seigneurs possédaient la terre, mais elle ne leur *appartenait* pas dans le sens où une propriété privée nous appartient. La tradition des droits communaux les empêchait de modifier l'usage d'une terre. Un seigneur ne pouvait pas, si c'était son bon plaisir, faire abattre une forêt dans laquelle les gens ordinaires avaient des droits. Même au

milieu du XVI^e siècle la doctrine de la Cité selon laquelle « les hommes peuvent “user de leurs possessions comme ils l’entendent” semblait équivalant à de l’athéisme²⁰ ». La terre était supposée procurer des moyens d’existence, mais le profit n’était pas son but premier :

Au Moyen Âge, la terre était considérée comme une source de dignité ou comme l’endroit où grandissaient les futurs soldats, ou comme un moyen de maintenir une classe dominante dans une position sociale appropriée. Exploiter un domaine de manière à en obtenir le plus haut revenu monétaire était considéré presque comme un abus du droit de propriété, en particulier si cette exploitation entraînait la misère ou une dégradation de leur situation pour les cultivateurs du sol... La croissance d’une économie monétaire a ouvert des voies de pénétration dans les coutumes domaniales derrière lesquelles s’étaient abrités les habitants, et a permis au seigneur de donner libre cours à la passion du profit²¹.

La société féodale était encore guidée par le principe économique de l’usage et non par celui du gain. La terre, par exemple, avait de la valeur parce qu’elle procurait une subsistance ; ce fait à lui seul fondait son pouvoir de déterminer le statut social. Elle approvisionnait les armées et était donc la base du pouvoir politique. Mais elle n’était pas encore appréhendée comme une ressource qui pouvait être exploitée jusqu’au gain maximal.

Les lois et les coutumes féodales garantissaient aux paysans – qu’ils soient libres ou serfs – l’accès à la terre et aux moyens de subsistance. Tout ce que les paysans réussissaient à tirer de la terre au-delà de leurs besoins vitaux et de ceux de leurs familles était redistribué vers le haut, en loyers, tribut féodal, taxes pour l’Église et contributions aux travaux obligatoires. Le surplus de grain, fruits, lait, viande, laine et autres produits allait droit aux classes qui combattaient, gouvernaient et détenaient aussi le pouvoir ecclésiastique.

Les classes supérieures étaient approvisionnées aux dépens d’une diminution graduelle, et à long terme, de la fertilité de la terre :

La pratique des seigneurs de tirer des paysans non libres (ceux qui ne payaient pas des loyers) tout revenu dépassant leurs moyens de subsistance a rendu ces paysans incapables de rendre à la terre ce qu’ils lui avaient pris. Ils n’avaient pas de ressources suffisantes pour réinvestir dans des charrues ou des engrais. Dans beaucoup de régions, les sols furent rapidement épuisés et fortement érodés²².

La prospérité des classes supérieures était une fausse prospérité, basée sur l’accumulation d’une dette écologique, de la même manière qu’aujourd’hui nous maintenons un niveau de vie artificiellement élevé en épuisant la terre et nos ressources non renouvelables²³.

Le déclin de la fertilité de la terre fut une des causes du changement des formes traditionnelles d’agriculture. D’autres pressions vinrent de l’émergence d’une économie de marché qui se substitua progressivement à l’économie féodale. Bien sûr, l’économie féodale avait toujours inclus des marchés. Mais à la fin de la période féodale et à la Renaissance, ces derniers commencèrent à dominer les échanges. Le développement de l’économie de marché signifia le déplacement de la valeur d’usage en faveur de la valeur d’échange. Au lieu de produire sa propre nourriture et de vendre le surplus, les propriétaires commencèrent à produire pour le marché, non pas ce qui était nécessaire mais ce qui était susceptible de rapporter un profit.

L’or américain envahit l’Europe au XVI^e siècle, en causant une terrible inflation. Les propriétaires trouvèrent que les loyers traditionnels rapportaient de moins en moins. L’inflation fit pression pour maximiser les profits de la terre comme l’ouverture des marchés en avait donné l’opportunité.

En Angleterre, nombre de propriétaires arrêterent de cultiver les céréales et les légumes pour la consommation locale et se mirent à élever des moutons pour le marché de la laine en pleine expansion²⁴. La laine était le premier produit d’exportation de l’Angleterre, et l’industrie textile fut la première à s’organiser de manière capitaliste. L’exportation des céréales était limitée depuis 1491 et la loi maintenant leur prix et le profit à en tirer à un bas niveau. L’exportation de

laine fut encouragée et, à la différence des denrées agricoles périssables, elle pouvait voyager par bateaux, même à une époque de mauvaises routes et de transports lents. Les lainages anglais trouvèrent un marché prêt à les accueillir aux Pays-Bas et ailleurs sur le continent.

Élever des moutons demandait moins de paysans que cultiver des céréales. Il était plus efficace de le faire dans des terres clôturées, ceintes de barrières. Les profits aussi avaient tendance à être mieux assurés quand les décisions étaient prises par un seul propriétaire ou par son agent (lesquels n'avaient qu'un seul ensemble d'intérêts à prendre en considération), plutôt que par une organisation communale qui devait soupeser les intérêts de nombreux villageois et faire des équilibres ou des compromis.

Les propriétaires fonciers commencèrent à faire pression pour enclore. Les clôtures en effet transformaient la terre en propriété privée sous le contrôle d'une seule personne, détruisant le réseau de droits et d'obligations mutuelles qui caractérisait le village médiéval.

Au XVII^e siècle, les clôtures se multiplièrent et s'étendirent des forêts et des friches aux champs et à la terre labourée. Les villes fournissaient alors un marché pour les récoltes et les productions laitières. Les propriétaires qui réussissaient à s'approprier de manière exclusive de larges surfaces et mettaient en pratique l'agriculture dite scientifique pouvaient faire d'importants profits. La défense des clôtures était basée sur le fait qu'une production accrue et des méthodes agricoles nouvelles pouvaient améliorer le rendement de la terre – en partie parce que les propriétaires fonciers des classes supérieures pouvaient garder le surplus de richesse que la terre avait produit et le rendre à la terre en investissant dans des méthodes qui renouvelaient la fertilité.

Il y avait plusieurs manières de transformer les lois et les coutumes qui garantissaient les droits communaux. Si la terre communale n'était plus utilisée à la suite d'un événement affectant la contrée ou parce que la population avait été détruite, le seigneur pouvait acquérir les droits unilatéralement. À une époque troublée, comme lors des guerres de Religion du XVI^e siècle ou quand de grandes quantités de terres changeaient de main pour des raisons politiques – par exemple

quand Henri VIII a dissous les propriétés des monastères –, les paysans ont souvent perdu leurs droits traditionnels²⁵.

La terre qui n'était pas détenue sous le régime des anciens droits communaux, comme les landes, les marécages, les forêts et les zones marginales, pouvait être acquise plus facilement que les champs et les prairies bardés de droits des villageois²⁶. Aussi les landes et les friches furent-elles closes avant les terres arables. Les forêts, qui avaient déjà diminué en raison de la demande de combustible et de bois pour la construction, spécialement la construction des bateaux, perdirent de vastes étendues. L'environnement naturel fut transformé jusqu'à en devenir méconnaissable, et une grande partie de la vie sauvage fut détruite. La conception de la terre comme propriété privée était liée à la nouvelle vision du monde dans laquelle la nature n'est pas vivante, et n'a de valeur que dans la mesure où elle peut être exploitée.

La terre pouvait aussi être enclose avec l'accord de ceux qui détenaient sur elle des droits communaux, et qui étaient dédommagés en proportion de leurs droits. Un simple paiement en argent, cependant, était une compensation dérisoire pour ceux qui n'avaient que la terre pour subsister de manière indépendante. Et comme le dit Paul Mantoux :

Les puissants avaient à leur disposition les moyens de supprimer toute opposition : « Les villageois récalcitrants sont menacés par le risque de longues et coûteuses poursuites judiciaires ; dans d'autres cas ils sont sujets à des persécutions par les grands propriétaires qui creusent des fossés dans leur propriété et les forcent à faire de longs détours pour aller jusqu'à leur terre, ou qui malicieusement nourrissent des lapins et élèvent des chevaux sur le terrain juste à côté, au détriment de leurs moissons²⁷. »

La terre enclose, au lieu de servir de multiples besoins et objectifs, n'en servait qu'un. Quand une forêt était abattue et close pour la transformer en pâturage, elle ne pouvait plus fournir de bois pour le chauffage ou la construction, de glands pour les porcs, d'habitat pour le gibier, de lieu pour la cueillette des herbes thérapeutiques, ni d'abri

pour ceux qui étaient amenés à vivre en dehors des confins de la ville et du village. Quand un marécage était drainé pour être transformé en terre exploitable, il ne pouvait plus offrir aux oiseaux migrateurs un endroit pour se reposer, ou des sites pour nidifier, ni être un lieu de pêche pour les pauvres.

Les clôtures, comme l'a dit Bacon, « ont engendré un déclin du peuple ». Des villages entiers furent dépeuplés, les maisons tombèrent en ruine, l'église sans toit devint une étable à moutons, quelques bergers vivaient là où avait demeuré une communauté agricole prospère²⁸.

La mise en clôtures fut spécialement désastreuse pour ceux qui vivaient en marge de la société : ceux qui squattaient les prés communaux et les paysans les plus pauvres, qui complétaient des récoltes trop maigres par le produit de la forêt et des marécages ; les ouvriers agricoles aussi, qui n'avaient pas de quoi vivre avec leur maigre salaire.

Ainsi, ayant perdu la source d'une vie indépendante, les plus démunis sont devenus complètement tributaires des salaires. Au XVII^e siècle, les salaires maximaux étaient fixés par les magistrats aux Sessions du Trimestre²⁹. Ils variaient suivant le prix du grain et non suivant le coût de la vie. Dans les industries comme l'industrie textile, ils étaient aussi fixés, et ce par des lois qui protégeaient les industriels et non les travailleurs. Les hommes gagnaient juste assez pour subvenir à leurs propres besoins, il n'y avait guère de marge pour nourrir une femme et des enfants. D'autre part, les salaires des femmes étaient beaucoup plus bas que ceux des hommes³⁰.

Une famille qui détenait et travaillait une petite pièce de terre pouvait produire presque toute sa nourriture, et l'argent gagné par les salaires procurait en plus le liquide nécessaire. Généralement, les femmes s'occupaient du potager familial et élevaient des vaches, des porcs et des poulets. Le travail des femmes était de la plus grande importance pour la survie de la famille. Quand une famille perdait ses terres, elle devenait dépendante de maigres salaires, du bon vouloir des employeurs et des variations de l'économie. Les pauvres sombraient

dans une pauvreté plus profonde et sans espoir. Les conséquences étaient encore plus dévastatrices pour les femmes. Quand une famille avait trop peu de nourriture pour s'en sortir, l'homme partait travailler dans une ferme voisine où au moins il était nourri. « La femme qui devait nourrir un bébé et en prendre soin ne pouvait pas s'en aller chaque jour travailler et devait partager la nourriture des enfants. Par conséquent, elle commença rapidement à se priver de nourriture³¹. »

La mortalité infantile sévissait chez les ouvriers agricoles. Ceux qui dépendaient de leur seul salaire pour vivre étaient considérés comme susceptibles de devenir « des charges pour la paroisse » – puisque cette institution était chargée par la loi de secourir les pauvres. Les responsables de la paroisse, pour garder le nombre des pauvres au niveau minimal et pour maintenir des impôts peu élevés, empêchaient les ouvriers agricoles au chômage et les autres personnes dans le dénuement de s'établir dans de nouvelles zones pour trouver du travail. Les femmes enceintes des classes les plus pauvres étaient spécialement indésirables, car elles allaient bientôt donner naissance à de nouvelles bouches à nourrir pour la paroisse.

« Le fait qu'une femme doive accoucher bientôt, au lieu de susciter un esprit de chevalerie chez les paroissiens, leur semblait la meilleure raison de l'expulser de chez elle et de la conduire hors du village, même quand une haie était son seul refuge³². »

La clôture des champs a détruit le village paysan comme unité économique. Le pouvoir sur les décisions importantes qui affectaient le bien-être de la communauté tout entière n'était plus dévolu au village ou à ses représentants. Au contraire, il devint fragmenté et privatisé, approprié par les propriétaires fonciers en même temps que la terre.

Les pauvres n'étaient plus considérés comme ayant droit à des moyens de vivre décents, même réduits au minimum. En conséquence, ils étaient dans l'obligation d'accomplir un travail salarié pour des salaires qui ne leur procuraient même pas un revenu de subsistance³³. La communauté organique était détruite et les individus devinrent comme des atomes – séparés et non plus reliés par des obligations mutuelles.

Dans beaucoup d'endroits, les paysans résistèrent³⁴. Il y eut des émeutes contre les clôtures dans maintes régions d'Angleterre, comme le Somerset, le district lainier de Taunton, le Wiltshire, le Gloucester et le nord du Devon. En Allemagne, la Guerre des paysans de 1525 fut une rébellion ouverte contre l'usurpation par les seigneurs des droits communaux traditionnellement attribués aux paysans. Dans les années 1630, en Angleterre, les habitants des marécages détruisirent les équipements de drainage. Le problème des clôtures fut un des nombreux enjeux sous-jacents de la guerre civile anglaise.

La persécution des sorcières sapait l'unité de la communauté paysanne et contribua à sa fragmentation. Dans un tel climat, toute querelle locale pouvait connaître une escalade jusqu'à l'assaut mortel. D'autant que les paysans commençaient à vivre dans la peur les uns des autres. Toute vieille femme qui devenait folle et qui grommelait sous cape pouvait être une sorcière proférant une malédiction. Et n'importe quelle voisine, dès qu'elle était accusée et arrêtée, pouvait donner sous la torture³⁵ les noms de ses meilleures amies et de ses parents. Les persécutions encourageaient la paranoïa et la démultipliaient. Touchant ceux qui depuis des siècles demeuraient démunis, sans pouvoir, elles exacerbaient la méfiance et entravaient une coopération qui aurait été utile pour se confronter au pouvoir oppressif des autres.

Les sorcières étaient également des boucs émissaires parfaits, canalisant la colère et la rage des classes les plus pauvres vers d'autres membres de la même classe. Pour les hommes, elles furent une cible facile, favorisant leur hostilité à l'égard des femmes. Elles encourageaient les femmes à se blâmer l'une l'autre pour leurs infortunes au lieu de chercher ce qui avait véritablement causé leur souffrance et leur misère. Ainsi, si un enfant mourait ou se mourait, n'importe qui pouvait se sentir du pouvoir en accusant une sorcière et en la voyant pendue, au lieu d'admettre sa propre impuissance.

Les festivités et les coutumes populaires, qu'elles aient été ouvertement païennes ou pseudo-chrétiennes, ont toujours été une source d'unité communale. L'Arbre de Mai, les feux de joie des anciennes

fêtes celtiques, les danses et les coutumes traditionnelles étaient liés aux saisons et au cycle des changements de l'année agricole³⁶. Ces manifestations célébraient le lien de la communauté et de la terre et ponctuaient les transformations circulaires des saisons dans un renouvellement sans fin. Même si, un peu partout, leur signification originelle avait été sûrement oubliée, les festivités nourrissaient un sentiment d'appartenance locale et soudaient les villageois :

Beaucoup des coutumes populaires qui avaient été auparavant ignorées par la haute culture des hommes d'Église retenaient maintenant leur attention... La première étape de la persécution des sorcières a fonctionné comme une purge par la culture catholique orthodoxe des habitudes populaires ethniquement distinctes des villageois et des montagnards³⁷.

Les coutumes étaient l'expression – par leurs actions, chants, costumes et cérémonies – de l'unité organique de la communauté humaine et du fait que le paysan faisait un avec la terre et avec ses dons. Leur destruction mettait en pièces la fabrique inconsciente de la vie paysanne. Les anciens qui se rappelaient le sens profond des festivités et des coutumes n'osèrent plus partager leur connaissance. Les rituels qui avaient uni les villageois étaient détruits en même temps que le lien communal. Ainsi, au même moment où les paysans furent arrachés à la terre, les cérémonies célébrant ce lien ancestral furent proclamées démoniaques et sataniques.

Les clôtures furent également dévastatrices pour l'art sorcier. Les lieux sacrés et les terres de la Vieille Religion étaient les friches et les forêts, lesquelles furent entourées de barrières, abattues, ou détruites. La perte des droits communaux frappa durement nombre de sorcières, qui appartenaient pour la plupart à la classe des pauvres marginaux.

Selon les traditions orales, beaucoup de sorcières, de même que les survivants de peuples préceltiques appelés Fées, ont quitté la Grande-Bretagne à cette époque. Les légendes diffèrent sur leur destination, pour certaines c'était le Portugal, pour d'autres l'Europe de l'Est,

pour d'autres encore le Nouveau Monde ou les terres mythiques de l'Autre monde (la terre de la jeunesse, l'île des Pommes, la Terre de l'Été). Bien que l'art sorcier ait survécu dans des poches isolées et se soit perpétué dans les traditions familiales, la force sociale des coutumes et rituels anciens de même que le lien avec la terre considérée comme un être vivant ont été détruits.

Cette période marque aussi le commencement de l'expansion coloniale. Ceux qui ont émigré ont été coupés, parfois seulement pour une génération, de l'expérience d'un lien avec la terre honorant les rythmes et manifestations inhérents à la nature. Ces émigrants ont apporté au Nouveau Monde l'éthique de la propriété privée et le droit absolu du possédant, ils les ont imposés en Afrique, en Inde et en Extrême-Orient, et la possession fut dès lors régie selon leurs valeurs. Les esclaves étaient considérés comme des sous-hommes – des sauvages et des adorateurs du diable, sans valeur propre, sinon celle d'être potentiellement exploitables. Cette éthique de la propriété a légitimé un commerce d'esclaves sans précédent, de même qu'elle a justifié l'expropriation des terres des Amérindiens.

Les arrière-grands-parents des colons anglais avaient peut-être honoré la nature dans leurs champs, comme Déesse de la moisson, ou esprit fertile de l'Arbre de Mai. Ils avaient certainement marqué les cycles solaires de feux de joie pour éveiller en eux le feu vivifiant du Dieu, de même qu'ils avaient peut-être fait l'amour dans les sillons labourés au printemps, unissant la fécondité de leur chair à celle de la terre. Mais dès cette époque, coupés des religions immanentes de leur passé, leurs descendants faisaient preuve d'une totale incompréhension vis-à-vis des Indiens, lesquels appréhendaient la terre comme grand-mère, et respectaient les animaux et les plantes comme des créatures amies. Les colons considéraient les religions africaines – pour lesquelles toutes les choses vivantes sont des demeures de l'esprit – comme de la pure superstition et les interdisaient chez les esclaves, en mettant hors-la-loi la danse et le tambour. Les maîtres blancs appréhendaient que le lien de leur religion soit à l'origine d'une révolte d'esclaves. Ils imposèrent aux esclaves d'Afrique leur conversion au christianisme, laquelle les réconciliait

avec leur condition en légitimant l'esclavage, puisque grâce à lui ils avaient été christianisés.

L'éthique de la propriété a donné forme à tous les traits du paysage de la réalité contemporaine, depuis la nourriture que je mange, qui est cultivée par des entreprises mammoths utilisant ce qu'on appelle l'agriculture scientifique qui empoisonne le sol et lui ôte sa fertilité, en passant par les spéculations foncières qui ont expulsé les familles noires et ouvrières blanches du quartier où je vis, jusqu'aux pluies acides qui n'épargnent pas la nature sauvage protégée.

Cette réalité modèle notre conscience. Pour s'opposer efficacement à sa capacité de destruction, il ne suffit pas de dénoncer les abus les plus criants de la propriété. Il nous faut changer notre compréhension, reconnaître que la destruction est inhérente au concept de propriété lui-même, qui dépouille la terre de sa vie et de sa valeur propre. Nous devons nous joindre aux Natifs-Américains pour redonner à la terre son sens sacré initial, pour la saluer de nouveau comme grand-mère, sœur et mère.

L'expropriation de la connaissance

Les persécutions des sorcières sont liées à un autre des importants changements de la conscience qui se sont produits aux XVI^e et XVII^e siècles. La montée du professionnalisme dans de nombreuses sphères de la vie a signifié que les activités et les services que les gens avaient pratiqués pour eux-mêmes ou pour leurs voisins ou leur famille étaient désormais pris en charge par des corps d'experts payés, qui avaient une licence ou un autre moyen de reconnaissance de leur qualité de gardiens d'un corps de savoir réservé et garanti officiellement.

L'Église catholique avait servi pendant des siècles de modèle de corps qui dispensait des grâces garanties. Les sorcières et les hérétiques étaient accusés de propager ou de recevoir des grâces d'une origine non répertoriée, auxquelles manquait le sceau de garantie officiel, en bref de transmettre un savoir non reconnu. Les pouvoirs

des sorcières, qu'ils soient utilisés pour faire du mal ou pour soigner, étaient taxés de démoniaques parce qu'ils émanaient d'une source non instituée. Dans une vision dualiste du monde où le Christ subsumait tout le bien, toute source de connaissance et de grâce différente ne pouvait relever que de son opposé – du démon Satan.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, nombre de savoirs prirent une nouvelle importance économique. La Réforme détruisit le monopole absolu de l'Église catholique sur le contrôle de la connaissance. Au même moment, l'économie de marché se répandait dans des sphères de la vie de plus en plus larges. La connaissance elle-même commença à devenir « un bien immatériel³⁸ ». C'était un objet qui ne pouvait être vendu qu'à ceux qui avaient les moyens de l'acheter.

Ivan Illich, dans un essai intitulé *Les Valeurs vernaculaires*, analyse la politique qui se tient derrière la normalisation du langage. La grammaire castillane de Nibrija, la première grammaire d'une langue vernaculaire, a été publiée en 1492 – l'année même où les Juifs ont été expulsés d'Espagne, et où Colomb a fait son voyage de découverte. La standardisation de la parole non liée et non dominée devint un instrument de discrimination et un outil de conquête.

La langue que le peuple avait toujours apprise par lui-même et utilisée comme la sienne fut convoitée par une élite de lettrés professionnels qui transmettaient la version officielle aux fortunés en échange d'un salaire. Ceux qui parlaient avec un accent non approuvé ou qui écrivaient sans respecter la grammaire instituée étaient, et sont encore, désignés comme inférieurs, et donc exclus de l'accès à la richesse, au statut, au pouvoir.

Quand le langage est devenu une marchandise, il n'a plus été quelque chose de vernaculaire qui se répandait par son usage pratique, c'est-à-dire appris par des gens qui voulaient dire ce qu'ils disaient et qui disaient ce qu'ils voulaient dire à la personne à laquelle ils s'adressaient dans le contexte de la vie quotidienne... Avec le langage enseigné, la personne de laquelle je l'apprends n'est pas une personne à laquelle je fais attention ou qui me déplaît, mais un parleur professionnel... Le langage

enseigné est la rhétorique morte et impersonnelle de gens payés pour déclamer, avec une conviction factice, des textes composés par d'autres, qui eux-mêmes en général ont été payés seulement pour *créer* le texte... C'est un langage qui ment implicitement quand je l'utilise pour vous dire quelque chose en face³⁹...

Ailleurs, Illich souligne que le mot *éducation* n'a pas été employé avant la Réforme.

Au début du XVII^e siècle, un nouveau consensus a commencé de se former : l'idée que l'homme était né incompetent pour la vie en société et le restait tant qu'il n'était pas pourvu d'une « éducation »⁴⁰.

L'éducation institutionnalisée diffère de l'apprentissage de savoir-faire et de concepts. L'*éducation* doit s'acquérir. Tout être doté d'un cerveau peut apprendre, mais une personne éduquée a plus qu'un cerveau, comme l'Épouvantail dans le *Magicien d'Oz*. La personne éduquée a une *attestation* – un diplôme, une licence, un tampon officiel.

Les femmes ont été exclues à cette époque des institutions d'éducation formelle. Elles n'avaient aucune chance d'obtenir des diplômes ou des licences. L'importance croissante de l'éducation institutionnalisée entraînait une plus grande exclusion des femmes des champs dans lesquels elles avaient travaillé auparavant.

Les médecins étaient au premier rang des professions montantes, soucieuses de consolider leur pouvoir. Le soin était un domaine dans lequel les femmes avaient toujours joué un rôle vital. En tant que mères, elles s'occupaient de leurs familles. Les femmes nobles prenaient soin de leurs dépendants et soignaient les blessés après les batailles. À l'époque médiévale, des femmes pratiquaient en tant que médecins et pharmaciens. Dans les classes plus pauvres, la femme avisée du village, la sorcière, qui conservait le savoir traditionnel des herbes et de la médecine naturelle, était souvent la seule source disponible de soins médicaux⁴¹.

Le fait de conférer des licences part de la prémisses qu'elles protègent les consommateurs des services de praticiens incompetents, charlatans ou sans éthique. En réalité, cela protège de la compétition ceux qui sont accrédités, en les autorisant à limiter leur nombre et à augmenter les tarifs. C'est une des voies privilégiées par lesquelles « les fonctions qu'un groupe dominant préfère remplir... sont soigneusement gardées et fermées aux subordonnés ⁴² ».

À Londres, le Collège des médecins a monopolisé la pratique médicale. Ils ont restreint le nombre de leurs membres à douze en 1524, dans une ville dont la population était estimée à 60 000. En 1640, quand la population était de 360 000 ou de 420 000 selon les estimations, les médecins ont augmenté leur nombre jusqu'à quarante-trois. Il est clair que la grande majorité du peuple n'avait aucune chance de recevoir des soins médicaux approuvés.

Un des buts recherchés, en gardant un nombre de médecins aussi faible, était de faire monter les honoraires ; de 6 shillings 8 pence à 10 shillings ⁴³ pour une visite, seuls les gens aisés pouvaient appeler un docteur ⁴⁴.

Pour autant que les moins aisés aient eu un quelconque traitement médical, ils le recevaient de chirurgiens, d'apothicaires et d'une kyrielle de praticiens indépendants sans dénomination précise, les uns chimistes, les autres herboristes, certains expérimentés ou sorcières blanches, et certains charlatans ⁴⁵.

Les attaques du Collège étaient d'abord dirigées contre ces praticiennes non licenciées qui n'étaient pas des charlatans mais avaient un certain savoir médical, spécialement si elles fournissaient leurs services aux pauvres gratuitement ⁴⁶.

Ceux qui avaient recours à la sorcière du village, non éduquée mais connaissante, recevaient probablement des conseils plus raisonnables que ceux qui pouvaient payer les honoraires d'un médecin licencié. La profession médicale légitime préférait alors, comme maintenant, le style héroïque de traitement : saignées, purges, vomitifs et brûlures étaient le fonds de commerce des médecins licenciés.

Les sorcières et les critiques radicaux de la profession médicale, lesquels tiraient souvent leur savoir de celui des sorcières, préféraient la médecine préventive, la propreté, l'usage des herbes, les traitements doux et naturels, et la reconstitution de la force du patient ⁴⁷. Beaucoup de ce qu'on appelle les remèdes de vieilles femmes sont encore utilisés aujourd'hui – aussi bien par ceux qui en reviennent à une vision plus globale du soin et redécouvrent la valeur des herbes et des médecines naturelles que par ceux qui utilisent ces remèdes comme bases de médicaments. La digitale, qui produit la digitale, utile pour les malaises cardiaques, en est un exemple bien connu.

[Les sorcières] avaient des agents antalgiques, digestifs et anti-inflammatoires. Elles utilisaient l'ergot de seigle pour la douleur des accouchements à une époque où l'Église tenait cette douleur pour la juste punition par Dieu du péché originel d'Ève. Les dérivés de l'ergot de seigle sont les principaux médicaments utilisés aujourd'hui pour activer le travail et pour aider à se remettre d'une naissance. La belladone – qui est encore utilisée aujourd'hui comme antispasmodique – était utilisée par les guérisseuses sorcières pour inhiber les contractions utérines quand un avortement menaçait ⁴⁸.

Les femmes sages ou sorcières étaient aussi accoucheuses. Quand la profession médicale commença à expulser les guérisseurs non licenciés, les docteurs mâles commencèrent à s'accaparer d'un domaine jusque-là réservé aux femmes :

Ce n'est qu'au XVII^e siècle qu'entre en scène l'accoucheur homme, et il apparaît au moment où la profession médicale mâle commence à contrôler la pratique du soin, et refuse le statut de « professionnel » aux femmes et à ceux qui avaient travaillé pendant des siècles parmi les pauvres. Cet accoucheur apparaît d'abord à la Cour et s'occupe des femmes de la classe supérieure ; rapidement il se met à affirmer l'infériorité de la

sage-femme et à rendre son nom synonyme de saleté, d'ignorance et de superstition⁴⁹.

Adrienne Rich, Mary Daly, Barbara Ehenreich et Deirdre English ont écrit des comptes rendus détaillés et émouvants sur la prise de pouvoir de la profession médicale mâle sur l'accouchement, et sur la quantité des souffrances imposées aux femmes qui en a résulté⁵⁰.

Les persécutions de sorcières ont été utilisées pour détruire les guérisseurs et les sages-femmes non licenciés. Elles ont été une attaque directe contre ceux qui offraient des soins non autorisés. Les médecins y contribuaient souvent en mettant en accusation l'art sorcier ou en suggérant que la sorcellerie était opérationnelle dans un cas difficile⁵¹. Les docteurs étaient consultés comme experts par les chasseurs de sorcières, de la même manière que les psychiatres sont consultés comme experts pénaux aujourd'hui.

Dans les chasses aux sorcières, l'Église légitimait explicitement le professionnalisme des médecins, et dénonçait l'art de guérir non professionnel comme l'équivalent d'une hérésie : « Si une femme ose soigner sans avoir étudié, elle est une sorcière et elle doit mourir⁵². »

[...] Les chasses aux sorcières n'éliminèrent pas la femme guérisseuse du milieu populaire, mais elles la désignèrent pour toujours comme superstitieuse et potentiellement malveillante⁵³.

Ce faisant, les persécutions fragmentèrent encore plus les liens communaux des cultures paysannes et affaiblirent le pouvoir des femmes de résister à la domination masculine.

Soigner est une part vitalemment importante de la culture. Dans les communautés traditionnelles, les guérisseurs sont des figures centrales. Aujourd'hui, dans le tiers-monde, « la sage-femme est, comme elle l'a toujours été, une figure clé dans la vie des femmes rurales. Elle est pour partie médecin, pour partie conseiller – dans certains endroits pour partie encore sorcière – et, partout, une personne de confiance au moment de la naissance⁵⁴ ».

Détruire la foi d'une culture dans ses guérisseurs, c'est détruire la foi de cette culture en elle-même, c'est briser ses forces de cohésion et l'exposer à être contrôlée de l'extérieur.

Les guérisseurs fournissent des modèles de savoir, de compétence, et de valeur. Certes soigner est aussi une relation de pouvoir. Si dans un moment de vulnérabilité, lors d'une maladie ou d'un accouchement, je confie mon corps et ma vie aux soins de quelqu'un de mon propre sexe, de ma classe et de ma culture – quelqu'un que je vois comme un être *de la même espèce*, je donne du pouvoir sur moi à cette personne. Mais je peux également m'identifier à elle, prendre en moi l'image de sa force et en nourrir ma propre confiance en moi, ma propre force. Si je suis contrainte de donner ce pouvoir sur moi-même à quelqu'un qui appartient à une élite dont je suis exclue, ma confiance en moi-même, dans ma propre capacité et dans mon droit de contrôler ma destinée est affaiblie.

En tant que femme, si ma société me refuse le savoir légitime concernant mon corps, et m'oblige à me tourner vers des hommes lorsque je cherche du soin et de l'aide dans les expériences les plus féminines, j'entends très clairement que je suis incompétente, incapable de prendre soin de moi. Quand les guérisseuses femmes sont humiliées et dépeintes comme sales et malveillantes, les femmes en tant que groupe sont forcées d'intérioriser un sentiment de honte, de dégoût d'elles-mêmes, de crainte envers leur propre pouvoir.

Quand on affiche que les guérisseurs des classes populaires sont ignorants et superstitieux, et qu'on les exclut du savoir autorisé, les autres membres de ces mêmes classes commencent à se considérer eux-mêmes comme ignorants et à douter de leur capacité à exercer un contrôle sur leurs propres vies. Ils deviennent de fait plus faibles pour résister aux forces extérieures qui les exploitent.

C'est en toute connaissance de cause et délibérément que les pouvoirs coloniaux ont utilisé la médecine occidentale pour saper la foi des peuples du tiers-monde dans leurs propres guérisseurs et dans les traditions culturelles qui faisaient obstacle au développement industriel dont profitaient les entreprises et les économies occidentales. En 1892, par exemple, les guérisseurs natifs-américains étaient perçus en Amérique

comme « une influence antagoniste à l'assimilation rapide de nouvelles coutumes... Ce n'est qu'après avoir fait complètement déguerpir les guérisseurs de leurs retranchements, et en avoir fait l'objet de la risée publique, que nous avons pu plier et entraîner les esprits de nos pupilles indiens dans la direction de la civilisation⁵⁵ ». Aujourd'hui, un soin médical supposé supérieur justifie la destruction des cultures indigènes. Cela se produit au moment même où les ressources des espaces lointains sont de plus en plus exploitées. La médecine occidentale autorisée est la seringue qui injecte les valeurs occidentales de la propriété et du profit dans des cultures qui sont encore basées sur les relations d'intimité avec la nature et les liens organiques entre les êtres humains.

Les guérisseurs traditionnels étaient, et sont, des chefs religieux. En tant que tels, ils font observer les valeurs de l'immanence, de l'esprit présent dans le monde, de la richesse inhérente à la nature et aux créatures vivantes – valeurs qui s'opposent à l'exploitation des ressources humaines et naturelles.

Ces figures constituaient des foyers autour desquels les communautés pouvaient s'organiser. En Amérique, avant la guerre civile, des guérisseurs noirs comme Harriet Tubman et Nat Turner ont joué « des rôles importants en aidant les Noirs à résister au système de l'esclavage⁵⁶ ». Les méthodes de soin des Amérindiens, leurs religions, leur culture sont aujourd'hui au cœur de la lutte des Natifs-Américains pour le recouvrement et la protection de leurs droits et de leurs terres.

Les persécutions des sorcières et les attaques contre les guérisseurs non autorisés aux XVI^e et XVII^e siècles étaient aussi une attaque contre un système de valeurs, une campagne au sein d'une guerre idéologique qui se poursuit encore aujourd'hui.

La guerre à l'immanence

Les persécutions des sorcières, les clôtures et l'expropriation de la terre, les attaques contre les guérisseurs traditionnels et les sages-femmes, la saisie et l'exclusion du savoir furent des facteurs puissants

dans le changement des attitudes, des croyances et des sentiments du peuple. L'effet de ces événements ne se limita pas à la souffrance des victimes directes :

Ces événements furent la face visible de quelque chose de plus important : la révolution dans la pensée et le sentiment humains qu'impliquait l'imposition de l'éthique protestante. Les prédicateurs protestants de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle entreprirent une révolution culturelle, un exercice d'endoctrinement et un lavage de cerveau à une échelle sans précédent jusque-là. Nous n'arrivons pas à le reconnaître tout simplement parce que nous vivons dans une société qui a subi ce lavage de cerveau ; notre propre endoctrinement prend place si tôt dans notre vie et vient de tellement de directions à la fois que nous ne remarquons pas le processus⁵⁷.

Cet endoctrinement a eu d'importantes conséquences dans la formation de nos conceptions du travail, du temps, du plaisir, de la sexualité des femmes, comme de la nature et de la valeur intrinsèque du monde.

La Réforme et en Angleterre la Révolution et la Restauration au milieu du XVII^e siècle peuvent être aisément dépeintes comme des conflits entre deux classes opposées, aux idéologies religieuses et philosophiques différentes. La première pourrait être appelée *Ordre ancien* : la hiérarchie statique, soutenue par l'Église catholique, ou anglicane, qui maintenait la coutume, la tradition et l'autorité. Le pouvoir sous-jacent et la fortune de l'Ordre ancien étaient basés sur la terre.

Le nouvel Ordre, représenté par les principales sectes protestantes – luthériens, zwingliens, calvinistes, puritains en Angleterre –, contestait la hiérarchie et l'autorité, et défendait l'autorité de la conscience individuelle. Il s'appuyait principalement sur les couches montantes de professionnels et de commerçants ; et leur pouvoir et leur fortune, qui en vinrent à triompher, étaient fondés sur l'argent, c'est-à-dire sur la propriété et l'usage du capital dans une économie de marché.

L'Ordre ancien et le nouvel Ordre situaient tous deux Dieu, en tant que source de la vraie valeur, en dehors du monde vivant. Dans l'Ordre ancien, la valeur était rapportée au monde par la hiérarchie ecclésiastique et par l'aristocratie des propriétaires terriens qu'il justifiait.

Dans le nouvel Ordre, la valeur était rapportée au monde – c'est-à-dire Dieu parlait – par la conscience individuelle, sans le besoin d'une intervention hiérarchique. Max Weber, dans son ouvrage classique *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, a montré comment l'idéologie protestante de l'individualisme est devenue progressivement une nouvelle idéologie du travail et du profit. La théorie de la prédestination affirmait que seuls quelques élus étaient, depuis le commencement des temps, destinés au salut. Ce petit nombre, les élus, étaient la *voix* du monde. Le reste, la grande majorité, était du superflu, irrémédiablement damné et sans importance propre. Cette doctrine reflétait et soutenait la distribution inégale des grâces et des récompenses dans ce monde, elle légitimait l'inégalité. Le travail et le gain matériel étaient signes qu'on appartenait au monde des élus. L'argent était chargé d'une nouvelle valeur symbolique. Il représentait le signe de la grâce, le moyen par lequel la valeur de Dieu était retournée au monde – et par conséquent il devenait beaucoup plus important que n'importe quelle autre valeur⁵⁸.

Le développement des marchés procura une arène dans laquelle le *profit* comme valeur pouvait fleurir. Le développement de l'éthique protestante renforça la transformation de l'économie européenne en une économie de plus en plus contrôlée par les marchés. Ceux-ci ne se fondaient pas sur la valeur des choses pour elles-mêmes, ni sur l'aisance, l'agrément ou l'utilité que les choses pouvaient procurer, mais sur le gain et le profit, sur les choses en tant qu'instruments de profit. Le nouvel Ordre approfondit encore la mise à distance.

Il y avait cependant une troisième force, en conflit avec l'Ordre ancien comme avec le nouvel Ordre : les classes paysannes travailleuses, dont la richesse, lorsqu'elles en avaient, se limitait à un bout de terre pour subsister, dont le nombre était grand et les sources de pouvoir peu nombreuses. L'histoire relate parfois leurs soulèvements et leurs rébellions, mais rarement leurs croyances, leurs philosophies et leurs idéaux.

En Angleterre, pendant la Révolution, de 1641 à 1660, la censure fut abolie⁵⁹. Les écrits populaires qui ont émergé à cette époque reflètent une grande variété de philosophies religieuses et politiques. Mais ce qui est communément répandu parmi eux, c'est la reconnaissance de la véritable valeur de ce monde et cette vie – la vision du monde que j'ai appelée *immanence*.

Il est difficile d'établir dans quelle mesure cette vision du monde s'enracinait directement dans les restes de la vieille religion. Les sectes religieuses les plus radicales se présentaient toujours dans un cadre chrétien, aussi païennes que soient leurs idées et leurs pratiques. Les persécutions de sorcières engagées par les représentants de l'Ancien comme du nouvel Ordre, sous les auspices du Roi et du Parlement, créèrent un climat dans lequel un mouvement ouvertement païen aurait été confronté aux préjugés populaires comme à une répression sévère et immédiate de la part des autorités de l'Église et de l'État.

Beaucoup de paysans et d'ouvriers agricoles dépossédés et sans terre squattaient les forêts et les landes dans lesquelles il y avait de la « liberté par rapport au curé et au seigneur⁶⁰ ». Dans les forêts étendues comme Sherwood, Arden, et dans la Nouvelle Forêt, vivait une société mobile et changeante de « squatters, artisans itinérants et ouvriers du bâtiment, chômeurs hommes et femmes cherchant du travail, troupes de théâtre ambulantes et jongleurs, mendiants et charlatans, docteurs, vagabonds et clochards⁶¹ ». « Ils étaient hors-la-loi, personne ne les gouvernait ; ils ne faisaient attention à personne, ils ne dépendaient de personne⁶². »

C'est dans ces régions qu'eurent lieu les plus importantes révoltes paysannes du début du XVII^e siècle (d'après Christopher Hill) et que, d'après notre tradition orale, la sorcellerie s'est maintenue le plus longtemps. (C'est dans la Nouvelle Forêt que Gerald Gardner a découvert dans les années 1930 un *convent* de sorcières qui disait descendre en droite ligne de l'époque de Guillaume le Conquérant⁶³.)

Les squatters dans les forêts ou les régions pastorales, souvent très loin de toute église, étaient largement ouverts aux sectes religieuses radicales – ou à la sorcellerie. [L'hostilité au clergé

était un élément frappant des ballades de Robin des Bois...] Les forêts densément peuplées du Northamptonshire étaient des lieux de puritanisme rural, de sectes étranges et de sorcellerie. Le district fromager du Wiltshire, qui avait été le théâtre de violences résultant de la déforestation au début du XVII^e siècle, était aussi une région de travailleurs du textile mal payés et occasionnels et d'hérésie religieuse. Ely... a longtemps été un centre d'irrévérence et de résistance plébéienne... On disait que les habitants de l'île d'Axholme avaient été virtuellement païens jusqu'au drainage des marécages⁶⁴...

Matthew Hopkins, le découvreur de sorcières, trouva deux villages dans le Northamptonshire qu'il décrit comme « infestés » de sorcières en 1645 ou 1646⁶⁵. Une année plus tard, lui ou son collègue sont peut-être à l'origine des procès à Ely qui se sont terminés par plusieurs exécutions⁶⁶. Wiltshire, le comté où se trouvent Stonehenge et Avebury, était l'ancien centre de la religion préchrétienne. Robin des Bois est identifié au Dieu des sorcières, aussi bien par la tradition orale que par les minutes des procès⁶⁷. Sa bande de joyeux lurons et la Demoiselle Marion forment un *convent* de treize personnes. « Demoiselle » était (et est encore) le titre honorifique pour une des femmes qui dirigent un *convent*, et Marion est un des noms communs aux femmes jugées pour sorcellerie en Angleterre⁶⁸.

Le culte des sorcières, qui a survécu de si nombreux siècles en tant que religion populaire souterraine, peut avoir contribué davantage au protestantisme radical qu'on ne l'a estimé jusqu'à présent. « Les sorcières, dit Cotton Mather dans une phrase significative, sont organisées comme les congrégations religieuses. » Certains aspects du culte des sorcières ont beaucoup en commun avec les hérésies médiévales comme avec les sectes protestantes. Les connexions, s'il y en a, sont obscures et difficiles à établir ; beaucoup plus de recherches seraient nécessaires avant de pouvoir parler avec certitude. Ce qui est clair, c'est la base populaire de ce culte. C'était une organisation secrète,

antiétatique, opposée à l'Église d'État... Beaucoup d'animateurs des révoltes paysannes de cette époque se disaient envoyés par Dieu. Certains d'entre eux peuvent avoir été envoyés par le Dieu des sorcières plutôt que par Yahwé⁶⁹.

De nombreuses recherches seraient en effet nécessaires pour pouvoir établir fermement des connexions directes. Mais la similarité sous-jacente des idées peut être démontrée. Les sectes radicales, comme les sorcières, prêchaient l'immanence de Dieu (Dieu présent dans le monde). Les Famillistes, une des sectes les plus précoces, étaient les disciples de Henry Niclaes, né en 1502, qui enseignait que le Paradis et l'Enfer se trouvaient dans ce monde⁷⁰. Une secte proche, la Famille de la Montagne, « se demandait si le paradis et l'enfer existaient ailleurs qu'en cette vie : le paradis c'était quand les hommes riaient et étaient joyeux, l'enfer était le chagrin, la plainte et la souffrance⁷¹ ». Le Christ, soutenaient-ils, était en chaque croyant.

Les Ranters, qu'on pourrait imaginer facilement comme les hippies du XVII^e siècle, « exaltaient la lumière dans la nature sous le nom de Christ en l'homme⁷² ». Ils appelaient Dieu *Raison* ce qui, au XVII^e siècle, avait une signification plus proche de *conscience* que de *logique mécaniste*.

L'un d'entre eux a dit que, s'il y avait un Dieu, lui-même en était un. « Dieu est en chaque personne et chaque chose vivante, dit Jacob Bauthamly (dans un pamphlet daté de 1659), dans l'homme et la bête, le poisson et l'oiseau, et toute chose verte, depuis le cèdre le plus haut jusqu'au lierre sur le mur. Il est moi et moi je suis lui⁷³. »

Les Ranters s'appelaient l'un l'autre « Créature amie », une réminiscence des salutations rituelles dans l'art sorcier. Ils se référaient à eux-mêmes collectivement comme « ma chair une » : Dieu était un membre de la communauté de ma chair une, matière une. « Les Ranters insistaient sur le fait que la matière est bonne, car nous vivons ici et maintenant⁷⁴. »

Les Diggers, une autre secte radicale, essayèrent d'abolir la propriété privée, de détenir la terre de manière commune, et de restituer les terres communales et les friches aux plus démunis afin qu'ils puissent y vivre. Le 1^{er} avril 1649, un groupe d'ouvriers agricoles commença de creuser les territoires communaux à Saint George's Hill, sur le bord de la grande forêt Windsor, une région aux traditions à la fois païennes et radicales⁷⁵. Gerrard Winstanley, leur philosophe leader, « avait eu une vision au cours d'une transe qui lui disait de faire savoir partout que la terre devrait être un trésor commun pour la vie de toute l'humanité⁷⁶ ». Une seconde formulation était : « La religion vraie et sans tache est de laisser chacun avoir tranquillement de la terre à engraisser⁷⁷. » « Le travail collectif des terres communales était un acte religieux pour les Diggers⁷⁸. » Les excréments, qui rendaient la terre fertile, avaient la prééminence sur la culture. Les Diggers ont pu avoir des relations avec les sorcières, ou ne pas en avoir, en tout cas leur religion était certainement celle de la terre.

Winstanley lui aussi faisait de Dieu la raison universelle qui « habite en chaque créature, et suprêmement dans l'homme⁷⁹ ». « Cette idée de Dieu comme immanent à toute la création matérielle... est liée au respect pour la science de la nature en tant que moyen de connaître les œuvres de Dieu⁸⁰. » « Connaître les secrets de la nature est connaître les œuvres de Dieu⁸¹. » Il identifiait le Dieu chrétien traditionnel, qui légitime la propriété privée, avec le Démon, et la Chute avec le développement de la propriété privée.

Les sectes étaient connues pour pratiquer la liberté sexuelle. Les Ranters et les Quakers allaient parfois nus, c'était un signe de la grâce. Le Ranter Lawrence Clarkson a anticipé Freud et Norman O. Brown en faisant du péché non pas un acte, mais sa répression.

Personne ne peut être libéré du péché jusqu'à ce que, dans la pureté, l'acte soit sans péché, car je juge pur pour moi ce qui, pour une compréhension obscure, est impur : car pour le pur toutes les choses, tous les actes sont purs... Sans acte il n'y a pas de vie, sans vie pas de perfection⁸².
Quel que soit l'acte fait par toi dans la lumière et l'amour, il est

clair et aimable... si quelque chose en toi ne te condamne pas, tu ne seras pas condamné⁸³.

Ces mots sont comparables au *Dire de la Déesse* (*Charge of the Goddess*) moderne (d'origine inconnue) qui appartient à la liturgie des sorcières d'aujourd'hui :

Tous les actes d'amour et de plaisir sont mes rituels... et si ce que vous cherchez vous ne le trouvez pas en vous-même, jamais vous ne le trouverez au-dehors. Car j'ai été avec vous depuis le commencement, et je suis ce qu'on atteint à la fin du désir...

Dans les sectes, certaines femmes occupaient aussi des positions élevées. Elles étaient autorisées à participer au gouvernement de l'Église. Elles prêchaient, voyageaient à travers le pays en compagnie des hommes, s'élevaient contre les mariages inégaux, et demandaient le divorce par simple déclaration. May Cary, une prêtresse, écrivit un pamphlet utopique en 1651 qui déclarait que « le temps vient où non seulement les hommes mais les femmes prophétiseront ; non seulement les hommes âgés mais les hommes jeunes, non seulement ceux qui sont allés apprendre à l'université mais ceux qui ne l'ont pas fait, même les servantes et les bonnes⁸⁴ ».

L'ascension du nouvel Ordre et de son éthique protestante et la défaite des sectes radicales furent un triomphe politique, économique et religieux des classes commerçantes et professionnelles sur les classes paysannes et laborieuses, et de la domination masculine sur les femmes. L'éthique protestante, en s'imposant, fit campagne contre les idées de l'immanence dans trois domaines : le travail, la sexualité et la philosophie.

Max Weber a montré en quoi la propagation de l'éthique protestante a dispensé une nouvelle idéologie du travail, déplaçant la valeur de l'*usage* au *profit*, ce qui servait le développement du capitalisme. Le concept de *vocation* attribue une nouvelle valeur au travail et au profit, lesquels devinrent des signes de l'appartenance à l'élite, et ne

furent plus évalués selon leurs bénéfices réels, les bénéfices matériels qu'ils apportaient, mais en tant que vecteurs pour approcher Dieu. Le travail et le profit, paradoxalement, étaient perçus comme s'ils n'étaient pas de ce monde, ils devenaient des objectifs en soi, des objectifs bons en eux-mêmes et d'eux-mêmes. Le travail devint une discipline ascétique et « cet ascétisme se tourna de toute sa force contre une chose : le plaisir spontané de la vie et de tout ce qu'elle offre ⁸⁵ ».

Pour les classes montantes argentées, le travail dur et l'auto-discipline ascétique, même motivés par la piété, se payaient de succès matériel. Elles prospéraient ; et l'on pouvait jouir de cette prospérité en tant que signe visible de la grâce de Dieu, même si les autres réjouissances spontanées – le sexe, la danse, le sport, les jeux, les festivités, et la nature – étaient toujours considérées comme des œuvres du Démon.

Pour les classes paysannes et laborieuses, cependant, la discipline et la dureté du travail conduisaient au mieux à la simple survie. L'éthique du travail était utilisée par les classes argentées pour imposer leur discipline aux travailleurs et aux pauvres. La fainéantise était un péché, et accuser les villageois de fainéantise servait à justifier les clôtures des terres ⁸⁶. Un tel péché justifiait aussi les bas salaires, qui idéalement « devaient permettre au travailleur tout juste de vivre ; car si vous lui en donnez le double, alors il travaille mais deux fois moins ⁸⁷ ».

Un homme ne souhaite pas « par nature » gagner de plus en plus d'argent, mais simplement vivre comme il en a l'habitude, et gagner autant qu'il est nécessaire dans ce but. Partout où le capitalisme moderne a commencé son travail d'accroissement de la productivité du travail humain en accroissant son intensité, il a rencontré la résistance immensément obstinée de ce trait saillant du précapitalisme ⁸⁸.

Les festivités traditionnelles, les jours des saints (qui étaient souvent des versions christianisées des anciennes fêtes païennes), les danses et les jeux furent sévèrement critiqués par les protestants orthodoxes.

Les persécutions de sorcières furent une attaque contre les cérémonies, les croyances et les coutumes qui avaient soutenu les classes paysanne et laborieuse dans leur désir de confort et de réjouissance – pour le plaisir dans la vie comme dans le travail.

Le travail étant devenu une discipline ascétique, les femmes furent donc expulsées de nombreux secteurs du travail productif. Nous avons vu comment les clôtures des terres ont dépouillé les femmes de la terre qu'elles utilisaient pour nourrir leurs familles, et comment l'émergence d'une profession médicale masculine, en plus des persécutions de sorcières, avait contraint les femmes à sortir des domaines du soin et de l'accouchement. Au Moyen Âge tardif, les femmes tenaient des rôles importants dans l'artisanat et l'industrie. Le mariage était par maints aspects un partenariat d'affaires, et les femmes des marchands et des artisans travaillaient souvent aux côtés de leurs maris. Ainsi les veuves en général reprenaient l'affaire de leur époux. Les femmes ont été brassières, boulangères, armateures, éditrices, imprimeuses, gantières, colporteuses, marchandes, comptables, épinglières et commerçantes. Elles ont aussi travaillé dans l'agriculture et dans l'industrie textile ⁸⁹.

Aussi longtemps que la famille est restée l'unité de base de la production économique, les femmes avaient leur place dans maintes activités. Mais au fur et à mesure que l'industrie s'est déplacée de la maison ou de l'atelier vers les usines et les entreprises de grande taille, les femmes ont été exclues. L'unité productive s'est réduite au travailleur individuel, qui était plus facilement manipulé, plus aisément mobilisé et plus complètement exploitable, quand *le travail* (et non la famille, le plaisir personnel ou les obligations communes) a été défini comme le seul véritable objectif de cette vie.

Les persécutions de sorcières furent, surtout, des attaques contre les femmes. La propagande qui justifiait les chasseurs de sorcières insistait sur l'infériorité des femmes et définissait leur nature comme intrinsèquement diabolique.

Quand une femme pense seule, elle pense au diable... Elles sont plus impressionnables que les hommes et davantage prêtes

à recevoir l'influence de l'esprit désincarné... Du fait qu'elles sont faibles, elles trouvent une manière facile et secrète de se défendre dans la sorcellerie. Elles sont plus faibles à la fois en esprit et physiquement... En ce qui concerne l'intellect et la compréhension des choses spirituelles, elles semblent être d'une nature différente de celle des hommes... Les femmes sont intellectuellement comme des enfants... Les femmes ont une mémoire plus faible, et c'est un défaut naturel chez elles de ne pas être disciplinées, et de suivre leurs propres impulsions sans le sens de ce qui est dû... C'est une menteuse par nature... La femme est un ennemi enjôleur et secret ⁹⁰...

La haine des femmes n'était pas limitée à une seule région ou à une religion particulière.

Le schème misogyne n'était pas particulier au travail des Dominicains. Il était courant de se référer aux sorcières comme à des femmes dans les traités de chasse aux sorcières et d'inclure une section montrant pourquoi du fait de la « nature » des femmes, les sorcières étaient de sexe féminin. Ce schème se retrouve également dans les traités du XVI^e et du XVII^e siècle écrits par des protestants ⁹¹.

Les femmes apportent la vie dans le monde. Dans une culture dans laquelle elles sont mères, les corps de femmes nous procurent nos premières sensations de chaleur et d'aise ainsi qu'un profond plaisir sensuel non entravé par les restrictions ⁹². Se retourner contre les femmes signifie donc en vouloir à la vie elle-même, nier la chair, le plaisir et le bien-être. Et un ascétisme qui nie la chair doit, nécessairement, dénigrer les femmes.

Les femmes sont aussi cependant nos premières frustratrices, la source de la première volonté qui s'oppose à la nôtre, qui refuse autant qu'elle donne, elles sont aussi la source de notre mortalité, de la vulnérabilité de créatures liées par le corps à la maladie, à la souffrance et à la mort. Norman O. Brown dans *Life Against Death* ⁹³

explique que nous sommes prêts à abandonner le profond plaisir de la vie sensuelle dans le corps pour nier la mort. Ce faisant, nous nous tournons vers le plaisir de substitution de l'entreprise – du travail de construction de la culture dans le monde.

Pour libérer le domaine du travail et de l'entreprise de la souillure de la mortalité, les femmes et tout ce que nous représentons doivent être exclus. Aussi, tandis que l'éthique protestante érige le travail en idéal de l'effort transcendant, les femmes, qui incarnent l'immanence, sont sorties de l'épure. L'immanence est attaquée à travers les corps des femmes : l'immortalité de l'esprit-étranger-à-la-chair est exaltée par la torture et la destruction de la chair des femmes. Les hommes se vengent de la mère qui a échoué à les satisfaire complètement en détruisant l'espèce maternelle. Ils réparent l'humiliation d'avoir dû dans l'enfance se plier à la volonté maternelle en détruisant les volontés des femmes. Le blâme pour la destruction des femmes ne doit pas s'adresser aux conflits inhérents à la maternité, mais aux systèmes économiques et religieux qui aiguïssent ces conflits et encouragent les hommes à les extérioriser en prenant les femmes pour victimes.

Quand une femme est exclue du travail productif, elle est condamnée à jouer le rôle d'objet. Les femmes des classes populaires comme celles des classes supérieures sont reléguées dans le royaume de la reproduction, ce qui intensifie les tendances des femmes comme des hommes à identifier toutes les femmes à la mère – une mère plus qu'humaine et moins qu'humaine, mais jamais simplement humaine.

Une femme de milieu populaire reproduit également la force de travail de son homme ⁹⁴. Son travail n'est pas payé mais nécessaire. C'est elle qui prend les biens gagnés par le travailleur et les rend utilisables ; elle cuisine, lave les vêtements et nettoie la maison. La froide monnaie abstraite est retransformée dans ses mains, remise dans le domaine de ce qui a de la valeur de et par soi-même, de ce qui peut être utilisé et faire plaisir. Mais parce que son travail n'est pas payé, il ne participe pas à la nouvelle valeur accordée désormais au gain et au profit. Elle ne peut pas en profiter, elle ne peut pas revendiquer un meilleur salaire ou en atteindre un gain supérieur à ce qu'elle y a mis.

Son travail en vient à être considéré peu à peu comme moins réel que celui de l'homme, et la femme elle-même devient irréelle, un écran bidimensionnel sur lequel l'homme projette ses fantasmes⁹⁵.

Les femmes qui travaillent sont reléguées dans les tâches les moins attractives et sont exclues des activités qui offrent des accès à la transcendance ou relèvent de la noblesse d'une vocation. Les femmes des classes populaires sont une main-d'œuvre sacrificable, meilleur marché que les hommes, et plus facile à licencier à la morte-saison puisqu'elles ne sont pas considérées comme de vrais travailleurs.

Les femmes des classes supérieures deviennent des biens, échangeables par le mariage en tant que signes du pouvoir, du statut et du succès des hommes. Aussi apprennent-elles à se vendre elles-mêmes. Elles sont objet et non sujet, l'autre et non le soi de la culture.

Comme tous les autres objets, les femmes ont été transformées en écrans sur lesquels la peur et la haine latentes des hommes se projettent. Les chasses aux sorcières ont enflammé et légitimé cette haine, en favorisant les forces économiques qui condamnaient leur être physique et existentiel.

Chez les femmes, les persécutions ont renforcé la haine de soi et la suspicion envers les membres de leur sexe. Pour les deux sexes, le rôle de victime est apparu comme le rôle naturel et mérité de la femme.

La haine des femmes s'étend à la haine de toute chair, de toute vie sensuelle. Les chasses aux sorcières, en tant que campagnes de la guerre à l'immanence, ont été aussi dirigées contre la sexualité, spécialement la sexualité des femmes et l'homosexualité.

« Toute la sorcellerie vient du désir charnel, dit le *Malleus Maleficarum*, qui est, chez les femmes, insatiable. » Les sorcières étaient accusées, à la base, de frayer avec les démons, d'actes impudiques et lascifs. Leurs sabbats étaient dépeints comme des orgies où l'on se complaisait dans les jouissances contre nature.

Le lesbianisme et l'homosexualité masculine étaient souvent associés à la sorcellerie. Arthur Evans, dans *Witchcraft and the Gay Counter-Culture*, en cite de nombreux exemples⁹⁶. Les homosexuels et les lesbiennes étaient soumis à la torture et exécutés en tant que crimi-

nels civils, mais le sexe dit non naturel était aussi une preuve de sorcellerie. Les persécutions de sorcières dénigraient la sexualité et imposaient l'hétérosexualité. Elles punissaient les femmes pour leur agressivité sexuelle et imposaient la passivité, elles les punissaient pour leur jouissance sexuelle et imposaient la frigidité.

La sexualité était un sacrement dans l'Ancienne Religion ; elle était (et est) considérée comme une force puissante par laquelle l'amour réparateur et fécond de la Déesse immanente était connu directement, et pouvait être utilisé pour nourrir le monde, pour catalyser la fertilité dans les êtres humains et dans la nature. La Déesse était connue non par la hiérarchie ou par une discipline ascétique, mais par l'extase, à travers la profonde connexion avec un autre être humain. Le cycle rituel de la sorcellerie est centré sur les thèmes de l'entretien de la vie et de la mort ; en nous confrontant à la mort, en reconnaissant et en acceptant notre mortalité, nous sommes libres de faire profondément l'expérience de la vie dans toute sa sensualité.

Chante, fête, danse, fais de la musique et fais l'amour, tout en ma présence, car l'extase de l'esprit est mienne, et mienne est aussi la joie sur la terre⁹⁷.

Si la femme, symboliquement, est le corps de l'immanence, alors la sexualité, valorisée en elle-même et d'elle-même, est son âme. La sexualité gay, en affirmant dans sa nature propre la primauté du plaisir sur la reproduction, et la sexualité religieuse, en exhaussant la profonde valeur du corps et de son expérience, menacent toutes deux la discipline ascétique du travail, qui requiert la négation du corps. La sexualité féminine agressive est incompatible avec le rôle de victimes des femmes, avec leur rôle d'objets. Les persécutions des sorcières ont utilisé la torture et la terreur pour marquer la psyché occidentale au fer rouge de l'identité entre le sexe et le diable.

Finalement, les persécutions des sorcières ont favorisé la guerre contre l'immanence au moment où elle apparaissait dans les sciences et dans la vie intellectuelle de l'époque.

Au XVII^e siècle, la vision mécaniste d'un monde constitué de par-

ticules mortes, inertes, isolées était encore contestée par des représentations relevant des systèmes magiques comme l'alchimie, l'astrologie, l'hermétisme, le cabbalisme et le rituel magique. Beaucoup de ces systèmes étaient à l'époque devenus très différents, dans leur pratique, de la sorcellerie. Ces systèmes magiques formels avaient tendance à être structurés hiérarchiquement et soumis à une règle, et avaient adopté une terminologie et un symbolisme chrétiens et juifs, aussi bien que grecs et romains. Cependant, ils partageaient avec l'Ancienne Religion, et avec beaucoup de sectes protestantes radicales, la vision d'un monde intrinsèquement vivant, dynamique et en relation – apprécié en soi et de soi. Leur logique était dialectique, ce n'était pas un dualisme sans synthèse ; les opposés étaient interdépendants ; de chaque entité surgissait son opposé, et la tension qui en résultait causait le changement.

David Kubrin décrit ainsi la philosophie mécaniste :

La matière elle-même... existant dans l'espace vide... est tout ce qui existe, tout ce qui est sous-jacent au monde sensible des phénomènes. Les changements dans le monde phénoménal surviennent tous « de la matière et du mouvement » du monde atomique ou moléculaire sous-jacent, chacune des particules atomiques ou moléculaires n'ayant en elle-même pour attributs que des propriétés quantitatives, une grandeur, une forme, et son état de mouvement. Le monde, par essence, est sans couleur, sans goût, sans sons, dénué de pensée et de vie. Il est essentiellement mort, une machine⁹⁸...

La philosophie mécaniste s'est identifiée à la réalité et à la vérité dans nos esprits pendant que les philosophies magiques se confondaient avec l'erreur et la superstition. Pourtant, le mécanisme a fini par perdre toute validité. Les physiciens nous racontent maintenant qu'il n'y a pas d'atomes solides – seulement des interactions entre particules, qui elles-mêmes peuvent être des schèmes de probabilités, dont aucune ne peut être objectivement observée, car l'observation entraîne une interaction avec l'observé⁹⁹. La théorie des systèmes

nous apprend à dépasser la simple logique de l'effet et de la cause, et à regarder plutôt les schèmes d'interactions. La magie peut être considérée comme le précurseur philosophique de la relativité et de la théorie de la probabilité.

Le mécanisme a triomphé, pas nécessairement parce que c'était la meilleure description de la réalité, mais à cause de ses implications politiques, économiques et sociales. La magie, la science et la philosophie fondées sur le principe d'immanence ont été assimilées à la radicalité et aux intérêts des classes populaires.

La conception animiste de la nature comme divine, un organisme actif par lui-même, a été associée aux idées d'athéisme et de radicalisme libertaire. Le chaos social, les soulèvements de paysans et les rébellions pouvaient se nourrir de l'affirmation que les individus étaient capables de comprendre la nature du monde pour eux-mêmes et pouvaient manipuler les esprits naturels par la magie. La magie populaire était largement utilisée à tous les niveaux de la société pour contrôler ces esprits, mais surtout dans les classes inférieures¹⁰⁰.

Après la restauration de Charles II en Angleterre, de telles idées furent dénommées *enthousiasme*, et une campagne vigoureuse fut menée contre elles par l'État, l'Église établie et les nouvelles institutions scientifiques. L'enthousiasme était associé à l'activisme radical et à la rébellion.

Une conception du monde en tant qu'entièrement actif, plein de Dieux, et constamment en changement, aidait à développer la confiance du peuple en soi, et, peut-être mieux, les encourageait à *passer à l'acte, à transformer le monde*, au lieu de rester passifs face aux grandes transformations sociales qui balayaient alors l'Angleterre¹⁰¹.

L'expropriation du savoir, que nous avons vu s'opérer dans le domaine du soin, fut étendue à la science perçue comme un tout. Le

mécanisme, qui justifiait l'exploitation de la nature puisqu'elle était intrinsèquement morte et sans valeur, et qui exacerba le retrait de la valeur des choses en elles-mêmes, de tout ce qui ne pouvait pas être quantifié ou compté, devint le savoir légitime. Les autres visions furent dénoncées comme dangereuses, dévoyées et folles. Kubrin rappelle que même Newton, que nous pensons communément être le père du mécanisme, était profondément impliqué dans l'étude de l'alchimie et de l'hermétisme. Ses écrits magiques n'ont cependant jamais été publiés car il avait peur qu'on le confonde avec les penseurs libres et le radicalisme¹⁰².

Les persécutions des sorcières ont contribué à assurer le triomphe du mécanisme. Ironiquement, le mécanisme, en sapant la croyance dans les démons, diables et autres créatures incorporelles, ainsi que la croyance dans tous les systèmes magiques, a fini par détruire la rationalité des chasses aux sorcières. Cependant, lorsque cela arriva (au XVIII^e siècle), le mécanisme était devenu une idéologie bien établie qui légitimait le développement de l'économie capitaliste, l'exploitation des femmes et des travailleurs, le pillage de la nature – et qui exaltait les éléments quantitatifs de la vie par rapport aux éléments qualitatifs.

Le mécanisme, comme métaphysique et comme épistémologie, ne s'étendit pas seulement de la physique à la chimie et à la biologie, mais aussi à la physiologie, la psychologie, la religion, la poésie, l'éthique, la théorie politique et l'art¹⁰³.

Le passé vit dans le présent

La vieille femme nous a quittés. Qu'elle ait été pendue comme sorcière ou qu'elle se soit sauvée et ait vécu dans les friches avec d'autres réfugiés et vagabonds, qu'elle ait terminé sa vie dans le confort de sa propre petite maison ou qu'elle ait été expulsée et se

soit étendue dans le froid et la faim sous les haies, de toute façon elle est morte. Mais quelque chose d'elle vit en nous, dans les enfants des enfants des enfants qu'elle a mis au monde. Ses peurs, et les forces contre lesquelles elle a lutté de son vivant, vivent toujours.

Nous pouvons lire dans nos journaux les mêmes accusations contre la fainéantise des pauvres. Les expropriateurs se déplacent dans le tiers-monde, détruisant les cultures, pourvoyant la connaissance occidentale estampillée, pillant les ressources de la terre et des gens. L'éthique de la propriété les anime. L'agriculture scientifique empoisonne la terre de pesticides ; la technologie mécaniste construit des centrales nucléaires et des bombes qui peuvent faire de la terre une chose morte. Si nous écoutons la radio, nous pouvons entendre le crépitement des flammes à chaque bulletin d'informations. Si nous regardons le journal télévisé ou sortons marcher dans les rues, où la valeur transcendante du profit augmente les loyers, le prix de l'immobilier, et contraint les gens à quitter leurs quartiers et leurs maisons, nous pouvons entendre le bruit sourd de l'avis de mise en clôtures en train d'être cloué à la porte.

Ces problèmes semblent sans fin. Où que nous nous tournions à la recherche de bien-être et de guérison, nous nous retrouvons face aux gardiens approuvés d'un savoir qui aliène nos corps et nos âmes. La fumée des sorcières brûlées est encore dans nos narines ; elle nous intime avant tout de nous considérer comme des entités séparées, isolées, en compétition, aliénées, impuissantes et seules.

Mais la lutte également vit toujours. Comprendre l'histoire de cette lutte nous permet de nous y engager avec une vision claire, une vision qui reconnaît la nature intriquée des problèmes en jeu, qui sait que nos intérêts ne sont pas divisés, que nous soyons des femmes qui veulent retrouver une place dans le marché du travail, des travailleuses migrantes qui demandent un salaire décent, des Natives-Américaines dont les terres ont été empoisonnées par des carrières d'uranium, ou des écologistes essayant de préserver un espace sauvage. Que nos besoins immédiats soient de nourriture, de soins, d'emploi, de garde d'enfants, de logement ou d'espaces ouverts, notre intérêt ultime est le même – restaurer un sens du sacré du

monde et restaurer la valeur de nos vies et de la communauté des êtres – humains, plantes et animaux qui partagent la vie avec nous.

Cette vision, cette valeur commune, peut être la base d'un pouvoir que personne ne peut exercer seul – le pouvoir de redonner forme à nos vies communes, le pouvoir de changer la réalité.

Appendice B OUTILS POUR LES GROUPES

La conduite de réunion

Respirer ensemble. Entrer en relation. Choisir une facilitatrice, une guetteuse d'ambiance, une gardienne du temps, et une preneuse de notes... Début de la rencontre.

Examiner l'ordre du jour et le modifier, ou rassembler les items de l'agenda, établir des priorités, et une durée pour chacun.

Discuter ce qui est dans l'agenda.

Faire des pauses. Arrêtez périodiquement pour voir comment les membres du groupe se sentent et pour respirer.

Évaluer la réunion.

Choisir la date, l'heure et le lieu de la prochaine réunion.

Clôturer.

Déroulement d'un rituel

Rassembler les gens et expliquer le rituel. Introduction. Début de la rencontre.

Se connecter à la terre et se concentrer. Se tenir par les mains et respirer ensemble. Faire l'Arbre de Vie.

Purifier.

Tracer l'espace sacré. Invoquer les quatre directions.

Invoquer la Déesse et le Dieu.

Créer l'image sur laquelle l'énergie se focalisera.

Élever le cône de pouvoir.
Mettre le pouvoir à la terre.
Partager nourriture et boisson.
Dire au revoir à la Déesse et au Dieu, et aux quatre directions.
Ouvrir le cercle.

Questions pour garder trace des structures et du cheminement du groupe

(Elles sont utiles pour les sessions d'autocritique.)

Comment suis-je venue vers le groupe et qu'est-ce que j'en attends ?

Qu'est-ce que le groupe fait bien ? Mal ? Quel rôle est-ce que je joue là-dedans ?

Combien de temps est-ce que j'occupe par rapport aux autres ?

Combien d'attention est-ce que je reçois par rapport aux autres ? Par rapport à ce que je désire ?

Dans quelle mesure est-ce que j'écoute les autres ? Comment suis-je présente ?

Est-ce que j'obtiens l'information dont j'ai besoin pour participer au travail du groupe ? Si je ne l'obtiens pas, pourquoi ?

Qu'est-ce que je vois, je pense, ou je sens, que je garde pour moi ?

Dans quelle mesure suis-je au centre du groupe ? Quelle influence ai-je ? Quelle influence est-ce que je désire avoir ? Sur quelles décisions ?

Avec qui est-ce que je parle le plus à l'extérieur du groupe ?

De quelle quantité de structure j'ai le désir ou le besoin dans le groupe ?

Quelle quantité de proximité avec les autres m'est désirable ou nécessaire ? Laquelle puis-je tolérer ?

Dans quelle mesure le groupe est-il important pour moi ? Quelle priorité a-t-il dans ma vie ? Quel est mon engagement envers lui ?

Quelles sont les règles implicites du groupe ?
Est-ce que ce que je fais ou dis sert l'intérêt du groupe ou mon propre agenda personnel caché ?

Quelques sujets de cercles ou d'écoute active

Il y a un nombre infini de sujets possibles, mais ceux qui suivent peuvent vous aider à démarrer. Notez que les sujets généraux sont abordés sous un angle particulier, personnel. Nous ne faisons pas d'échange en cercle sur le « sexisme », nous faisons un cercle sur la question de savoir comment le fait d'être une femme ou un homme nous a limités.

Comment le fait d'être une femme/d'être un homme m'a-t-il limité(e) ? Quelles possibilités cela m'a-t-il offertes que je n'aurais pas eues autrement ?

Quelles sont les forces que j'apporte au groupe et qui viennent de mon environnement racial, ethnique ou culturel propre ? Quels besoins ai-je par rapport au groupe ?

Comment mon expérience de la vie a-t-elle été limitée ou enrichie par mon appartenance de classe ? Quelles forces et quelles faiblesses cela m'a-t-il données ?

Comment la violence a-t-elle affecté ma vie ?

Dans quelles situations est-ce que je me sens impuissant(e) actuellement ? Quand est-ce que je me sens du pouvoir ?

Dans quelle mesure ma vie serait-elle différente sans la menace nucléaire ?

Qu'est-ce que je fais pour gagner de l'argent ? À quoi est-ce que je dois renoncer pour faire ce que je fais ?

Qu'est-ce que je fais de ma colère ?

Quels problèmes ai-je dans les relations amoureuses ?

Comment est-ce que je pense mourir ? Quels sentiments cette question évoque-t-elle ?

Appendice C

PRÉFACE À L'ÉDITION AMÉRICAINE MARQUANT
LE QUINZIÈME ANNIVERSAIRE DE LA PARUTION
DE *DREAMING THE DARK*

Au moment où cette nouvelle édition part à l'imprimerie, cela fera quinze ans que ce livre aura été imprimé et réimprimé. Cette décennie et demie a vu à la fois d'énormes changements et une remarquable continuité. Quand j'ai écrit ce livre, Ronald Reagan venait d'être élu et nous étions à deux doigts d'une guerre nucléaire avec l'Union soviétique. J'ai écrit le livre avec une machine à écrire électrique, en recopiant laborieusement chaque brouillon, jusqu'à ce que j'engage mon amie Rose pour faire un travail professionnel sur la dernière version. Le Mouvement de la Déesse consistait surtout en quelques petits cercles, principalement sur les deux côtes des États-Unis, et une poignée de livres récemment publiés. J'étais une étudiante de 30 ans, connaissant un mariage chaotique, qui essayait de conjuguer son excitation face aux possibilités d'action directe non violente, son enseignement, son écriture à propos de la Déesse, et ses études de psychologie.

Aujourd'hui l'Union soviétique n'existe plus et la menace nucléaire, bien que toujours réelle, n'est plus aussi immédiate qu'au début des années 80. J'écris sur mon ordinateur portable alimenté à l'énergie solaire par un système de composants qui n'existaient pas il y a quinze ans, et quand j'aurai fini ce texte je me connecterai à Internet, je lirai les messages qui m'arrivent du monde entier, et j'enverrai peut-être ce texte par e-mail ou par fax. Rose, qui a tapé le manuscrit, a récemment adopté un bébé dont la mère adolescente n'était pas née quand ce livre a été écrit. La petite Allison, dont la

naissance prématurée est survenue pendant que j'écrivais la préface à l'édition de 1988, est aujourd'hui une jeune personne brillante, robuste et délicieuse qui ne garde aucune trace apparente de sa précaire entrée dans ce monde. Une fois le mariage chaotique dissous, et après sept ans de solitude, j'ai fondé un nouveau couple avec un homme calme et aimant. Les chatons devenus chats pendant l'écriture de ce livre ont vécu leur vie et sont depuis longtemps au paradis des chats. Les chiens que j'emmenais courir sur la plage sont morts de vieillesse.

J'ai passé les quinze dernières années à militer aussi bien qu'à écrire, enseigner, travailler et servir les besoins du Mouvement de la Déesse, qui a grandi organiquement, régulièrement et phénoménalement. Le futur, qui semblait si incertain lorsque j'écrivais les premiers chapitres de ce livre, est déjà arrivé. Je regarde dans le miroir et observe les irisations argentées qui colorent mes cheveux noirs, je jette un coup d'œil au journal du matin et me demande combien de temps encore je résisterai aux lunettes pour lire, en plus de mes lentilles de contact. Je ne suis plus jeune. Je suis une femme d'âge mûr.

Si la vie est une longue randonnée dans la montagne, alors l'âge mûr est ce moment heureux où vous atteignez le sommet. Vous pouvez regarder en arrière et voir où vous êtes allé, et vous pouvez regarder devant et voir l'inévitable descente. Si vous avez de la chance, un long sentier vous attend qui suit la ligne de crête un bon moment avant de descendre.

Je me retourne avec une légère inquiétude vers le territoire couvert par ce livre. Fera-t-il encore sens ? Serai-je gênée par les intuitions de celle que j'ai été ? Ce travail sera-t-il encore pertinent alors que nous entrons dans un nouveau millénaire ?

En 1988, dans la préface à la seconde édition, j'ai écrit : « De manière surprenante, alors que je trouve beaucoup de choses à ajouter aux idées exposées ici, je trouve peu de choses à y changer. » Ce jugement est toujours vrai. Ce livre est un carrefour où les chemins de l'esprit et de l'action convergent en un sentier que j'ai toujours suivi depuis.

Les concepts clés de ce livre ont résisté à l'épreuve du temps. La

principale intuition présentée ici est que le sacré est immanent, fait corps avec le monde, la nature, la culture humaine, dans l'action aussi bien que dans la contemplation. Ou, pour le dire autrement, le monde vivant, les cycles de la nature et de la vie humaine sont sacrés – c'est-à-dire d'une importance capitale, d'une valeur qui va au-delà des intérêts pratiques du moment. L'action dans le monde devient alors un moyen de connexion avec le sacré, aussi bien qu'un impératif dans une société où la nature et la survie humaine sont constamment menacées.

Ce livre est peut-être connu surtout pour l'analyse du pouvoir qu'il contient. Nous sommes plus familiers avec le pouvoir-sur, avec les structures de domination et de contrôle qui dérivent finalement d'une vision du monde retirant leur valeur sacrée à la terre et aux cycles de la naissance et de la mort. Dans ce livre, je décris une autre sorte de pouvoir, que j'appelle pouvoir-du-dedans, en affinité avec le sens premier de pouvoir comme *capacité* et à partir de la reconnaissance de la valeur sacrée et immanente de chacun d'entre nous.

Nos relations, nos mythologies, nos célébrations, nos actions et les structures des groupes que nous créons peuvent aussi bien favoriser le pouvoir-sur que le pouvoir-du-dedans. Dans la dernière partie du livre j'indique des processus de groupe que j'utilise encore et je donne des exemples de rituels et d'actions qui développent le pouvoir-du-dedans.

Tout cela semble aussi pertinent qu'il y a quinze ans. Le contexte a changé : Reclaiming lutte aujourd'hui pour transformer les processus de groupe dont nous avons constaté qu'ils accroissaient ce pouvoir dans notre petit collectif pendant quinze ans en une organisation qui doit être viable maintenant que nous avons des projets et des rejets dans quatre pays et trois continents. Nous sommes devenus plus qu'un collectif ; nous avons fondé notre propre tradition de la Déesse avec une théologie, des rituels et une formation qui viennent des concepts articulés ici.

La dernière action directe à laquelle j'ai pris part, en 1996, était une manifestation contre la coupe d'une ancienne forêt appelée Headwaters au nord de la Californie. Pendant que j'écris, des gens

qui sont peut-être plus jeunes – ou simplement plus courageux – que moi campent à plusieurs centaines de pieds dans les séquoias, devenant les gardiens haut perchés des futaies menacées. Leurs homologues en Angleterre ont occupé des forêts d'anciens chênes, menacées par la construction d'une route. Tous ont une profonde connexion spirituelle avec la terre et les arbres, et vivent leur action comme l'expression naturelle de ce lien. J'aime à penser que mon livre a été un fil dans la fabrique de cette connexion. On m'a dit que certaines parties de l'ouvrage avaient été traduites en russe dans une anthologie sur la non-violence qui a influencé le mouvement ayant conduit à la fin de l'Union soviétique. Si c'est vrai, ce livre a eu son petit rôle dans la reconfiguration politique de notre monde.

Ce que je trouve moins satisfaisant maintenant, et déjà en 1988, est la psychologie qui découle de la théorie des relations d'objet. Dans la préface précédente j'écrivais :

Évidemment ce qui nous arrive dans l'enfance est important, mais cela doit être apprécié dans le contexte des expériences de toute une vie, qui peuvent aussi bien renforcer le trauma qu'aider à en sortir... Se focaliser exclusivement sur les expériences de la petite enfance de chacun, c'est comme observer des gens qui vivent sur un tas d'ordures toxiques et qui sont malades, en se disant : « Traitons-les en examinant comment ils ont été nourris dans leur enfance. » Nous découvririons vraisemblablement que ceux qui ont été mal nourris bébés sont plus facilement malades que ceux qui étaient bien nourris. Mais nous continuerions d'ignorer le fait que si aucun d'eux n'est vraiment en bonne santé, c'est parce qu'ils vivent tous dans un environnement toxique.

Nous vivons tous dans un environnement psychique et émotionnel toxique (en même temps que dans un environnement physique qui devient chaque jour plus pollué) parce que nous vivons intriqués à des structures de pouvoir-sur.

Je me sens aussi dans une curieuse relation avec ce qui, dans ce livre, concerne la sexualité, peut-être parce que je suis maintenant

d'âge mûr. L'énergie sexuelle ne diminue pas nécessairement avec le temps. En fait je trouve que l'âge et peut-être la pratique ont plutôt approfondi le plaisir et l'intimité que je trouve dans la sexualité. (J'admets que cela peut venir aussi de mon partenaire actuel.) Ce qui a diminué, c'est ma tendance à parler du sexe, à théoriser à ce sujet, et à attribuer la plupart des malheurs du monde à la répression de la sexualité. D'un autre côté, si nous examinons l'ensemble des problèmes auxquels nous sommes confrontés actuellement, la virulence et la violence du mouvement contre l'avortement, la forte haine envers les lesbiennes, les bisexuels et les homosexuels, nous devons conclure que la peur et la méfiance que suscite la sexualité sont à la racine de beaucoup de conflits en cours.

Je suis aussi toujours d'accord avec ce que j'ai écrit en 1988 à propos du SIDA :

À cause du SIDA, nous devons exprimer notre sexualité avec une prudence nouvelle. Dans une culture qui craint et déteste l'érotisme, l'émergence du SIDA devient le prétexte de préjugés et d'une persécution accrue contre ceux dont les désirs et les pratiques érotiques diffèrent de ce qui est prescrit. Le SIDA a révélé à quel point effrayant la culture dominante a tendance à dénier les vies et les intérêts des groupes de gens qu'elle considère de faible valeur – homosexuels, personnes de couleur et toxicomanes utilisant des seringues. La maladie a révélé un malaise plus profond au cœur de notre société, et découvert notre défaut d'amour.

Dans une culture qui valoriserait l'érotisme, une maladie qui nous effraie et qui limite notre expression de la passion serait une priorité pour la recherche (comme le serait un contrôle des naissances sûr et efficace). Mais dans une culture basée sur le pouvoir-sur, sur des systèmes de domination et de punition, une culture qui craint l'érotisme parce qu'il va toujours au-delà des limites du contrôle, le SIDA peut être vu comme la « preuve » que l'érotisme est mauvais, sale, méchant et dangereux... Le SIDA évidemment se transmet par de nombreuses

autres voies que le contact sexuel. Il n'en demeure pas moins que tous ceux qui l'ont doivent vivre avec le stigmate qui s'y rattache et affronter le jugement, explicite ou non, selon lequel ils méritent, d'une manière ou d'une autre, ce qui leur est arrivé...

Le SIDA peut être aussi un apprentissage. Ceux qui veulent faire face aux mystères qui font corps avec les grands processus de la vie et de la mort, ceux qui vivent avec le SIDA et ceux qui leur apportent ouverture, contact et soutien, peuvent découvrir des connexions d'une profondeur nouvelle, et une réelle intimité. Quand vous êtes face à la possibilité de la mort, les simples moments de mise en relation – regarder dans les yeux un ami qui comprend ce que vous dites, s'asseoir pour boire du thé à une fenêtre ensoleillée, se blottir dans les bras robustes d'un amant, rire ensemble à une plaisanterie ou taper du pied au rythme de la musique, tous les actes ordinaires de la vie – deviennent lumineux et précieux, et nous les interprétons comme les cadeaux sacrés qu'ils sont. C'est la véritable leçon des mystères et le sens réel de l'immanence de la Déesse – la vie elle-même a une valeur qui est incommensurable.

Le SIDA nous incite aussi à nous confronter aux institutions et aux décideurs qui mettent en œuvre la répression, à leur demander de changer leurs priorités et de financer les remèdes plutôt que les moyens de tuer, à parler ouvertement de la sexualité sous toutes ses formes, à éduquer, espérer et aimer.

Pendant les quinze dernières années, j'ai perdu du fait du SIDA des amis profondément chéris. Aujourd'hui, alors que de nouveaux médicaments commencent à nous apporter l'espoir d'une survie à long terme, leur mort semble encore plus triste et poignante. Je vois la Déesse, vivante et érotique, ouvrant ses bras pour les accueillir, les réclamant pour siens, ses héros et ses héroïnes. Dans une culture de l'amour de l'amour ils seraient nos saints martyrs. Nous bâtirions des églises et des monuments en leur honneur, et leurs noms seraient ins-

crits sur les tablettes, spécialement les noms de ceux qui ont attrapé la maladie par transmission sexuelle, qui sont morts au service de l'érotique Déesse.

Bien que mon usage de la transe ait aussi changé au cours du temps, je lis toujours la description de la transe de Joy avec intérêt et plaisir. Dans les années qui viennent de s'écouler, j'ai sans doute conduit des milliers de trances, celles où l'on guide quelqu'un, comme je l'avais fait pour Joy, celles qui sont associées à la pratique du tambour, du chant et de l'invention de contes dans des groupes de cent personnes ou plus au cours du drame rituel vivant que nous appelons la transe du tambour, et celles où plusieurs milliers de personnes sont conduites dans un voyage vers la Terre des Morts, dans le rituel de la danse spirale de Reclaiming pour Halloween. J'ai aussi enseigné à des centaines de gens comment conduire des trances de différentes sortes. Aujourd'hui je ne vois plus la « transe » comme un état particulier, mais comme une multiplicité fluide d'états de conscience. Je sais que les êtres humains ne cessent d'entrer et sortir de ces états de manière naturelle et que ces états ont été connus et utilisés consciemment par les magiciens, les artistes et les guérisseurs pendant des millénaires. Comme je l'ai aussi écrit en 1988, je sens de moins en moins le besoin de « précautions », dans la mesure où elles indiquent surtout au jeune Soi que quelque chose de dangereux est sur le point d'arriver. J'utilise parfois l'induction explicite, notamment avec les personnes qui sont nouvelles dans le travail de transe. D'autres fois je fais confiance au pouvoir du tambour, du rythme des mots et de la musique, et au pouvoir de la visualisation pour emmener les gens vers un état plus profond. Peut-être parce que je travaille maintenant presque toujours avec des groupes plutôt qu'avec des individus, je m'intéresse moins à analyser le contenu des trances des gens, et je préfère travailler directement avec les images et les énergies qui montent. Cependant, je pense toujours que, dans un contexte adéquat, le type d'analyse développé ici peut être utile.

Les groupes se font et se défont, et j'ai passé beaucoup de ma vie d'adulte au milieu de groupes. J'ai vécu en communauté pendant treize ans, enseigné collectivement et participé à des films ; j'ai

même, ces dernières années, écrit deux livres en collaboration avec d'autres. Le processus de groupe n'a cessé de me fasciner, et je pourrais sans doute écrire beaucoup de livres à ce sujet. Mais le débat, les modèles et les processus présentés ici ont été au fondement de tous les groupes pratiquant le consensus auxquels j'ai participé, et en me relisant je trouve encore de nouvelles idées. S'il fallait ajouter quelque chose ce serait une vigoureuse mise en garde contre le commérage. S'il est amical, le colportage de nouvelles soude la communauté ensemble : « Heather va avoir un bébé », « Joe et Harry sont rentrés ensemble de la fête hier soir », « Carl est tombé du toit et s'est cassé la jambe ». Mais les cancons et les rumeurs peuvent être terriblement destructeurs – en particulier parce que personne ne peut être tenu pour responsable de leur exactitude. Et quand des gens cancanent et se plaignent à propos d'une troisième personne – spécialement quand ils ne rencontrent jamais directement cette personne –, un groupe peut devenir malsain et paralysant.

Je suis particulièrement sensible à la vulnérabilité par rapport aux rumeurs des écrivains, des enseignants et des autres personnes publiques ; il est impossible de répondre à de telles attaques car elles ne sont jamais faites directement. À une conférence païenne, j'ai partagé ma chambre avec des membres de Reclaiming et leurs enfants, ainsi que les affaires de leurs enfants, y compris pizzas et bandes vidéos. J'ai pris part à une table ronde sur la mort au cours de laquelle beaucoup de personnes ont parlé honnêtement de leur expérience personnelle de la mort. La discussion marchait si bien que j'ai dit à la fin que j'aimerais la poursuivre un peu plus longtemps si aucun autre groupe n'avait besoin de la salle. Cependant, la Garde nationale se réunissait dans le même hôtel et avait réservé la salle. Nous sommes donc partis.

Moins de deux heures plus tard, une amie a entendu la conversation suivante au café : « Cette Starhawk ! Elle est là-haut dans sa suite pour célébrités, à un étage bouclé, complètement inaccessible. Pour qui se prend-elle ? » – « Je sais, et elle a failli faire mettre tout le congrès à la porte de l'hôtel parce qu'elle ne pouvait pas s'arrêter de parler à la fin de sa session et quand le gérant a dit que la Garde

nationale avait besoin de la salle, elle s'est assise et a dit : "Eh bien non ! Nous allons résister à l'armée, ici et maintenant." »

Nous devons tous nous sentir responsables de la vérification des rumeurs avant de les croire ou de les répéter. Nous devons nous souvenir qu'il y a plus d'une version pour chaque histoire, et que nous devrions nous adresser directement aux intéressés, au lieu de les dénigrer auprès des autres.

Tous les groupes ont des conflits. Le conflit dans un groupe ne veut pas nécessairement dire que quelque chose ne va pas ; cela peut vouloir dire que quelque chose va. Quelquefois nous avons besoin de nous opposer aux gens pour rester en relation avec eux, comme dit mon ami Alphonsus. Une confrontation honnête et aimante peut approfondir notre intimité.

Alors que j'ai cru autrefois que chaque conflit dans un groupe était un problème systémique et demandait par conséquent d'être résolu par le groupe tout entier, je suis aujourd'hui convaincue que le meilleur moyen de résoudre des conflits entre individus est que les deux personnes concernées y arrivent ensemble, en dehors du contexte du groupe. Aussitôt que le groupe est concerné, un nombre exponentiel de nouvelles interactions entre en jeu, depuis de vieilles histoires entre tiers parties, en passant par le goût de certains pour la prise de parole publique et l'autojustification, jusqu'au besoin bien humain de sauver la face – et un simple conflit qui aurait pu être résolu par une simple conversation devient toute une affaire. De plus, la vie est trop courte pour se consacrer à des processus sans fin de résolution de conflits – spécialement quand on est d'âge mûr ! Pour avoir confiance dans un groupe, nous avons besoin de savoir que les autres nous parleront honnêtement de ce qu'ils ressentent et accepteront qu'on puisse être en désaccord ouvert et continuer pourtant à s'aimer et se respecter les uns les autres.

Tout un volume pourrait être écrit sur la dynamique de groupe et Internet. Il y a quinze ans, je n'avais pas d'ordinateur. Aujourd'hui, le réseau étendu des formateurs et des organisateurs de stages de Reclaiming communique régulièrement par e-mail. Notre collectif domestique n'a pas seulement des réunions en face à face, mais partage des

discussions, des plaisanteries, des projets et des arguments électroniques. Nous avons observé toute une nouvelle classe de conflits générés par l'e-mail : le message auquel personne ne vous a répondu parce que vous le découvrez un mois plus tard, vous ne l'avez jamais envoyé, l'embarrassante lettre courroucée que vous avez écrite à trois heures du matin et expédiée sans y penser, le message que vous vouliez envoyer à une personne précise et que vous avez envoyé accidentellement à cinquante, et de façon très commune le désaccord dont on serait venu à bout de manière privée, mais qui, à cause de la facilité de la communication électronique, est devenu l'affaire de toute la communauté.

Je me suis aussi intéressée davantage au fonctionnement des communautés non intentionnelles. Dans les collines de Cazadero où mon compagnon David et moi vivons une grande partie de notre temps, nous sommes entourés de voisins qui prêtent des outils avec plaisir, donnent des conseils gratuitement et laissent tomber ce qu'ils font avec joie pour vous aider à tirer votre camion d'une ornière ou pour vous emmener quand votre batterie est à plat. Notre climat oscille entre les extrêmes de l'humide et du sec – nous savons que l'inattention d'un voisin l'été peut provoquer un incendie qui brûlera des milliers d'hectares et que dans les crues de l'hiver notre survie peut dépendre des autres. Si je compose le 911, un de mes voisins, pompier volontaire, sera le premier à me répondre. Ce type d'interdépendance au jour le jour et à la vie à la mort est ce que la plupart des cultures sur cette planète ont toujours connu ; un type de communauté qui ne vient pas de l'affinité mais de la proximité et offre des leçons toujours renouvelées de détachement de nos propres préférences et de nos propres rejets par rapport aux nécessités de la survie.

Dans les villes, nous sommes également interdépendants, mais nous nous conduisons souvent comme si nous ne l'étions pas. Comment apporter un sens de la valeur sacrée de chacun d'entre nous non pas seulement aux groupes que nous créons et aux relations que nous choisissons, mais aux groupes que nous ne créons pas – nos voisins, les sans-abri qui mendient aux coins des rues, les

bandes de jeunes, nos collègues de bureau ? Comment générer de la confiance et de la compassion dans des situations où nous avons peur de faire confiance ? Ce ne sont pas des questions auxquelles j'ai des réponses toutes faites, mais je crois que ce sont des problèmes cruciaux à affronter si nous voulons donner au monde une forme nouvelle.

« À partir de la compassion, nous pouvons engendrer une communauté, écrivais-je en 1988. Pour parler cru, nous ne sommes pas arrivés dans cette merde seuls, et nous ne pouvons pas en sortir seuls. Nous avons besoin d'un soutien continu pour surmonter la résistance et mettre en œuvre nos visions de renouveau, donner corps à la profonde valeur que nous nous reconnaissons les uns aux autres. »

Quoique je vive toujours en communauté, j'ai découvert aussi récemment mon profond attachement à la solitude. Quand je ne suis pas en voyage, en train d'enseigner ou d'assister à des réunions, je mets le cap vers les collines où les communautés sont composées d'arbres, de broussailles, d'herbes, de fleurs sauvages, d'animaux, d'oiseaux et d'insectes. Je suis de plus en plus fascinée par les interactions entre les éléments du monde naturel. Après avoir été pendant vingt-cinq ans prêtresse de la terre sacrée, j'ai envie d'apprendre quelque chose de la terre réelle, et pas simplement sa représentation abstraite, symbolique. J'ai passé beaucoup de temps à tailler des arbres, à retourner des plates-bandes, et à répandre de l'engrais. Évidemment, à côté de l'écriture, la manipulation de l'engrais ressemble à une agréable détente.

En vivant plus près de la terre, ma conception de la Déesse et du Dieu a changé. Je les vois moins comme des abstractions psychologiques et davantage comme des personnes réelles qui dérivent de lieux réels, des interactions entre plantes, animaux et communauté humaine, comme des pouvoirs réels. Je sais que Déméter était la Déesse des céréales car elle venait d'Éleusis, la partie la plus fertile de l'ancienne Grèce (et la zone la plus polluée de la Grèce contemporaine). Je sais que l'emblème d'Athéna était l'olive car sur les collines sèches autour d'Athènes les oliviers seuls poussaient. Les lions étaient sacrés, je suppose, parce qu'ils gardaient à distance les cerfs dévoreurs

de récoltes. Je parle à la terre, et la terre me répond, me dit des choses comme : « Fais pousser de la nourriture, mange ce que je produis, et alors tu deviendras vraiment la terre », et souvent : « Mets plus d'engrais. »

« La Déesse n'est pas seulement un concept intellectuel », écrivais-je en 1988, et je le pense davantage encore maintenant. Je continuais en expliquant :

Elle exige de nous. À la conférence écoféministe de Californie du Sud, en mars 1987, Inès Talamantez, une oratrice native-américaine, a dit : « Si vous avez une vision de la Déesse, si vous rêvez d'Elle, vous êtes obligés de la servir pour le reste de votre vie. » Quand nous comprenons réellement que la terre est vivante, et quand nous nous reconnaissons comme une part de cette vie, nous sommes appelés à vivre cette vie avec intégrité, à faire coïncider nos actions avec nos croyances, à prendre la responsabilité de créer ce que nous avons proclamé, à faire le travail de guérison.

Comme je me suis enracinée en un lieu, je peux voir les Déeses et les Dieux des anciens temps avec les yeux d'une fermière, et comprendre que la religion des temps anciens était une traduction directe des relations effectives des personnes avec la terre qu'ils labouraient, avec la nourriture qu'ils mangeaient, avec les régimes du vent, de la neige et de la pluie. Le lien entre la persécution des sorcières et la clôture des prés communaux, c'est-à-dire la destruction des modes traditionnels d'usage du sol, me semble encore plus évident maintenant qu'en 1981, au moment où je l'ai décrit. En fait l'appendice A, qui examine le contexte historique, est un des aspects de ce livre dont je suis le plus fière.

Je prévois que la direction future de mon développement spirituel ira vers le bas, les racines et le sol, mes gourous seront les vers de terre et les champignons microscopiques. Quelle vision pourrait être plus miraculeuse que celle de la structure cellulaire cristalline de la terre ? Quels magiciens pourraient égaler les bactéries qui vivent sur les

racines des légumes, prenant l'azote de l'air pour nourrir leurs hôtes ?

Pendant quinze ans j'ai vécu grâce aux idéaux exprimés dans ce livre. En tant que jeune étudiante en arts plastiques, j'avais été élevée dans l'idée traditionnelle que les artistes doivent souffrir et les militants politiques radicaux être martyrisés pour leurs convictions. J'ai commencé à écrire à l'époque où chaque poète féministe semblait au bord du suicide. Pourtant, loin de souffrir pour mes convictions, j'ai vécu une vie pleine d'attrait et de bonne fortune. J'ai perdu quelques batailles et j'en ai gagné d'autres mais je survis toujours, et c'est là une victoire sur laquelle je ne pouvais compter il y a quinze ans. Bien que j'aie été arrêtée plus de vingt fois pendant ces quinze ans, je ne suis jamais restée plus de quelques semaines en prison. Je travaille très dur – mais travailler dur est facile quand vous faites ce que vous aimez. Les années ont apporté les pertes et les déceptions de toute vie, mais elles ont surtout apporté les riches récompenses de l'amitié, de l'amour, et de vrais luxes comme les herbes fraîches de mon jardin, des prunes, des pêches, des nectarines et des baies en quantité suffisante pour faire des conserves, des figues assez douces pour être mangées à l'arbre, et une pléthore de pommes. J'ai suivi mon chemin avec des compagnons qui m'ont stimulée, soutenue, et poussée et je suis bien aimée par un doux ami. Si je passe encore trop de temps dans les avions, je le compense en passant beaucoup de temps dehors. Je ne sais pas si cela signifie que je fais bien ou mal, ou pas assez. J'ai simplement mis mes énergies vitales au service de ce qui est sacré pour moi.

Arrivée sur la crête de la montagne, je peux me retourner avec satisfaction sur le chemin parcouru. Nous devons tous discerner ce qui est sacré pour nous : à quoi nous donnons le plus de valeur, à quoi nous pouvons vouer nos énergies avec passion et joie, pour quoi nous acceptons de prendre des risques et de rester fidèle à une position. Quand nous vouons nos meilleures énergies à ce que nous chérissons le plus, quand nous refusons de laisser nos énergies être dévoyées vers de nouvelles destructions ou servir les fins d'autres gens, nous puisons dans le pouvoir qui crée les miracles quotidiens de la naissance, de la croissance et du changement, nous touchons

des feux qui n'ont pas refroidi depuis le commencement du monde, nous déplaçons les plaques mêmes sur lesquelles nous nous tenons pour que de nouveaux continents puissent se former. Ce qui est sacré pour vous peut être différent de ce qui est sacré pour moi, mais je dois croire en votre passion comme vous croyez en la mienne. Lorsque nous le faisons nous devenons capables de refaire le monde.

Starhawk
octobre 1996

Postface
UN AUTRE VISAGE DE L'AMÉRIQUE ?
par Isabelle Stengers

J'ai à peu près le même âge que Starhawk, ce qui signifie que j'appartiens à une génération qui, ici en Europe, a appris à penser et à sentir en résonance forte avec ce qui s'expérimentait alors aux États-Unis. Sartre avait pu identifier l'Amérique au racisme, à la pudibonderie hypocrite, à l'arrogance ignorante. Pour nous, c'était le mouvement des droits civils, les campus universitaires en ébullition, les pratiques nouvelles risquées par les féministes, les expérimentations avec le corps, ses affects, ses perceptions (y inclus le LSD) et ce cri nouveau qui accompagnait la résistance à la guerre au Vietnam : « *Give Peace a Chance*. » Lorsque Mai 68 est venu, je m'en souviens, j'ai pensé « enfin » : enfin, il faisait irruption chez nous, ce possible au présent qui redonnait sa jeunesse au monde.

Les années d'hiver

Il est plus difficile de se rappeler comment, peu à peu, le silence s'est fait, comment cette Amérique-là, qui réinventait notre monde, a été submergée par de nouveaux clichés : la transformation de milliers de jeunes en loques humaines victimes des drogues et le New Age triomphaliste. Mais le point tournant, le moment où l'Amérique a pris un visage nouveau, celui qui a donné sa nouvelle évidence à la génération de ceux et celles qui sont nés quelque quinze ans après

moi, ce fut certainement l'élection de Reagan. C'était bel et bien le début de ce que Félix Guattari a appelé « les années d'hiver ».

Reagan a prêté serment le 20 janvier 1981, et c'est également le point tournant de l'histoire des sorcières néopaiennes, puisque le premier rite collectif fabriqué délibérément pour faire converger politique et magie l'a été pour résister au désespoir, au sentiment d'impuissance. La fête de Brigid, que raconte Starhawk au dernier chapitre de ce livre puis, à la fin de l'été, le blocus de l'usine nucléaire en construction au Diablo Canyon marquent non certes l'origine, mais l'une des repousses, ignorées en Europe, de cette multiplicité rhizomatique capable de résister au long hiver, et qui, en décembre 1999, a réinventé, pour une autre génération encore, une autre Amérique, celle qui a fait Seattle.

Pour beaucoup d'entre nous, la « bataille de Seattle » a été ce que certains nomment une « prise de conscience », mais que les sorcières appelleraient un « acte de magie ». Ce qui ne signifie pas du tout l'intervention d'un pouvoir mystérieux et fascinant, surnaturel – pas plus que ne l'est l'issue du blocus du Diablo Canyon racontée par Starhawk. Mais parler de magie n'est pas non plus réductible à une métaphore. *Car ce qui compte est la manière dont les mots agissent.* Parler de « prise de conscience » rend vulnérable dans un registre bien connu : ceux qui savent ont pour mission et devoir de « faire prendre conscience aux autres » de la vérité de leur situation. En revanche, oser dire « magie », c'est célébrer l'événement en tant que tel, c'est-à-dire le surgissement d'un possible, la sensation qu'a été défait quelque chose qui « liait » la pensée et la vouait donc à l'impuissance. Pascal Lamy, qui représente l'Europe aux grandes négociations sur le commerce international, a eu beau répéter « On n'arrête pas les horloges », grâce à Seattle cela ne marche plus. Pour personne, même pas pour lui.

Il n'y a aucune garantie ici, aucune annonce triomphale (du genre « X, tu es foutu, le peuple est dans la rue »), mais ce qu'on

pourrait appeler une *mise en indétermination*, la création d'une inconnue qui a fait bégayer les « nous savons bien », qui ouvre des interstices par où se fait sentir la possibilité d'une autre histoire, même si cela reste une histoire improbable.

On pourrait encore dire que Seattle fait « signe ». Mais insistons sur une différence : il ne s'agit pas d'un « indice » (qui prouverait l'existence d'un profond mouvement de résistance) ni d'une « icône » (Seattle ne nous donne rien à entendre ou à contempler) et surtout pas d'un « symbole » (Seattle ne nous place pas en position d'interpréter). À l'écart des classifications de Peirce (indice, icône, symbole), qui appartiennent à une théorie de la connaissance, le « signe » de Seattle n'a pas pour enjeu une référence à une réalité à connaître ou à comprendre, mais une *production d'existence*, dont l'efficace doit se dire en termes de devenir. Ce signe n'existe que pour ceux et celles qui se posent la question de comment y répondre. Il n'a pas d'autre signification que les réponses que ceux-là, et celles-là, sont capables de lui donner. La signification, ici, se fait sentir comme ce qu'elle est, de fait, toujours en premier lieu : une production, une création, un apprentissage et surtout pas une interprétation qui tenterait de remonter aux « états de choses » ou aux « intentions » de qui fait signe.

Seattle a été l'inattendu, mais non pas l'imprévisible comme lorsque l'on parle du temps qu'il fera dans un mois, ou de la direction prise par un cyclone. L'événement a été longuement préparé : ceux et celles qui l'ont risqué ont réussi non pas seulement à survivre aux années d'hiver, mais à vivre, à chercher et à expérimenter les voies d'un renouvellement. Voilà ce dont le livre de Starhawk fait entendre l'écho. Bien sûr, ce ne sont pas « elles » qui ont « fait » Seattle, mais « elles » étaient de ces zones interstitielles dont la convergence soudaine a fait la surprise de Seattle. Bien sûr, « elles » ne sont pas les créatrices des « recettes » de cette convergence réussie, des savoirs et des savoir-faire qui ont été cultivés par le réseau des activistes non violents américains (Direct Action Network), mais « elles » ont inventé les mots pour la célébrer.

Le fait que la plupart d'entre nous, en Europe, ne sachent même pas que quelque chose comme les sorcières néopaiennes existait fait partie de la situation. Nous ne savions pas grand-chose, ici, en Europe, de ce qui se concoctait là-bas. Il faut dire que la presse américaine a tiré les leçons de la guerre du Vietnam. Elle a retenu que les *boys* ont été trahis, et que les traîtres ont dû leur pouvoir néfaste à l'écho médiatique dont ils bénéficiaient. Plus jamais cela : ce dont nous ne parlerons pas n'existera pas !

Aujourd'hui, grâce à Internet (par exemple à l'adresse www.starhawk.org, mais aussi bien sûr de manière plus générale, à www.Indymedia.com), la stratégie du silence peut être contournée. Mais cela risque à chaque fois, de se faire dans l'urgence d'un moment. Le temps du livre reste nécessaire pour essayer de penser et d'apprendre.

Sentir et non pas adhérer

Rêver l'obscur (*Dreaming the Dark* est le titre en anglais de *Femmes, magie et politique*) a été écrit il y a vingt ans déjà, en 1982, et le traduire implique des risques certains. Sa publication suscitera des objections de plusieurs points de vue, parfois divergents. D'abord, il pourra décevoir ceux et celles qui attendaient des rituels et des recettes des sorcières néopaiennes quelque chose de parfaitement neuf par rapport à ce qui, déjà, nous est venu d'Amérique. Ceux-là « reconnaîtront » du déjà connu : des techniques de relaxation, des analyses du pouvoir dans les groupes, des pratiques « psychosociales » de groupe qui remontent aux années 60. Tout cela pouvait être repris, et a été repris, en l'occurrence souvent par les grandes entreprises pour augmenter la créativité et la loyauté des cadres ! Tout cela pouvait voyager et a voyagé. Mais ce qui n'a pas voyagé en tant que tel, ce sont les *agencements expérimentés* qui ont réinventé ces

composants. Ce que j'ai découvert lorsque j'ai acheté ce livre (sur le conseil d'une amie), c'est un sentiment un peu étrange : le contraire d'une conversion, le sens presque douloureux de ce que j'appellerai provisoirement un « possible ». Et je me suis rendu compte, quatre ans après, que cette découverte m'avait « préparée » à l'événement Seattle.

Le choix de traduire un livre vieux de vingt ans, alors que d'autres textes auraient plongé leurs lecteurs dans l'actualité du mouvement antiglobalisation¹, n'est pas seulement un hommage à ces zones interstitielles d'où a surgi un événement. C'est faire le pari que nous avons besoin de ce sens du possible dont Seattle est devenu le signe et que le trajet des sorcières, s'il n'est pas un modèle (et ne peut sans doute pas l'être), est quelque chose avec lequel il importe de « faire connaissance », au sens fort, au sens où cela oblige à *penser* et à *sentir*. Et y compris à penser et à sentir la gêne, la peur du ridicule qui est si puissante en France. Car les mots de Starhawk (magie, sorcières, déesse, énergie) sont des mots qui compromettent, qui exposent au malentendu, à la confusion avec le New Age, à la dérision, au soupçon (une secte de plus !), et j'en passe. Et elle-même le sait parfaitement : sa réponse est d'une cohérence redoutable, fruit d'un long chemin d'apprentissage, et non pas d'une conversion :

La magie est un mot qui met les gens mal à l'aise, aussi je l'utilise délibérément car les mots avec lesquels on se sent bien, les mots qui sonnent acceptables, rationnels, scientifiques et intellectuellement fiables, le sont précisément parce qu'ils font partie de la langue de la mise à distance.

Cela ne signifie pas que le mot soit absolument nécessaire. De même, ce qui est nommé déesse ne demande pas une reconnaissance et un culte. La question n'est pas d'*adhérer* mais de *sentir*. Un tel sentir peut faire penser autrement et l'expérience peut en être aussi pénible, insensée et douloureuse que

celle de ces Chinoises d'antan, dont le sang fluait à nouveau à travers les pieds rabougris...

Faire revenir dans l'actualité ce que l'on avait cru définitivement archivé, analysé, faire exister ces milliers de femmes brûlées vives à une époque que nous célébrons comme « Renaissance », c'est aussi faire exister au présent un avenir menaçant dont nous réussissons sans cesse à mettre la menace à distance. Et oser nommer déesse ce qui oblige à penser au présent, à résister à « la mise à distance », c'est aussi faire sentir à quel point ce présent, cette résistance peuvent mettre en cause nos habitudes, nos certitudes les mieux ancrées. Peut-être n'en fallait-il pas moins pour faire tenir l'agencement qui articule magie, politique et *empowerment*.

Bien sûr on a envie de ricaner ou de hausser les épaules et de passer son chemin, avec au mieux une réflexion condescendante, du type : « Si cela peut les aider... » Et ce qui ricane en nous a un goût certain de vérité, goût redoutable que Starhawk associe à ce qu'elle appelle tout au long de ce livre la « mise à distance » : ce ne serait pas pour nous, nous n'en aurions pas besoin nous qui tenons debout tout seuls avec pour seuls alliés la vérité et la nécessité. Mais les mots qui disent la vérité et la nécessité sont bien vulnérables. Que de mots déjà ont été banalisés d'abord, anonymisés, légalisés, séparés de leur puissance, puis remplacés ! Il y a eu, dans le passé, des mots agencés aux luttes collectives qui ont participé à la fabrication du monde où nous vivons. Au bout de la chaîne, il reste des « charges sociales » (trop lourdes), un « marché du travail rigide » (il faut de la flexibilité), un « État providence » (ôtant le goût du risque), des « droits acquis » (masquant la responsabilité de chacun d'avoir à recycler ses savoirs et ses compétences tout au long de la vie) !

Et cela continue. Ainsi, le mot *empowerment*, qui a surgi de l'apprentissage de ce qu'exigent les luttes non violentes, est certainement en passe d'être banalisé. Il désignait l'ensemble des processus et des recettes par où chacun des membres d'un

collectif acquiert, grâce aux autres et avec les autres, une capacité propre de penser, de sentir, de décider qu'il n'avait pas individuellement. Il est, désormais, en usage à la Banque mondiale, au Conseil de l'Europe, partout où s'invente une « nouvelle société » ! Il fleurit dans les textes internationaux en référence aux différents *stakeholders* (parties intéressées) d'une situation ; il signifie, alors, que chacun se verra reconnu le pouvoir de se présenter « à la table de négociation » comme défenseur de ses propres intérêts, c'est-à-dire chacun pour soi, amnésique. Une nouvelle « main invisible », habilitée désormais à sévir dans l'espace politique, établira l'équilibre consensuel d'un *marché* arbitrant entre les différents intérêts.

Rêver nos peurs

De même que n'importe quel mot peut être affaibli, redéfini, et pris dans d'autres agencements, n'importe quel agencement peut, à son tour, être démembré. La question n'est pas de chercher des agencements qui ne puissent l'être. Elle est d'apprendre à penser et défendre les agencements comme tels, à expérimenter leurs possibilités de devenir et, surtout, à résister à l'ambition du devenir majoritaire, évident, consensuel, qui déshonore et ouvre à toutes les vulnérabilités. La mémoire, le savoir et la bonne volonté ne suffisent pas pour cela. L'abstraction assez redoutable qu'on appelle « conscience de classe », censée être une vertu inaltérable, sans cesse mobilisable, à laquelle on pourra toujours faire appel, ne suffit pas non plus. Ce qui compte, ce qui oblige, ce qui fait penser et sentir n'est pas *nôtre*, mais n'est pas non plus de l'ordre d'une quelconque transcendance. « Faire appel », « savoir faire appel », « savoir comment faire appel » sont les termes premiers.

La catastrophe a sans doute été que ceux qui ne l'ont jamais oublié sont aussi ceux qui savent faire appel au pire. Car bien

sûr, lorsque l'on pense ensemble « magie et politique », ce sont des images noires, détestables qui surgissent, et en Europe bien plus encore sans doute qu'en Amérique. Lorsque l'on parle de « rituels », qui d'entre nous ne pense pas sourdement « grande messe nazie » ?

Rêver l'obscur, c'est rêver nos peurs. Et en l'occurrence ce qui surgit dans la gêne ou le ricanement, ne serait-ce pas finalement ce qu'on pourrait appeler « peur du peuple » ? Les penseurs du XIX^e siècle utilisaient des mots qui feraient reculer aujourd'hui, mais qui n'ont pas pour autant perdu leur pouvoir. Lorsque la foule est décrite comme femme, irrationnelle, influençable, sensible à toutes les séductions, sujette aux crises de violence et aux emportements les plus haïssables, il est clair que foule et femme attendent leur maître, avec cette alternative indépassable : démagogue ou pédagogue ? Le peuple est dangereux, ce que montre le démagogue qui sait faire appel aux monstres enfouis. Seule une pédagogie rationnelle, qui le sépare de ses démons, peut constituer ce peuple en cette force d'avenir auquel en appellent ceux et celles qui seront tentés de ricaner.

Lorsque l'on se confronte à cette peur qui se tapit derrière les alternatives indépassables (les grandes disjonctions entre Lumière et Obscurité), il vaut mieux ne pas être seul. Se souvenir que l'on n'est pas seule, que pour devenir quelqu'un on a eu besoin des autres, on a été *obligée* par d'autres, on a appris à penser « avec » d'autres (même si, à l'occasion, c'était contre eux). On se tourne alors vers ces autres pour les interroger, pour leur demander des ressources dont eux-mêmes, parfois, ne se savaient pas possesseurs. Pour moi, c'est à la philosophie que je dois faire appel, à cette pratique qui, d'une manière ou d'une autre, m'a fabriquée sur un mode tel que je sais désormais qu'il me faut prendre le risque de faire ricaner.

La philosophie, jusqu'à il y a peu, était un métier d'hommes. Il y a beaucoup de manières de faire de la philosophie, mais depuis Platon et sa caverne, il y a un courant de fond, qui fait communiquer *philosophie, thérapie et pédagogie*. Et quand on

fait de la philosophie, on ne peut pas éviter de penser que si thérapie et pédagogie ont pour visée de « donner accès » (accès à quoi, cela dépend du philosophe), ce que cet accès produira sera un *homme*, pas une *femme* et, qui plus est, un homme « debout », ayant le pouvoir de penser par lui-même peut-être, mais infecté certainement par la « peur du peuple ». Mais, voilà, la production en rangs serrés d'humains qui auraient été « guéris par les lumières philosophiques », cela ne marche pas, cela n'a jamais marché, et c'est pour cela, sans doute, que je peux être philosophe : les philosophes sont toujours en échec, et chaque fois qu'une voix philosophique nouvelle surgit, c'est qu'elle est obligée à penser par l'échec. Il s'agit donc d'essayer encore une fois de faire de la philosophie, autrement, en prenant d'autres risques. Et parfois, en osant « rêver l'obscur », en osant se savoir « défait ».

J'ai envie ici de m'adresser à Charles Péguy, même s'il ne se voulait pas philosophe, peut-être parce qu'il a su se penser en homme « défait ». Il a su penser, à partir de la manière dont s'est « défaite » ou démembrée l'affaire Dreyfus, qu'il avait vécue comme un événement *inséparablement* mystique et politique.

Péguy, de la fureur à la mélancolie, fabule la défaite mais ne rêve pas la revanche. À sa manière, il rêve l'obscur, loin des clartés d'une pédagogie déçue. Écoutons, par exemple, « deux amis » qui se promènent et savent. Ils savent un certain échec et sont occupés par un incurable souci. Dans cet extrait, ils pensent à Kant, notre « père critique », celui qui espéra civiliser les humains grâce à un système de jugement éclairé, qui, soigneusement et méticuleusement, leur apprendrait à se détacher des monstres obscurs. Et cela sans laisser aucune faille, aucune ouverture par où ces monstres puissent faire retour.

Ils ont aussi cette idée que Kant ne savait pas. Que c'est bien entendu, qu'il s'est bien appliqué. Mais que tout de même il

manquait par trop de ce qu'il faut, d'un certain temporel, d'une vie, et de cette fortune et de cette grâce qui consiste à être malheureux d'une certaine sorte inexpiable. [...] Kant à leurs yeux n'est plus qu'un officiel, un malheureux professeur attentif. [...] Une longue expérience de peine, une fièvre incoercible, une incapacité de cicatrisation, la contusion toujours présente d'une impérissable meurtrissure leur ont appris que la blessure que l'on se fait soi-même est la plus inguérissable de toutes. Comme elle est de toutes la mieux placée, la seule bien placée [...] la seule savante, la seule infaillible. Et qu'elle fait mal. Et que ça fait mal, d'avoir mal. *Se vaincre soi-même*, disent les manuels. Se vaincre soi-même, ils savent que c'est la seule manière infaillible d'être vaincu. La seule savante. La seule parfaite. La seule hermétiquement jointe, sans une cassure, sans un raccord, sans une échappatoire. La seule vraiment affreuse et pour tout dire la seule authentique².

La plupart des philosophes n'aiment pas trop Péguy, ne savent pas comment prolonger l'efficace de son style, de phrases qui font spirale alors que monte une énergie qui incite à les dire tout haut, à donner voix à un corps blessé, en colère, refusant de toutes ses forces aussi bien la résignation que la conclusion qui rassure : point final. Il n'y a pas de « point final » chez Péguy. Et les philosophes ne savent pas non plus comment hériter de son devenir chrétien anticlérical, et de son étrange méditation sur les peuples : le peuple juif (la race même de la non-réussite), le peuple français (menacé de toutes parts, trahi de toutes mains, se trahissant lui-même). Ils ne savent surtout que faire de sa célébration du christianisme « précritique », populaire, peuplé de saints, de saintes et de Vierges Marie, de tous ces intercesseurs qui savaient aider, qui ne craignaient ni ne mettaient à distance le peuple.

Moi non plus je ne sais trop qu'en faire, s'il s'agit du passé dont parlent les historiens. Mais le passé, ici, est d'abord la fabulation du présent, de ce dont la défaite doit donc être

comprise au présent. Et alors je crois comprendre la manière dont Péguy célébrait ce christianisme « défait », comme étant non pas la défaite d'une foi, mais bien plutôt de ce qu'il appelait un « technisme » (*craft*?), un « mécanisme », un « agencement » : l'engagement du temporel dans l'éternel et de l'éternel dans le temporel³. Lorsque l'agencement se défait, se démonte, se désembroie, se décompose, il n'y a plus rien, « plus de monde à sauver », « plus d'âme à sauver ». Seulement de vagues spiritualismes, idéalismes, immatérialismes, religiosismes, panthéismes, philosophismes...

En revanche, les philosophes savent comment hériter de ces disqualifications ! Même ceux qui lisent et aiment Péguy les emploieront sans doute pour « mettre à distance » l'hypothèse trop gênante, et même incongrue, d'une parenté entre ce dont il médite la défaite et les agencements pragmatiques que tentent les néopaiennes. Faute de goût ! D'un côté un grand homme et, de l'autre, des femmes, américaines, pire californiennes !

Vérifications

La philosophie aime les grands hommes, les grands philosophes, autant qu'elle se méfie de ceux qui osent des perspectives apparemment incongrues, dépourvues de la garantie de qualité qui authentifie la grandeur du chemin, rend impossible toute confusion avec une quelconque divagation, écarte la crainte de se retrouver en compagnie compromettante. Combien un philosophe (américain comme Starhawk) William James a été vilipendé, qui refusait ces garanties car pour lui la vérité s'évaluait aux effets qu'elle produit, aux processus de vérification qu'elle engage. Écoutons-le pourtant :

Nous savons, et nous pouvons, faire un saut à pieds joints, quittant, pour ainsi dire, la terre ferme pour et vers un monde

dont nous avons confiance que les autres parties viendront à la rencontre de notre saut – et c'est seulement ainsi que peut se parfaire la fabrication d'un monde de type plural. C'est seulement par notre confiance précurseur en lui qu'il peut venir à l'existence. Il n'y a ici aucune incohérence logique, aucun « cercle vicieux », sauf si l'on tient pour « vicieux » un cercle de perches se tenant dressées par l'appui qu'elles se prêtent mutuellement ou un cercle de danseurs tournoyant en se tenant les uns les autres par la main. Le cercle de la croyance convient à ce point à la nature humaine que la seule explication au veto qui lui est opposé par les intellectualistes doit provenir de ce que, pour eux, les croyances de certaines personnes concrètes sont répugnantes⁴.

Je pense que William James a touché juste. Ceux qui restent campés sur la terre ferme de leurs certitudes désespérées ont en tête des « cas » qui leur répugnent. Sectes ! Messes nazies ! Que de fois j'ai entendu ce cri : « Mais ce serait ouvrir la porte à... ! » Comme si « derrière la porte » se pressait en effet l'obscur, la masse dense et répugnante de tous les fanatismes, de tous les irrationalismes. Maintenir la porte fermée, surtout ne pas faire confiance. Voilà la « peur du peuple », ici encore, encore et toujours.

Pourtant les philosophes savent honorer certains types de saut. Qui niera que l'accès à la « connaissance du troisième genre » de Spinoza ne soit un « saut » qui transforme ? Mais ce qui est honoré dans le saut spinoziste, c'est le régime de l'exception où il s'inscrit : un saut dans l'immanence la plus radicale, sans aller « vers », hors de ce qui convient à la nature humaine. Sans possibilité de conséquences « répugnantes ». Ainsi, Gilles Deleuze célèbre-t-il Spinoza :

Ce qui ne peut pas être pensé et pourtant doit être pensé, cela fut pensé une fois, comme le Christ s'est incarné une fois, pour

montrer cette fois la possibilité de l'impossible. Aussi Spinoza est-il le Christ des philosophes⁵...

Mais la pensée des philosophes fait des zigzags, et il ne faut pas oublier d'autre part ce que Deleuze a écrit sur le Christ lorsqu'il commenta l'*Apocalypse* de D. H. Lawrence :

L'entreprise du Christ est individuelle. L'individu ne s'oppose pas tellement à la collectivité, en soi : c'est individuel et collectif qui s'opposent en chacun de nous comme deux parties différentes de l'âme. Or, le Christ s'adresse peu à ce qu'il y a de collectif en nous⁶.

Et Deleuze cite Lawrence :

C'est par là qu'il est aristocrate. Il pensait qu'une culture de l'âme individuelle suffirait à chasser les monstres enfouis dans l'âme collective. Erreur politique. Il nous laissait nous débrouiller avec l'âme collective, avec le César, hors de nous ou en nous, avec le Pouvoir, en nous ou hors de nous. On peut même penser qu'il le faisait exprès. Il ne voulait pas être un maître, ni aider ses disciples (seulement les aimer, disait-il, mais qu'est-ce que cela cachait ?)⁷.

Jean de Patmos, auteur de l'*Apocalypse*, est venu remplir la place laissée vide, transformer le christianisme en annonce de jugement, avec son terrible Agneau, « qui est là, comme immolé, écrit Lawrence, mais on ne le voit jamais immolé, on le voit plutôt immoler l'humanité par millions ; même quand il survient à la fin portant un vêtement de victoire ensanglanté, le sang n'est pas le sien⁸ ». Le Christ a-t-il été trahi par Jean ? Oui, en un sens, mais comme une face d'une médaille trahit l'autre. L'ardeur du Christ, *ardeur de donner sans rien prendre*, ouvre la religion d'amour qu'il a inventée à sa transmutation en entreprise de vengeance. Persécuter ceux qui n'ont pas accepté le don.

Spinoza, certes, était aristocrate, rien de plus aristocratique que *L'Éthique*. Au moins n'était-il pas dévoré par l'ardeur de donner : c'est peut-être ce qui sauve les philosophes dans leur entreprise pédagogique toujours en échec. Ils donnent, c'est entendu, mais sans trop d'ardeur, ce qu'on leur a assez reproché. Il faut cesser de comprendre le monde, il faut le transformer !, s'est indigné Marx face aux spéculations des philosophes. Mais le peuple auquel il en appelle n'est-il pas aristocrate, puisqu'il est censé être purifié de ses attaches, capable de penser par lui-même, puisqu'il n'a rien d'autre à perdre que ses chaînes. Et d'autres Jean de Patmos sont venus et nous rappellent qu'une pensée aristocratique est toujours vulnérable à son autre, à ce qui fait exister ce dont elle se détourne.

Le plus difficile n'est pas de donner mais de prendre

Terminons ici ce détour. Je crois en avoir ramené une bribe de réponse, quelques mots pour dire l'épreuve que proposent ces sorcières néopaiennes, qui se sont produites comme héritières d'une autre histoire : une histoire qui n'affronte pas « le peuple » et « les Lumières ». Et si le « néopaganisme », c'était (pour moi) cela : fabriquer l'inséparabilité de ces « deux parties de l'âme » dont parlait Deleuze, individuelle et collective, travailler leur agencement, créer les rites qui apprennent le plus difficile : non pas donner, mais prendre.

Ce n'est pas alors à une religiosité vague que nous avons affaire, mais à une expérimentation. Il faut dire adieu au rêve des noces fusionnelles de l'intellectuel et du peuple, des étudiants révolutionnaires et de la classe ouvrière (adieu 68), car la question est technique, comme l'avait bien vu Péguy, même s'il s'agit ici d'un tout autre agencement. *Craft*, rituel. Magie. Lorsque Starhawk lie ensemble magie et « pouvoir-du-dedans », il s'agit non d'un dedans « aristocratique » mais d'un dedans

qui n'existe que d'avoir été nourri ; il s'agit non pas de rencontrer un pouvoir qui serait *nôtre*, mais qui n'existe qu'à être puisé dans un *agencement collectif*, avec les autres, et aussi avec les plantes, les sols, les insectes, la lune et le soleil, et avec des choses dont il ne s'agit pas de faire des symboles pour ce qui les transcenderait mais qui font penser-en-choses (*thinking-in-things*). Et ce pouvoir-là, elle a dû l'apprendre des autres, apprendre à le prendre aux autres. Car, comme la plupart d'entre nous, elle avait été élevée en aristocrate, cherchant ses égaux, tolérante, certes, mais maintenant son « quant-à-elle ». Trouvant normal de ne « rien prendre », elle qui était déjà si riche, prête à « tout donner », comme il est normal de le faire, comme on nous l'apprend, comme les militants moines et les servantes de Dieu le savent si bien.

Il est assez difficile de devenir capable de prendre lorsque le trajet de départ, aristocratique ou féminin, incite à donner. J'en sais quelque chose. Devenir capable de dire, non pas à quelqu'un, mais à celles et ceux avec qui on œuvre, qui vous ennuiant à l'occasion, vous déçoivent ou vous affolent, « Tu es la Déesse », « Tu es Dieu », *et le penser*, n'a rien de naturel. Mais ce qui importe, c'est qu'il ne s'agit pas d'une expérience sacrificielle (don de soi, abolition de l'ego). Il ne s'agit pas de déposer le sacrifice de son orgueil « aux pieds de la Déesse » ; ce serait du mensonge ; on n'aurait alors pas pris parce que l'on avait besoin, mais pour faire acte d'égalité, pour montrer qu'on est « comme les autres, avec les autres ». En tout état de cause, la Déesse qu'honorent les sorcières n'a pas de piédestal : elle n'est pas un signe de transcendance, plantée sur le sol mais désignant le Ciel. Elle n'est pas non plus la source d'un quelconque message ésotérique, dont le déchiffrement serait la voie du Salut. Ses rituels, affirme *Le Dire de la Déesse*⁹, sont « tous les actes d'amour et de plaisir ». Elle est composante d'un agencement, car ce qui est ici nommé amour et plaisir n'est pas un chemin *vers* quoi que ce soit, c'est bel et bien *ce à quoi* il s'agit de se tenir. L'art sorcier, l'efficace magique, appartient à une affirma-

tion de l'immanence. Si ce qui y est nommé Déesse n'est pas tout, mais est partout où passent amour et plaisir, l'honorer engage à honorer en nous, et en les autres, et en les vivants et les choses, ce qui nous en rend capables.

Ce qu'évoque Starhawk a autant de mal à se frayer son chemin dans ma vie que le sang dans les pieds débandés des Chinoises. Même si je n'en ai pas d'expérience directe, je sens le type d'exigence des rituels de la Déesse, de toutes mes fibres aristocratiques, de toute ma haine de m'exposer, de tout l'angoisse, l'anesthésie, le « à quoi bon » qui permettent de supporter ce monde. Elle frappe juste. C'est pourquoi il m'est impossible de mettre l'aventure des sorcières au compte de la naïve Amérique, voire des exotismes de l'expérimentation californienne. Ce n'est pas rien que de s'annoncer, au grand jour, héritières de celles qui furent condamnées au bûcher au moment même où naissait l'homme humaniste, maître d'un destin foncièrement aristocratique. Quitte à être méprisées dans les lieux – académiques notamment – où la culture de la théorie (ah, la « théorie » américaine, postmoderne, culturaliste, ou même féministe !) tient lieu d'aristocratie. Ce n'est pas rien, et ce n'est pas par hasard. L'héritage n'est pas improvisé, il leur a été désigné par ces hommes humanistes eux-mêmes. Car les féministes, dont elles sont héritières directes, furent traitées de sorcières lorsqu'elles osèrent inventer un collectif d'un genre nouveau, qui leur permettrait de rencontrer le « César » hors d'elles mais aussi en elles, qui les rendrait capables de penser et de sentir désormais comme « politique » ce qui n'avait été que souffrance « privée », « personnelle », la blessure la plus inguérissable, la mieux placée, celle que l'on s'est faite à soi-même : des femmes se réunissant *sans hommes* ! Et peut-être a-t-il fallu que des hommes connaissent la défaite, la décomposition de cette Amérique vers laquelle leur génération avait bondi, pour qu'ils rejoignent les sorcières sans demander, sans exiger qu'entrant dans les cercles ceux-ci changent de nom. Il est vrai que, occasionnellement, *witch* signifie aussi sorcier. Il reste, et c'est

un événement, qu'ils ont osé s'inscrire dans une tradition qui pense une défaite et non un sacrifice ou une trahison. Non pas le Christ blessé agonisant sur la croix, mais un monde blessé, devenu blessant, empoisonné, devenu toxique, en danger, devenu dangereux. Rêver l'obscur.

Un devenir politique

Nous n'avons pas partagé cette histoire, même si nous partageons les désastres dont la Déesse des sorcières dit l'inséparabilité : ce n'est pas seulement la Terre qui est empoisonnée, polluée, surexploitée, c'est la fabrique des communautés. On appelle « individualisme » (trionphant) ce qui reste lorsque les attaches et les appartenances ont été laminées, abêties, disqualifiées ; c'est à des « individus » que l'on dit aujourd'hui qu'ils ne valent rien s'ils n'acceptent pas d'être « flexibles », de se recycler tout au long de leur vie ; ce sont eux qu'il s'agit désormais, grande préoccupation de nos gouvernants, de motiver, de responsabiliser, d'« activer ». On retrouve ici le triple désastre écologique dont Félix Guattari¹⁰ tenta jadis de faire comprendre aux Verts qu'on ne pouvait le « saucissonner », qu'il devait, comme tel, obliger à une invention radicale, à la fois politique, pratique et esthétique. Je ne veux certes pas convoquer cette ombre et lui demander témoignage. Je veux simplement souligner que les sorcières ont, à leur manière et selon les contraintes et les opportunités de leur histoire propre, pris en compte la nécessité de cette invention. Elles étaient politiquement actives auparavant, mais le devenir politique, la transformation de l'identité pratique des rites, désormais à *produire* et non à suivre, est daté : il intervient au moment du plus grand besoin, lors de l'élection de Reagan.

C'est peut-être parce que ce moment les a rendues capables d'un devenir « pragmatique » de leurs rites, qu'elles ont osé un

« devenir politique », sans plus en appeler à l'autorité d'un modèle qui exige et donne confiance, que les sorcières peuvent s'adresser à nous. Non parce qu'elles se seraient émancipées – elles ont abandonné la perpétuation de rituels qui se présentaient comme issus d'un savoir oral transmis de génération en génération, mais non point leur souci –, mais parce qu'elles ont accepté de nouvelles contraintes qui donnent à la Déesse une nouvelle figure, une de plus. Elle est désormais Celle qui revient. Au moment du plus grand besoin.

À travers l'Atlantique, à travers les vingt ans au cours desquels elles ont tenu, appris et lutté, les sorcières nous posent une question qui peut faire bégayer nos habitudes et nos résignations. La réponse n'est probablement pas d'improviser un peu partout des « cercles de sorcières » autoproclamées, sur le mode exotique de la conversion. Elle n'est certainement pas dans une doctrine. Ces sorcières ne cessent d'apprendre. Le texte reproduit en appendice C en témoigne, comme aussi la manière dont elles ont appris, au cours de ces deux dernières années¹¹. La réponse passe peut-être par le fait de reconnaître que les problèmes qu'elles se sont donné les moyens d'affronter sont aussi *nos* problèmes. Qui, parmi ceux qui comme moi ont une certaine expérience militante, n'a pas connu l'ennui des réunions, leur stérilité, la manière dont le « droit à s'exprimer » tue le possible (nous ne savons peut-être pas « faire monter l'énergie », mais nous savons comment elle se perd) ? Et les soupçons empoisonnés quant aux intentions de X, aux ambitions de Y. Ce qui est tout de même assez risible si l'on pense que si X ou Y avaient vraiment voulu le pouvoir, ils ne seraient pas dans ce groupe ! Mais ce n'est pas forcément faux, néanmoins. C'est la traduction directe, en tout cas, de ce que le microgroupe militant n'a pas trouvé les moyens, à sa façon, de célébrer sa propre existence, la victoire contre les probabilités de désespoir que constitue déjà pour chacun le fait d'être là. Il n'a pas non plus cultivé la manière pour chacun de prendre au collectif ce dont il découvre avoir besoin. Nos groupes, même

s'ils cultivent les formes de la démocratie de base, restent pour la plupart soumis à l'idéal aristocratique. Comment inventer ce qui ferait exister entre nous le fait que, même lorsque nous pensons ne faire que donner, nous ne cessons de prendre ? Ce que nous prenons, nous ne savons pas en vivre la valeur. Nous ne savons pas rendre grâce à ce qui nous est source de pouvoir.

Ce que l'expérience des sorcières nous dit, c'est que cette invention n'est pas affaire de bonne volonté. Il faut la *faire*, fabriquer des contraintes, en expérimenter pragmatiquement l'efficace. S'il faut fermer un cercle, c'est pour laisser dehors ce qui, en nous et hors de nous, ricane, se rit de pratiques balbutiantes qui ont l'air bien dérisoires face à l'urgence, de recettes qui ont l'air bien superficielles, bien artificielles, incapables de répondre à l'ardent besoin de croire, de se consacrer au service de la vérité. Je ne sais pas quelles sont les recettes qui pourraient nous convenir, il me semble qu'elles s'expérimentent ici et là ; je plaide seulement pour qu'elles osent s'exposer, se dire. Et je pense que beaucoup savent ce que devrait être leur efficace : faire exister cela qu'il n'y a pas d'au-delà, de monde rêvé, sans frottement, où l'on serait enfin entre « égaux » (les bons, sélectionnés), mais qu'il y a toujours des agencements hétérogènes concrets, qui ne valent de tenir que s'ils ne tiennent pas au nom d'une cause lointaine, mais dans l'ici et maintenant de ce dont ils rendent capable. Car s'il s'agit d'oser apprendre à *sauter*, à quitter la terre ferme de nos habitudes de renoncement héroïque, ce n'est pas pour tenter une autre forme d'héroïsme. Surtout pas. Plutôt une forme de courage, sans doute, car il faut du courage pour oser contre les probabilités. Mais c'est une habitude à prendre également, comme celle qu'ont prise les danseurs de William James, qui osent le déséquilibre, sachant qu'ils tomberont si on les laisse tomber, si le cercle se défait. Sachant aussi que tomber, ce n'est pas trop grave. Les cercles se font et se défont.

NOTES

Prologue : Rêver l'obscur

1. J'utilise le mot « matricielle » (à orientation maternelle) plutôt que « matriarcal » parce que pour de nombreux peuples le matriarcat implique une image inversée de l'image du patriarcat. Les scientifiques débattent sans fin sur la question de savoir s'il a existé des cultures où les femmes exerçaient le pouvoir sur les hommes. Mais ce que je veux dire à propos de la culture centrée sur la Déesse est que le pouvoir y est basé sur un principe différent du patriarcat. Judith Ochshorn explique de manière convaincante que les cultures primitives polythéistes n'étaient pas fondées sur le genre de la même manière que le patriarcat. Cf. Ochshorn, Judith, *The Female Experience and the Nature of the Divine*, Bloomington, Ind., The University of Indiana Press, 1981.

2. La religion ancienne de la Déesse est un énorme sujet. Les deux meilleurs livres, présentant des perspectives différentes sont : Ochshorn, Judith, *op. cit.*, et Stone, Merlin, *When God Was a Woman*, New York, Dial Press, 1976.

3. À propos de la sorcellerie voir :

Adler, Margot, *Drawing Down the Moon*, Boston, Beacon Press, 1981 ;

Gardner, Gerald, *Witchcraft Today*, Cavendish, Suffolk, Grande-Bretagne, Ryder, 1954 ;

Murray, Margaret, *The Witch-Cult in Western Europe*, New York, Oxford University Press, 1970 ;

Starhawk, *The Spiral Dance : a Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*, San Francisco, Harper and Row, 1979.

Chap. 1. Pouvoir-sur et pouvoir-du-dedans

1. Griffin, Susan, *Woman and Nature, The Roaring Inside Her*, San Francisco, 1979, p. 1.
2. Ces cercles décrivent les effets d'une bombe d'hydrogène d'une mégatonne. La plupart des armes en stock sont beaucoup plus puissantes.
3. *San Francisco Chronicle*, 23 juin 1980. (Cette description a été donnée au cours d'une interview d'une mère de Love Canal, une zone contaminée par des déchets chimiques.) *Byline Beverly Stephens*.
4. Di Prima, Diane, *Revolutionary Letters*, San Francisco, City Lights Books, 1979, p. 98.
5. C'est un terme que j'emprunte à Marx, bien que je l'emploie dans un sens plus large. Cf. Marx Karl, « Private Property and Alienated Labor » in Selsam, Howard et Martel, Harry, *Reader in Marxist Philosophy*, New York, International Publishers, 1963, p. 292-303. (La traduction française de « distanciation » ou de « mise à distance » a été proposée par Georges Wilson lors de l'adaptation française de l'œuvre théâtrale de Bertolt Brecht, au Théâtre national populaire, en 1962, NdT.)
6. Engels, Friedrich, « Humanism Versus Pantheism : on Thomas Carlyle » in Selsam et Martel, *op. cit.*, p. 234-235.
7. White, Lynn Jr, « The Historical Roots of our Ecologic Crisis » in Spring, David et Eileen, *Ecology and Religion in History*, New York, Harper and Row, 1964, p. 25.
8. Cf. « Timber : What Was There for Them », p. 56-64 et « Forest : the Way We Stand », p. 220-221 in Griffith, Susan, *Woman and Nature*, *op. cit.*
9. Merchant, Carolyn, *The Death of Nature. Woman Ecology and the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper and Row, 1980.
10. Marcuse, Herbert, *Éros et civilisation*, Paris, éd. de Minuit, 1991.
11. Pour une critique plus détaillée du travail de Jung, voir Goldenberg Naomi, « Jungian Psychology and Religion », in *Changing of the Gods*, Beacon Press, 1979, p. 46-71.
12. Pour une meilleure compréhension psychologique de ce pour quoi nous reprochons aux femmes la mort et la corruption alors que nous voyons les hommes propres, purs et abstraits, voir Dinnerstein Dorothy, *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and Human Malaise*, New York, Harper and Row, 1976.
13. Les mots « sorcière » et « sorcellerie » relèvent de la religion païenne préchrétienne de l'Europe fondée sur la Déesse immanente et son Époux.

Il est important de ne pas les confondre avec le satanisme, l'adoration du diable, ce qu'on appelle la magie noire, ou toutes les hérésies chrétiennes.

14. Collectif, *The Diablo Canyon Blockade Encampment Handbook*, p. 45. Abalone Alliance, Northern California Preparers/Trainers Collective, c/o Pandora's Box, 127 Rincon Street, Santa Cruz, CA 95060.

Chap. 2. Les formes de pensée : la magie comme langage

1. Stone, Merlin, Communication de recherche inédite. Les deux textes aryens qui décrivent spécifiquement le clair comme bon et le sombre comme mal sont *Zend Avesta* des Aryens d'Iran et *The Book of Manu* des Aryens d'Inde.
 2. Rubin, Lillian, *Worlds of Pain : Life in the Working Class Family*, New York, Basic Books, 1976, p. 19.
 3. Daly, Mary, *Gyn/Ecology : the Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978, p. 75-79.
 4. Les sept paragraphes suivants décrivent la méditation dite l'Arbre de Vie, souvent utilisée au début d'un rituel.
- Ce chapitre est fortement influencé par plusieurs travaux sur la théorie des systèmes dont les meilleurs sont :
- Bateson, Gregory, *Mind and Nature. A Necessary Unity*, New York, Bantam, 1979 ; *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Ballantine, 1972.
- La division homme/femme, nature/culture est développée dans Griffin, Susan, *Woman and Nature, The Roaring Inside Her*, San Francisco, Harper and Row, 1980 ; *Pornography and Silence. Culture's Revenge Against Nature*, New York, Harper and Row, 1981.
- Sur la convergence entre la nouvelle physique et le mysticisme, voir Capra, Fritjof, *The Tao of Physics*, New York, Bantam, 1975 ; Zukav, Gary, *The Dancing Wu Li Masters. An Overview of the New Physics*, New York, William Morrow, 1979.
- Sur la hiérarchie, voir Bockchin, Murray, *Post-Scarcity Anarchism*, Montréal, Black Rose, 1971.
- À propos des recherches sur les structures, la spiritualité, les grands récits, la politique, voir Christ, Carol, *Diving Deep and Surfacing. Women Writers on Spiritual Quest*, Boston, Beacon Press, 1980 ; Goldenberg, Naomi, *Changing of the Gods*, Boston, Beacon Press, 1979 ; Rossman, Michael, *New Age Blues*, New York, E. P. Dutton, 1979.

Sur les idées et les concepts qui ont donné leur forme aux villes américaines, voir Jacob, Jane, *The Death and Life of Great American Cities*, New York, Vintage, 1961.

On trouve une merveilleuse collection d'histoires de Déeses dans Stone, Merlin, *Ancient Mirrors of Womanhood; Our Goddess and Heroine Heritage*, New York, New Sibylline Books, 1979 (Box 266, Village Station, New York, N. Y. 10014).

Mes années d'amitié et d'animation de rituels avec Lauren Liebling m'ont permis d'élaborer mes pensées sur le langage.

Chap. 3. L'éthique de la magie

Une première version de ce chapitre a été présentée comme communication intitulée « Éthique et justice dans la religion de la Déesse » à la conférence annuelle de l'Académie américaine des religions, New York, 1979, et publiée dans *Anima: an Experimental Journal*, 7-1, p. 61-68; dans Forfreedom, Ann et Julie Ann (dir.), *Book of the Goddess*, Sacramento, Californie; dans *Temple of the Goddess Within*, 1980, et dans Spretnak Charlene (dir.), *The Politics of Women's Spirituality; Essays on the Rise of Spiritual Power Within the Feminist Movement*, New York, Anchor/Doubleday, 1982, p. 45-422.

1. Les conversations avec Donna Warnock, dont la conception du développement perceptif de l'intégrité comme facteur unifiant m'a aidée à formuler et à centrer ma propre pensée dans ce domaine, ont inspiré ce chapitre.

2. Commoner, Barry, *The Closing Circle*, New York, Knopf, 1971, p. 45-46.

Chap. 4. Retrouver un pouvoir personnel : la magie comme volonté

1. Dans la plupart des traditions ésotériques, ce que j'appelle le *monde souterrain* est appelé le *plan astral* ou le *plan supérieur*. Quelquefois on parle du *plan intérieur*. J'ai choisi délibérément des métaphores qui signifient aller plus profond dans le monde, plutôt qu'en sortir, pour rappeler que notre cadre de travail est l'immanence.

2. Animant des formations professionnelles moi-même, je suis évidemment très ambivalente sur ce point.

3. *The Four-Gated City*, New York, Bantam, 1970, p. 518-519.

4. Green, Hannah, *I Never Promised You a Rose Garden*, New York, New American Library, 1964, p. 55.

5. Lerner, Michael, « Surplus Powerlessness », *Social Policy*, 33 West 42nd Street, Room 1212, New York, N. Y. 10036.

6. Vous pouvez utiliser aussi les termes de parents, gardiennes, nourrices, puéricultrices.

7. Mes pensées sur le désespoir sont influencées par les écrits inédits sur « Le travail avec le désespoir » de Johanna Rogers Macy de l'organisation Interhelp.

8. Dinnerstein, Dorothy, *The Mermaid and the Minotaur*, New York, Harper and Row, 1977.

Chap. 5. Déeses et Dieux : le paysage de la culture

1. Cf. Ochshorn, Judith, *The Female Experience and the Nature of the Divine*, Bloomington, Indiana, University of Indiana Press, 1981.

2. Cette invocation se rapproche de celle faite au rituel du solstice d'été au Rassemblement de l'esprit païen dans le Nord Wisconsin, organisé par le cercle Network du 18 au 21 juin 1981.

3. Spretnak, Charlene, *Lost Goddesses of Early Greece*, Boston, Beacon Press, 1981, p. 21-41.

4. Marcuse, Herbert, *Eros and Civilization, a Philosophical Inquiry into Freud*, New York, Vintage, 1955, p. 147.

Chap. 6. Construire la communauté : les processus de groupes

1. Pour garder le mouvement du texte, nous avons repris le mot *brûlage* qui était employé en français jusqu'au XVI^e siècle (NdT).

2. Des supports visuels peuvent aider quand un problème insoluble est présent dans le groupe. Par exemple suggérer que les membres du groupe mettent tranquillement leurs mains sur leur tête quand ils arrêtent d'écouter quelqu'un. Le message est immédiatement clair. Essayer cela aussi dans des cours ou des conférences publiques.

3. Satir, Virginia, *Peoplemaking*, Palo Alto, Californie, Science and Behavior Books, 1972. Ce livre traite des communications au sein des familles, mais peut donner des idées sur la manière dont les gens se conduisent en petits groupes.

4. Mander, Jerry, « Kit Karson in a Three-Piece Suit : Forced Relocation of 9 634 Indians-Happening Now », *Co-evolution Quarterly*, n° 33, 1981 (Box 428, Sausalito, CA 94966).

Chap. 7. Cercles et toiles : structures de groupes

1. Starhawk, *The Spiral Dance : the Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*, Beacon Press, Boston.

2. Cf. *Co-evolution Quarterly*, n° 30, 1981, et n° 32, 1981 ; notamment les articles suivants : Hess, Karl, « The Politics of Place », n° 30 ; Bookchin, Murray « The Concept of Social Ecology », n° 32 ; Berg, Peter, « Devolving beyond Global Monoculture », n° 32 ; Dodge, Jim, « Living by Life », n° 32 ; Mills, Stephanie, « Planetary Passions », n° 32.

Chap. 8. Sexe et politique

1. Voir l'appendice A pour une exploration plus complète du sujet.

2. Lord, Audre, « The Erotic as Power », *Chrysalis*, n° 9, 1979.

3. *Ibid.*, p. 30.

4. Califia, Pat, « Feminism and Sodomasochism », *Heresies : a Feminist Publication on Art and Culture*, n° 12, Heresies Collective, New York.

5. Carol, du *Convent Wind Hag*, suggère de commencer cette relation érotique par les arbres puis de l'amener aux êtres humains.

6. Starhawk, *The Spiral Dance : a Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*, San Francisco, Harper and Row, 1979 (l'Arbre de Vie est décrit p. 44, et la purification de l'eau sale p. 59-60).

Chap. 9. Le rituel comme lien, l'action comme rituel

1. Cette vision m'est venue à une célébration de nouvel an en l'honneur d'Alegba, Dieu des carrefours dans la tradition afro-caraïbéenne qui vient de celle du peuple Yoruba. Luisah Teish, qui m'a introduite à cette tradition, m'a aussi influencée et inspirée.

2. Pour plus d'informations sur tous ces aspects du rituel, y compris la purification par l'eau salée, voir Starhawk, *The Spiral Dance : a Rebirth of the Religion of the Great Goddess*, San Francisco, Harper and Row, 1979.

3. Pour plus d'informations sur les fêtes traditionnelles de la sorcellerie, cf. Starhawk, *The Spiral Dance*, *op. cit.*

4. Imaginez, par exemple, que le curé ou le rabbin réécrive le livre de prières parce que le service n'a pas retenu l'intérêt des fidèles.

5. Cette bannière, faite par Kimberly Breese, fut ensuite suspendue à l'entrée du camp pendant le blocus de l'usine nucléaire de Diablo Canyon.

6. Quand, à l'apogée du mouvement des étudiants, nous nous plaignions que notre lycée était une prison, nous étions moins loin de la vérité que nous ne le pensions.

7. Mitchell, Larry, *The Faggots and their Friends Between Revolutions*, New York, Calamus Books, 1977, p. 34.

8. Cette invocation, par Deena Metzger, se trouve dans *The Burning Times*, enregistré par Charley Murphy en 1980, dans un album intitulé *Catch the Fire*. Ce disque peut être obtenu à Good Fairy Productions (Seattle, États-Unis).

9. Ormeau (en anglais *abalone*) : mollusque gastropode marin comestible dont la coquille spiralée rappelle une oreille humaine (NdT).

Appendice A : Le temps des bûchers

1. Bateson, Gregory, *Mind and Nature, a Necessary Unity*, New York, Bantam, 1979, p. 77.

2. Nous ne pouvons pas comprendre les persécutions de sorcières si nous les voyons simplement comme une conspiration masculine contre les femmes ou si nous les considérons indépendamment des modes de persécution récurrents au Moyen Âge. Le récit de la chasse aux sorcières par Mary Daly, par ailleurs excellent, arrive à faire disparaître les Juifs de l'histoire, de la même manière que les historiens patriarcaux en font disparaître

les femmes. Cf. Daly, Mary, *Gyn/Ecology, The Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978.

3. Ruether, Rosemary, *New Woman, New Earth: Sexist Ideologies and Human Liberation*, New York, The Seabury Press, 1975, p. 100-106.

4. Cf. Kramer et Sprenger, « *Malleus Maleficarum* », in Daly, Mary, *op. cit.*, p. 199.

5. Ce compte rendu des persécutions de sorcières est basé sur Daly, Mary, *Gyn/Ecology*; Ehrenreich, Barbara and English, Deirdre, *Witches, Midwives, and Nurses: A History of Women Healers*, Old Westbury, New York, The Feminist Press, 1973; Murray, Margaret, *The God of the Witches*, Londres, Oxford University Press, 1970; Notestein, Wallace, *A History of Witchcraft in England*, New York, Crowell, 1968; Ruether, Rosemary, *op. cit.*

6. Ruether, Rosemary, *op. cit.*, p. 11. NdT: Comme le dit l'auteur dans la préface à la quinzième édition, l'estimation de 9 millions est nettement trop élevée. Cependant les procès ont concerné, en Allemagne notamment, environ une femme sur mille, moins dans les autres pays européens; la sentence n'était pas toujours le bûcher mais souvent le bannissement du village, ce qui conduisait à l'errance et prédisposait à de nouvelles poursuites (cf. en français les travaux de Robert Muchembled).

7. Daly, Mary, *op. cit.*, p. 197.

8. Repris de Henry Charles Lea in Daly, Mary, *op. cit.*, p. 200.

9. Daly, Mary, *ibid.*

10. Cf. Daly, *op. cit.*, p. 185; Ruether, *op. cit.*, p. 104-105; Hill, Christopher, *Reformation to Industrial Revolution: the Making of Modern English Society*, vol. 1: 1530-1780, New York, Pantheon, 1967, p. 89-90.

11. Ruether, *op. cit.*, p. 105.

12. J'utilise les termes de *classe paysanne laborieuse* et *classe professionnelle argentée* plutôt que les termes plus classiques de *classe ouvrière* et *bourgeoisie*, car durant cette période, avant l'industrialisation, les divisions de classes n'avaient pas encore les caractéristiques associées à la terminologie marxiste.

13. Cf. Bateson, Gregory, *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Ballantine, 1972, p. 338.

14. Merchant, Carolyn, *The Death of Nature: Women, Ecology and the Scientific Revolution*, San Francisco, Harper and Row, 1980, p. 70-75.

15. *Ibid.*, p. 71-73.

16. La discussion qui suit sur l'économie féodale est basée sur: Birnie Arthur, *An Economic History of the British Isles*, Londres, Methuen, 1953, p. 39-59; Clark, sir George, *Early Modern Europe from about 1450 to*

about 1720, Londres, Oxford University Press, 1968; Conner, E. C. K., *Common Land and Enclosure*, New York, A. M. Kelley, 1966; Finberg, H. P. R. (éd.), *The Agrarian History of England and Wales*, vol. I, Deuxième partie, A. D. 43-1042, Cambridge, Cambridge University Press, 1072; Heath, Richard, *The English Peasant*, Londres, Unwin, 1983, p. 1-57; Merchant, Carolyn, *op. cit.*, p. 43-50; White, Lynn Jr, *Medieval Technology and Social Change*, New York, Oxford University Press, 1966, p. 39-76; Zacour, Norman, *An Introduction to Medieval Institutions*, New York, St. Martin's Press, 1969, p. 35-51.

17. Conner, *op. cit.*, p. 7.

18. La discussion qui suit sur les droits communaux est basée sur Conner, *op. cit.*, p. 5-7, et Birnie, *op. cit.*, p. 47-70.

19. Rogers, John, *The English Woodland*, New York, Scribner's, 1946, p. 17-29.

20. Hill, Christopher, *Reformation to Industrial Revolution*, p. 14.

21. Birnie, *op. cit.*, p. 72.

22. Merchant, Carolyn, *op. cit.*, p. 48.

23. Comprendre l'importance de l'engrais peut jeter une nouvelle lumière sur la critique par Norman O'Brown de l'assimilation par Martin Luther de l'argent avec l'analité, le monde et le diable. De manière littéraire, si l'argent est basé sur la fertilité de la terre, l'argent est de la merde et la vie aussi. Tandis que la position protestante pourrait, de manière provocatrice, être résumée ainsi: « La vie est de la merde – déclin et mort, donc par essence démoniaque. » le paganisme dit: « Merde, mort et déclin font partie de la vie et par conséquent sont imprégnés de sacré. » Les ramifications que cette vision peut avoir sur l'éducation des enfants à la propreté et sur la formation du caractère qui en découle sont intéressantes à examiner. Cf. Brown, Norman O., *Life against Death: the Psychoanalytic Meaning of History*, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, p. 200-304.

24. La discussion sur l'importance des marchés et les *enclosures* est inspirée par Birnie, *op. cit.*, p. 71-97; Conner, *op. cit.*; Hill, *op. cit.*, p. 45-62, 115-122; Mantoux, Paul, « The Destruction of the Peasant Village » in Taylor, Philip A. (éd.), *The Industrial Revolution in Britain: Triumph or Disaster?*, Boston, D. C., Heath, 1958, p. 64-73; Merchant, Carolyn, *op. cit.*, p. 42-68.

25. Conner, *op. cit.*, p. 44.

26. *Ibid.*, p. 137-138.

27. Mantoux, Paul, « The Destruction of the Peasant Village », *loc. cit.*, p. 65.

28. Birnie, *op. cit.*, p. 77.
29. Clark, Alice, *Working Life of Women in the Seventeenth Century*, New York, E. P. Dutton 1919, p. 49-92.
30. *Ibid.*, p. 60.
31. *Ibid.*, p. 88.
32. *Ibid.*, p. 88-89.
33. *Ibid.*, p. 58-92 et Hill, Christopher, *op. cit.*, p. 135-143.
34. La présentation de cette résistance s'appuie sur Conner, *op. cit.*, p. 134; Birnie, *op. cit.*, p. 79 et Merchant, *op. cit.*, p. 42-68.
35. Bien qu'en Angleterre la torture ne fût pas une technique autorisée, on sait de source sûre qu'elle était pratiquée, et que d'autres méthodes, comme l'insomnie forcée, procuraient les mêmes résultats. Cf. Notestein, *op. cit.*, p. 202-205.
36. L'ouvrage classique sur les coutumes populaires est celui de sir James Frazer, *The Golden Bough*, New York, New American Library, 1964.
37. Ruether, *op. cit.*, p. 100.
38. Illich, Ivan, *Toward a History of Needs*, New York, Bantam, 1977, p. 89.
39. Illich, Ivan, « Vernacular Values », *Co-evolution Quarterly*, n° 26 (1980), p. 48.
40. Illich, Ivan, *op. cit.*, p. 88.
41. Clark, *op. cit.*, p. 253-265.
42. Miller, Jean Baker, *Toward a New Psychology of Women*, Beacon Press, 1976, p. 6.
43. Un shilling par jour était un salaire élevé pour un ouvrier agricole au moment de la moisson ; les femmes gagnaient souvent trois fois moins. Cf. Clark, *op. cit.*, p. 60.
44. Hill, Christopher, *Change and Continuity in Seventeenth Century England*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1975, p. 157.
45. *Ibid.*, p. 158.
46. *Ibid.*, p. 158.
47. *Ibid.*, p. 166.
48. Ehrenrich et English, *op. cit.*, p. 17.
49. Rich, Adrienne, *Of Woman Born : Motherhood as Experience and Institution*, New York, Bantam, 1976, p. 127.
50. Daly, *op. cit.*, p. 223-292 ; Ehrenrich et English, *op. cit.* ; Rich, *op. cit.*, p. 117-182.
51. Notestein, *op. cit.*, p. 23, 213.
52. Ehrenrich et English, *op. cit.*, p. 17.

53. *Ibid.*
54. Huston, Perdita, *Third World Women Speak Out*, New York, Praeger, 1979, p. 69.
55. Citation tirée d'un discours de John Bourke à la Smithsonian Institution (Washington) en 1892, donnée dans Altman, Marcia, Kubrin David, Kwasnick, John et Logan, Tina, « The People's Healers : Healthcare and Class Struggle in the United States in the 19th Century » (inédit).
56. *Ibid.*
57. Hill, *The World Turned Upside Down*, p. 14.
58. Weber, Max, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1965.
59. Hill, *op. cit.*, p. 14.
60. *Ibid.*, p. 37.
61. *Ibid.*, p. 61.
62. *Ibid.*, p. 38, citant Aubrey.
63. Gardner Gerald B., *Witchcraft Today*, Secaucus N. J., Citadel, 1974.
64. Hill, *op. cit.*, p. 38.
65. Notestein, *op. cit.*, p. 184.
66. *Ibid.*, p. 185.
67. Murray, Margaret A., *The Witch-Cult in Western Europe*, Oxford, Clarendon Press, 1921, p. 238.
68. *Ibid.*, p. 267-268.
69. Hill, *Reformation to Industrial Revolution*, *op. cit.*, p. 90.
70. *Ibid.*, p. 22.
71. *Ibid.*, p. 23.
72. *Ibid.*, p. 165.
73. *Ibid.*, p. 165, citant Bauthamly.
74. *Ibid.*
75. Pour des preuves de la continuité de la tradition radicale, voir Hill, *The World Turned Upside Down*, *op. cit.*, p. 89. La tradition sorcière a de vieilles associations avec la région : « Dans le grand parc de Windsor il y avait un chêne desséché sous lequel Herne le Chasseur, un garde forestier à l'époque d'Henri VIII, est supposé avoir pratiqué la magie noire, et auquel il a finalement été retrouvé pendu. Tant que l'arbre fut debout, l'herbe ne poussait pas autour. Le fantôme de Herne le Chasseur, avec des cornes sur la tête, apparaît chaque fois qu'une calamité menace la famille royale ou le pays » (cf. Rogers, *England Woodlands*, p. 31). Herne le Chasseur est le nom d'un ancien dieu dans la sorcellerie, qui a été pendu à un chêne en accomplissement du sacrifice de soi qui permet que la vie continue. Le dieu est appelé *le Dieu cornu* dans certains de ses aspects et a été aussi asso-

cié à la royauté sacrée. Cf. Murray, Margaret, *The God of the Witches*, Londres, Oxford University Press, 1970.

76. Hill, *The World Turned Upside Down*, *op. cit.*, p. 90.

77. *Ibid.*, p. 104.

78. *Ibid.*, p. 105.

79. *Ibid.*, p. 111.

80. *Ibid.*, p. 112.

81. *Ibid.*, p. 114.

82. *Ibid.*, p. 173.

83. *Ibid.*, p. 172.

84. *Ibid.*, p. 259.

85. Weber, Max, *op. cit.*

86. Hill, *Reformation to Industrial Revolution*, *op. cit.*, p. 119-120 ; Hill, *The World Turned Upside Down*, *op. cit.*, p. 262-263.

87. Hill, *Reformation to Industrial Revolution*, *op. cit.*, p. 140, citant Petty.

88. Weber, Max, *op. cit.*

89. Pour un aperçu des activités dans lesquelles les femmes ont joué des rôles importants à la fin du Moyen Âge et au début des Temps modernes, voir Clark, *op. cit.*

90. Ruether, p. 97-98, citant le *Malleus Maleficarum*, premier recueil officiel des crimes des sorcières.

91. Ruether, *op. cit.*, p. 98.

92. Pour une interprétation analytique complète des implications du maternage, voir Chodorow, Nancy, *The Reproduction of Mothering*, Berkeley, Californie, University of California press, 1978 ; Dinnerstein, Dorothy, *The Mermaid and the Minotaur*, New York, Harper and Row, 1976.

93. Brown, *op. cit.*

94. Rubin, Gayle, « The Traffic in Women : Notes on the Political Economy of Sex » in Reiter, Rena, éd., *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, 1975, p. 162.

95. De Beauvoir, Simone, *Le Deuxième Sexe*, Paris, Gallimard, 1962.

96. Evans, Arthur, *Witchcraft and the Gay Counter-Culture*, Boston, Fag Rag Books, p. 76-77.

97. Ces paroles viennent de la tradition orale.

98. Kubrin, David, « Newton's Inside Out : Magic, Class Struggle and the Rise of Mechanism in the West » in Woolf, Harry (éd.), *The Analytic Spirit*, Ithaca, N. Y., Cornell University Press, 1981, p. 108.

99. Pour des éléments sur la nouvelle physique, voir Capra, Fritjof, *The Tao of Physics*, New York, Bantam, 1977 ; Zukav, Gary, *The Dancing Wu*

Li Masters : an Overview of the New Physics, New York, William Morrow, 1979.

100. Merchant, Carolyn, *op. cit.*, p. 12.

101. Kubrin, « Newton's Inside Out », *loc. cit.*, p. 107.

102. *Ibid.*, p. 110-121.

103. *Ibid.*, p. 120.

Postface : Un autre visage de l'Amérique ?

1. Starhawk vient de publier un recueil de textes écrits depuis Seattle, *Webs of Power : Notes from the Global Uprising*, New Society Pub, 2002.

2. Péguy, Charles, « Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne », in *Œuvres en prose complètes*, tome III, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1992, p. 1286-1287.

3. *Id.*, « Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle », in *Œuvres en prose*, *op. cit.*, p. 674.

4. James, W., *Some Problems in Philosophy*, New York, Longmans, Green and Co., 1911, p. 230.

5. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, éd. de Minuit, 1991, p. 59.

6. Deleuze, Gilles, « Nietzsche et saint Paul, Lawrence et Jean de Patmos », in *Critique et Clinique*, Paris, éd. de Minuit, 1993, p. 49-70, *cit.* p. 52. Le texte a été republié en préface de *L'Apocalypse* de Lawrence, Paris, Desjonquères, 2002.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 53.

9. « *The Charge of the Goddess* » figure dans et donne son titre à un livre de Doreen Valiente (1922-1999), laquelle a été appelée la Mère de la sorcellerie moderne. Valiente est un personnage central du mouvement anglais Wicca, dont la reprise aux États-Unis a donné son terrain à l'alliance expérimentale entre sorcellerie et activisme politique. Aucun des livres de Doreen Valiente n'a été traduit en français.

10. *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

11. Alors que, après Gênes, bien des mouvements discutaient de comment rester entre « gens bien », d'éviter que le Black Block ne continue à « légitimer la violence policière », Starhawk écrivait (disant « je », mais ce « je » est issu du « nous » qui l'a rendu capable) : « À Seattle, j'étais vraiment furieuse contre eux à cause de leur décision, qui me semblait unila-

térale, de rompre des accords que tous les autres avaient acceptés. À Washington en 2000, j'ai constaté qu'ils se conformaient à des consignes avec lesquelles ils étaient en désaccord et à la formulation desquelles ils n'avaient pas participé, et cela m'a inspiré du respect envers eux. J'ai été assise sous les sabots des chevaux de la police avec certains d'entre eux lorsque nous avons arrêté la charge qui balayait une rue pleine de monde, en utilisant une tactique que Gandhi lui-même n'aurait pu critiquer. J'ai étouffé avec eux dans les gaz lacrymogènes à Québec, et je les ai vus s'abstenir de s'attaquer aux biens privés lorsqu'ils ont eu affaire aux habitants. Je suis liée. Oui, il y a eu des moments où certains m'ont mise en rage, mais ce sont mes camarades et mes alliés dans ce combat et je ne veux pas les voir exclus ou diabolisés. Nous avons besoin d'eux ou de gens comme eux. Il nous faut de la place dans notre mouvement pour la rage, l'impatience, la ferveur militante, pour une attitude qui proclame : "Nous sommes des voyous, des chiens enragés, et nous allons démolir ce système." » Et c'est à la création de l'agencement hétérogène à réussir, contre les rêves d'épuration, qu'elle consacre l'énergie de son imagination. (Le texte complet de cette intervention est paru dans *Chimères*, n° 44, automne 2001.)

TABLE

<i>Préface à l'édition française</i> par Starhawk	7
<i>Prologue : Rêver l'obscur</i>	17
1. Pouvoir-sur et pouvoir-du-dedans	25
2. Les formes de pensée : la magie comme langage ...	43
3. L'éthique de la magie	65
4. Retrouver un pouvoir personnel : la magie comme volonté	81
5. Déesses et Dieux : le paysage de la culture	115
6. Construire la communauté : les processus de groupes	139
7. Cercles et toiles : structures de groupes	167
8. Sexe et politique	195
9. Le rituel comme lien, l'action comme rituel	219
<i>Épilogue</i>	253
<i>Appendice A : Le temps des bûchers</i>	255
<i>Appendice B : Outils pour les groupes</i>	299
<i>Appendice C : Préface à l'édition américaine...</i>	303
<i>Postface : Un autre visage de l'Amérique?</i> par Isabelle Stengers	317
<i>Notes</i>	337

RÉALISATION PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2003. N° 010 (56582)

Imprimé en France

Les Empêcheurs de penser en rond
Extrait du catalogue

- Éric Alliez (sous la direction de)
Gilles Deleuze, une vie philosophique
- Philippe Artières
Clinique de l'écriture
- Robert Barrett
La Traite des fous. La construction sociale de la schizophrénie
- Bernadette Bensaude-Vincent
L'Opinion publique et la science
- Mikkel Borch-Jacobsen
Folies à plusieurs. De l'hystérie à la dépression
- Danièle Burel
Mauvaise Vie
- Léon Chertok
La Relation médecin-patient
Le Non-Savoir des psy
Naissance du psychanalyste
- Léon Chertok, Isabelle Stengers
L'Hypnose blessure narcissique
- Pierro Coppo
Les Guérisseurs de la folie. Histoires du plateau dogon
- Vincent Crapanzano
Les Hamadcha. Une étude d'ethnopsychiatrie marocaine
- François Dagognet
Comment se sauver de la servitude ?
Des détritrus, des déchets, de l'abject
Une nouvelle morale
Questions interdites
100 mots pour commencer à philosopher
Les Grands Philosophes et leur philosophie

François Dagognet, Tobie Nathan
La Mort vue autrement

Martine Delvaux
Femmes psychiatisées, femmes rebelles

Ernesto de Martino
Italie du Sud et magie
La Terre du remords
Le Monde magique

Sybille de Pury
Traité du malentendu

Camille Desmarais
Les Lendemain qui mentent. Peut-on civiliser le management?

Vinciane Despret
Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie des émotions
La Danse du cratérope écaillé. Naissance d'une théorie éthologique
Quand le loup habitera avec l'agneau

Georges Devereux
Ethnopsychiatrie des indiens mohaves

Paul Dumouchel
Émotions. Essai sur le corps et le social

Jean-Pierre Dupuy
La Panique

Steven Epstein
Le virus est-il bien la cause du sida? Histoire du sida 1
La Grande Révolte des malades. Histoire du sida 2

Sue Estroff
Le Labyrinthe de la Folie. Ethnographie de la psychiatrie en milieu ouvert et de la réinsertion

Bernard Forthomme
De l'acédie monastique à l'anxi-dépression. Histoire philosophique de la transformation d'un vice en pathologie
L'Expérience de la guérison
La Folie du roi Saül

Evelyn Fox Keller
Le Rôle des métaphores dans les progrès de la biologie

Gaëtan Gatian de Clérambault
Passion érotique des étoffes chez la femme
L'Érotomanie

Jan Goldstein
Consoler et classer

Byron Good
Comment faire de l'anthropologie médicale?

Henri Grivois
Tu ne seras pas schizophrène

Ian Hacking
L'Âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les troubles de la mémoire
Les Fous voyageurs

Nathan Hale
Freud et les Américains

David Healy
Le Temps des antidépresseurs

Stuart Kirk, Herb Kutchins
Aimez-vous le DSM? Le triomphe de la psychiatrie américaine

Georges Lantéri-Laura
La Chronicité en psychiatrie

Dominique Laplane
La Pensée d'outre-mots

Bruno Latour
Petite Réflexion sur le culte moderne des dieux faitiches
Jubiler ou Les Tourments de la parole religieuse

Bruno Latour, Émile Hermant
Paris ville invisible

Judith Lazar
Les Secrets de famille de l'Université

Maurizio Lazzarato
Puissances de l'Invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique

Catherine Lemaire
Rêves éveillés
Cendrillon est un couillon
Patrick Mahony
Dora s'en va. Violence dans la psychanalyse
Harry Marks
La Médecine des preuves. Histoire et anthropologie des essais cliniques
Jean-Clet Martin
Van Gogh. L'œil des choses
Bertrand Méheust
Somnambulisme et médiumnité
Tome 1 : *Le Défi du magnétisme*
Tome 2 : *Le Choc des sciences psychiques*
Martin Miller
Freud au pays des soviets
Robert Misrahi
Le Corps et l'Esprit dans la philosophie de Spinoza
La Signification de l'éthique
Shoma Morita
Shinkeishitsu
Tobie Nathan
Nous ne sommes pas seuls au monde
Tobie Nathan, Isabelle Stengers
Médecins et Sorciers
Tobie Nathan, Isabelle Stengers, Lucien Hounkpatin
La Damnation de Freud
Tobie Nathan, Jean-Luc Swertvaegher
Sortir d'une secte
Pierre Pichot (sous la direction)
L'Approche clinique en psychiatrie
Pierre Pichot, Tobie Nathan
Quel avenir pour la psychiatrie et la psychothérapie ?
Bruno Pinchard
Méditations mythologiques

Marquis de Puységur
(textes rassemblés et présentés par Jean-Pierre Peter)
Un somnambulisme désordonné
Marc Renneville
Le Langage des crânes. Une histoire de la phrénologie
Nathalie Rigaux
Le Pari du sens. Une nouvelle éthique de la relation avec les patients âgés déments
Alain Rubens
Le Maître des insensés. Gaëtan Gatian de Clérambault
Isabelle Stengers
La guerre des sciences aura-t-elle lieu ? Scientifiction
La Volonté de faire science
L'Hypnose, entre magie et science
Jean Stengers
Histoire d'une grande peur, la masturbation
Gabriel Tarde
L'Opposition universelle
La Logique sociale
Les Lois de l'imitation
Les Lois sociales
Maine de Biran et l'évolutionnisme en psychologie
Monadologie et sociologie
Philosophie de l'histoire et science sociale. La philosophie de Cournot
Louis-Vincent Thomas
Les Chairs de la mort
Serge Tisseron
Le Bonheur dans l'image
Les Oreilles sales
Jean-Michel Truong
Totalement inhumaine

STARHAWK

FEMMES, MAGIE & POLITIQUE

Starhawk,
écrivaine,
militante politique,
est aussi sorcière;
elle vit à
San Francisco.

Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Morbic

Postface d'Isabelle
Stengers

Au cours des grands rassemblements contre la mondialisation de Seattle puis de Gênes, de nouvelles formes de protestation et d'organisation sont apparues. On a évoqué dans la presse l'action de Starhawk et d'autres femmes américaines formant les manifestants aux techniques de la non-violence et, plus étonnant, se livrant collectivement à des rituels qui relèvent, selon elles, de la magie. Car Starhawk n'est pas une militante ordinaire : c'est une sorcière néo-païenne. En France, ceux qui font de la politique ont pris l'habitude de se méfier de tout ce qui relève de la spiritualité, qu'ils ont vite fait de taxer d'être d'extrême droite. Magie et politique ne font pas bon ménage et si des femmes décident de s'appeler sorcières, c'est en se débarrassant de ce qu'elles considèrent comme des superstitions et de vieilles croyances, en ne retenant que la persécution dont elles furent victimes de la part de pouvoirs patriarcaux. Ce n'est pas le cas de la sorcière Starhawk et des femmes qui l'entourent. Non seulement elles ont pris au sérieux l'héritage des sorcières du passé sans aucun renoncement, mais elles le prolongent et transforment les idées que l'on se fait de la « magie », « art des sorcières ». On découvrira dans ce livre comment, pour les sorcières néo-païennes, il est indissociable de devenir capables d'une résistance active et inventive et de soigner et faire exister la Déesse parmi elles. Et cela, au moment où l'Amérique devenait reaganienne, voici vingt ans.

Couverture: Photo D. R.
ISBN: 2-84671-010-4
Imprimé en France 3.03



19€